

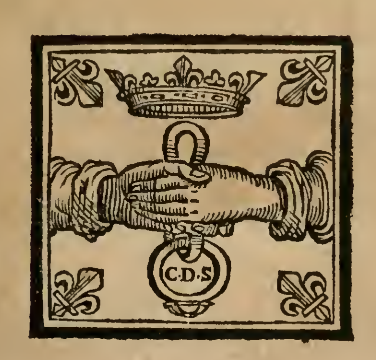


La terre me fut importune,
Je pris mon eſsort vers les Cieux,
J'y vis le ſoleil, et la Lune,
Et maintenant J'y vois les Dieux.

Heince delin. Le Doyen ſc.

LES ŒVVRES DE MONSIEUR DE CYRANO BERGERAC.

PREMIERE PARTIE.



A PARIS,
Chez CHARLES DE SERCY, au Palais, au Sixiéme Pilier de la Grand' Salle, vis à vis la Montée de la Cour des Aydes, à la Bonne-Foy couronnée.

M. DC. LXXVI.

AVEC PRIVILEGE DU ROY.

1676



A MONSEIGNEUR LE DVC D'ARPAJON.



ONSEIGNEVR,

Ce livre ne contient presque qu'un ramas confus des premieres caprices, ou pour mieux dire des pre-

mieres folies de ma jeunesse ; j'avoüé mesme que j'ay quelque honte de l'avoüer dans un âge plus avancé : Et cependant, MONSEIGNEVR, je ne laisse pas de vous le dédier avec tous ses défauts, & de vous supplier de trouver bon qu'il voye le monde sous vostre glorieuse protection. Que direz-vous, MONSEIGNEVR, d'un procedé si étrange? Vous croirez peut-estre que c'est manquer de respect pour vous, que de vous offrir une chose que je méprise moy-mesme, & de mettre vostre Nom illustre à la teste d'un Ouvrage, où j'ay bien de la repugnance de voir le mien. I'espere neantmoins, MONSEIGNEVR, que mon respect & mon zele vous seront trop connus

pour attribuer la liberté que je prens à une cause qui me seroit si desavantageuse. Il y aprés d'un an, que je me donnay à Vous ; & depuis cét heureux moment, tenant pour perdu tout le temps de ma vie, que j'ay passé ailleurs qu'à vostre service, & ne me contentant pas de vous avoir devoué tout ce qui m'en reste, j'ay tâché de reparer cette perte, en vous en consacrant encore les commencemens ; Et parce que le passé ne se peut rappeler pour vous estre offert, vous presenter au moins tout ce qui m'en demeure, & faire en sorte par ce moyen, que n'ayant pas eu l'honneur d'estre à Vous toute ma vie, toute ma vie ne laisse pas en quelque façon d'avoir esté pour Vous. D'ail-

leurs, MONSEIGNEVR, vous ſçavez que toutes les offrandes qui ſe preſentoient à Dieu dans l'ancienne Loy, il n'en avoit point de ſi agreables que celles qui ſe faiſoient des premiers fruits, quoy qu'ils ne ſoient point ordinairement les meilleurs: Et s'il eſt permis d'ajoûter une choſe prophane, enſuite d'une ſi ſainte, vous n'ignorez pas non plus que les Atheniens ne penſoient pas pouvoir faire de preſent plus agreable à Apollon, qu'en envoyant leur premiere chevelure à ſon Temple de Delphes, & luy preſentant ces premieres productions de leur cerveau. C'eſt ce qui me fait eſperer, MONSEIGNEVR, que vous ne refuſerez pas l'offrande que je vous fais de cét ouvrage, &

que vous ne trouverez pas mauvais que je me dise aussi bien au commencement de ces Lettres, qu'au commencement de l'Agrippine,

MONSEIGNEVR,

Vostre tres-humble, tres-obeïssant & tres-obligé Serviteur,
DE CYRANO BERGERAC.

TABLE.

Lettres Satyriques.

Autres sur divers Sujets.

Lettres Amoureuses.

Fin de la Table.

LETTRES



LETTRES DE MONSIEUR DE CYRANO BERGERAC.

A

MONSIEVR LE BRET, ADVOCAT AV CONSEIL.

CONTRE L'HYVER.

LETTRE I.

MONSIEUR,

C'eſt à ce coup que l'Hyver a noüé l'éguillette à la Terre ; il a rendu la matiere impuiſſante ; & l'eſprit meſme pour

eſtre incorporel, n'eſt pas en ſeureté contre ſa tyrannie; mon ame a tellement reculé ſur elle-meſme, qu'en quelque endroit aujourd'huy que je me touche, il s'en faut plus de quatre doigts que je n'atteigne où je ſuis; Je me taſte ſans me ſentir, & le fer auroit ouvert cent portes à ma vie, auparavant que de frapper à celle de la douleur: Enfin nous voila preſque paralytiques; & cependant pour creuſer ſur nous une playe dans une bleſſure, Dieu n'a creé qu'un Baûme à noſtre mal, encore le Medecin qui le porte ne ſçauroit arriver chez nous, qu'apres avoir délogé de ſix maiſons. Ce pareſſeux eſt le Soleil, vous voyez comme il marche à petites journées, il ſe met en chemin à huit heures, & prend giſte à quatre. Je croy qu'à mon exemple il trouve qu'il fait trop froid pour ſe lever ſi matin; mais Dieu veüille que ce ſoit ſeulement la pareſſe qui le retienne, & non pas le dépit; car il me ſemble que depuis pluſieurs mois il nous regarde de travers. Pour moy, je n'en puis deviner la cauſe, ſi ce n'eſt qu'ayant veu la terre endurcie par la gelée, il n'oſe plus monter ſi haut de peur de bleſſer ſes rayons en les précipitant. Ainſi nous ne ſommes pas preſts de nous vanger des outrages que la Saiſon nous fait; il ne ſert quaſi rien au feu de s'é-

chauffer contre'elle, sa rage n'aboutit (apres avoir bien petillé) qu'à le contraindre à se devorer soy-mesme plus viste. Nous avons beau prendre le Bouclier, l'Hyver est une mort de six mois répanduë sur tout un costé de cette boule, que nous ne sçaurions éviter ; c'est une courte vieillesse de choses animées, c'est un estre qui n'a point d'action, & qui cependant (tous braves que nous soyons) ne nous approche jamais sans nous faire trembler. Nostre corps poreux, delicat, étendu, se ramasse, s'endurcit, & s'empresse à fermer ses avenuës, à barricader un million d'invisibles portes, & à les couvrir de petites montagnes ; Il se meut, s'agite, se debat, & dit pour excuse en rougissant, que ces fremissemens sont des sorties qu'il fait à dessein de repousser l'ennemy qui gagne ses dehors. Enfin ce n'est pas merveille que nous subissions le destin de tous les vivans ; mais le barbare ne s'est pas contenté d'avoir osté la langue à nos Oyseaux, d'avoir déshabillé nos Arbres, d'avoir coupé les cheveux à Cerés, & d'avoir mis nostre Grand' Mere toute nuë ; afin que nous ne pûssions nous sauver par eau dans un climat plus doux, il les a toutes renfermées sous des murailles de diamant ; & de peur mesme que les rivieres n'excitassent par leur mou-

vement quelque chaleur qui nous pût ſoulager, il les a cloüées contre leur lit. Mais il fait encore bien pis ; car pour nous effrayer par l'image meſme des prodiges qu'il invente à noſtre deſtruction, il nous fait prendre la glace pour une lumiere endurcie, un jour petrifié, un ſolide neant, ou quelque Monſtre épouvantable, dont le corps n'eſt qu'un œil. La Seine au commencement effrayée des larmes du Ciel, s'en troubla, & aprehendant une ſuite plus funeſte à la fortune de ſes habitans, elle s'eſt roidie contre le poids qui l'entraiſne, s'eſt ſuſpenduë, & s'eſt liée elle-meſme pour s'arreſter, afin d'eſtre toûjours preſente aux beſoins que nous pourrions avoir d'elle. Les Hommes épouvantez à leur tour des prodiges de cette effroyable Saiſon, en tirent des préſages proportionnez à leur crainte ; S'il neige, ils s'imaginent que c'eſt peut-eſtre au Firmament le chemin de lait qui ſe diſſout, que cette perte fait de rage écumer le Ciel, & que la Terre tremblant pour ſes enfans, en blanchit de frayeur. Ils ſe figurent que l'Univers eſt une tarte que l'Hyver ce grand Monſtre ſucre pour l'avaler ; Que peut-eſtre la neige eſt l'écume des Plantes qui meurent enragées, & que les vents qui ſoufflent tant de froid, ſont les derniers ſoûpirs

de la Nature agoniſante. Moy-meſme qui n'explique gueres les choſes qu'en ma faveur, & qui dans une autre ſaiſon me ſerois perſuadé que la neige eſt le lait vegetatif que les Aſtres font teter aux Plantes, ou les miettes qui tombent aprés Graces de la Table des Dieux, me laiſſant emporter au torrent de l'exemple : S'il greſle, je m'écrie, quels maux nous ſont reſervez ! puis que le Ciel innocent eſt reduit à piſſer la gravelle. Si je veux définir ces vents glacez, tellement ſolides, qu'ils renverſent des tours, & tellement déliez qu'on ne les void point, je ne ſçaurois ſoupçonner ce que c'eſt, ſinon une broüine de Diables échappez, qui s'eſtans morfondus ſous terre, courent icy pour s'échauffer. Tout ce qui me repreſente l'Hyver me fait peur; je ne ſçaurois ſupporter un miroir à cauſe de ſa glace ; je fuis les Medecins, parce qu'on les nomme des Medecins de neige ; & je puis convaincre le froid de quantité de meurtres, ſur ce que dans toutes les Maiſons de Paris on rencontre fort peu de gelée,qu'on n'y trouve un malade auprés. En verité, Monſieur, je ne penſe pas que la S. Jean me guariſſe entierement des maux de Noël, quand je ſonge qu'il me faudra voir encore aux feneſtres de grandes vîtres qui ne ſeront autre choſe que des tapiſſeries de

glaçons endurcis au feu : Oüy cét impitoyable m'a mis en si mauvaise humeur, que le hâle du mois d'Aoust ne me purgera peut-estre pas du flegme de Janvier ; la moindre chaleur me fera dire que l'Hyver est le frisson de la Nature , & que l'Esté en est la fiévre ; car jugez si je me plains à tort , & si les morfondus malgré l'humeur liberale de cette Saison qui leur donne autant de perles que de roupies , ne me prendront pas pour un Hercule qui poursuit ce Monstre leur ennemy ? Quelles rigueurs n'exerce-t'il point en tous lieux ? Là sous le Robinet d'une Fontaine , le gelé Porteur d'Eau contraint son cœur en soufflant de rendre à ses mains la vie qu'il leur a dérobée ? Là contre le pavé le soulier du marcheur fait plus de bruit qu'à l'ordinaire , parce qu'il a des cloches aux pieds ? Là l'Escolier fripon , une pelote de neige entre les doigts , attend au passage son compagnon pour luy noyer le visage dans un morceau de riviere ; enfin de quelque costé que je me tourne , la gelée est si grande que tout se prend , jusques aux manteaux ; A dix heures du soir le Filou morfondu, sous un auvant grelote, & se console lors qu'il regarde le premier passant, comme un Tailleur qui luy apporte son habit. Lors qu'il prendra fantaisie à l'Hy-

ver, ce vieil endurcy, d'aller à confeſſe, voila, Monſieur, l'examen de ſa conſcience, à un peché preſt, car c'eſt un cas reſervé dont il n'aura jamais l'abſolution : vous meſme jugez s'il eſt pardonnable, il me vient d'engourdir les doigts, afin de vous perſuader que je ſuis un froid Amy, puis que je tremble quand il eſt queſtion de me dire,

MONSIEUR,

Voſtre Serviteur.

AV MESME,

POUR LE PRINTEMPS.

LETTRE II.

MONSIEUR,

Ne pleurez plus, le beau temps eſt revenu, le Soleil s'eſt reconcilié avec les Hommes, & ſa chaleur a fait trouver des jambes à l'Hyver, quelque engourdy qu'il fût; il ne luy a preſté de mouvement que ce qu'il en falloit pour fuir, & cependant ces longues nuits qui ſembloient ne faire qu'un pas en une heure (à cauſe que pour eſtre dans l'obſcurité elles n'oſoient courir à tâtons) ſont auſſi loin de nous que la pre-

miere qui fit dormir Adam ; l'air n'agueres ſi condenſé par la gelée, que les Oyſeaux ny trouvoient point de place , ſemble n'eſtre aujourd'huy qu'un grand eſpace imaginaire, où les Muſiciens, à peine ſoûtenus de nôtre penſée , paroiſſent au Ciel de petits Mondes balancez par leur propre centre : Le ſerain n'enrheumoit pas au Païs d'où ils viennent, car ils font icy beau bruit ; O Dieux quel tintamarre ! ſans doute ils ſont en procez pour le partage des Terres dont l'Hyver par ſa mort les a fait heritiers ; ce vieux jaloux non content d'avoir bouclé preſque tous les animaux, avoit gelé juſques aux rivieres , afin qu'elles ne produiſiſſent pas meſme des images ; Il avoit malicieuſement tourné vers eux la glace de ſes miroirs qui coulent du coſté du vif argent, & ils y ſeroient encore, ſi le Printemps à ſon retour ne les eût renverſez ; Aujourd'huy le Beſtail s'y regarde nager en courant ; la Linote & le Pinſon s'y reproduiſent ſans perdre leur unité, s'y reſſuſcitent ſans mourir , & s'étonnent qu'un nid ſi froid leur faſſe éclorre en un moment des petits auſſi grands qu'eux meſmes: enfin nous tenons la Terre en bonne humeur, nous n'avons d'oreſnavant qu'à bien choyer ſes bonnes graces : A la verité dépitée de s'eſtre veuë au pillage de l'Au-

tomne, elle s'estoit tellement endurcie contre nous avec les forces que luy presta l'Hyver, que si le Ciel n'eust pleuré deux mois sur son sein, elle ne se fut jamais attendrie; mais Dieu mercy, elle ne se souvient plus de nos larcins; Toute son attention n'est aujourd'huy qu'à mediter quelque fruit nouveau; elle se couvre d'herbe molle, afin d'estre plus douce à nos pieds; elle n'envoye rien sur nos tables qui ne regorge de son lait; si elle nous offre des Chenilles, c'est en guise de Vers à soye sauvages; & les Hannetons sont de petits Oyseaux qu'elle a eu soin d'inventer pour servir de joüets à nos enfans; elle s'étonne elle-mesme de sa richesse, elle s'imagine à peine estre la Mere de tout ce qu'elle produit; & grosse de quinze jours, elle avorte de mille sortes d'insectes, parce que ne pouvant toute seule goûter tant de plaisir, elle ébauche des enfans à la haste pour avoir à qui faire du bien. Ne semble-t'il pas en attachant aux branches de nos Forests des feüilles si toufuës, que pour nous faire rire, elle se soit égayée à porter un pré sur un arbre? mais parce qu'elle sçait que les contentemens excessifs sont préjudiciables, elle force en cette Saison les Febves de fleurir pour moderer nostre joye, par la crainte de devenir foux; c'est le seul mauvais

présage qu'elle n'a point chassé de dessus l'Hemisphere. Par tout on voit la Nature accoucher, & ses enfans à mesure qu'ils naissent, joüer dans leur berceau. Considerez le zephyre qui n'ose quasi respirer qu'en tremblant, comme il agite les bleds & les caresse: Ne diriez-vous pas que l'herbe est le poil de la terre, & que ce vent est le peigne qui a soin de le démêler? Je pense mesme que le Soleil fait l'amour à cette Saison, car j'ay remarqué qu'en quelque lieu qu'elle se retire, il s'en approche toûjours. Ces insolens Aquilons qui nous bravoient en l'absence de ce Dieu de tranquillité (surpris de sa venuë) s'unissent à ses rayons pour obtenir la paix par leurs caresses, & les plus coupables se cachent dans les Atômes & se tiennent coys sans bouger, de peur d'estre reconnus: Tout ce qui ne peut nuire par sa vie est en pleine liberté. Il n'est pas jusqu'à nostre ame qui ne se répande plus loin que sa prison, afin de montrer qu'elle n'en est pas contenuë. Je pense que la Nature est aux Nopces, on ne voit que danses, que concerts, que festins; & qui voudroit chercher dispute, n'auroit pas le contentement d'en trouver, sinon de celles qui pour la beauté surviennent entre les fleurs. Là possible au sortir du combat un Oeillet tout sanglant

tombe de laſſitude: là un bouton de Roſe, enflé du mauvais ſuccez de ſon Antagoniſte, s'épanoüit de joye; là le Lys, ce Coloſſe entre les fleurs, ce geant de lait caillé, glorieux de voir ſes images triompher au Louvre, s'éleve ſur ſes compagnes, les regarde de haut en bas, & fait devant ſoy proſterner la Violette, qui jalouſe & fâchée de ne pas monter auſſi haut, redouble ſes odeurs, afin d'obtenir de noſtre nez la preference que nos yeux luy refuſent: là le gaſon de Thin s'agenoüille humblement devant la Tulipe, à cauſe qu'elle porte un Calice; là d'un autre coſté la Terre dépitée que les Arbres portent ſi haut & ſi loin d'elle les bouquets dont elle les a couronnez, refuſe de leur envoyer des fruits, qu'ils ne luy ayent redonné ſes fleurs. Cependant je ne trouve pas pour ces diſputes que le Printemps en ſoit moins agréable; Mathieu Gareau ſaute de tout ſon cœur au broüet de ſa Tante; le plus mauvais garçon du Village jure par ſa foy qu'il fera cette année grand' peur au Papegay; le Vigneron appuyé ſur un échalas, rit dans ſa barbe à meſure qu'il voit pleurer ſa Vigne: Enfin l'exemple de la Nature me perſuade ſi bien le plaiſir, que toute ſujetion eſtant douloureuſe, je ſuis preſque à regret,

MONSIEUR,

Voſtre Serviteur.

AV MESME,

POUR L'ESTÉ.

LETTRE III.

MONSIEUR,

Que ne diriez-vous point du Soleil, s'il vous avoit rosty vous-mesme, puis que vous vous plaignez de luy, lors qu'il hâte l'assaisonnement de vos viandes? De toute la terre il n'a fait qu'une grande marmite; il a dessous attisé l'Enfer pour la faire boüillir, il a disposé les vents tout autour comme des soufflets, afin de l'empêcher de s'éteindre, & lors qu'il r'allume le feu de vostre cuisine, vous vous en formalisez; il échauffe les eaux, il les distile, il les rectifie, de peur que leur crudité ne vous nuise, & vous luy chantez poüille, pendant mesme qu'il boit à vostre santé. Pour moy je ne sçay pas en quelle posture d'oresnavant se pourra mettre ce pauvre Dieu, pour estre à nostre gré. Il envoye à nostre lever les Oyseaux nous donner la Musique; il échauffe nos bains, & ne nous y invite point qu'il n'en ait essayé le peril en s'y plongeant le premier. Que

pouvoit-il adjoûter à tant d'honneur, ſinon de manger à noſtre table ? mais jugez ce qu'il demande quand il n'eſt jamais plus proche de nos Maiſons qu'à Midy : Plaignez-vous, Monſieur, aprés cela, qu'il deſſeiche l'humeur des rivieres ; helas ! ſans cette attraction, que ſerions nous devenus? les fleuves, les lacs, les fontaines, ont ſuccé toute l'eau qui rendoit la terre feconde, & l'on ſe fâche qu'au hazard d'en faire gagner l'hydropiſie à la moyenne region, il prenne la charge de la repuiſer, & de promener par le Ciel les nuës, ces grands arrouſoirs dont il éteint la ſoif de nos Campagnes alterées, encore dans une ſaiſon où il eſt ſi fort épris de noſtre beauté qu'il nous veut voir tous nuds : J'ay bien de la peine à m'imaginer s'il n'attiroit à ſoy beaucoup d'eau pour y moüiller & rafraîchir ſes rayons, comment il nous baiſeroit ſans nous brûler ; mais quoy qu'on diſe, nous en avons toûjours de reſte ; car au temps meſme que la Canicule par ſon ardeur, ne nous en laiſſe préciſement que pour la neceſſité, n'a-t'il pas ſoin de faire enrager les Chiens de peur qu'ils n'en boivent ? vous fulminez encore contre luy, ſur ce qu'il dérobe (dites-vous) juſqu'à nos ombres : il nous les oſte (je l'avouë) & il n'a garde de les laiſſer auprés de nous,

voyant qu'à toute heure elles se divertissent à nous effrayer ; voyez comme il monte au plus haut de nostre horison pour les mettre à nos pieds, & pour les recogner sous terre, d'où elles sont parties. Quelque haine cependant qu'il leur porte, quelque proche de leur fin qu'elles se trouvent, il leur donne la vie quand nous nous mettons entre deux ; c'est pourquoy ces Filles de la nuit courent tout à l'entour de nous pour se tenir à couvert des armes du Soleil ; sçachant bien qu'il aimera mieux s'abstenir de la victoire, que de se resoudre à les tuer au travers de nos corps. Ce n'est pas que durant toute l''année il ne soit pour nous tout en feu ; & il le montre assez, n'en reposant ny nuit ny jour : Mais en Esté toutefois sa passion devient bien autre; il brûle, il court, il semble descendre de son cercle, & se voulant jetter à nostre col, il en tombe si prés, que pour legere quesoit l'Essence d'un Dieu, la moitié des hommes degoute de sueur en le portant. Nous ne laissons pas toutefois de nous affliger quand il nous quitte, les nuits mesmes sympatisant à sa complexion, deviennent claires & chaudes, à cause qu'à son départ il a laissé sur l'Horison une partie de son équipage, comme ayant à y revenir bien-tost. Le mois de May veritable-

ment fait germer les fruits, les noüe & les grossit; mais il leur laisse une âpreté mortelle qui nous étrangleroit, si celuy de Juin n'y passoit du sucre. Possible m'objectera-t'on que par ses chaleurs excessives, il met les herbes en cendre, & qu'en suite il fait couler dessus des orages de pluye; mais pensez-vous qu'il ait grand tort (nous voyant tout salis du hâle) de nous mettre à la lessive? & je veux qu'il fût brûlant jusqu'à nous consommer, ce seroit au moins une marque de nostre paix avec Dieu, puis qu'autrefois chez son peuple il ne faisoit descendre le feu du Ciel que sur les Victimes purifiées; Encore s'il nous vouloit brûler, il n'envoyeroit pas la rosée pour nous rafraîchir, cette belle rosée qui nous fait croire par ses infinies goutes de lumiere, que le flambeau du monde est en poudre dans nos prez, qu'un milion de petits Cieux sont tombez sur la terre, ou que c'est l'ame de l'Univers, qui ne sçachant quel honneur rendre à son Pere, sort au devant de luy, & le va recevoir jusques sur la pointe des herbes. Les Villageois s'imaginent, tantost que ce sont des poux d'argent tombez au matin de la teste du Soleil qui se peigne, tantost la sueur de l'air corrompuë par le chaud, où des Vers luisans se sont mis; tantost la salive des Astres qui leur tom-

be de la bouche en dormant; mais enfin quoy que ce puiſſe eſtre, il n'importe, fuſſent les larmes de l'Aurore, elle s'afflige de trop bonne grace pour ne nous en pas réjoüir; & puis c'eſt le temps où la Nature nous met à meſme ſes treſors: Le Soleil en perſonne aſſiſte aux Couches de Cerés, & chaque épy de bled paroiſt une boulangerie de petits pains de lait, qu'il a pris la peine de cuire. Que ſi quelques-uns ſe plaignent que ſa trop longue demeure avec nous jaunit les feüilles aprés les fruits, qu'ils ſçachent que ce Monarque des Eſtoilles en uſe ainſi pour compoſer de noſtre climat le Jardin des Heſperides, en attachant aux arbres des feüilles d'or auſſi bien que des fruits: toutefois il a beau dans ſon Zodiaque s'échauffer avec le Lion, il n'aura pas demeuré vingt-quatre heures chez la Vierge, qu'il luy fera les doux yeux, il deviendra tous les jours plus froid; & enfin quelque nom de Pucelle qu'il laiſſe à la pauvre fille, il ſortira de ſon lit tellement énervé, que ſix mois à peine le gueriront de cette impuiſſance. O que j'ay cependant peur de voir croiſtre l'Eſté, parce que j'ay peur de le voir diminuer! c'eſt luy qui débarraſſe l'eau, le bois, le metal, l'herbe, la pierre, & tous les corps diferens que la gelée avoit fait venir aux priſes; il appaiſe leurs

leurs froideurs, il démêle leurs antipaties, il moyenne entr'eux un échange de prisonniers, il reconduit paisiblement chacun chez soy ; & pour vous montrer qu'il separe les natures les plus jointes, c'est que n'estant vous & moy qu'une mesme chose, je ne laisse pas aujourd'huy de me considerer separément de vous, pour éviter l'impertinence qu'il y auroit de me mander à moymesme ; Je suis,

MONSIEUR,

Vostre Serviteur.

AU MESME,

CONTRE L'AUTOMNE.

LETTRE IV.

MONSIEUR,

Il me semble que j'aurois maintenant bien du plaisir à pester contre l'Automne, si je ne craignois de fâcher le Tonnerre, luy qui non content de nous tuer, n'est pas satisfait s'il n'assemble trois Bourreaux differens dans une mort, & s'il ne nous massacre tout à la fois par les yeux, par les oreilles, & par le toucher ; c'est à dire

par l'éclair, le tonnerre, & le carreau; l'éclair s'allume pour éteindre noſtre veuë à force de lumiere, & précipitant nos paupieres ſur nos prunelles, il nous fait paſſer de deux petites nuits de la largeur d'un double, dans une autre auſſi grande que l'Univers. L'air en s'agitant enflâme ſes apoſthumes; en quelque part que nous tournions la veuë, un nuage ſanglant ſemble avoir déplié entre nous & le jour, une tenture de gris brun, doublé de tafetas cramoiſy; le Foudre engendré dans la nuë, créve le ventre de ſa Mere, & la nuë groſſe en travail s'en delivre avec tant de bruit, que les roches les plus ſauvages s'ouvrent aux cris de cét accouchement. Il ne ſera pourtant pas dit que cette orgueilleuſe Saiſon me parle ſi haut, & que je n'oſe luy répondre; cette inſolente, aux crimes de laquelle il ne manquoit plus que de faire imputer à ſon Createur les vices de la Nature. Mais quand l'injuſtice de cent mille coups de Tonnerre ſeroit une production de la Sageſſe inſcrutable de Dieu, il ne s'enſuit pas pour cela que la Saiſon du Tonnerre, c'eſt à dire la Saiſon deſtinée à chaſtier les coupables, ſoit plus agreable que les autres, ou bien il faut conclure que le temps le plus doux de la vie d'un Criminel, eſt celuy de ſon execution. Je croy

qu'en ſuite de ce funeſte Metheore nous pouvons paſſer au vin, puis que c'eſt un Tonnerre liquide, un courroux potable, & un trépas qui fait mourir les Yvrognes de ſanté. Il eſt cauſe, le furieux, que la definition qu'Ariſtote a donnée pour l'homme, d'animal raiſonnable, eſt fauſſe, au moins pour ceux qui en boivent trop; mais ne vous ſemble-t'il pas qu'on peut dire du Cabaret, que c'eſt un lieu où l'on vend la folie par bouteilles, & je doute meſme s'il n'eſt point allé iuſques dans les Cieux faire ſentir ſes fumées au Soleil, voyant comme il ſe couche tous les jours de ſi bonne heure. Quelques Philoſophes de ce Siecle en ont tant avalé, qu'ils en ont fait piroüetter la terre deſſous eux; & ſi veritablement elle ſe meut, je penſe que ce ſont des SS. que l'yvrognerie luy fait faire. Pour moy je porte tant de haine à ce poiſon, qu'encore que l'eau de vie ſoit un venin beaucoup plus furieux, je ne laiſſe pas de luy pardonner, à cauſe que ce m'eſt un témoignage qu'elle luy a fait rendre l'eſprit. Nous voila donc en ce temps condamnez à mourir de ſoif, puis que noſtre breuvage eſt empoiſonné voyons ſi noſtre manger que l'Automne nous étend ſur la terre, comme ſur une table, eſt moins dangereux que ſa boiſſon. Helas!

pour un ſeul fruit qu'Adam mangea, cent millions de perſonnes moururent qui n'eſtoient pas encore ; l'arbre meſme eſt forcé par la Nature de commencer le ſupplice de ſes enfans criminels ; il les jette contre terre, la teſte en bas ; le vent les ſecouë, & le Soleil les precipite. Apres cela, Monſieur, ne trouvez pas mauvais que je deſaprouve qu'on diſe, voila du fruit en bon eſtat. Comment pourroit-il eſtre, luy qui s'eſt pendu ſoy-meſme ? Auſſi à conſiderer comme les cailloux y vont à l'offrande, n'eſt-ce pas une occaſion de douter de leur innocence, puis qu'ils ſont lapidez à chaque bout de champ ; Ne voyez-vous pas meſme que les arbres en produiſant les fruits, ont ſoin de les enveloper de feüilles pour les cacher, comme s'ils n'avoient pas aſſez d'effronterie pour montrer à nud leurs parties honteuſes ? Mais admirez encore comment cette horrible Saiſon traitte les arbres en leur diſant Adieu : Elle les charge de Vers, d'Araignées, & de Chenilles, & tous chauves qu'elle les a rendus, elle ne laiſſe pas de leur mettre de la vermine à la teſte: Nommez-vous cela des preſens d'une bonne mere à ſes enfans ? & merite-t'elle que nous la remercions apres nous avoir oſté preſque tous les alimens utiles ? Mais

ſon dépit paſſe encore plus outre, car elle tâche d'empoiſonner ceux qui ne ſont pas morts de faim, & je n'avance rien que je ne prouve. N'eſt-il pas vray que ne nous reſtant plus rien de pur entre tant de choſes dont l'uſage nous eſt neceſſaire, ſinon l'air, la Maraſtre l'a ſuffoqué de Contagion? Ne voyez-vous pas comme elle traîne la peſte, cette maladie ſans queuë, qui tient la mort penduë à la ſienne en toutes les Villes de ce Royaume? comme elle renverſe toute l'œconomie de l'Univers & de la ſocieté des hommes, juſqu'à couvrir de pourpre des miſerables ſur un fumier; & jugez ſi le feu dont elle s'allume contre nous eſt ardent, quand il ſuffit d'un charbon ſur un homme pour le conſumer.

Voila, Monſieur, les treſors & l'utilité de cette adorable Saiſon, par qui vous penſiez avoir trouvé le ſecret de la Corne d'abondance. En verité ne merite-t'elle pas bien mieux des Satyres que des Eloges, & ne devrions-nous pas meſme deteſter les autres, à cauſe qu'elles ſont en ſa compagnie, & qu'elles la ſuivent toûjours & la precedent? Pour moy, je ne doute point qu'un jour cette enragée ne pervertiſſe toutes ſes compagnes; & en effet, nous obſervons qu'elles ont déja toutes, à ſon exemple, leur façon

particuliere d'estropier, & que pour les maux dont elle nous accablent, l'Hyver nous contraint de reclamer S. Jean, le Printemps S. Mathurin, l'Esté S. Hubert, & l'Automne S. Roch, puisque l'un cause le mal caduc, l'autre la folie, l'autre la rage, l'autre la peste. Pour moy je ne sçay qui me tient que je ne me procure la mort, de dépit que j'ay de ne pouvoir vivre que dessous leur regne; mais principalement de ce que la maudite Automne me passe tous les ans sur la teste pour me faire enrager: il semble qu'elle tâche d'embarasser ses Sœurs dans ses crimes; car enfin, Monsieur, grosse de foudre comme nous la voyons, n'induit-elle pas à croire que toutes ensemble elles composent un Monstre qui aboye par les pieds; que pour elle, elle est une Harpie affamée, qui mord de la glace pendant que sa queuë est au feu; qui se sauve d'un embrasement par un deluge, & qui vieille à quatre-vingt jours, est si passionnée d'amour pour l'Hyver, à cause qu'il nous tuë, qu'elle expire en le baisant: mais ce qui me semble encore plus étrange est, que je me sois abstenu de luy reprocher son plus grand crime, je veux dire le sang, dont elle soüille depuis tant d'années la face de toute l'Europe; car je le devois faire pour la punir de

ce qu'ayant prodigué des fruits à tout le monde, elle ne m'en a pas encore donné un qui puiſſe vous dire aprés ma mort, je ſuis,

MONSIEUR,

Voſtre Serviteur.

DESCRIPTION II.

DE L'AQUEDUC OU LA FONTAINE D'ARCUEIL.

LETTRE V.

A MES AMIS LES BEUVEURS D'EAU.

Cette Lettre d'Arcueïl ayant eſté perduë, l'Autheur long-temps apres en fit une autre ; mais comme il ne ſe ſouvenoit preſque plus de la premiere, il ne rencontra pas les meſmes penſées : Depuis il retrouva la perduë ; & comme il eſt aſſez ennemy du travail, il ne crût pas que le ſujet fuſt digne d'épurer chaque Lettre en oſtant de chacune les imaginations qui ſe pourroient rencontrer dans l'autre.

MESSIEURS,

Pied-là, pied-là : ma teſte ſert de Pont a une Riviere, ie ſuis deſſous tout au fonds ſans nager ; & toutefois j'y reſpire

à mon aiſe. Vous jugez bien que c'eſt d'Arcueïl que je vous écris. Icy l'eau conduite en triomphe, marche en haye d'un Regiment de pierres : on luy a dreſſé cent Portiques pour la recevoir ; & le Roy la jugeant fatiguée d'eſtre venuë à pied de ſi loin, envoya l'appuyer de peur qu'elle ne tombât. Ces excés d'honneur l'ont renduë ſi glorieuſe, qu'elle n'iroit pas à Paris, ſi l'on ne l'y portoit : s'eſtant morfonduë d'avoir ſi long-temps couché contre terre, elle s'eſt fait dreſſer un lit plus haut ; & l'on tient par tradition que cét Aqueduc luy ſembla ſi pompeux & ſi beau, qu'elle vint d'elle-meſme s'y promener pour ſon plaiſir : Cependant elle eſt renfermée entre quatre murailles; ſeroit-ce qu'on l'euſt convaincuë de s'eſtre jadis trouvée en la compagnie de celle de la mer pendant quelque naufrage? Il le faut bien : car la Juſtice eſt icy tellement ſevere, qu'on y contraint juſqu'aux Fontaines de marcher droit ; & l'air de la Ville eſt ſi contagieux, qu'elles n'en ſçauroient approcher ſans gagner la pierre : Ces obſtacles toutefois n'ont point empêché qu'il n'ait pris à celle-cy une telle démangeaiſon de la voir, qu'elle s'en gratte demie lieuë durant contre les roches, il luy tarde qu'elle ne contrefaſſe l'Hypocrene entre

les

les Muſes de l'Univerſité : elle n'en peut tenir ſon eau. Voyez comme des Montagnes de Rungis, elle piſſe en l'air juſqu'au Fauxbourg S. Germain : elle va recevoir de S. A. R. l'ordre des viſites qu'elle à faire; & quelques ſourdes menaces qu'elle murmure en chemin, quelque formidable qu'elle paroiſſe, Luxembourg ne l'a pas plûtoſt apperceuë, que d'un ſeul Regard il la diſperſe de tous coſtez. En verité l'amour pouvoit-il joindre Arcueïl & Paris par un lien plus fort que celuy de la vie? Ce reptile eſt un morceau pour la bouche du Roy : c'eſt une grande épée qui va faire mettre par les Porteurs d'eau des bouts de bois à ſon fourreau ; c'eſt une Couleuvre immortelle, qui s'enfonce dans ſon écaille, à meſure qu'elle en ſort ; c'eſt un apoſteme artificiel qu'on ne ſçauroit crever ſans mettre Paris en danger de mort ; c'eſt un paſté dont la ſauce eſt vive ; c'eſt un os, dont la moüelle chemine ; c'eſt un Serpent liquide, dont la queuë va devant la teſte. Enfin je penſe qu'elle a reſolu de ne rien faire icy que des choſes impoſſibles à croire ; elle ne va droit qu'à cauſe qu'elle eſt voutée ; elle ne ſe corrompt point, encore qu'elle ſoit au tombeau ; elle eſt vive depuis qu'elle eſt en terre ; elle paſſe par

dessus des murs dont les portes sont ouvertes ; elle marche droit à tastons, & court de toute sa force sans tomber. Hé bien, Messieurs, aprés tant de miracles ne meriteroit-elle pas bien d'estre canonisée à Paris sous le nom de Saint Cosme, S. Benoist, S. Michel, & S. Severin ? Qui diroit cependant que la largeur de deux pieds mesure le destin de tout un peuple: Connoissez par là quel honneur ce vous est, que moy, qui puis, quand bon me semble, arrester la liqueur qui desaltere tant d'honnestes gens à Paris, & qui tous les jours me fait servir devant le Roy, je m'abaisse jusqu'à me dire,

MESSIEURS,

Vostre Serviteur.

AUTRE

SUR LE MESME SUJET.

LETTRE VI.

MESSIEURS,

Miracle, miracle, je suis au fonds de l'eau : & je n'ay pas dequoy boire ; j'ay un Fleuve sur la teste, & je n'ay point perdu pied ; & enfin je me trouve en un Païs

où les Fontaines volent, & où les Rivieres ſont ſi delicates qu'elles paſſent par deſſus des Ponts de peur de ſe moüiller : Ce n'eſt point hyperbole, car à conſiderer les grands Portiques ſur leſquels celle-cy va comme en triomphe, il ſemble qu'elle ſe ſoit montée ſur des échaſſes pour voir de plus loin, & pour remarquer dans Paris les lieux où elle eſt neceſſaire ; ce ſont comme des arcs avec leſquels elle décoche un million de fleches d'argent liquide contre la ſoif : Tout à l'heure elle eſtoit aſſiſe à cul nud contre terre ; mais la voila maintenant qui ſe promene dans des galeries : elle porte ſa teſte à l'égal des Montagnes ; & croyez toutefois qu'elle n'eſt pas de moins belle taille pour eſtre voutée : Je ne ſçay pas ſi nos Bourgeois prennent cette Arche pour l'Arche d'Alliance, je ſçay ſeulement que ſans elle ils ſeroient du vieux Teſtament ; elle encherit en leur faveur au deſſus des forces de la Nature : Elle fait pour eux l'impoſſible, juſqu'à courir deux lieuës durant avec des jambes mortes qu'elle ne peut remuer. On diroit à la voir jallir en haut comme elle fait, qu'aprés avoir long-temps pouſſé contre le Globe de la terre qui peſoit ſur elle, s'en trouvant tout à coup déchargée, elle ne ſe peut plus rete-

nir, & continuë en l'air malgré ſoy la ſecouſſe qu'elle s'eſtoit donnée: Mais d'où vient qu'à Rungis pour un peu de ſable qu'elle a dans les reins, elle n'urine que goutte à goutte, & que dans Arcueil où elle eſt atteinte de la pierre, elle piſſe par deſſus des Montagnes? encore ce ne ſont là que des coups d'eſſay, elle fait bien d'autres miracles: elle ſe gliſſe eternellement hors de ſa peau, ſans jamais achever d'en ſortir; & plus ſçavante que les Docteurs de la Faculté d'Hipocrate, tous les jours à Paris elle guerit d'un Regard plus de quatre cens mille alterez: elle ſe morfond à force de courir: elle s'enterre toute vive dans un tombeau pour vivre plus long-temps; n'eſt-ce point que ſa beauté l'oblige à ſe cacher du Soleil, de peur d'en eſtre enlevée? ou que pour s'eſtre entenduë cajoler au Village, elle devienne ſi glorieuſe qu'elle ne veüille plus marcher ſi on ne la porte? je ſçay bien que dans ce long bocal de pierre (où ne ſçauroit meſme entrer un filet de lumiere) on ne peut pas dire qu'elle ſoit éventée; & je ſçay bien pourtant qu'elle n'eſt pas ſage de paſſer par deſſus des portes ouvertes: cependant peut-eſtre que je la blâme à tort; car je parle de ce mole d'Architecture, ſans ſçavoir en-

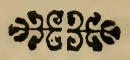
core au vray ce que c'eſt ; c'eſt poſſible une nuë petrifiée, un grand os dont la moüelle chemine, un Arc-en-Ciel ſolide, qui puiſe de l'eau dans Arcueïl pour la verſer en cette Ville, un paſté de poiſſon qui a trop de ſauce, une Nayade au lit qui a le cours de ventre, un Apoticaire de l'Univerſité qui luy donne des cliſteres ; Enfin la Mere nourrice de toute une Ville, dont les robinets ſont les mammelles qu'elle luy preſente à teter. Puis donc qu'une ſi longue priſon la rend méconnoiſſable, allons un peu plus loin la voir au ſortir du ventre de ſa Mere. O Dieux ! qu'elle eſt gentille, qu'elle a l'air frais, & la face unie : je l'entends qui gazoüille avec le gravier, & qui ſemble par ſes bégayemens, vouloir étudier la langue du Païs ; conſiderez-la de prés, ne la voyez-vous pas qui ſe couche tout de ſon long dans cette couppe de marbre ? Elle repoſe & ne laiſſe pas de s'enfler ſous l'égouſt de ſa ſource, comme ſi elle tâchoit de ſuccer en dormant le tetin de ſa Nourrice ; au reſte vous ne trouveriez pas auprés d'elle le moindre poiſſon, car la pauvre petite eſt encore trop jeune pour avoir des enfans : ce n'eſt pas toutefois manque de connoiſſance : elle a receu avec le jour une lumiere

naturelle & du bien & du mal ; & pour vous le montrer, c'eſt qu'on ne l'approche jamais qu'elle ne faſſe voir à l'œil la laideur ou la beauté de celuy qui la conſulte. A ſon âge pourtant, à cauſe que ſes traits ſont encore informes, on a de la peine à diſcerner ſi ce n'eſt point un jour de quatre pieds en quarré, ou bien un œil de la terre qui pleure : mais non, je me trompe, elle eſt trop vive pour reſſembler à des choſes mortes, c'eſt ſans doute la Reyne des Fontaines de ce Païs, & ſon humeur royale ſe remarque en ce que par une liberalité toute extraordinaire, elle ne reçoit viſite de perſonne qu'elle ne luy donne ſon portrait ; en recompenſe elle a receu du Ciel le don de faire des miracles ; ce n'eſt pas une choſe que j'avance pour aider à ſon panegyrique; approchez-vous du bord, & vous verrez qu'à l'exemple de cette Fontaine ſacrée qui deïfioit ceux qui ſe baignoient, elle fait des corps ſans matiere, les plonge dans l'eau ſans les moüiller, & nous montre chez ſoy des hommes qui vivent ſans aucun uſage de reſpiration : Encore ne ſont-ce-là que des coups qu'elle fait en dormant ; à peine a-t'elle repoſé autant de temps qu'il en faut pour meſurer quatre àjambées, qu'elle part de ſon Hoſtellerie,

& ne s'arreste point qu'elle n'ait receu de Paris un favorable Regard. Sa premiere visite c'est à Luxembourg: si-tost qu'elle est arrivée, elle se jette en terre, & va tomber aux pieds de S. A.R. à qui par son murmure elle semble demander en langage de Ruisseau les Maisons où il luy plaist qu'elle s'aille loger. Elle est venuë avec tant de hâte, qu'elle en est encore toute en eau; & pour n'avoir pas eu le loisir sur les chemins de mettre pied à terre, elle est contrainte jusques dans le Palais d'Orleans d'aller au bassin en presence de tout le monde. Cependant elle a beau gronder à nos Robinets, & verser des torrens de larmes pour nous exciter à compassion de sa peine, l'ingratitude en ce temps est si prodigieuse, que les alterez luy font la mouë; quantité de Coquins luy donnent les Seaux, & tout le monde est ravy de la voir pisser sous elle; l'un dit qu'elle est bien mal apprise de venir avec tant de hâte se loger parmy des Bourgeois pour leur pisser dans la bouche; l'autre que c'est en vain qu'elle marche avec tant de pompe pour ne faire à Paris que de l'eau toute claire; ceux-cy disent, que son impudence est bien grande, d'allonger le col de si loin à dessein de nous cracher au nez; ceux-là, qu'elle est bien

malade de ne pouvoir tenir ſon eau : Enfin il n'eſt pas juſqu'à ceux qui font ſemblant de la baiſer, qui ne luy montrent les dents. Pour moy je m'en lave les mains, car j'ay devant les yeux trop d'exemples de la punition des Yvrognes qui la mépriſent : La Nature meſme, qui eſt la mere de cette belle fille, a ce ſemble eu ſi peur que quelque choſe ne manquaſt aux pompes de ſa reception, qu'elle a donné à tous les hommes un Palais pour la recevoir, mais cette belle n'abuſe point des honneurs qu'on luy fait ; au contraire à peine eſt-elle arrivée à Paris, que pour les fatigues d'une trop longue courſe, ſe ſentant à l'extremité, & prévoyant ſa fin, elle court à S. Coſme, S. Benoiſt, & S. Severin pour obtenir leur benediction. Voila tout ce que je puis dire à la loüange de ce bel Aqueduc & de ſon Hoſteſſe ma bonne amie : ça donc qui veut de l'eau, en voulez vous, Meſſieurs, je vous la garentis de fontaine ſur la vie ; & puis vous ſçavez que je ſuis

Voſtre Serviteur.



AUTRE,

SUR L'OMBRE QUE FAISOIENT DES ARBRES DANS L'EAU.

LETTRE VII.

MONSIEUR,

Le ventre couché ſur le gaſon d'une Riviere & le dos étendu ſous les branches d'un Saule qui ſe mire dedans, je voy renouveller aux Arbres l'Hiſtoire de Narciſſe; cent Peupliers precipitent dans l'onde cent autres Peupliers, & ces aquatiques ont eſté tellement épouvantez de leur cheute, qu'ils tremblent encore tous les jours du vent qui ne les touche pas; je m'imagine que la nuit ayant noircy toutes choſes, le Soleil les plonge dans l'eau pour les laver: mais que diray-je de ce miroir fluide, de ce petit monde renverſé, qui place les Chênes au deſſous de la mouſſe, & le Ciel plus bas que les Chênes? Ne ſont-ce point de ces Vierges de jadis metamorphoſées en arbres, qui deſeſperées de ſentir violer leur pudeur par les baiſers

d'Apollon, se precipitent dans ce Fleuve la teste en bas ? Ou n'est-ce point qu'Apollon luy-mesme offensé qu'elles ayent osé proteger contre luy la fraîcheur, les ait ainsi penduës par les pieds ? Aujourd'huy le poisson se promene dans les bois, & des forests entieres sont au milieu des eaux sans se moüiller; un vieil Orme entr'autres vous feroit rire, qui s'est quasi couché jusques dessus l'autre bord, afin que son image prenant la mesme posture il fit de son corps & de son portrait un hameçon pour la pêche : l'onde n'est pas ingrate de la visite que ces Saules luy rendent ; elle a percé l'Univers à jour, de peur que le vase de son lit ne soüillât leurs rameaux, & non contente d'avoir formé du cristal avec de la bourbe, elle a vouté des Cieux & des Astres par dessous, afin qu'on ne pust dire que ceux qui l'estoient venus voir, eussent perdu le jour qu'ils avoient quitté pour elle. Maintenant nous pouvons baisser les yeux au Ciel, & par elle le Jour se peut vanter que tout foible qu'il est à quatre heures du matin, il a pourtant la force de precipiter le Ciel dans des abysmes : mais admirez l'empire que la basse region de l'ame exerce sur la haute ; aprés avoir découvert que tout ce miracle n'est qu'une imposture des

ſens, je ne puis encore empêcher ma veuë de prendre au moins ce Firmament imaginaire pour un grand lac ſur qui la terre flote; le Roſſignol qui du haut d'une branche ſe regarde dedans, croit eſtre tombé dans la Riviere : Il eſt au ſommet d'un Chêne, & toutefois il a peur de ſe noyer; mais lors qu'aprés s'eſtre affermy de l'œil & des pieds, il a diſſipé ſa frayeur, ſon portrait ne luy paroiſſant plus qu'un rival à combattre, il gazoüille, il éclate, il s'égoſille; & cét autre Roſſignol, ſans rompre le ſilence, s'égoſille en apparence comme luy, & trompe l'ame avec tant de charmes, qu'on ſe figure qu'il ne chante que pour ſe faire oüir de nos yeux; je penſe meſme qu'il gazoüille du geſte, & ne pouſſe aucun ſon dans l'oreille, afin de répondre en meſme temps à ſon ennemy; & pour n'enfraindre pas les loix du Païs, dont le peuple eſt muet, la Perche, la Dorade, & la Truite qui le voyent, ne ſçavent ſi c'eſt un Poiſſon veſtu de plumes, ou ſi c'eſt un Oyſeau dépoüillé de ſon corps; elles s'amaſſent autour de luy, le conſiderent comme un Monſtre; & le Brochet (ce Tyran des Rivieres) jaloux de rencontrer un Eſtranger ſur ſon Trône, le cherche en le trouvant, le touche & ne le peut ſentir, court

aprés luy au milieu de luy-meſme, & s'étonne de l'avoir tant de fois traverſé ſans le bleſſer. Moy-meſme j'en demeure tellement conſterné, que je ſuis contraint de quitter ce tableau. Je vous prie de ſuſpendre ſa condamnation, puis qu'il eſt malaiſé de juger d'une Ombre : car quand mes antouſiaſmes auroient la reputation d'eſtre fort éclairez, il n'eſt pas impoſſible que la lumiere de celuy-cy ſoit petite, ayant eſté priſe à l'ombre ; & puis quelle autre choſe pourrois-je adjoûter à la deſcription de cette Image enluminée, ſinon que c'eſt un rien viſible, un cameleon ſpirituel, une nuit que la nuit fait mourir, un procez des yeux & de la raiſon, une privation de clarté que la clarté met au jour ; enfin que c'eſt un eſclave qui ne manque non plus à la matiere, qu'à la fin de mes Lettres,

Voſtre Serviteur, &c.

DESCRIPTION D'UN CYPREZ.

LETTRE VIII.

MONSIEUR,

J'avois envie de vous envoyer la

deſcription d'un Cyprés, mais je ne l'ay qu'ébauchée, à cauſe qu'il eſt ſi pointu, que l'eſprit meſme ne ſçauroit s'y aſſeoir; ſa couleur & ſa figure me font ſouvenir d'un Lezard renverſé qui pique le Ciel en mordant la terre. Si entre les Arbres il y a comme entre les Hommes, difference de mêtiers, à voir celuy-cy chargé d'alaînes au lieu de feüilles, je croy qu'il eſt le Cordonnier des Arbres. Je n'oſe quaſi pas même approcher mon imagination de ſes éguilles, de peur de me piquer de trop écrire; de vingt mille lances il n'en fait qu'une ſans les unir; On diroit d'une fléche que l'Univers revolté darde contre le Ciel, ou d'un grand clou dont la Nature attache l'empire des vivans à celuy des morts; cét Obeliſque, cét Arbre dragon, dont la queuë eſt à la teſte, me ſemble une Pyramide bien plus commode que celle de Mauſolée; car au lieu qu'on portoit les Trépaſſez dans celle-là, on porte celle-cy à l'enterrement des Trépaſſez; mais je prophane l'avanture du jeune Cypariſſe, les amours d'Apollon, de luy faire joüer des perſonnages indignes de luy dans le monument: ce pauvre metamorphoſé ſe ſouvient encore du Soleil; il créve ſa ſepulture & s'éguiſe en montant afin de per-

cer le Ciel pour ſe joindre plutoſt à ſon amy : il y ſeroit déja ſans la Terre ſa Mere qui le retient par le pied. Phœbus en fait en récompenſe un de ſes vegetaux, à qui toutes les Saiſons portent reſpect. Les chaleurs de l'Eſté n'oſent l'incommoder, comme eſtant le mignon de leur Maiſtre : les gelées de l'Hyver l'apprehendent, comme la choſe du monde la plus funeſte ; de ſorte que ſans couronner le front des Amans ny des Vainqueurs, il n'eſt non plus obligé que le Laurier ou le Myrthe de ſe décoiffer quand l'année luy dit Adieu:Les Anciens meſme qui connoiſſoient cét Arbre pour le ſiege de la Parque, le traînoient aux funerailles, afin d'intimider la mort par la crainte de perdre ſes meubles. Voila ce que je vous puis mander du tronc & des bras de cét Arbre : je voudrois bien achever par le ſommet afin de finir par une pointe ; mais je ſuis ſi mal-heureux que je ne trouverois pas de l'eau dans la mer. Je ſuis deſſus une pointe, & je ne la puis voir à cauſe poſſible qu'elle m'a crevé les yeux : Conſiderez je vous prie comme pour échaper à ma penſée, elle s'aneantit en ſe formant, elle diminuë à force de croître, & je dirois que c'eſt une Riviere fixe qui coule dans l'air, ſi elle ne s'étreciſſoit à meſure

qu'elle chemine, & s'il n'eſtoit plus probable de penſer que c'eſt une pique allumée dont la flâme eſt verte : ainſi je force le Cyprés, cét Arbre fatal qui ne ſe plaiſt qu'á l'ombre des Tombeaux, de repreſenter du feu, car c'eſt bien la raiſon qu'il ſoit au moins une fois de bon préſage, & que par luy, je me ſouvienne tous les jours, quand je le verray, qu'il a eſté cauſe en me fourniſſant matiere d'une Lettre, que j'ay eu l'honneur de me dire, pour finir,

MONSIEUR,

Voſtre Serviteur.

DESCRIPTION D'UNE TEMPESTE.

LETTRE IX.

MONSIEUR,

Quoy que je ſois icy couché fort mollement, je n'y ſuis pas fort à mon aiſe; plus on me berce, moins je dors : Tout au tour de nous les Coſtes gemiſſent du choc de la tourmente ; la Mer blanchit de courroux ; le vent ſifle contre nos cables ; l'eau ſeringue du Sel ſur noſtre Tillac, & cepen-

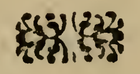
dant l'ancre & les voiles ſont levées : Déja les Litanies des paſſagers, ſe mêlent aux blaſphemes des Matelots; nos vœux ſont entrecoupez de hoquets, Ambaſſadeurs tres-certains d'un degobillis tres-penible. Bon Dieu! nous ſommes attaquez de toute la Nature: Il n'eſt pas juſqu'à noſtre cœur qui ne ſe ſoûleve contre nous; la Mer vomit ſur nous, & nous vomiſſons ſur elle. Une ſeule vague quelquefois nous envelope ſi generalement, que qui nous contempleroit du rivage prendroit noſtre Vaiſſeau pour une Maiſon de verre où nous ſommes enchaſſez; l'eau ſemble exprés ſe boſſuer pour nous faire un Tableau du Cimetiere : & quand je preſte un peu d'attention, je m'imagine diſcerner (comme s'ils partoient de deſſous l'Ocean) parmy les effroyables mugiſſemens de l'Onde, quelques verſets de l'Office des Morts : Encore l'eau n'eſt pas noſtre ſeule partie; le Ciel a ſi peur que nous échapions, qu'il aſſemble contre nous un bataillon de Metheores ; Il ne laiſſe pas un Atome de l'air qui ne ſoit occupé d'un boulet de grêle; les Cometes ſervent de torches à celebrer nos funerailles ; tout l'Horiſon n'eſt plus qu'un grand morceau de fer rouge ; les Tonnerres tenaillent l'oüye par l'aigre imagination d'une

d'une piece de Camelot qu'on déchire, & l'on diroit à voir la nuë ſanglante & groſſe comme elle eſt, qu'elle va ébouler ſur nous, non la foudre, mais le Mont Ætna tout entier. O Dieu ! ſommes nous tant de choſe pour avoir excité de la jalouſie entre les Elemens à qui nous perdra le premier : C'eſt donc à deſſein que l'eau va juſques aux mains de Jupiter, éteindre la flâme des éclairs, pour arracher au feu l'honneur de nous avoir brûlé ; mais non contente de cela nous faiſant engloutir aux abîmes qu'elle creuſe dans ſon ſein, comme elle void noſtre Vaiſſeau tout proche de ſe caſſer contre un écueil, elle ſe jette vîtement deſſous, & nous releve de peur que cét autre Element ne participe à la gloire qu'elle pretend toute ſeule. Ainſi nous avons le creve-cœur de voir diſputer à nos ennemis, l'honneur d'une défaite où nos vies ſeront les dépoüilles ; elle prend bien quelquefois la hardieſſe, l'inſolente, de ſoüiller avec ſon écume l'azur du Firmament, & de nous porter ſi haut entre les Aſtres, que Jaſon peut penſer que c'eſt le Navire Argo qui commence un ſecond Voyage : puis dardez que nous ſommes juſqu'au ſablon de ſon lit, nous rejalliſſons à la lumiere d'un tour de main ſi prompt,

qu'il n'y en a pas un de nous qui ne croye quand nostre Nef est remontée, qu'elle a passé à travers la masse du monde, sur la mer de l'autre costé : Helas où sommes nous, l'impudence de l'orage ne pardonne pas mesme au nid des Alcions : les Balaines sont étouffées dans leur propre Element; la mer essaye à nous faire un couvre-chef, de nostre Chaloupe ; Il n'y a que le Soleil qui ne se mêle point de cét assassinat, la Nature l'a bandé d'un torchon de grosses nuées, de peur qu'il ne le vist ; ou bien c'est que ne voulant pas participer à cette lâcheté, & ne la pouvant empêcher, il est au bord de ces Rivieres volantes, qui s'en lave les mains : ô vous! toutefois à qui j'écris, sçachez qu'en me noyant je bois ma faute : car je serois encore à Paris plein de santé, si quand vous me commandâtes de suivre toûjours le plancher des Vaches, j'eusse esté,

MONSIEUR,

Vostre obeïssant Serviteur.



POUR UNE DAME ROUSSE.

LETTRE X.

MADAME,

Je ſçay bien que nous vivons dans un pais où les ſentimens du vulgaire ſont ſi déraiſonnables, que la couleur rouſſe, dont les plus belles chevelures ſont honorées, ne reçoit que beaucoup de mépris; mais je ſçay bien auſſi que ces ſtupides qui ne ſont animez que de l'écume des ames raiſonnables, ne ſçauroient juger comme il faut des choſes excellentes, à cauſe de la diſtance qui ſe trouve entre la baſſeſſe de leur eſprit, & la ſublimité des ouvrages dont ils portent jugement ſans les connoiſtre; mais quelle que ſoit l'opinion mal ſaine de ce monſtre à cent teſtes, permettez que je parle de vos divins cheveux comme un homme d'eſprit. Lumineux dégorgement de l'eſſence du plus beau des eſtres viſibles, intelligente reflexion du feu radical de la Nature; Image du Soleil la mieux travaillée, je ne ſuis point ſi brutal de méconnoiſ-

tre pour ma Reyne, la fille de celuy que mes peres ont connu pour leur Dieu. Athenes pleura sa Couronne tombée sous les Temples abatus d'Apollon ; Rome cessa de commander à la Terre, quand elle refusa de l'encens à la lumiere ; & Bisance est entrée en possession de metre aux fers le Genre humain, aussi-tost qu'elle a pris pour ses armes celles de la Sœur du Soleil. Tant qu'à cét esprit universel le Perse fit hommage du rayon qu'il tenoit de luy, quatre mille ans n'ont pû vieillir la jeunesse de sa Monarchie : mais sur le point de voir briser ses Simulacres, il se sauva dans Pequin des outrages de Babylone. Il semble maintenant échauffer à regret d'autres terres que celles des Chinois. Et j'apprehende qu'il ne se fixe dessus leur Hemisphere, s'il peut un jour sans venir à nous leur donner les quatre Saisons. La France toutefois, Madame, a des mains en vostre visage qui ne sont pas moins fortes que les mains de Josué pour l'enchaîner ; Vos triomphes ainsi que les Victoires de ce Heros, sont trop illustres pour estre cachez de la nuit, il manquera plûtost de promesse à l'homme, qu'il ne se tienne toûjours en lieu, d'où il puisse contempler à son aise l'ouvrage de ses ouvrages le plus

parfait : Voyez comme par ſon amour l'Eſté dernier il échauffa les Signes d'une ardeur ſi longue & ſi vehemente, qu'il en penſa brûler la moitié de ſes maiſons ; & ſans conſulter l'Almanach, nous n'avons pû jamais diſtinguer l'Hyver de l'Automne pour ſa benignité, à cauſe qu'impatient de vous revoir, il n'a pû ſe reſoudre à continuer ſon voyage juſqu'au Tropique ; ne penſez point que ce diſcours ſoit une hyperbole. Si jadis la beauté de Climene l'a fait deſcendre du Ciel, la beauté de M.... eſt aſſez conſiderable pour le faire un peu détourner de ſon chemin : l'égalité de vos âges, la conformité de vos corps, la reſſemblance peut-eſtre de vos humeurs, peuvent bien ralumer en luy ce beau feu. Mais ſi vous eſtes fille du Soleil, adorable Alexie, j'ay tort de dire que voſtre Pere ſoit amoureux de vous : Il vous aime veritablement, & la paſſion dont il s'inquiete pour vous, eſt celle qui luy fit ſoûpirer le malheur de ſon Phaëton & de ſes Sœurs, non pas celle qui luy fit répandre des larmes à la mort de ſa Daphné. Cette ardeur dont il brûle pour vous, eſt l'ardeur dont il brûla jadis tout le Monde ; non pas celle dont il fut luy-meſme brûlé. Il vous regarde tous les jours avec les friſſons & les tendreſſes

que luy donne la memoire du desastre de son Fils aîné : il ne void sur la terre que vous où il se reconoisse : S'il vous considere marcher ; voila, dit-il, la genereuse insolence dont je marchois contre le Serpent Python ; s'il vous entend discourir sur des matieres delicates, c'est ainsi que je parle, dit-il, sur le Parnasse avec mes Sœurs ; enfin ce pauvre Pere ne sçait en quelle façon exprimer la joye que luy cause l'imagination de vous avoir engendrée. Il est jeune comme vous, vous estes belle comme luy, son temperament & le vostre sont tout de feu : il donne la vie & la mort aux hommes, & vos yeux comme les siens font la mesme chose, comme luy vous avez les cheveux roux : J'en estois là de ma Lettre, adorable M.... lors qu'un Censeur à contre-sens m'arracha la plume, & me dit que c'estoit mal se prendre au Panegyrique de loüer un jeune personne de beauté, parce qu'elle estoit rousse. Moy ne pouvant punir cét orgueilleux plus sensiblement que par le silence : Je pris une autre plume, & continuay ainsi. Une belle teste sous une perruque rousse, n'est autre chose que le Soleil au milieu de ses rayons, ou le Soleil luy-mesme n'est autre chose qu'un grand œil sous la perruque d'une rousse ; cepen-

dant tout le monde en médit, à cauſe que peu de monde a la gloire de l'eſtre ; & cent femmes à peine en fourniſſent une, parce qu'eſtant envoyez du Ciel pour commander, il eſt beſoin qu'il y ait plus de ſujets que de Seigneurs. Ne voyons-nous pas que toutes choſes en la Nature, ſont ou plus ou moins nobles, ſelon qu'elles ſont ou plus ou moins rouſſes ? Entre les Elemens celuy qui contient le plus d'eſſence & le moins de matiere, c'eſt le feu, à cauſe de ſa rouſſe couleur : l'or a receu de la beauté de ſa teinture, la gloire de regner ſur les metaux ; & de tous les Aſtres, le Soleil n'eſt le plus conſiderable, que parce qu'il eſt le plus roux. Les Cometes chevelus qu'on void voltiger au Ciel à la mort des grands Hommes, ſont-ce pas les rouſſes mouſtaches des Dieux, qu'ils s'arrachent de regret ? Caſtor & Pollux ces petits feux qui font prédire aux Matelots la fin de la Tempeſte, peuvent-ils eſtre autre choſe que les cheveux roux de Junon qu'elle envoye à Neptune en ſigne d'amour ? Enfin ſans le deſir qu'eurent les hommes de poſſeder la Toiſon d'une Brebis rouſſe, la gloire de trente Demy-Dieux ſeroit au berceau des choſes qui ne ſont pas nées ; & (un Navire n'eſtant encore qu'un

eſtre de raiſon) Americ ne nous auroit pas conté que la Terre a quatre Parties. Apollon, Venus, & l'Amour, les plus belles Divinitez du Pantheon ſont rouſſes en cramoiſy ; & Jupiter n'eſt brun que par accident, à cauſe de la fumée de ſon foudre qui l'a noircy. Mais ſi les exemples de la Mithologie ne ſatisfont pas les aheurtez, qu'ils confrontent l'Hiſtoire. Samſon qui tenoit toute ſa force penduë à ſes cheveux, n'avoit-il pas receu l'energie de ſon miraculeux eſtre dans le roux coloris de ſa perruque ? Les Deſtins n'avoient-ils pas attaché la conſervation de l'Empire d'Athenes à un ſeul cheveu rouge de Niſus ? Et Dieu n'eût-il pas envoyé aux Ethiopiens la lumiere de la Foy, s'il eut trouvé parmy eux ſeulement un Rouſſeau ? On ne douteroit point de l'éminente dignité de ces perſonnes-là, ſi l'on conſideroit que tous les hommes qui n'ont point eſté faits d'hommes, & pour l'ouvrage de qui Dieu luy-meſme a choiſi & pêtry la matiere, ont toûjours eſté Rouſſeaux. Adam qui créé par la main de Dieu-meſme, devoit eſtre le plus acomply des hommes, fut Rouſſeau; & toute Philoſophie bien correcte doit aprendre que la Nature qui tend au plus parfait, eſſaye toûjours en formant un homme

homme de former un Rousseau, de mesme qu'elle aspire à faire de l'or en faisant du mercure: car quoy qu'elle rencontre, un Archer n'est pas estimé mal adroit, qui lâchant trente fléches, en adresse cinq ou six au but: comme le temperament le mieux balancé est celuy qui fait le milieu du flegme & de la melancolie, il faut estre bien-heureux pour frapper justement un point indivisible: Au deçà sont les blonds, au delà sont les noirs, c'est la raison qui fait que les Rousseaux blanchissent plus tard que les noirs, comme si la Nature se fâchoit de détruire ce qu'elle a pris plaisir à faire; En verité je ne vois jamais de chevelure blonde, que je ne me souvienne d'une touffe de filasse mal habillée; mais je veux que les femmes blondes quand elles sont jeunes soient agreables, ne semble-t'il pas si-tost que leurs jouës commencent à cotoner que leur chair se divise par filamens pour leur faire une barbe. Je ne parle point des barbes noires: car on sçait bien que si le Diable en porte, elle ne peut estre que fort brune. Puis donc que nous avons tous à devenir esclaves de la beauté, ne vaut-il pas bien mieux que nous perdions nostre franchise dessous des chaînes d'or, que sous des cordes de chanvre, ou des an-

traves de fer ? Pour moy tout ce que je ſouhaite, ô ma belle M..... eſt qu'à force de promener ma liberté dedans ces petits labyrinthes d'or, qui vous ſervent de cheveux, je l'y perde bien-toſt ; & tout ce que je ſouhaite, c'eſt de ne la jamais recouvrer quand je l'auray perduë. Voudriez-vous bien me promettre que ma vie ne ſera point plus longue que ma ſervitude ; Et que vous ne ſerez point fâchée que je me diſe juſqu'à la mort,

MADAME,

Voſtre je ne ſçay quoy.

AUTRE

LE CAMPAGNARD.

LETTRE XI.

MONSIEUR,

J'ay trouvé le Paradis d'Edem j'ay trouvé l'âge d'or, j'ay trouvé la jeuneſſe perpetuelle, enfin j'ay trouvé la Nature au maillot ; on rit icy de tout ſon cœur, nous ſommes grands Couſins le Porcher du Village & moy ; & toute la Parroiſſe m'aſſure que j'ay la mine avec un peu de tra-

vail de bien chanter un jour au Lutrin. O Dieux ! un Philosophe comme vous, peut-il preferer au repos d'une si agreable retraite, la vanité, les chagrins, & les embarras de la Cour. Ah ! Monsieur, si vous sçaviez qu'un Gentilhomme champestre est un Prince inconnu, qui n'entend parler du Roy qu'une fois l'année, & ne le connoist que par quelque vieux cousinage ; Et si de la Cour où vous estes, vous aviez des yeux assez bons pour apercevoir jusques icy ce gros Garçon qui garde vos Codindes, le ventre couché sur l'herbe, ronfler paisiblement un somme de dix heures tout d'une piece, se guerir d'une fiévre ardante en devorant un quartier de lard jaune, vous confesseriez que la douceur d'un repos tranquille, ne se goûte point sous les lambris dorez. Revenez donc, je vous prie, à vostre solitude, pour moy je pense que vous en avez perdu la memoire : Oüy sans doute vous l'avez perduë ; Mais en verité reste-t'il encore quelque sombre idée dans vostre souvenir de ce Palais enchanté dont vous vous estes banny ? Ah je vois bien que non, il faut que je vous en envoye le Tableau dans ma Lettre. Ecoutez-le donc le voicy : car c'est un Tableau qui parle. On rencontre à la porte de la Maison une

allée de cinq avenuës, tous les Chênes qui la compoſent font admirer avec extaſe l'énorme hauteur de leurs cimes en élevant les yeux depuis la racine juſqu'au faiſte, puis les precipitant du ſommet juſques aux pieds, on doute ſi la terre les porte, ou ſi eux-meſmes ne portent point la terre penduë à leurs racines; Vous diriez que leur front orgueilleux plie comme par force ſous la peſanteur des globes celeſtes, dont ils ne ſoûtiennent la charge qu'en gemiſſant. Leurs bras étendus vers le Ciel, ſemblent en l'embraſſant demander aux Etoilles la benignité toute pure de leurs influences, & les recevoir auparavant qu'elles ayent rien perdu de leur innocence au lit des Elemens. Là de tous coſtez les fleurs ſans avoir eu d'autre Jardinier que la Nature, reſpirent une haleine douce qui réveille, & ſatisfait l'odorat; la ſimplicité d'une Roſe ſur l'églantier, & l'azur éclatant d'une violette ſous des ronces, ne laiſſant point de liberté pour le choix, font juger qu'elles ſont toutes deux plus belles l'une que l'autre. Là le Printemps compoſe toutes les Saiſons; là ne germe point de plante venimeuſe que ſa naiſſance auſſitoſt ne trahiſſe ſa conſervation; là les ruiſſeaux racontent leurs voyages aux cailloux;

là mille petites voix emplumées font retentir la Foreſt au bruit de leurs Chanſons, & la tremouſſante aſſemblée de ces gorges melodieuſes eſt ſi generale, qu'il ſemble que chaque feüille dans les bois ait pris la figure & la langue d'un Roſſignol ; tantoſt vous leur oyez gazoüiller un Concert, tantoſt traîner & faire languir leur muſique, tantoſt paſſionner une Elegie par des ſoûpirs entrecoupez, & puis amolir l'éclat de leurs ſons pour exciter plus tendrement la pitié ; tantoſt auſſi reſſuſciter leur harmonie, & parmy les roulades, les fugues, les crochets & les éclats rendent l'ame & la voix tout enſemble. Echo meſme y prend tant de plaiſir, qu'elle ſemble ne repeter leurs airs que pour les apprendre, & les ruiſſeaux jaloux grondent en fuyant, irritez de ne les pouvoir égaler. A coſté du Château ſe découvre deux promenoirs, dont le gaſon vert & continu, forme une émeraude à perte de veuë ; le mélange confus des couleurs que le Printemps attache à cent petites fleurs, égare les muances l'une de l'autre, & leur teint eſt ſi pur qu'on juge bien qu'elles ne courent ainſi aprés elles-meſmes que pour échapper aux amoureux baiſers des vents, qui les careſſent. On prendroit mainte-

nant cette Prairie pour une mer fort calme, mais aux moindres zephyrs qui se presentent pour y folastrer, ce n'est plus qu'un superbe Ocean, coupé de vagues & de flots, dont le visage orgueilleusement renfrogné, menace d'engloutir ces petits temeraires; mais parce que cette mer n'offre point de rivage, l'œil comme épouvanté d'avoir couru si loin sans découvrir le bord, y envoye vîtement la pensée, & la pensée doutant encore que ce terme qui finit ses regards ne soit celuy du monde, veut quasi nous persuader que des lieux si charmans auront forcé le Ciel de se joindre à la Terre. Au milieu d'un tapis si vaste & si parfait, court à boüillons d'argent, une fontaine rustique, qui voit les bords de son lit émaillez de Jasmins, d'Orangers & de Mirthes; & ces petites fleurs qui se pressent tout à l'entour, font croire qu'elles disputent à qui se mirera la premiere. A considerer sa face jeune & polie comme elle est, qui ne montre pas la moindre ride, il est bien aisé de juger qu'elle est encore dans le sein de sa mere; & les grands cercles dont elle se lie, & s'entortille soy-mesme, témoignent que c'est à regret qu'elle se sent obligée de sortir de sa maison natale; mais j'admire sur toutes

choſes ſa pudeur, quand je vois que comme ſi elle eſtoit honteuſe de ſe voir careſſer ſi proche de ſa mere, elle repouſſe avec murmure les mains audacieuſes qui la touchent. Le Voyageur qui s'y vient rafraîchir, courbant ſa teſte deſſous l'onde, s'eſtonne qu'il ſoit grand jour ſur ſon Horiſon, pendant qu'il voit le Soleil aux Antipodes, & ne ſe panche jamais ſur le bord, qu'il n'ait peur de tomber au Firmament. Je me laiſſerois choir avec cette Fontaine au ventre de l'Eſtang qui la devore, mais il eſt ſi vaſte & ſi profond, que je doute ſi mon imagination s'en pourroit ſauver à nage: J'obmettray les autres particularitez de voſtre petit Fontainebleau, puis qu'autrefois elles vous ont charmé comme moy, & que vous les connoiſſez encore mieux; mais ſçachez cependant que je vous y montreray quelque choſe qui ſera nouveau, meſme aux inventions de voſtre Peintre; Reſolvez-vous donc une bonne fois à vous dépêtrer des embarras de Paris; voſtre Concierge vous aime tant qu'il jure de ne point tuer ſon grand Cochon que vous ne ſoyez de retour, il ſe promet bien de vous faire dépoüiller cette gravité dont vous morguez les gens avec vos illuſtres emplois: Hier au ſoir il nous diſoit à table, aprés avoir un

peu trinqué, que ſi vous luy parliez par *tu*, il vous répondroit par *toy* ; & n'en doutez point, puis qu'il eut la hardieſſe de me ſoûtenir que j'eſtois un ſot, de ce que moy qui ne ſuis point à vos gages, je me diſois,

MONSIEUR,

Voſtre obeïſſant Serviteur.

AUTRE

POUR LES SORCIERS.

LETTRE XII.

MONSIEUR,

Il m'eſt arrivé une ſi étrange avanture depuis que je n'ay eu l'honneur de vous voir, que pour y adjoûter foy, il en faut avoir beaucoup plus, que ce perſonnage, qui par la force de la ſienne, tranſporta des Montagnes. Afin donc de commencer mon Hiſtoire, vous ſçaurez qu'hier laſſé ſur mon lit de l'attention que j'avois prêtée à ce ſot Livre que vous m'aviez autrefois tant vanté, je ſortis à la promenade pour diſſiper les ſombres & ridicules imaginations dont le noir galimathias de ſa ſcience m'avoit remply ; &

comme je m'efforçois à déprendre ma pensée de la memoire de ſes contes obſcurs, m'eſtant enfoncé dans voſtre petit bois aprés un quart d'heure, ce me ſemble, de chemin, j'apperceus un manche de balet qui ſe vint mettre entre mes jambes & à califourchon, bon-gré mal-gré que j'en euſſe, & je me ſentis envoler par le vague de l'air. Or ſans me ſouvenir de la route de mon enlevement, je me trouvay ſur mes pieds au milieu d'un deſert où ne ſe rencontroit aucun ſentier; je repaſſay cent fois ſur mes briſées: mais cette ſolitude m'eſtoit un nouveau Monde, je reſolus de penetrer plus loin; mais ſans appercevoir aucun obſtacle, j'avois beau pouſſer contre l'air, mes efforts ne me faiſoient rencontrer par tout que l'impoſſibilité de paſſer outre. A la fin fort haraſſé, je tombay ſur mes genoux; & ce qui m'étonna davantage, ce fut d'avoir paſſé en un moment de midy à minuit. Je voyois les Eſtoilles luire au Ciel avec un feu bluetant, la Lune eſtoit en ſon plein, mais beaucoup plus pâle qu'à l'ordinaire: Elle éclipſa trois fois, & trois fois devala de ſon cercle; les vents étoient paralytiques, les fontaines eſtoient muettes, les Oyſeaux avoient oublié leur ramage, les Poiſſons ſe croyoient enchaſſez

dans du verre, tous les Animaux n'avoient de mouvement que ce qui leur en falloit pour trembler, l'horreur d'un ſilence effroyable, regnoit par tout, & par tout la Nature ſembloit eſtre en ſuſpend de quelque grande avanture. Je mêlois ma frayeur à celle dont la face de l'Horiſon paroiſſoit agitée, quand au clair de la Lune, je vis ſortir du fond d'une Caverne, un grand & venerable Vieillard vêtu de blanc, le viſage baſané, les ſourcils touffus & relevez, l'œil effrayant, la barbe renverſée par deſſus les épaules; Il avoit ſur la teſte un chapeau de Verveine, & ſur le dos une ceinture tiſſuë de fougere de May, faite en treſſes: A l'endroit du cœur, eſtoit attachée ſur ſa robe une Chauve-Souris à demy morte, & autour du col un carcan chargé de ſept differentes pierres precieuſes, dont chacune portoit le caractere du Planete qui le dominoit. Ainſi myſterieuſement habillé, pourtant à la main gauche un Vaſe fait en triangle, plein de roſée, & de la droite une houſſine de Sureau en ſeve, dont l'un des bouts eſtant ferré d'un mélange de tous les metaux, l'autre ſervoit de manche à un petit encenſoir. Il baiſa le pied de ſa grote, puis aprés s'eſtre déchauſſé, & arraché en gromme-

lant certains mots du creux de ſa poitrine, il aborda le couvert d'un vieux Chêne à reculons, à quatre pas duquel il creuſa trois cernes l'un dans l'autre, & la terre obeïſſante aux ordres du Negromantien, prenoit elle-meſme en fremiſſant les figures qu'il vouloit y tracer. Il y grava les noms des Intelligences, tant du Siecle que de l'Année, de la Saiſon, du Mois, de la Semaine, du Jour & de l'Heure; de meſme ceux de leurs Roys avec leurs Chiffres differens chacun en ſa place propre, & les encenſa tous chacun avec leurs ceremonies particulieres. Cecy achevé il poſa ſon Vaſe au milieu des cercles, le découvrit, mit le bout pointu de ſa baguette entre ſes dents, ſe coucha la face tournée vers l'Orient, & puis il s'endormit. Environ au milieu de ſon ſommeil, j'apperceus tomber dans le Vaſe cinq graines de fougere. Il les prit toutes quand il fut éveillé, en mit deux dans ſes oreilles, une dans ſa bouche, l'autre qu'il replongea dans l'eau, & la cinquiéme il la jetta hors des cercles: Mais à peine celle-là fut-elle partie de ſa main, que je le vis environné de plus d'un million d'animaux, de mauvais augure, tant d'inſectes que de parfaits. Il toucha de ſa baguette un Chat-Huant, un Renard &

une Taupe, qui auſſi-toſt entrerent dans les cernes en jettant un formidable cry. Avec un coûteau d'airain, il leur fendit l'eſtomach, puis leur ayant arraché le cœur, & envelopé chacun dans trois feüilles de Laurier, il les avala. Il ſepara le foye, qu'il épreignit dans un vaiſſeau de figure exagone : Cela finy il recommença les ſuffumigations ; Il méla la roſée, & le ſang dans un baſſin, y trempa un Gand de Parchemin Vierge, qu'il mit à ſa main droite, & aprés quatre ou cinq hurlemens horribles, il ferma les yeux & commença les invocations.

Il ne remuoit preſque point les levres ; j'entendois neanmoins dans ſa gorge, un broüiſſement comme de pluſieurs voix entremélées. Il fut élevé de terre à la hauteur d'une palme, & de fois à d'autre il attachoit fort attentivement la veuë ſur l'ongle indice de ſa main gauche. Il avoit le viſage enflâmé, & ſe tourmentoit fort. En ſuite de pluſieurs contorſions épouvantables, il cheut en gemiſſant ſur ſes genoux ; mais auſſi-toſt qu'il eut articulé trois paroles d'une certaine Oraiſon, devenu plus fort qu'un homme, il ſoûtint ſans vaciller les monſtrueuſes ſecouſſes d'un vent épouvantable qui ſouffloit contre luy, tantoſt par bouffées, tantoſt par tourbillons ; ce vent

ſembloit tâcher à le faire ſortir des cernes. Aprés ce ſigne les trois ronds tournerent ſous luy. Cét autre fut ſuivy d'une grêle rouge comme du ſang, & celuy-cy fit encore place à un quatriéme beaucoup plus effroyable; C'eſtoit un torrent de feu, qui broüiſſoit en tournant, & ſe diviſoit par globes, dont chacun ſe fendoit en éclats, avec un grand coup de tonnerre. Il fut le dernier, car une belle lumiere blanche & claire, diſſipa ces triſtes Meteores. Tout au milieu parut un jeune homme, la jambe droite ſur un Aigle, l'autre ſur un Linx, qui donna au Magicien trois phioles pleines de je ne ſçay quelle liqueur. Le Magicien luy preſenta trois cheveux, l'un pris au devant de ſa teſte, les deux autres aux tempes, il fut frappé ſur l'épaule d'un petit bâton que tenoit le Fantôme, & puis tout diſparut. Ce fut alors que les Eſtoilles blêmies à la venuë du Soleil, s'unirent à la couleur des Cieux. Je m'allois remettre en chemin pour trouver mon Village; mais ſur ces entrefaites, le Sorcier m'ayant enviſagé, s'approcha du lieu où j'eſtois. Encore qu'il cheminât à pas lents, il fut plutoſt à moy que je ne l'apperceus bouger. Il étendit ſous ma main une main ſi froide, que la mienne en demeura fort long-temps

engourdie. Il n'ouvrit ny la bouche ny les yeux, & dans ce profond ſilence, il me conduiſit à travers des mazures, ſous les effroyables ruines d'un vieux Château deſ-habité, où les ſiecles depuis mille ans travailloient à mettre les chambres dans les caves.

Auſſi-toſt que nous fûmes entrez: Vante-toy, me dit-il, (en ſe tournant vers moy) d'avoir contemplé face à face le Sorcier Agrippa, & dont l'ame (par metempſicoſe) eſt celle qui jadis animoit le ſçavant Zoroaſtre, Prince des Bactriens. Depuis prés d'un ſiecle que je diſparus d'entre les hommes, je me conſerve icy par le moyen de l'or potable, dans une ſanté, qu'aucune maladie n'a jamais interrompuë. De vingt ans, en vingt ans, j'avale une priſe de cette Medecine univerſelle, qui me rajeunit, reſtituant à mon corps, ce qu'il a perdu de ſes forces. Si tu as conſideré trois phioles, que m'a preſenté le Roy des Demons ignées, la premiere en eſt pleine, la ſeconde de poudre de projection, & la troiſiéme d'huille de Talc. Au reſte tu m'és bien obligé, puis qu'entre tous les mortels je t'ay choiſi pour aſſiſter à des Myſteres, que je ne celebre qu'une fois en vingt ans. C'eſt par mes charmes,

que ſont envoyez quand il me plaiſt, les ſterilitez ou les abondances. Je ſuſcite les Guerres en les allumant entre les Genies qui gouvernent les Roys. J'enſeigne aux Bergers la Patenoſtre du Loup. J'apprens aux Devins la façon de tourner le Sas. Je fais courir les Ardans ſur les Mareſts, & ſur les Fleuves, pour noyer les Voyageurs. J'excite les Fées à danſer au clair de la Lune. Je pouſſe les Joüeurs à chercher le Trefle à quatre feüilles ſous les Gibets. J'envoye à minuit les Eſprits hors du Cimetiere, entortillez d'un drap, demander à leurs heritiers l'accompliſſement des vœux qu'ils ont faits à la mort. Je commande aux Demons d'habiter les Châteaux abandonnez, d'égorger les Paſſans qui y viendront loger, juſqu'à ce que quelque reſolu les contraigne de luy montrer le treſor. Je fais trouver des Mains de Gloire aux miſerables que je veux enrichir. Je fais brûler aux Voleurs des Chandelles de graiſſe de Pendu, pour endormir les Hoſtes, pendant qu'ils executent leur vol. Je donne la Piſtolle volante, qui vient reſſauter dans la pochette quand on l'a employée. Je donne aux Laquais ces Bagues, qui les font aller & revenir de Paris à Orleans en un jour. Je fais tout renverſer

dans une Maiſon par des Eſprits folets, qui font culbuter les bouteilles, les verres, les plats, quoy que rien ne ſe caſſe, rien ne ſe répande, & qu'on ne voye perſonne. Je montre aux Vieilles à guerir la fiévre avec des paroles. Je réveille les Villageois la veille de Saint Jean pour cueillir ſon herbe à jeun & ſans parler. J'enſeigne aux Sorciers à devenir Loups-garoux. Je les force à manger les enfans ſur le chemin, & puis les abandonne quand quelque Cavalier, leur coupant une pate (qui ſe trouve la main d'un homme) ils ſont reconnus & mis au pouvoir de la Juſtice. J'envoye aux perſonnes affligées un grand homme noir qui leur promet de les faire riches s'ils ſe veulent donner à luy. J'aveugle ceux qui prennent des cedules, en ſorte que quand ils demandent 30. ans de terme, je leur fais voir le 3. devant l'o, que j'ay mis aprés. Je tors le col à ceux qui liſant dans un Grimoire ſans le ſçavoir me font venir, & ne me donnent rien. Je m'en retourne paiſiblement d'avec ceux qui m'ayant appellé me donnent ſeulement une ſavate, un cheveu, ou une paille. J'emporte des Egliſes qu'on dédie, les prieres qui n'ont pas eſté payées. Je ne fais paroiſtre aux perſonnes ennuitées qui rencontrent les Sorciers allans au Sabat

qu'une

qu'une trouppe de Chats, dont le Prince eſt Marcou. J'envoye tous les Confederez à l'offrande, & leur preſente à baiſer le cul du Bouc, aſſis deſſus une eſcabelle. Je le traitte ſplendidement, mais avec des viandes ſans ſel. Je fais tout évanoüir, ſi quelque Eſtranger ignorant des coûtumes, fait la benediction ; & je le laiſſe dans un deſert, au milieu des épines, à trois cens lieuës de ſon Païs. Je fais trouver dans le lit des ribauts, aux Femmes des Incubes, aux Hommes des Succubes. J'envoye dormir le Cochemard, en forme d'une longue piece de marbre, avec ceux qui ne ſe ſont pas ſignez en ſe couchant. J'enſeigne aux Negromantiens à ſe déffaire de leurs ennemis, faiſant une image de cire, & la piquant ou la jettant au feu pour faire ſentir à l'original, ce qu'ils font ſouffrir à la copie. J'ôte ſur les Sorciers le ſentiment aux endroits, où le Belier les a marquez de ſon Sceau. J'imprime une vertu ſecrete à *Nolite fieri*, quand il eſt recité à rebours, qui empêche que le beurre ne ſe faſſe. J'inſtruis les Païſans à mettre ſous le ſeüil de la Bergerie qu'ils veulent ruiner, une touppe de cheveux, ou un Crapaut, avec trois maudiſſons, pour faire mourir étiques les Moutons qui paſſent deſſus. Je

montre aux Bergers à noüer l'éguillette le jour des Nopces, lors que le Preſtre dit *Conjungo vos.* Je donne de l'argent qui ſe trouve aprés des feüilles de Chêne. Je prête aux Magiciens un Demon familier, qui les accompagne, & leur défend de rien entreprendre ſans le congé de Maiſtre Martinet. J'enſeigne pour rompre le ſort d'une perſonne charmée, de faire pêtrir le gâteau triangulaire de S. Loup, & le donner par aumône, au premier pauvre qu'il trouvera. Je gueris les malades du Loup-garou, leur donnant un coup de fourche, juſtement entre les deux yeux. Je fais ſentir les coups aux Sorciers, pourveu qu'on les batte avec un bâton de Sureau. Je délie le Moyne-bourru aux Advents de Noël, luy commande de rouler comme un tonneau, ou traîner à minuit les chaînes dans les ruës, afin de tordre le col à ceux qui mettront la teſte aux feneſtres. J'enſeigne la compoſition des Brevets, des Sorts, des Charmes, des Sigilles, des Taliſmans, des Miroirs magiques, & des Figures conſtellées. Je leurs apprens à trouver le Guy de l'an neuf, l'herbe de fourvoyement, les Gamahez, l'emplâtre magnetique. J'envoye le Gobelin, la Mullë ferrée, le Filourdy, le Roy Hugon, le Co-

nêtable, les Hommes noirs, les Femmes blanches, les Lemures, les Farfadets, les Larves, les Lamies, les Ombres, les Manes, les Spectres, les Fantômes : Enfin je ſuis le Diable Vauver, le Juif errant, & le grand Veneur de la Foreſt de Fontainebleau. Avec ces paroles le Magicien diſparut, les couleurs des objets s'éloignerent, une large & noir fumée couvrit la face du climat, & je me trouvay ſur mon lit, le cœur encore tout palpitant, & le corps tout froiſſé du travail de l'ame ; mais avec une ſi grande laſſitude, qu'alors que je m'en ſouviens, je ne croy pas avoir la force d'écrire au bas de ma Lettre, je ſuis,

MONSIEUR,

Voſtre Serviteur.

AUTRE

CONTRE LES SORCIERS.

LETTRE XIII.

MONSIEUR,

En bonne foy, ma derniere Lettre ne vous a-t'elle point épouvanté ? Quoy que vous en diſiez, je penſe que le grand

homme noir aura pû faire quelque émotion, ſinon dans voſtre ame, au moins dans quelqu'un de vos ſens. Voila ce que c'eſt de m'avoir autrefois voulu faire peur des Eſprits; ils ont eu leur revanche, & je me ſuis vangé malicieuſement de l'importunité, dont tant de fois j'ay eſté perſecuté de reconnoiſtre les veritez de la Magie. Je ſuis pourtant fâché de la fiévre qu'on m'a écrit, que cét horrible tableau vous a cauſée; mais pour effacer ma faute, je le veux effacer à ſon tour, & vous faire voir ſur la meſme toile, la tromperie de ſes couleurs, de ſes traits, & de ſes ombres. Imaginez-vous donc qu'encore que par tout le monde on ait tant brûlé de Sorciers, convaincus d'avoir fait pact avec le Diable, que tant de miſerables ayent avoüé ſur le Bucher d'avoir eſté au Sabat, & que meſme quelques-uns dans l'interrogation, ayent confeſſé aux Juges qu'ils avoient mangé à leurs feſtins des enfans, qu'on a, depuis la mort des Condamnez, trouvez pleins de vie, & qui ne ſçavoient ce qu'on leur vouloit dire, quand on leur parloit. On ne doit pas croire toutes choſes d'un homme, parce qu'un homme peut dire toutes choſes; car quand meſme par une permiſſion particu-

liere de Dieu, une ame pourroit revenir ſur la terre, demander à quelqu'un le ſecours de ſes prieres, eſt-ce à dire que des Eſprits ou des Intelligences, s'il y en a, ſoient ſi badines que de s'obliger aux quintes écervelées d'un Villageois ignorant, s'aparoiſtre à chaque bout de champ, ſelon que l'humeur noire ſera plus ou moins forte dans la teſte mal timbrée d'un ridicule Berger, venir au leurre comme un Faucon, ſur le poing du Giboyeur qui le reclame, & ſelon le caprice de ce maraut danſer la guimbarde ou les mataſſins. Non je ne croy point de Sorciers, encore que pluſieurs grands Perſonnages n'ayent pas eſté de mon avis, & je ne defere à l'authorité de perſonne, ſi elle n'eſt accompagnée de raiſon, ou ſi elle ne vient de Dieu, Dieu qui tout ſeul doit eſtre crû de ce qu'il dit, à cauſe qu'il le dit. Ny le nom d'Ariſtote plus ſçavant que moy, ny celuy de Platon, ny celuy de Socrate, ne me perſuadent point ſi mon jugement n'eſt convaincu par raiſon de ce qu'ils diſent: La raiſon ſeule eſt ma Reyne, à qui je donne volontairement les mains; & puis je ſçay par experience que les eſprits les plus ſublimes ont choppé le plus lourdement, comme ils tombent de plus haut, ils font

de plus grandes cheutes ; Enfin nos peres ſe ſont trompez jadis, leurs neveux ſe trompent maintenant, les noſtres ſe tromperont quelque jour. N'embraſſons donc point une opinion, à cauſe que beaucoup la tiennent, ou parce que c'eſt la penſée d'un grand Philoſophe ; mais ſeulement à cauſe que nous voyons plus d'apparence qu'il ſoit ainſi que d'eſtre autrement. Pour moy je me moque des Pedans qui n'ont point de plus forts argumens pour prouver ce qu'ils diſent, ſinon d'alleguer que c'eſt une maxime, comme ſi leurs maximes eſtoiént bien plus certaines que leurs autres propoſitions. Je les en croiray pourtant, s'ils me montrent une Philoſophie, dont les principes ne puiſſent eſtre revoquez en doute, deſquels toute la Nature ſoit d'accord, ou qui nous ayent eſté revelez d'enhaut, autrement je m'en moque, car il eſt aiſé de prouver tout ce qu'on veut, quand on ajuſte les principes aux opinions, & non pas les opinions aux principes. Outre cela quand il ſeroit juſte de déferer à l'authorité de ces grands Hommes ; & quand je ſerois contraint d'avoüer que les premiers Philoſophes ont étably ces principes, je les forcerois bien d'avoüer à leur tour que ces Anciens-là, non plus que nous, n'ont pas

toûjours écrit ce qu'ils ont crû : Souvent les Loix & la Religion de leur Païs , les a contraints d'accommoder leurs preceptes à l'interest & au besoin de la Politique. C'est pourquoy on ne doit croire d'un homme que ce qui est humain, c'est à dire possible & ordinaire ; Enfin je n'admets point de Sorciers à moins qu'on ne me le prouve. Si quelqu'un par des raisonnemens plus forts & plus pressans que les miens , me le peut démontrer , ne doutez point que je ne luy dise , soyez , Monsieur, le bien venu, c'est vous que j'attendois, je renonce à mes opinions , & j'embrasse les vostres , autrement qu'auroit l'habile pardessus le sot, s'il pensoit ce que pense le sot? Il doit suffire au peuple qu'une grande ame fasse semblant d'acquiescer aux sentimens du plus grand nombre, pour ne pas resister au torrent ; sans entreprendre de donner des menotes à sa raison ; au contraire un Philosophe doit juger le vulgaire , & non pas juger comme le vulgaire. Je ne suis point pourtant si déraisonnable , qu'aprés m'être soustrait à la tyrannie de l'authorité , je veüille établir la mienne sans preuve ; c'est pourquoy vous trouverez bon que je vous apprenne les motifs que j'ay eu de douter de tant d'effets étranges qu'on

raconte des Eſprits ; il me ſemble avoir obſervé beaucoup de choſes bien conſiderables pour me débarraſſer de cette chimere. Premierement on ne m'a jamais recité aucune Hiſtoire de Sorciers, que je n'aye pris garde qu'elle eſtoit ordinairement arrivée à 3. ou 4. cent lieuës de là. Cét éloignement me fit ſoupçonner qu'on avoit voulu dérober aux curieux, l'envie & le pouvoir de s'en informer ; joignez à cela, que cette bande d'Hommes habillez en Chats, trouvée au milieu d'une Campagne, ſans témoins, la foy d'une perſonne ſeule doit eſtre ſuſpecte en choſe ſi miraculeuſe ; Prés d'un Village, il en a eſté plus facile de tromper des Idiots : C'eſtoit une pauvre Vieille ? Elle eſtoit pauvre, la neceſſité l'a pû contraindre à mentir pour de l'argent. Elle eſtoit Vieille, l'âge affoiblit la raiſon, l'âge rend babillard ; Elle a inventé ce conte pour entretenir ſes voiſines ; l'âge affoiblit la veuë, elle a pris un Liévre pour un Chat ; l'âge rend timide, elle en a crû voir 50. au lieu d'un : Car enfin il eſt plus facile qu'une de ces choſes ſoit arrivée, qu'on voit tous les jours arriver, qu'une avanture ſurnaturelle, ſans raiſon & ſans exemple. Mais de grace examinons ces Sorciers pris : Vous trouverez que c'eſt
un

un Païſan fort groſſier, qui n'a pas l'eſprit de ſe démêler des filets, dont on l'embarraſſe, à qui la grandeur du peril aſſomme l'entendement en telle ſorte, qu'il n'a plus l'ame aſſez preſente, pour ſe juſtifier, qui n'oſeroit meſme répondre pertinemment, de peur de donner à conclurre aux préoccupez, que c'eſt le Diable qui parle par ſa bouche. Si cependant il ne dit mot, chacun crie qu'il eſt convaincu de ſa conſcience, & auſſi-toſt le voila jetté au feu. Mais le Diable eſt-il ſi fou, luy qui a bien pû autrefois le changer en Chat, de ne le pas maintenant changer en Mouche, afin qu'il s'envole ? Les Sorciers (diſent-ils) n'ont aucune puiſſance, dés qu'ils ſon entre les mains de la Juſtice. O par ma foy, cela eſt bien trouvé ; Donc Maiſtre Jean Guillot, de qui le pere a volé les biens de ſon Pupille, s'eſt acquis par le moyen de vingt mille écus dérobez, que luy couſta ſon Office de Juge, le pouvoir de commander aux Diables, vrayment les Diables portent grand reſpect aux Larrons. Mais ces Diables au moins devoient éloigner ce pauvre malheureux leur tres-humble ſerviteur, quand ils ſceurent qu'on eſtoit en campagne pour le prendre ; Car ce n'eſt pas donner courage à perſonne de le ſervir,

d'abandonner ainſi les ſiens, pour des natures qui ne ſont qu'eſprit, elles font de grand pas de Clerc. J'ay auſſi remarqué, que tous ces Magiciens pretendus, ſont gueux comme des Diogenes. O Ciel ! eſt-il donc vray-ſemblable, qu'un homme s'exposât à brûler eternellement, ſous l'eſperance de demeurer pauvre, hay, affamé, & en crainte continuelle de ſe voir griller en Place publique ; Satan luy donneroit, non des feüilles de Chêne, mais des piſtolles de poids, pour acheter des Charges qui le mettroient à couvert de la Juſtice. Mais vous verrez que les Demons de ce temps-cy ſont extrémement niais, & qu'ils n'ont pas l'eſprit d'imaginer tant de fineſſes. Ce malautru Berger que vous tenez dans vos priſons, à la veille d'eſtre boüilly, ſur quelles convictions le condamnez-vous ? On l'a ſurpris recitant la Patenoſtre du Loup : Ha de grace, qu'il la repete, vous n'y remarquerez que de grandes ſottiſes, & moins de mal, qu'il n'y en a dedans une mort diable, pour laquelle cependant on ne fait mourir perſonne. Outre cela, dit-on, il a enſorcelé des Troupeaux ? ou ce fut par paroles, ou par la vertu cachée de quelques poiſons naturels. Par paroles, je ne croy pas que les

vingt quatre Lettres de l'Alphabet, couvent dans la Grammaire, la malignité oculte d'un venin ſi preſent, ny que d'ouvrir la bouche, ſerrer les dents, appuyer la langue au pallets, de telle ou telle façon, ait la force d'empeſter les Moutons, ou de les guerir; Car ſi vous me répondez que c'eſt à cauſe du pact: Je n'ay point encor leu dans la Chronologie le temps auquel le Diable accorda avec le Genre humain, que quand on articuleroit de certains mots qui doivent avoir eſté ſpecifiez au Contract, il tuëroit, qu'à d'autres il gueriroit, & qu'à d'autres il viendroit nous parler; & je veux qu'il en euſt paſſé le Concordat avec un particulier, ce particulier là n'auroit pas le conſentement de tous les hommes pour nous obliger à cét accord. A quelques ſillabes toutefois, qu'un Lourdaut ſans y penſer aura proferées, il avolera incontinent pour l'effrayer, & ne rendra pas la moindre viſite à une perſonne puiſſante, dépravée, illuſtre, ſpirituelle, qui ſe donne à luy de tout ſon cœur, & qui par ſon exemple ſeroit cauſe de la perte de cent milles ames. Vous m'avoüerez peut-eſtre que les paroles magiques n'ont aucun pouvoir, mais qu'elles couvrent ſous des mots barbares, la maligne vertu des ſim-

ples, dont tous les enchanteurs empoiſonnent le beſtail. Hé bien pourquoy donc ne les faites-vous mourir en qualité d'empoiſonneurs & non pas de Sorciers ? Ils confeſſent (repliquez-vous) d'avoir eſté au Sabat, d'avoir envoyé des Diables dans les corps de quelques perſonnes, qui ſe ſont trouvées demoniaques. Pour les voyages du Sabat, voicy ma creance ; c'eſt qu'avec des huiles aſſoupiſſantes, dont ils ſe graiſſent, comme alors qu'ils veillent, ils ſe figurent eſtre bien toſt emportez à califourchon ſur un balet par la cheminée, dans une ſale où l'on doit feſtiner, danſer, faire l'amour, baiſer le cul au Bouc ; l'imagination fortement frappée de ces Fantômes, leur repreſente dans le ſommeil ces meſmes choſes, comme un balet entre les jambes, une campagne qu'ils paſſent en volant, un Bouc, un feſtin, des Dames; c'eſt pourquoy quand ils ſe réveillent, ils croyent avoir veu ce qu'ils ont ſongé. Quant à ce qui concerne la poſſeſſion, je vous en diray auſſi ma penſée, avec la meſme franchiſe. Je trouve en premier lieu, qu'il ſe rencontre dix mille femmes pour un homme. Le Diable ſeroit-il un ribaud, de chercher avec tant d'ardeur l'accouplement des femmes ? Non, non,

mais j'en devine la cauſe ; une femme a l'eſprit plus leger qu'un homme, & plus hardy par conſequent à reſoudre des Comedies de cette nature : Elle eſpere que pour peu de latin qu'elle écorchera, pour peu qu'elle fera de grimaſſes, de ſauts, de caprioles, & de poſtures, on les croira toûjours beaucoup au deſſus de la pudeur, & de la force d'une fille ; Et enfin elle penſe eſtre ſi forte de ſa foibleſſe, que l'impoſture eſtant découverte, on attribuëra ſes extravagances, à quelques ſuffocations de matrice, ou qu'au pis aller on pardonnera à l'infirmité de ſon ſexe. Vous répondrez peut-eſtre que pour y en avoir de fourbes, cela ne conclud rien contre celles qui ſont veritablement poſſedées. Mais ſi c'eſt là voſtre nœud gordien, j'en ſeray bien-toſt l'Alexandre. Examinons donc, ſans qu'il nous importe de choquer les opinions du vulgaire, s'il y a autrefois eu des Demoniaques, & s'il y en a aujourd'huy. Qu'il y en ait eu autrefois, je n'en doute point, puis que les Livres ſacrez aſſeurent qu'une Caldéenne par Art magique, envoya un Demon dans le Cadavre du Prophete Samuel, & le fit parler : Que David conjuroit avec ſa Harpe, celuy dont Saül eſtoit obſedé ; Et que noſtre Sauveur Jeſus-Chriſt

chaſſa les Diables des corps de certains Hebreux, & les envoya dans des corps de Pourceaux ; Mais nous ſommes obligez de croire que l'Empire du Diable ceſſa quand Dieu vint au monde, que les Oracles furent étouffez ſous le berceau du Meſſie, & que Sathan perdit la parole en Bethléem, l'influence alterée de l'Eſtoille des trois Roys, luy ayant ſans doute cauſé la pupie; C'eſt pourquoy je me moque de tous les energumenes d'aujourd'huy, & m'en moqueray juſqu'à ce que l'Egliſe me commande de les croire ; car de m'imaginer que cette Penitente de Goffredy, cette Religieuſe de Loudun, cette fille d'Eureux, ſoient endiablées, parce qu'elles font des cullebutes, des grimaces, & des gambades ; Scaramouche, Colle, & Cardelin les mettront *à quia.* Comment, elles ne ſçavent pas ſeulement parler Latin ! Lucifer a bien peu de ſoin de ſes Diables, de ne les pas envoyer au College. Quelques-unes répondent aſſez pertinemment quand l'Exorciſte declame une Oraiſon de Breviaire, dont en quelque façon elles écorchent le ſens, à force de le reciter ; à moins que cela vous les voyez contrefaire les enragées, feindre à tout ce qu'on leur preſche une diſtraction d'eſprit perpetuelle ; & cepen-

dant j'en ay ſurpris d'attentives à guetter au paſſage quelque Verſet de leur Office, pour répondre à propos, comme ceux qui veulent chanter à Veſpres, & ne les ſçavent pas, attendent à l'affût le *Gloria Patri, &c.* pour s'y égoſiller. Ce que je trouve encore de bien divertiſſant, ſont les mépriſes, où elles s'embarraſſent quand il faut obeïr ou n'obeïr pas. Le Conjurateur commandoit à une de baiſer la terre toutes les fois qu'il articuleroit le ſacré Nom de Dieu: Ce Diable d'obeïſſance le faiſoit fort devotement; mais comme il vint encore un coup à luy ordonner la meſme choſe en autres termes, que ceux dont il uſoit ordinairement (car il luy commanda par le Fils Coeternel du Souverain Eſtre,) ce Novice Demoniaque, qui n'eſtoit pas Theologien demeura plat, rougit, & ſe jetta aux injures, juſqu'à ce que l'Exorciſte l'ayant appaiſé par des mots plus ordinaires, il ſe remit à raiſonner. J'obſervay outre cela, que ſelon que le Preſtre hauſſoit ſa voix, le Diable augmentoit ſa colere, bien ſouvent à des paroles de nul poids, à cauſe qu'il les avoit prononcées avec plus d'éclat, & qu'au contraire il avaloit doux comme lait, des Exorciſmes qui faiſoient trembler, à cauſe qu'eſtant las de crier, il les

avoit prononcez d'une voix baſſe : Mais ce fut bien pis quelque temps aprés, quand un Abbé les conjura ; elles n'eſtoient point faites à ſon ſtile, cela fut cauſe que celles qui voulurent répondre, répondirent ſi fort à contre ſens, que ces pauvres Diables, au front de qui reſtoit encore quelque pudeur, devinrent tous honteux, & depuis en toute la journée, il ne fut pas poſſible de tirer un méchant mot de leur bouche. Ils crierent à la verité fort long-temps qu'ils ſentoient là des Incredules, qu'à cauſe d'eux ils ne vouloient rien faire de miraculeux, de peur de les convertir : Mais la feinte me ſembla bien groſſiere ; car s'il eſtoit vray, pourquoy les en avertir ? Ils devoient au contraire pour nous endurcir en noſtre incredulité, ſe cacher dans ces corps, & ne pas faire des choſes qui puſſent nous deſaveugler. Vous répondez que Dieu les force à cela pour manifeſter la Foy. Oüy, mais je ne ſuis point convaincu, ny obligé de croire que ce ſoit le Diable qui faſſe toutes ces ſingeries, puis qu'un homme les peut faire naturellement. De ſe contourner le viſage vers les épaules, je l'ay veu pratiquer aux Bohemiens. De ſauter, qui ne le fait point hors les Paralitiques ? De jurer, il ne s'en rencontre que

trop? De marquer ſur la peau certains caracteres ; ou des eaux, ou des pierres, colorent ainſi ſans prodige noſtre chair. Si les Diables ſont forcez comme vous dites, de faire des miracles afin de nous illuminer, qu'ils en faſſent de convaincants, qu'ils prennent les Tours de Noſtte-Dame de Paris, où il y a tant d'incredules, & les portent ſans fraction dans la Campagne S. Denys danſer une Sarabande Eſpagnolle, Alors nous ſerons convaincus. J'ay pris garde encore que le Diable qu'on dit eſtre ſi médiſant, n'induit jamais ces perſonnes Demoniaques, (au milieu de leurs grandes fougues) à médire l'une de l'autre : au contraire, elles s'entreportent un tres-grand reſpect, & n'ont garde d'agir autrement, parce que la premiere offenſée découvriroit le myſtere. Pourquoy, mon Reverend Pere, n'inſtruit-on voſtre procez, en conſequence des crimes dont le Diable vous accuſe? Le Diable (dites-vous) eſt pere de menſonge ; Pourquoy donc l'autre jour fiſtes-vous brûler ce Magicien, qui ne fut accuſé que par le Diable? Car je répons comme vous, le Diable eſt pere de menſonge. Avoüez, avoüez, mon Reverendiſſime, que le Diable dit vray, ou faux, ſelon qu'il eſt utile à voſtre malicieuſe pa-

ternité. Mais, bons Dieux ! je vois tressaillir ce Diable quand on luy jette de l'Eau beniste ; Est-ce donc une chose si sainte qu'il ne la puisse souffrir sans horreur? Certes cela fait que je m'étonne qu'il ait osé s'enfermer dans un Corps humain, que Dieu a fait à son Image, capable de la vision du Tres-Haut, reconnu son Enfant par la Regeneration baptismale, marqué des Saintes Huiles, le Temple du S. Esprit, & le Tabernacle de la Sainte Hostie. Comment a-t'il eu l'impudence d'entrer en un lieu qui luy doit estre bien plus venereable que de l'eau, sur laquelle on a simplement recité quelques prieres. Mais nous en aurons bonne issuë, je vois le Demoniaque qui se tempête fort à la veuë d'une Croix qu'on luy presente : ô Monsieur l'Exorciste, que vous estes bon, ne sçavez-vous pas qu'il n'y a aucun endroit dans la Nature, où il n'y ait des Croix, puis que par toute la matiere, il y a longueur & largeur, & que la Croix n'en autre chose qu'une longueur considerée avec une largeur. Qu'ainsi ne soit, cette Croix que vous tenez, n'est pas une Croix, à cause qu'elle est d'ébenne, cette autre n'est pas une Croix, à cause qu'elle est d'argent ; mais l'une & l'autre sont des Croix, à cause

que ſur une longueur, on a mis une largeur qui la traverſe. Si donc cette energumene a cent mille longueurs & cent mille largeurs, qui ſont tout autant de Croix, pourquoy luy en preſenter de nouvelles ? Cependant vous voyez cette Femme, qui pour en avoir approché les levres par force, contrefait l'interdite. O quelle piperie! Prenez, prenez une bonne poignée de verges, & me la foüettez en amy: Car je vous engage ma parole, que ſi on condamnoit d'eſtre jettez à l'eau tous les energumenes, que cent coups d'étrivieres par jour n'auroient pû guerir, il ne s'en noyeroit point. Ce n'eſt pas comme je vous ay dit, que je doute de la puiſſance du Createur ſur ſes Creatures; mais à moins d'eſtre convaincu par l'authorité de l'Egliſe, à qui nous devons donner aveuglement les mains, je nommeray tous ces grands effets de Magie, la Gazette des Sots, ou le *Credo* de ceux qui ont trop de Foy. Je m'apperçoy bien que ma Lettre eſt un peu trop longue, c'eſt le ſujet qui m'a pouſſé au delà de mon deſſein; mais vous pardonnerez cette importunité à une perſonne qui fait vœu d'eſtre juſqu'à la mort, de vous, & de vos contes d'Eſprit,

MONSIEUR,

Le Serviteur tres-humble.

A MONSIEUR GERZAN, SUR SON TRIOMPHE DES DAMES.

LETTRE XIV.

MONSIEUR,

Aprés les Eloges que vous donnez aux Dames : resolument je ne veux plus estre homme : Je m'en vay toute à l'heure tâcher d'obtenir de la dexterité des Chirurgiens, ce que l'Empereur Heliogabale impetra du Rasoire de ses Empyriques. Si vous vous donnez patience encore huit jours, vous allez voir en moy un miracle tout contraire à celuy qui se passe dans la Fable d'Iphie & Jante. Resolument je vais me faire tronçonner d'un coup de serpe, ce qui m'oblige à porter un caleçon, & m'empêche de me masquer en autre temps qu'au Carnaval. Que je porte envie du bonheur de Tiresias, qui sans souffrir tous les maux où je me prepare, eut l'avantage

de changer d'eſpece pour avoir frappé ſur un Serpent. La Sageſſe de Dieu, qui d'ordinaire agit par progrez, & monte par degré les choſes les moins nobles aux plus hautes, a bien fait voir la preéminence que les Femmes ont au deſſus des Hommes, quand elle n'a pas voulu faire Eve qu'elle n'eût fait Adam auparavant. Auſſi eſt-ce une marque évidente de l'eſtime que la Nature a toûjours faite des Femmes, de dire qu'elle les a choiſies pour nous porter, ne s'eſtant pas voulu fier de noſtre jeuneſſe à nous meſme; mais la Nature auſſi nous fait connoiſtre au partage de ſes biens, qu'elle a voulu avantager la cadette au prejudice de l'aînée, luy donnant la beauté, dont chaque trait eſt une Armée qui va quand il luy plaiſt, bouleverſer des Trônes, déchirer des Diadémes, & traîner en ſervitude les orgueilleuſes Puiſſances de la Terre. Que ſi comme nous elles ne vacuent pas a maſſacrer des hommes, ſi elles ont horreur de porter au coſté ce qui nous fait deteſter un Bourreau; c'eſt à cauſe qu'il ſeroit honteux que celles qui nous donnent à la lumiere, portaſſent dequoy nous la ravir; & parce auſſi qu'il eſt beaucoup plus honneſte de ſuer à la conſtruction, qu'à la deſtruction de ſon eſpece: Donc en

matiere de viſage, nous ſommes de grands gueux; & ſur ma foy de tous les biens de la Terre en general, je les voy plus riches que nous, puis que ſi le poil fait la principale diſtinction de la brute & du raiſonnable, les hommes ſont au moins par l'eſtomach, les joües & le menton, plus beſtes que les femmes, malgré toutefois ces muettes, mais convaincantes predications de Dieu & de la Nature; Sans vous, Monſieur, ce deplorable Sexe alloit tomber ſous le nôtre; Vous qui tout caduc, & preſt à choir de cette vie, avez relevé cent mille Dames qui n'avoient point d'appuy. Qu'elles ſe vantent aprés cela de vous avoir donné le jour, quand elles vous auroient enfanté plus douloureuſement que la Mere d'Hercule, elles vous devroient encore beaucoup à vous qui non content de les avoir enfanté toutes enſembles, les avez fait triompher en naiſſant. Une femme à la verité, vous a porté neuf mois, mais vous les avez toutes portées ſur la teſte de leurs ennemis. Pendant vingt ſiecles, elles avoient combattu, elles avoient vaincu pendant vingt autres; & vous depuis quatre mois ſeulement, leur avez decerné le Triomphe: Oüy, Monſieur, chaque periode de voſtre Livre eſt un Char de Vic-

toire, où elles triomphent plus ſuperbement que les Scipions, ny les Ceſars n'ont jamais fait dans Rome. Vous avez fait de toute la Terre un Païs d'Amazones, & vous nous avez reduits à la Quenoüille : Enfin l'on peut dire qu'avant vous toutes les Femmes n'eſtoient que des Pions, que vous avez mis à Dames : Nous voyons cependant que vous nous trahiſſez, que vous tournez caſaque au genre maſculin, pour vous ranger de l'autre ; Mais comment vous punir de cette faute ? Comment ſe reſoudre à diffamer une perſonne qui a fait entrer nos Meres & nos Sœurs dans ſon party ; Et puis on ne ſçauroit vous accuſer de poltronnerie, vous eſtant rangé du coſté le plus foible, ny voſtre plume d'eſtre intereſſée ayant commencé l'Eloge des Dames en un âge où vous eſtes incapable d'en recevoir des faveurs : Confeſſez pourtant aprés les avoir fait triompher, & avoir triomphé de leur Triomphe meſme, que leur Sexe n'eût jamais vaincu ſans le ſecours du noſtre. Ce qui m'eſtonne à la verité, c'eſt que vous ne leur avez point mis en main pour nous détruire les armes ordinaires ; Vous n'avez point cloüé des Eſtoilles dans leurs yeux ; Vous n'avez point dreſſé des montagnes de neige à la place de

leur ſein ; l'or, l'yvoire, l'azur, le corail, les roſes & les lys, n'ont point eſté les materiaux de voſtre bâtiment, ainſi que tous nos Ecrivains modernes, qui malgré la diligence que fait le Soleil pour ſe retirer de bonne heure, ont l'impudence de le dérober en plein jour ; & des Eſtoilles auſſi que je ne plains pas pour leur apprendre à ne pas tant aller la nuit ; mais ny le feu, ny la flâme, ne vous ont point donné de froides imaginations : Vous nous avez porté des bottes, dont nous ignorons la parade : Enfin je rencontre dans ce Livre des choſes ſi divinement conceuës, que j'ay de la peine à croire que le S. Eſprit fut à Rome quand vous le composâtes ; Jamais les Dames n'ont ſorty de la preſſe en meilleure poſture, ny moy, jamais mieux reſolu de ne plus aller au Tombeau du Pere Bernard, pour voir un miracle, puis que Monſieur de Gerzan loge à la porte de l'Egliſe : O ! Dieux, encore une fois, la belle choſe que vos Dames ! Ha, Monſieur, vous avez tellement obligé le Sexe par ce Panegyrique, que pour meriter aujourd'huy l'affection d'une Reyne, il ne faut eſtre,

MONSIEUR,

Que voſtre Serviteur.

AUTRE,

AUTRE,

LE DUELISTE.

LETTRE XV.

MONSIEUR,

Quoy que je me porte en homme qui creve de ſanté, je ne laiſſe pas d'eſtre malade depuis trois ſemaines, que ma Philoſophie eſt tombée à la mercy des Gladiateurs : Je ſuis inceſſamment travaillé de la tierce & de la carte : J'aurois perdu la connoiſſance du papier, ſi les Cartels s'écrivoient ſur autre choſe : Je ne diſcerne déja plus l'encre d'avec le noir à noircir ; Et enfin pour vous faire réponſe, j'ay preſque eſté forcé de vous écrire avec mon épée, tant il eſt glorieux d'écrire mal parmy des perſonnes, dont les plumes ne ſe taillent point. Il faudroit, je penſe, que Dieu accomplit quelque choſe d'auſſi miraculeux que le ſouhait de Caligula, s'il vouloit finir mes querelles. Quand tout le Genre humain ſeroit erigé en une teſte, quand de tous les vivans il n'en reſteroit qu'un, ce ſeroit encore un Duel qui me reſteroit à

faire : Vrayment vous auriez grand tort de m'appeller maintenant le premier des hommes ; car je vous proteſte qu'il y a plus d'un mois que je ſuis le ſecond de tout le monde : Il faut bien que voſtre départ ayant deſerté Paris, l'herbe ait crû par toutes les ruës, puis qu'en quelque lieu que j'aille je me trouve toûjours ſur le Pré. Cependant ce n'eſt pas ſans riſque ; Mon Portrait que vous fiſtes faire a eſté touvé ſi beau, qu'il a pris poſſible envie à la Mort d'en avoir l'Original ; Elle me fait à ce deſſein mille querelles d'Allemand. Je m'imagine quelquefois eſtre devenu Porc-épic, voyant que perſonne ne m'approche ſans ſe piquer ; & l'on n'ignore plus, quand quelqu'un dit à ſon ennemy, qu'il s'aille faire piquer, que ce ne ſoit de la beſogne que l'on me taille ? Ne voyez-vous pas auſſi qu'il y a maintenant plus d'ombre ſur noſtre Horiſon, qu'à voſtre départ ; c'eſt à cauſe que depuis ce temps-là ma main en a tellement peuplé l'Enfer, qu'elles regorgent ſur la Terre. A la verité, ce m'eſt une conſolation bien grande d'eſtre hay, parce que je ſuis aymé, de trouver par tout des ennemis, à cauſe que j'ay des amis par tout, & de voir que mon malheur vient de ma bonne fortune ; mais j'ay peur que cette

demangeaiſon de gloire, ne m'invite à porter mon nom juſqu'en Paradis : C'eſt pour quoy ,pour éviter de ſi dangereuſes Propheties, je vous conjure de venir promptement remettre mon Ame en ſon aſſiette de Philoſophe ; car il me fâcheroit fort qu'à voſtre retour, au lieu de me trouver dans mon Cabinet, vous trouvaſſiez dans une Egliſe, Cy giſt,

MONSIEUR,

Voſtre Serviteur.

AUTRE SUR UN RECOUVREMENT DE SANTE'.

LETTRE XVI.

MONSIEUR,

Vous me permettrez bien de railler maintenant avec voſtre fiévre, puis qu'elle vous a tourné les talons ; par ma foy je m'étonne qu'elle ait oſé jetter le gand à un hardy Chevalier comme vous ; auſſi quelques bravours dont elle ait triomphé entrant dans la carriere, j'ay preveu la honte de ſa defaite ; cependant tout le monde

vous croyoit party pour les Champs Elisées ; & déja quelques-uns qui ne sont pas les plus chers de vos Amis, vous publioient arrivé dans l'affreuse Cité, dont vous n'étiez pas encore aux Fauxbourgs. J'admire en verité, comment vous qui choisissiez toûjours les choses les plus faciles, n'y ayant qu'une ajambée à faire de vostre Chambre à la Chappelle, où dorment vos Ancestres, vous ayez tourné bride avec tant de précipitation. Cependant je soûtiendray à la barbe de vostre grand cœur, que vous avez agy en habile homme ; le giste n'est pas bon, l'Hoste n'y change point de draps, & quoy que le lit soit appuyé si ferme, qu'il ne puisse trembler que par un tremblement de terre, la chambre est froide & caterreuse, les jeusnes s'y observent perpetuels, & quoy qu'à la Flamande on ait de la Bierre jusques par dessus les yeux, on n'y boit que de l'Eau beniste: Au reste vous n'y eussiez pas trouvé une personne raisonnable, ny de l'un, ny de l'autre Sexe ; car on n'y reçoit point des hommes, à moins qu'ils ayent perdu l'esprit, & pour les femmes, encore qu'elles ayent là une bonne qualité qu'elles n'ont pas icy, qui est de se taire, elles y sont si laides en récompense, que la plus belle est

camuſe. Ne vous repentez donc point, quelque genereux que nous vous croyons, d'avoir uſé ſi à propos du privilege de Normandie; les ombres de là bas ne ſont pas ſi charmantes que celles de vos allées couvertes; & je vous proteſte qu'en moins d'un clin d'œil, vous alliez faire un voyage ſi éloigné, que vous n'euſſiez pas eſté de retour avant la Reſurrection; & moy-meſme en ce Païs, je n'aurois pas trouvé un homme qui euſt voulu ſe charger de vous aller dire de ma part, que je ſuis,

MONSIEUR,

Voſtre Serviteur.





LETTRES SATYRIQVES DE MONSIEUR DE CYRANO BERGERAC.

CONTRE UN POLTRON.

LETTRE I.

MONSIEUR,

Je ſçay que vous eſtes trop ſage pour conſeiller jamais un Duel ; c'eſt pourquoy je vous demande voſtre avis ſur celuy que j'ay reſolu de faire ; car enfin

(comme vous ſçavez) l'honneur ſaly ne ſe lave qu'avec du ſang. Hier je fus apellé ſot, & l'on s'émancipa de me donner un ſoufflet en ma preſence: Il eſt vray que ce fut en une compagnie fort honorable. Certains ſtupides en matiere de démélez, diſent qu'il faut que je periſſe, ou que je me vange. Vous, Monſieur, dites-moy, vous, mon plus cher Amy, & que j'eſtime trop ſage pour m'exciter à aucune action cruelle; Ne ſuis-je pas aſſez maltraitté de la langue, & de la main de ce Poltron, ſans irriter encore ſon épée; car quoy que je ſois mary d'eſtre appellé ſot, je ſerois bien plus fâché qu'on me reprochât d'eſtre défunt. Si j'eſtois enfermé dans un ſepulchre, il pourroit à ſon aiſe, & en ſeureté, mal parler de mon courage. Ne ſeray-je donc pas mieux de demeurer au monde, afin d'eſtre toûjours preſent pour le châtier quand ſa temerité m'en donnera ſujet. Infailliblement ceux qui me conſeillent la tragedie, ne jugent pas que ſi j'en ſuis la caſtatrophe, il ſe moquera de ma valeur: Si je le tuë, on croira que je l'ay chaſſé du monde, parce que je n'oſois y demeurer tant qu'il y ſeroit; Si je luy oſte la rapiere, on dira que j'apprehendois qu'il demeurât armé: Si nous demeurons égaux, à quoy bon ſe mettre au

hazard du plus grand de tous les malheurs, qui eſt la mort, pour ne rien décider : Et puis quand j'aurois lettre du Dieu Mars, de ſortir de ce combat à mon honneur, il pourroit au moins ſe vanter de m'avoir contraint à commettre une inſigne folie : Non, non, je ne déguaiſne point ; c'eſt craindre ſon ennemy de vouloir par le moyen de la mort, ou l'éloigner de ſoy, ou s'éloigner de luy : Pour moy je n'apprehende pas qu'il ſoit où je ſeray. Il tient à gloire de n'avoir jamais redouté les Parques ; s'il veut que je le croye, qu'il ſe tuë, j'iray conſulter tous les Sages pendant ſoixante ou quatre-vingts ans, pour ſçavoir s'il a bien fait ; & ſi l'on me répond qu'oüy alors je tâcheray d'en vivre encore autant pour faire le reſte de mes jours penitence de ma poltronnerie. Vous trouverez peut-eſtre ce procedé fort étrange dans un homme de cœur comme moy : Mais, Monſieur, à parler franc, je trouve que j'aime mieux me tenir à ma carte, que de mettre au hazard en les broüillant, d'en avoir une pire. Ce Monſieur le Matamore veut peut eſtre mourir bien-toſt, afin d'en eſtre quitte de bonne heure ; mais moy qui ſuis plus genereux, je tâche de vivre plus long-temps, au riſque d'eſtre long-temps en eſtat de pouvoir

pouvoir mourir. Penſe-t'il ſe rendre fort recommandable , pour témoigner qu'il s'ennuye de ne pas retourner à la nuit ſa premiere maiſon, eſt-ce qu'il a peur du Soleil ? Helas ! le pauvre bufle , s'il ſçavoit ce que c'eſt que d'eſtre trépaſſé , rien ne le preſſeroit. Un homme ne fait rien d'illuſtre qui devant trente ans met ſa vie en danger , parce qu'il expoſe ce qu'il ne connoiſt pas ; mais lors qu'il la hazarde depuis cét âge-là , je ſoûtiens qu'il eſt enragé de la riſquer , l'ayant connuë. Quant à moy je trouve le jour tres-beau , & je n'aime point à dormir ſous terre , à cauſe qu'on n'y voit goutte. Qu'il ne s'enfle point pourtant de ce refus , car je veux bien qu'il ſçache que je ſçay une botte à tuer meſme un Geant charmé , & qu'à cauſe de cela je ne veux point me battre,de peur qu'on ne l'apprenne. Il y a encore cent autres raiſons qui me font abhorrer le Duel;Moy j'irois ſur le pré, & là fauché parmy l'herbe m'embarquer poſſible pour l'autre monde : Helas ! mes creanciers n'attendent que cela pour m'accuſer de banqueroute ; mais penſeroit-il meſme m'avoir mis à jubé , quand il m'auroit oſté la vie , au contraire j'en deviendrois plus terrible , & je ſuis aſſuré qu'il ne pourroit me regarder quinze jours

aprés, sans que je luy fisse peur. S'il aspire à la gloire de m'avoir égorgé pourveu que je me porte bien, je luy permets de se vanter par tout d'estre mon bourreau; aussi-bien quand il m'auroit tué, la gloire ne seroit pas grande, une poignée de cyguë en feroit bien autant. Il va s'imaginer peut-estre que la Nature m'a fort mal-traitté en me refusant du courage; mais qu'il apprenne que la Nature ne sçauroit nous joüer un plus vilain trait, que de se servir contre nous de celuy du sort; que la moindre Puce en vie, vaut mieux que le grand Alexandre decedé; & qu'enfin je me sens indigne d'obliger des Torches benistes à pleurer sur mes armoiries: J'aime veritablement qu'on me flate de toutes les qualitez d'un bel esprit, horsmis de celle d'heureuse memoire, qui m'est insupportable, & pour cause; Une autre raison me défend encore les batailles; J'ay composé mon Epitaphe, dont la pointe est fort bonne, pourveu que je vive cent ans; & j'en ruinerois la rencontre heureuse, si je m'hazardois de mourir plus jeûne: Ajoutez à cela que j'abhorre sur toutes choses les maladies, & qu'il n'y a rien de plus nuisible à la santé que la mort; Ne vaut-il donc pas bien mieux s'encourager à devenir Pol-

tron, que de se rendre la cause de tant de desastres. Ainsi (forts de nostre foiblesse) on ne nous verra jamais ny pâlir, ny trembler que d'apprehension d'avoir trop de cœur : Et toy, ô salutaire poltronnerie! je te vouë un Autel, & je promets de te servir avec un culte si devot, que pour commencer dés aujourd'huy, je dédie cette Epistre au Lâche le plus confirmé de tes enfans, de peur que quelque Brave, à qui je l'eusse envoyée, ne se fût imaginé que j'estois homme à le servir pour ces quatre méchans mots qu'on est obligé d'écrire à la fin de toutes les Lettres; Je suis,

MONSIEUR,

Vostre Serviteur.

CONTRE
UN MEDISANT.

LETTRE II.

MONSIEUR,

Je sçay bien qu'une ame basse comme la vostre, ne sçauroit naturellement s'empêcher de médire, aussi n'est-ce pas une abstinence où je vous veüille condamner : La seule courtoisie que je veux de

vous, c'eſt de me déchirer ſi doucement, que je puiſſe faire ſemblant de ne le pas ſentir. Vous pouvez connoiſtre par là qu'on m'envoye la Gazette du Païs Latin; Remerciez Dieu, de ce qu'il m'a donné une ame aſſez raiſonnable, pour ne croire pas tout le monde de toutes choſes, à cauſe que tout le monde peut dire toutes choſes; autrement j'aurois appliqué à vos maux de ratte un plus ſolide & plus puiſſant antidote que le diſcours. Ce n'eſt pas que j'aye jamais attendu des actions fort humaines d'une perſonne qui ſortoit de l'humanité; mais je ne pouvois croire, que voſtre cervelle euſt ſi generalement échoüé contre les bancs de la Rhetorique, que vous euſſiez porté en Philoſophie un homme ſans teſte. On auroit à la verité trouvé fort étrange, que dans un corps ſi vaſte, voſtre petit eſprit ne ſe fût pas perdu; auſſi ne l'a-t'il pas fait longue, & j'ay oüy dire qu'il y a de bonnes années que vous ne ſçauriez plus abandonner la vie, que voſtre trépas accompagné de miracles ne vous faſſe canoniſer: Ouy, prenez congé du Soleil quand il vous plaira, vous eſtes aſſuré d'une ligne dans nos Litanies, quand le Conſiſtoire apprendra que vous ſerez mort ſans avoir rendu l'eſprit; mais conſolez vous, vous

n'en durerez pas moins pour cela ; Les Cerfs & les Corbeaux, dont l'eſprit eſt taillé à la meſure du voſtre, vivent quatre cens ans ; & ſi le manque de genie eſt la cauſe de leur durée, vous devez eſtre celuy qui fera l'Epitaphe du Genre humain. C'eſt ſans doute en conſequence de ce brutal inſtinct de voſtre nature, que vous choiſiſſez l'or & les pierres precieuſes pour répandre deſſus voſtre venin. Souffrez donc, encore que vous pretendiez vous ſouſtraire de l'empire que Dieu a donné aux hommes ſur les bêtes, que je vous commande de vomir ſur quelque choſe de plus ſale que mon nom, & de vous reſſouvenir (car je croy que les animaux comme vous ont quelque reminiſcence) que le Createur n'a donné à ceux de voſtre eſpece une langue que pour avaler, & non pas pour parler : Souvenez-vous-en donc, c'eſt le meilleur conſeil que vous puiſſiez prendre ; car quoy que voſtre foibleſſe faſſe pitié, celles des Poux & des Puces qui nous importunent, ne nous obligent pas à leur pardonner. Enfin ceſſez de mordre, Simulacre de l'envie ; car quoy que je ſois peu ſenſible à l'injure, je ſuis ſevere à la punir, rien n'empêcheroit la vertu d'un Elebore, qu'on appelle en François Tricot,

duquel pour vous montrer que je ſuis Philoſophe (ce que vous ne croyez pas) je vous châtierois avec ſi peu d'animoſité, que le chapeau dans une main, & dans l'autre un bâton, je vous dirois en vous briſant les os ; Je ſuis,

MONSIEUR,

Voſtre tres-humble.

CONTRE UNE DEMOISELLE AVARE.

LETTRE III.

MADEMOISELLE,

Si tout le monde eſtoit obligé comme moy, pour faciliter la lecture de ſes Lettre, d'envoyer de l'argent, les Balzacs, n'auroient jamais écrit, & les Aveugles ſçauroient lire ; Mais quoy, ſi les miennes ne ſont éclairées par la reflexion de l'or de quelque Loüys, vous n'y voyez que du noir de Grimoire ; & quand meſme je les aurois priſes dans Polexandre, je ſuis aſſuré d'avoir pour vous écrit

en Hebreu ; Ouvrir la bouche , & mouvoir les levres en toutes les façons necessaires à l'expreſſion de noſtre langue, ne vous fait entendre que de l'Arabe : Pour vous parler François, il faut ouvrir la main, ainſi ma bourſe devient chez moy le ſeul organe, par lequel je vous puiſſe éclaircir les difficultez de la Bible, & vous rendre les Centuries de Noſtradamus auſſi faciles que le *Pater.* Enfin, Mademoiſelle, c'eſt de vous ſeule que l'on peut dire avec verité, *point d'argent point de Suiſſe.* Je me conſole aiſément de voſtre humeur, parce que tant que vous ne changerez point, je ſuis aſſuré d'eſtre en puiſſance avec la Croix de quelques piſtoles, de chaſſer plus facilement, qu'avec l'eau beniſte & l'exorciſme, le Demon d'avarice ; mais j'ay tort de vous reprocher une ſi grande baſſeſſe, ce ſont au contraire des motifs de vertu qui vous font agir de la ſorte ; car ſi vous tombez plus ſouvent ſous la Croix, que les malfaicteurs de Judée, c'eſt parce que vous croyez pieuſement que les Juſtes ne vous ſçauroient rien demander injuſtement, & que l'or, ce ſymbole de la pureté, ne vous ſçauroit eſtre donné qu'avec des intentions tres-pures. Je penſe meſme, comme vous eſtes, auſſi bien que bonne Chreſtienne,

encore meilleure Françoiſe, que vous vous abaiſſez devant tous ceux qui vous preſentent les Images de nos Roys ; & que meſme comme vous eſtes d'une probité exemplaire, qui ne veut faire tort à perſonne, vous eſtes tellement ſcrupuleuſe a la diſtribution de vos faveurs, que vous vous appuyez davantage ſur les baiſers de dix piſtoles, que ſur ceux de neuf. Cette œconomie ne me déplaiſt pas, car je ſuis aſſuré, tenant ma bourſe dans une main, de tenir voſtre cœur dans l'autre. Tout ce qui me fâche, c'eſt de ce que cette chere Image, que vous juriez autrefois avoir imprimé fort avant dans voſtre cœur, vous la mettez hors de chez vous par les épaules, ſi toſt qu'elle y a demeuré trois jours ſans payer ſon giſte. Pour moy je penſe que vous avez oublié la definition de l'homme, car toutes vos actions me prouvent que vous ne me prenez que pour un animal donnant, cependant je croyois eſtre par l'opinion d'Ariſtote un animal raiſonnable ; mais je voy bien qu'il me faut reſoudre à ceſſer d'eſtre ce que je ſuis, du moment que je ceſſe de foüiller à ma poche. Corrigez, je vous prie, cette humeur qui convient fort mal à voſtre jeuneſſe & à cette generoſité dont vous vous faites toute blanche ; car il vous eſt hon-

teux d'eſtre à mes gages, moy qui ſuis,
MADEMOISELLE,
Voſtre Serviteur.

CONTRE UN INGRAT.

LETTRE IV.

MONSIEUR,

Par l'affection que je vous ay portée dont vous eſtes indigne, je vous ay fait meriter d'eſtre mon ennemy. Si les Philiſtins autrefois n'euſſent laiſſé leurs vies ſous le bras de Samſon, nous ne ſçaurions pas aujourd'huy que la Terre eut porté des Philiſtins : Ils doivent leur vie à leur mort, & s'ils euſſent vécu dix ans plus tard, ils fuſſent morts trente Siecles plûtoſt ; Ainſi vous moiſſonnez malgré moy cette gloire de voſtre lâcheté, de m'avoir contraint de vous en punir. On me dira, je le ſçay bien, que pour avoir détruit un Pigmée, je n'attacheray pas à mon ſort la matiere d'une illuſtre Epitaphe. Mais à regarder ſans intereſt le revers du paradoxe, ce Marius qui fit en trois Combats un Cimetiere à trois Nations, ne fut pas cenſé Poltron, lors qu'il frappoit les Grenoüilles

du Marais, où il s'eſtoit jetté : Et Socrate ne ceſſa pas d'eſtre le premier homme de l'Univers, quand il eut écraſé les poux qui le mordoient dans ſon cachot : Non, non petit Nain, ne penſez pas eſtre quelqu'autre choſe ; eſſayez de vous humilier en voſtre neant, & croyez, comme une article de Foy, que ſi vous eſtes encore auſſi petit qu'au jour de voſtre naiſſance, le Ciel l'a permis ainſi, pour empêcher un petit mal de devenir grand : Enfin vous n'eſtes pas homme ; & que Diable eſtes-vous donc ? Vous eſtes peut-eſtre une Momie que quelque Farfadet aura volée à l'Eſcole de Medecine pour en effrayer le monde : Encore cela n'eſt-il point trop éloigné du vray-ſemblable, puis que ſi les yeux ſont les miroirs de l'ame, voſtre ame eſt quelque choſe de bien laid, cependant vous vous vantez de mon amitié. O Ciel ! puniſſeur des hereſies, châtiez celle-cy du Tonnerre. Je vous ay donc aimé ? Je vous ay donc porté mon cœur en offrande, donc vous m'eſtimiez ſot, au point d'avoir par charité donné mon ame au Diable ; mais ce n'eſt pas de moy ſeul que vous avez médit, les plus chatoüillans Eloges qui partent de vous ſont des Satyres, & Dieu ne vous eut point échappé ſi vous l'euſſiez

connu. Tout ce qui respire, interessé à la perte des Monstres, auroit déja tenté mes bonnes graces par vostre mort, mais il la neglige comme un coup seur, sçachant que vous aviez en moy seul,

Vostre Partie, Vostre Juge,
& Vostre Bourreau.

CONTRE SOUCIDAS.

LETTRE V.

HE! par la mort, Monsieur le Coquin, je trouve que vous estes bien impudent de demeurer en vie aprés m'avoir offensé : Vous qui ne tenez lieu de rien au monde, ou qui n'estes plus qu'un clou aux fesses de la Nature ; Vous qui tomberez si bas, si je cesse de vous soûtenir, qu'une Puce en lêchant la terre, ne vous distinguera pas du pavé ; Vous enfin si sale & si puant, qu'on doute (en vous voyant) si vostre Mere n'a point accouché de vous par le derriere ; encore si vous m'eussiez envoyé demander le temps d'un *Peccavi :* Mais sans vous enquêter si je trouve bon que vous viviez encore demain, ou que

vous mouriez dés aujourd'huy, vous avez l'impudence de boire & de manger, comme si vous n'estiez pas mort. Ah! je vous proteste de renverser sur vous un si long aneantissement, qu'il ne sera pas vray de dire que vous ayez jamais vécu; Vous esperez sans doute m'attendtir par la dedicace de quelque ennuyeux Burlesque; Point, point, je suis inexorable, je veux que vous mouriez tout presentement; puis selon que ma belle humeur me rendra misericordieux, je vous ressusciteray pour lire ma Lettre, aussi bien quand pour regagner mes bonnes graces, vous me dedierez une Farce; je sçay que tout ce qui est sot ne fait pas rire, & qu'encore que pour faire quelque chose de bien ridicule, vous n'ayez qu'à parler serieusement, vostre Poesie est trop des Halles, & je pense que c'est la raison pourquoy vostre Jugement de Pâris n'a point de debit: Donc si vous m'en croyez, sauvez-vous au Barreau des ruades de Pegase; vous y serez sans doute un Juge incorruptible, puis que vostre Jugement ne se peut acheter. Au reste ce n'est point de vostre Libraire seul, que j'ay appris que vous rimassiez: Je m'en doutois déja bien, parce que c'eût esté un grand miracle si les Vers ne s'estoient pas mis

dans un homme ſi corrompu : Voſtre haleine ſeule ſuffit à faire croire que vous eſtes d'intelligence avec la mort, pour ne reſpirer que la peſte ; & les muſcadins ne ſçauroient empêcher que vous ne ſoyez par tout le monde en fort mauvaiſe odeur : Je ne m'irrite point contre cette putrefaction, c'eſt un crime de vos Peres ladres : Voſtre chair meſme n'eſt autre choſe que de la terre crevaſſée par le Soleil, & tellement fumée, que ſi tout ce qu'on y a ſemé avoit pris racine, vous auriez maintenant ſur les épaules un grand bois de haute fuſtaye; aprés cela, je ne m'étonne plus de ce que vous prouvez qu'on ne vous a point encore connu ; Il s'en faut en effet plus de quatre pieds de crote, qu'on ne vous puiſſe voir : Vous eſtes enſevely ſous le fumier avec tant de grace, que s'il ne vous manquoit un pot caſſé pour vous gratter, vous ſeriez un Job accomply. Ma foy vous donnez un beau démenty à ces Philoſophes qui ſe mocquent de la Création. S'il s'en trouve encore, je ſouhaite qu'ils vous rencontrent ; car je ſuis aſſuré qu'aprés voſtre veuë, ils croiroit aiſément que l'homme peut avoir eſté fait de bouë. Ils vous prêcheront, & ſe ſerviront de vous-meſme, pour vous retirer de ce malheureux Atheïſ-

me où vous croupiſſez. Vous ſçavez que je ne parle point par cœur, & que je ne ſuis pas le ſeul qui vous a entendu prier Dieu, qu'il vous fit la grace de ne point croire en luy. Comment, petit Impie, Dieu n'oſeroit avoir laiſſé fermer une porte quand vous fuyez le bâton, qu'il ne ſoit par vous aneanty ; & vous ne commencez à le recroire, que pour avoir contre qui jurer, quand vos Dezeſcamotez répondent mal à voſtre avarice. J'avouë que voſtre ſort n'eſt pas de ceux qui puiſſent patiemment porter la perte, car vous eſtes gueux comme un Diogene, & à peine le Chaos entier ſuffiroit-il pour vous raſſaſier, c'eſt ce qui vous a obligé d'affronter tant de monde: Il n'y a plus moyen que vous trouviez pour marcher en cette Ville une ruë non creanciere, à moins que le Roy faſſe bâtir un Paris en l'air. L'autre jour au Conſeil de Guerre, on donna avis à Monſieur de Turenne de vous mettre dans un Mortier, pour vous faire ſauter comme une bombe dans Sainte Menehould, pour contraindre en moins de trois jours par la faim, les Habitans de ſe rendre. Je penſe, en verité, que ce ſtratagéme là reüſſiroit, puis que voſtre nez qui n'a pas l'uſage de raiſon ; ce pauvre nez, le repoſoir & le paradis des chiqueno-

des, ſemble ne s'eſtre retrouſſé, que pour s'éloigner de voſtre bouche affamée : Vos dents ? Mais bons Dieux ! où m'embaraſſay-je, elles ſont plus à craindre que vos bras, leur chancre & leur longueur m'épouvante ; auſſi bien quelqu'un me reprocheroit que c'eſt trop berner un homme, qui dit m'eſtimer beaucoup : Donc, ô plaiſant petit Singe, ô Marionnette incarnée, cela ſeroit-il poſſible ; mais je voy que vous vous cabrez de ce glorieux ſobriquet ! Helas demandez ce que vous eſtes à tout le monde, & vous verrez ſi tout le monde ne dit pas que vous n'avez rien d'homme que la reſſemblance d'un Magot : Ce n'eſt pas pourtant, quoy que je vous compare à ce petit homme à quatre pattes, ny que je penſe que vous raiſonniez auſſi bien qu'un Singe : Non, non, méler gambade ; car quand je vous contemple ſi décharné, je m'imagine que vos nerfs ſont aſſez ſecs & aſſez preparez pour exciter, en vous remuant, ce bruit que vous appellez parole, c'eſt infailliblement ce qui eſt cauſe que vous jaſez & fretillez ſans intervalle : Mais puis que parler y a ; Apprenez-moy de grace, ſi vous parlez à force de remuer, ou ſi vous remuez à force de parler ; ce qui fait ſoupçonner que tout le tintamarre que

vous faites ne vient pas de voſtre langue, c'eſt qu'une langue ſeule ne ſçauroit dire le quart de ce que vous dites, & que la plûpart de vos diſcours ſont tellement éloignez de la raiſon, qu'on void bien que vous parlez par un endroit qui n'eſt pas fort prés du cerveau ; Enfin, mon petit gentil godenot, il eſt vray que vous eſtes toute langue, que s'il n'y avoit point d'impieté d'adapter les choſes ſaintes aux prophanes, je croirois que S. Jean prophetiſoit de vous, quand il écrivit que la parole s'étoit fait chair ; En effet, s'il me falloit écrire autant que vous parlez, j'aurois beſoin de devenir plume ; mais puis que cela ne ſe peut, vous me permettrez de vous dire adieu ; Adieu donc, mon Camarade, ſans compliment, auſſi bien ſeriez vous trop mal obey, ſi j'eſtois

Voſtre Serviteur.

CONTRE MONSIEUR DE V.

LETTRE VI.

MONSIEUR,

Tant de careſſes de la Fortune que j'ay

j'ay perduës en perdant voſtre amitié, me perſuadent enfin de me repentir d'avoir ſi fort contribué à ſa perte; & ſi je ſuis en diſgrace, je confeſſe que je la merite, pour ne m'eſtre pas conſervé plus ſoigneuſement, & l'eſtime & la veuë d'une perſonne qui fait paſſer les moindres, dont il eſt viſité, ſous le titre de Comtes & de Marquis: Certes, Monſieur, vous vous faites le Pere de force grands Seigneurs qui ne croyoient pas l'eſtre, & je commence à m'appercevoir que j'ay tort d'avoir ainſi negligé ma fortune, car j'aurois poſſible gagné à ce jeu-là une Principauté. Quelques-uns blâment cette humeur prodigue; mais ils ne ſçavent pas que ce qui vous engage à ces magnificences, eſt le paſſionné deſir qui vous emporte pour la multiplication de la Nobleſſe, & que c'eſt pour cela, que ne pouvant mettre au jour de Gentils-hommes ſelon la chair, vous en voulez du moins produire ſpirituellement. Les Autheurs Romaneſques que vous connoiſſez donnent bien des Empires, à tel qui ſouvent n'avoit pas poſſedé deux arpens de terre; mais voſtre talent eſt ſi égal au leur, qu'il vous met en droit d'uſer des meſmes privileges: On ſçait aſſez que tous ces grands Autheurs ne parlent pas mieux que vous,

puis que vous parlez tout comme eux, & qu'à chaque moment vous vomiſſez & Caſſandre & Polexandre ſi crus, qu'on penſe voir dans voſtre bouche le papier deſſous les paroles. Les Critiques murmurent que le grand bruit dont vous éclatez n'eſt pas la marque d'un grand eſprit, que les vaiſſeaux vuides en excitent plus que ceux qui ſont pleins, & que peut-eſtre à cauſe du concave de voſtre cerveau remply de rien, voſtre bouche à l'exemple des cavernes, fait un écho mal diſtinct de tous les ſons qui la frappent; mais quoy il ſe faut conſoler, celuy là eſt encore à naiſtre, qui a ſceu le moyen d'empêcher l'envie de mordre la vertu; car je veux meſme, comme ils le diſent, que vous ne fuſſiez pas un grand Genie, vous eſtes toutefois un grand homme: Comment vous eſtes capable par voſtre ombre ſeule, de noircir un Jeu de Paulme tout entier; perſonne n'entend parler de voſtre taille, qu'il ne croye qu'on faſſe l'hiſtoire d'un Cedre ou d'un Sapin; & d'autres qui vous connoiſſent un peu plus particulierement, prouvant que vous n'avez rien d'homme que le ſon de la voix, aſſurent qu'ils ont appris par tradition que vous eſtes un Chêne tranſplanté de la Foreſt de Dodone: Ce n'eſt pas de mon

avis qu'ils portent ce jugement ; au contraire, je leur ay dit cent fois qu'il n'y avoit point d'apparence que vous fussiez un Chêne, puis que les plus sensez tombent d'accord que vous n'estes qu'une bûche. Pour moy qui pense vous connoistre de plus longue main, je leur soûtiens qu'il est tout à fait éloigné du vray-semblable d'imaginer que vous soyez un arbre ; car encore que cette partie superieure de vostre tout (qu'à cause du lieu de sa scituation on appelle vostre teste) ne fasse aucune fonction raisonnable, ny mesme sensitive, je ne me persuade pas pourtant qu'elle soit de bois, mais je m'imagine qu'elle a esté privée de l'usage des sens, à cause qu'une ame humaine n'estant pas assez grande pour animer de bout en bout un si vaste Colosse, la Nature a esté contrainte de laisser en friche la Region d'enhaut : Et en effet, y a-t'il quelqu'un qui ne sçache que quand elle logea ce qu'en d'autres on nomme l'Esprit dans vostre corps demesuré, elle eut beau le tirer & l'allonger, elle ne pût jamais le faire arriver jusqu'à vostre cervelle ; Vos membres mesme sont si prodigieux, qu'à les considerer, on croit que vous avez deux Geans pendus au bas du ventre, à la place de vos cuisses ; & vous avez la bouche si

large, que je crains quelquefois que vostre teste ne tombe dedans. En verité s'il estoit de la Foy de croire que vous fussiez homme, j'aurois un grand motif à soupçonner, qu'il a donc fallu mettre dans vostre corps pour luy donner la vie, l'ame universelle du monde. Il faut en effet que vous soyez quelque chose de bien ample, puis que toute la Communauté des Frippiers est occupée à vous vestir, ou bien que ces gens-là qui cherchent le debit, ne pouvant amener toutes les ruës de Paris à la Halle, ayent chargé sur vous leurs guenilles, afin de promener la Halle par tout Paris. Au reste ce reproche ne vous doit point offencer, au contraire il vous est avantageux, il fait connoistre que vous estes une personne publique, puis que le public vous habille à ses dépens, & puis assez d'autres choses vous rendent considerable ; Je dis mesme sans mettre en ligne de compte, que comme de l'épaisseur de la Vase du Nil, en suite de son débordement, les Egyptiens jugent de leur abondance, on peut supputer par l'épaisseur de nostre embonpoint, le nombre des embrassemens illegitimes qui se sont faits en vostre Fauxbourg : Et enfin, à ptopos d'arbre à qui je vous comparois tantost, on dit que vous en estes un si fertile,

qu'il n'y a point de jour que vous ne produisiez ; mais je ſçay bien que ces ſortes d'injures paſſent fort loin de vous , & que vos calomniateurs n'euſſent oſé vous ſoûtenir en face tant d'injures , du temps que la troiſiéme peinture des Cartes eſtoit vôtre portrait, vous traîniez alors une brette, qui vous auroit vangé d'eux, ils ne vous euſſent pas accuſé , comme aujourd'huy , d'effronterie en un eſtat de condition , où vous changiez ſi ſouvent de couleur. Voila, Monſieur, les peaux d'Aſnes , à peu prés dont ils perſecutent voſtre déplorable renommée : J'en ferois l'Apologie un peu plus longue , mais la fin du papier m'oblige de finir ; Permettez donc que je prenne congé de vous ſans les ceremonies accoûtumées , parce que ces Meſſieurs qui vous mépriſent fort , & dont je fais beaucoup d'eſtime , penſeroient que je fuſſe le valet du valet des Tambourineux , ſi j'avois mis au bas de cette Lettre , que je ſuis,

MONSIEUR,

Voſtre Serviteur.

CONSOLATION A UN AMY SUR L'ETERNITE' DE SON BEAUPERE.

LETTRE VII.

MONSIEUR,

La Faculté bien mieux que moy, vous mettra quelque jour à couvert de la vie de ce perſonnage ; Laiſſez-la donc faire, elle a des bras dont perſonne ne pare les coups : Vous me répondrez ſans doute qu'il a paſſé déja plus de dix fois le temps de mourir, que la Parque ne s'eſt pas ſouvenuë de luy, & que maintenant qu'elle a tant marché depuis, elle ſera honteuſe & pareſſeuſe de revenir le prendre ſi loin. Non, non, Monſieur, eſperez toûjours juſqu'à ce qu'il ait paſſé neuf cens ans, l'âge de Mathuſalem ; mais enfin parlez-luy ſans ceſſe en grondant, criez, peſtez, tonnez dans ſa maiſon, croiſſez par tout à ſes yeux, & faites en ſorte qu'il ſe dépite contre le jour, n'eſt-il pas temps auſſi bien qu'il faſſe place à d'autres ; Comment Artephius & la Sybille Cumée au prix de luy n'ont fait

que ſemblant de vivre. Il nâquit auparavant que la Mort fut faite, & la Mort à cauſe de cela n'oſeroit tirer ſur luy, parce qu'elle craint de tuer ſon Pere; & puis même quand cette conſideration ne l'empêcheroit pas, elle le void ſi foible de vieilleſſe, qu'il n'auroit pas la force de marcher juſqu'en l'autre monde; Et je penſe qu'une autre raiſon encore le fait demeurer debout, c'eſt que la Mort qui ne luy voit faire aucune action de vie, le prenant plutoſt pour une ſtatuë que pour un vivant, penſe qu'il eſt du devoir, ou du temps, ou de la Fortune, de le faire tomber. Aprés cela, Monſieur, je m'étonne fort que vous diſiez qu'eſtant preſt de fermer le cercle de ſes jours, & arrivant au premier poinct, dont il eſt party, il redevienne enfant: Ah! vous vous mocquez, & pour moy je ne ſçaurois pas meſme m'imaginer qu'il l'ait jamais eſté, quoy luy petit garçon? non, non, il ne le fut jamais, ou Moïſe s'eſt trompé au calcul qu'il a fait de la Creation du Monde: S'il eſt permis toutefois de nommer ainſi tout ce qui peut à peine faire les fonctions d'un enfant, je vous donne les mains; car il faut en effet qu'il ſoit plus ignorant qu'une Plante meſme, de ne ſçavoir pas mourir, choſe que toute

qui a vie sçait faire sans Precepteur. O ! que n'a-t'il esté connu d'Aristote, ce Philosophe n'eust pas définy l'Homme Animal raisonnable. Ceux de la Secte d'Epicure, qui démontrent que les bestes usent de la raison, en doivent excepter celle-là encore, s'il estoit bien vray qu'il fût beste; Mais, helas! dans l'ordre des estres animez, il est un peu plus qu'un Artichaut, & un peu moins qu'une Huistre à l'Escaille; de sorte que j'aurois crû, si ce n'estoit que vous le soupçonnez de ladrerie, qu'il est ce qu'on appelle la plante sensitive. Avoüez donc que vous avez tort de vous ennuyer de sa vie; il n'a pas encore vécu, il n'a que dormy, attendez au moins qu'il ait achevé un somme: Estes-vous asseuré qu'on ne luy ait pas dit que le Sommeil & la Mort sont freres, il fait peut-estre scrupule (ayant bonne conscience) aprés avoir joüy de l'une, d'avoir affaire à l'autre. N'inferez-pas cependant, ensuite de cela, que je veüille prouver par cette enfilade, que le personnage dont il est question soit un sot homme, point du tout, il n'est rien moins qu'homme; car outre qu'il nous ressemble par le Baptesme, c'est un privilege dont joüissent aussi bien que luy les Cloches de sa Paroisse. Je parlerois de

cette

cette vie jusqu'à la mort pour soulager vostre ennuy ; mais le sommeil commence de causer à ma main de si grandes foiblesses, que ma teste par compagnie tombe sur mon oreille. Ah! par ma foy, je ne sçay plus ce que j'écris. Adieu, bon soir,

MONSIEUR,

Vostre Serviteur.

CONTRE
UN PILLEUR DE PENSE'ES.

LETTRE VIII.

MONSIEUR,

Puis que nostre Amy butine nos Pensées, c'est une marque qu'il nous estime, il ne les prendroit pas s'il ne les croyoit bonnes, & nous avons grand tort de nous estomaquer de ce que n'ayant point d'enfans, il adopte les nostres; Pour moy ce qui m'offence en mon particulier (car vous sçavez que j'ay un esprit vangeur de torts, & fort enclin à la justice distributive) c'est de voir qu'il attribuë à son ingrate imagination les bons services que luy rend sa memoire, & qu'il se dise le pere

de mille hautes conceptions, dont il n'a esté au plus que la Sage-Femme ; Allons, Monsieur, aprés cela nous vanter d'écrire mieux que luy, lors qu'il écrit tout comme nous, & tournons en ridicule qu'à son âge il ait encore un Escrivain chez luy, puis qu'il ne nous fait point en cela d'autre mal que de rendre nos œuvres plus lisibles ; Nous devrions, au contraire, recevoir avec respect tant de sages avertissemens moraux, dont il tâche de reprimer les emportemens de nostre jeunesse ; Oüy, certes, nous devrions y ajoûter plus de foy, & n'en douter non plus que de l'Evangile ; car tout le monde sçait que ce ne sont pas des choses qu'il ait inventées. A la verité d'avoir un Amy de la sorte, c'est entretenir une Imprimerie à bon marché ; Pour moy je m'imagine, en dépit de tous ses grands Manuscrits, que si quelque jour aprés sa mort, on inventorie le Cabinet de ses Livres, c'est à dire de ceux qui sont sortis de son Genie, tous ses ouvrages ensemble, ostant ce qui n'est pas de luy, composeront une Bibliotheque de papier blanc. Il ne laisse pas de vouloir s'attribuer les dépoüilles des morts, & de croire inventer ce dont il se souvient ; mais de cette façon il prouve mal la noble extraction de ses pensées, de

n'en tirer l'antiquité que d'un homme qui vit encore ; mais il veut par là conclure à la Metempsicose, & montrer que quand il se serviroit des imaginations de Socrate, il ne les voleroit point, ayant esté jadis ce mesme Socrate qui les imagina ; & puis n'a-t'il pas assez de memoire pour estre riche de ce bien-là seul ? Comment il l'a si grande, qu'il se souvient de ce qu'on a dit trente Siecles auparavant qu'il fut au monde. Quant à moy qui suis un peu moins souffrant que les morts, obtenez de luy qu'il me permette de datter mes pensées, afin que ma posterité ne soit point douteuse : Il y eut jadis une Déesse Echo; celuy-cy sans doute, en doit estre le Dieu; car de mesme qu'elle il ne dit jamais que ce que les autres ont dit, & le repete si mot à mot, que transcrivant l'autre jour une de mes Lettres (il appelloit cela composer) il eut toutes les peines du monde à s'empêcher de mettre, Vostre Serviteur, Beaulieu, parce qu'il y avoit au bas,

Vostre Serviteur,
DE BERGERAC.

AUTRE CONTRE UN PILLEUR DE PENSE'ES.

LETTRE IX.

MONSIEUR,
Aprés avoir échauffé contre nous cét homme qui n'eſt que flegme, n'apprehendons-nous point qu'un de ces jours on nous accuſe d'avoir brûlé la riviere. Cét eſprit aquatique murmure continuellement comme les fontaines, ſans que l'on puiſſe entendre ce qu'il dit. Ah! Monſieur, que cét homme me fait prévoir à la fin des Siecles une étrange avanture; c'eſt que s'il ne meurt qu'au bout de ſa memoire, les Trompettes de la Reſurrection n'auront pas de ſilence : Cette ſeule faculté dans luy ne laiſſe point de place aux autres, & il eſt un ſi grand perſecuteur du ſens commun, qu'il me fait ſoupçonner que le Jugement univerſel n'a eſté promis que pour en faire avoir aux perſonnes comme luy, qui n'en ont point eu de particulier ; Et à vous parler ingenuëment, quiconque le fera ſortir du monde aura grand tort, puis qu'il l'en

ſera ſortir ſans raiſon ; mais cependant il parle autant que tous les Livres, & tous les Livres ſemblent n'avoir parlé que pour luy. Il n'ouvre jamais la bouche que nous n'y trouvions un larcin, & il eſt ſi accoûtumé á mettre au jour ſon pillage, que meſme quand il ne dit mot, c'eſt pour dérober cela aux muets. Nous ſommes pourtant de faux braves, & nous partageons avec injuſtice les avantages du combat, noſtre eſprit ayant trois facultez de l'opposer au ſien, qui n'en a qu'une ; c'eſt pourquoy s'il a dans la teſte beaucoup de vuide, on luy doit pardonner, puis qu'il n'a pas eſté poſſible à la Nature de la remplir avec le tiers d'une ame raiſonnable ; En récompenſe il ne la laiſſe pas dormir, il la tient ſans ceſſe occupée à dépoüiller quelqu'un ; Et ces grands Philoſophes, qui croyoient s'eſtre mis par la pauvreté qu'ils profeſſoient, à couvert d'impoſts & de contributions, luy doivent par jour chacun juſqu'au plus miſerable une rente de dix penſées, & ce Maltotier de conceptions, n'en laiſſe pas échapper un qu'il ne taxe aux aiſez, ſelon l'étenduë de ſon revenu ; Ils ont beau ſe cacher dans l'obſcurité, il les ſçait bien trouver, & les fait bien parler François : Encore ont-ils ſouvent le regret

de voir confiſquer leurs œuvres toutes entieres, quand ils n'ont pas le moyen de payer leur taxe, mais il continuë ces brigandages en ſeureté ; car il ſçait que la Grece & l'Italie relevant d'autres Princes que du noſtre, il ne ſera pas recherché en France des larcins qu'il aura fait chez eux. Je croy meſme qu'il penſe, à cauſe que les Payens ſont nos ennemis, ne pouvoir rien butiner ſur eux qui ne ſoit pris de bonne guerre. Voila, Monſieur, ce qui eſt cauſe que nous voyons chaque page de ſes Epitres eſtre le Cimetiere des vivans & des morts : Ne doutez point aprés cela que ſi au jour de la conſommation des Siecles, chacun reprend ce qui luy appartient, le partage de ſes écrits ne ſoit la derniere querelle des hommes. Aprés avoir eſté dans nos converſations cinq ou ſix jours à l'affût aux penſées, plus chargé de pointes qu'un Porc-épic, il les va ficher dans ſes Epigrammes & dans ſes Sonnets, comme des éguilles dans un ploton ; Cependant il ſe vante qu'il n'y a rien dans ſes Eſcrits qui ne luy appartienne auſſi juſtement, que le papier & l'encre qu'il a payez ; que les vingt-quatre Lettres de l'Alphabet ſont à luy comme à nous, & la diſpoſition par conſequent ; & qu'Ariſtote

estant mort, il peut s'emparer de ses Livres, puis que ses terres qui sont des immeubles, ne sont pas aujourd'huy sans Maistres ; mais aprés tout cela quelquesfois quand on luy trouve le manteau sur les épaules, il l'adopte pour sien, & proteste de n'avoir jamais logé dans sa memoire que ses propres imaginations : pour cela il se peut faire, ses Ecrits estans l'Hospital où il retire les miennes. Si maintenant vous me demandez la definition de cét homme, je vous répondray que c'est un Echo qui s'est fait penser de la courte haleine, & qui auroit esté muet si je n'avois jamais parlé : Pour moy, je suis un miserable Pere, qui pleure la perte de mes enfans ; Il est vray que de ses richesses il en use fort genereusement, car elles sont plus à moy qu'à luy ; Et il est encore vray que si l'on y mettoit le feu, en y jettant de l'eau, je ne sauverois que mon bien, c'est pourquoy je me retracte de tout ce que je luy ay reproché : De quelle faute, en effet, puis-je accuser un innocent qui n'a rien fait, ou qui (quoy qu'il ait fait) ne l'a fait enfin qu'aprés moy ? Je ne l'accuse donc plus, nous sommes trop bons amis, & j'ay toûjours esté si joint à luy, qu'on ne peut pas dire qu'il ait jamais travaillé à quelque

chose où je n'aye esté attentif. Ses ouvrages estoient mes seules pensées, & quand je m'occupois à imaginer, je songeois à ce qu'il devoit écrire : Tenez donc je vous supplie pour assuré, que tout ce que je semble avoir reproché cy-dessus à sa mandicité, est seulement pour le prier qu'il épargne ses ridicules comparaisons de nos peres, car ce n'est pas le moyen de devenir, comme il l'espere, Ecrivain sans comparaison, puis que c'est une marque d'avoir bien de la pente au larcin, de dérober jusqu'à des guenilles, & de n'avoir pour toute finesse de bien dire, que des comme, des de mesmes, ou des tout ainsi. Comment la foudre n'est pas assez loin de ses mains dans la moyenne region de l'air, ny les torrens de la Trace assez rapides pour empêcher qu'il ne les détourne jusqu'en ce Royaume pour les marier par force à ses comparaisons ? Je ne vois pas le motif de ce mauvais butin, si ce n'est que ce flegmatique, de peur de laisser croupir ses aquatiques pensées, essaye d'en former des torrens, craignant qu'elles ne se corrompent, ou qu'il veüille échauffer ses froides rencontres avec le feu des éclairs & des Tonnerres; Mais puis qu'enfin, pour tout ce que je luy sçaurois dire, il ne vain-

quera pas les tyranniques malignitez de ſa Planette ; & puis que cette inclination de Filou le gourmande avec tant d'empire, qu'il glanne au moins ſur les bons Autheurs ; car quel butin pretend-il faire ſur un miſerable comme moy, il ne ſe chargera que de vetilles. Cependant il conſomme & les nuits & les jours à me dépoüiller depuis les pieds juſqu'à la teſte ; & cela eſt ſi vray, que je vous feray voir dans toutes ſes Lettres le commencement & la fin des miennes. Je ſuis,

MONSIEUR,

Voſtre Serviteur.

CONTRE UN GROS HOMME.

LETTRE X.

ENfin, gros Homme, je vous ay veu ; mes prunelles ont achevé ſur vous de grands voyages ; & le jour que vous éboulâtes corporellement juſqu'à moy, j'eus le temps de parcourir voſtre Hemiſphere, ou pour parler plus veritablement, d'en découvrir quelques cantons : Mais comme

je ne ſuis pas tout ſeul les yeux de tout le monde, permettez que je donne voſtre portrait à la Poſterité, qui un jour ſera bien aiſe de ſçavoir comment vous eſtiez fait. On ſçaura donc en premier lieu, que la Nature qui vous ficha une teſte ſur la poitrine, ne voulut pas expreſſément y mettre de col, afin de le dérober aux malignitez de voſtre Horoſcope; Que voſtre ame eſt ſi groſſe, qu'elle ſerviroit bien de corps à une perſonne un peu deliée; Que vous avez ce qu'aux Hommes on appelle la face ſi fort au deſſous des épaules, & ce qu'on appelle les épaules ſi fort au deſſus de la face, que vous ſemblez un *S.* Denys portant ſon Chef entre ſes mains: Encore je ne dis que la moitié de ce que je voy, car ſi je deſcens mes regards juſqu'à voſtre bedaine, je m'imagine voir aux Limbes tous les Fidelles dans le ſein d'Abraham; Sainte Urſule qui porte les onze mille Vierges envelopées dans ſon manteau, ou le Cheval de Troye farcy de quarante mille hommes: Mais je me trompe, vous eſtes quelque choſe de plus gros, ma raiſon trouve bien plus d'apparence à croire que vous eſtes une louppe aux entrailles de la Nature, qui rend la Terre jumelle. Hé! quoy, vous n'ouvrez jamais la bouche, qu'on ne ſe

ſouvienne de la Fable de Phaëton, où le Globe de la Terre parle, oüy le Globe de la Terre; Et ſi la Terre eſt un Animal, vous voyant auſſi rond, & auſſi large qu'elle, je ſoûtiens que vous eſtes ſon mâle, & qu'elle a depuis peu accouché de l'Amerique, dont vous l'aviez engroſſie. Hé bien, qu'en dites-vous, le Portrait eſt-il reſſemblant, pour n'y avoir donné qu'une touche? par la deſcription de voſtre ſphere de chair, dont tous les membres ſont ſi ronds, que chacun fait un cercle, & par l'arondiſſement univerſel de voſtre épaiſſe maſſe, n'ay-je pas appris à nos Neveux que vous n'eſtiez point fourbe, puis que vous marchez rondement? Pouvois-je mieux convaincre de menſonge ceux qui vous menacent de pauvreté, qu'en leur faiſant voir à l'œil que vous roulerez toûjours? Et enfin eſtoit-il poſſible d'enſeigner plus intelligiblement que vous eſtes un miracle, puis que voſtre gras embonpoint vous fait prendre par vos Spectateurs pour une Longe de Veau qui ſe promene ſur ſes lardons. Je me doute bien que vous m'objecterez qu'une Boule, qu'un Globe, ny qu'un morceau de chair, ne ſont pas des Ouvrages, & que la belle Sidon vous a fait triompher ſur les Theatres de Veniſe: Mais entre vous & moy,

vous en connoiſſez l'encloüieure ; il n'y a perſonne en Italie, qui ne ſçache que cette Tragedie eſt la Corneille d'Eſope ; que vous l'avez ſceuë par cœur auparavant que de l'avoir inventée, eſtant tirée de l'Aminte du *Paſtor fido* de Guarini, du Cavalier Marin, & de cent autres ; on la peut appeller la Piece des Pieces, & que vous feriez non ſeulement un Globe, une Boule, & un morceau de chair ; mais encore un miroir qui prend tout ce qu'on luy montre, n'eſtoit que vous repreſentez trop mal. Sus donc confeſſez la debte, je n'en parleray point ; au contraire, pour vous excuſer, je diray à tout le monde que voſtre Reyne de Cartage doit eſtre un corps compoſé de toutes les Natures ; parce qu'êtant d'Afrique, c'eſt de là que viennent les Monſtres : Et j'ajoûteray meſme que cette Piece parut ſi belle aux Nobles de cette Republique, qu'à l'exemple des Acteurs qui la joüoient, tout le monde la joüoit. Quelques ignorans peut-eſtre concluront, à cauſe de la ſterilité de penſées qu'on y trouve, que vous ne penſiez à rien quand vous la fiſtes ; mais tous les habiles ſçavent qu'afin d'éviter l'obſcurité, vous y avez mis les bonnes choſes fort claires, & quand meſme ils auroient prouvé que depuis l'Ortil juſqu'au Sapin,

c'eſt à dire depuis le Taſſe juſqu'à Corneille, les Poetes ont accouché de voſtre enfant, ils ne pourroient rien inferer, ſinon qu'une ame ordinaire n'eſtant pas aſſez grande pour vivifier voſtre maſſe de bout en bout, vous fûtes animé de celle du monde, & qu'aujourd'huy c'eſt ce qui eſt cauſe que vous imaginez par le cerveau de tous les hommes: Mais encore ils ſont bien éloignez d'avoüer que vous imaginez, ils ſoûtiennent qu'il n'eſt pas poſſible que vous puiſſiez parler, ou que ſi vous parlez, c'eſt comme jadis l'antre de la Sibille, qui parloit ſans le ſçavoir: mais encore que les fumées qui ſortent de voſtre bouche, je voulois dire de voſtre bondon, ſoient auſſi capables d'enyvrer que celles qui s'exhaloient de cette Grotte, je n'y vois rien d'auſſi prophetique; c'eſt pourquoy j'eſtime que vous n'eſtes au plus que la Caverne des ſept Dormans, qui ronflent par voſtre bouche. Mais, bons Dieux! qu'eſt-ce que je voy? vous me ſemblez encore plus enflé qu'à l'ordinaire. Eſt-ce donc le courroux qui vous ſert de Seringue? Déja vos jambes & voſtre teſte ſe ſont tellement unies par leur extenſion à la circonference de voſtre Globe, que vous n'eſtes plus qu'un Balon. Vous vous figurez peut-eſtre

que je me moque, par ma foy vous avez deviné, & le miracle n'est pas grand, qu'une boule ait frappé au but : Je vous puis mesme assurer que si les coups de bâton s'envoyoient par écrit, vous liriez ma Lettre des épaules ; & ne vous étonnez pas de mon procedé, car la vaste étenduë de vostre rondeur me fait croire si fermement que vous estes une terre, que de bon cœur je planterois du bois sur vous pour voir comment il s'y porteroit ? Pensez-vous donc à cause qu'un Homme ne vous sçauroit battre tout entier en vingt-quatre heures, & qu'il ne sçauroit en un jour échigner qu'une de vos omoplates, que je me veüille reposer de vostre mort sur le Bourreau ? Non, non, je seray moy-mesme vostre Parque, & ce seroit déja fait de vous, si j'estois bien delivré d'un mal de rate, pour la guerison duquel les Medecins m'ont ordonné encore quatre ou cinq prises de vos impertinences ; mais si-tost que j'auray fait banqueroute aux divertissemens, & que je seray las de rire, tenez pour tout assuré que je vous envoyeray défendre de vous compter entre les choses qui vivent ; Adieu, c'est fait. J'eusse bien finy ma Lettre à l'ordinaire, mais vous n'eussiez pas crû pour cela que je fusse vostre tres-hum-

ble, tres-obeïssant, & tres-affectionné: C'est pourquoy, Gros Crevé,

Serviteur à la paillasse.

CONTRE RONSCAR.

LETTRE XI.

MONSIEUR,

Vous me demandez quel jugement je fais de ce Renard, à qui semblent trop vertes les Mures où il ne peut atteindre; je pense que comme on arrive à la connoissance d'une cause par ses effets, qu'ainsi pour connoistre la force ou la foiblesse de l'esprit de ce personnage, il ne faut que jetter la veuë sur ses productions: Mais je parle fort mal de dire ses productions, il n'a jamais sceu que détruire, témoin le Dieu des Poëtes de Rome, qu'il fait encore aujourd'huy radoter. Je vous avoüeray donc au sujet sur lequel vous desirez avoir mon sentiment, que je n'ay jamais veu de ridicule plus serieux, ny de serieux plus ridicule que le sien; Le peuple l'approuve, aprés cela concluez. Ce n'est pas toutefois que je n'estime son

jugement, d'avoir choisi pour écrire un ſtyle moqueur, puis qu'écrire comme il fait, c'eſt ſe moquer du monde. Ses Partiſans ont beau crier pour élever ſa gloire, qu'il travaille d'une façon où il n'a perſonne pour guide, je le confeſſe; mais qu'ils mettent la main ſur leur conſcience. En verité n'eſt-il pas plus aiſé de faire l'Eneïde de Virgile, comme Ronſcar, que de faire l'Eneïde de Ronſcar comme Virgile? Pour moy je m'imagine quand il ſe méle de profaner le ſaint Art d'Apollon, entendre une Grenoüille fâchée croaſſer au pied du Parnaſſe. Vous me reprocherez peut-eſtre que je traitte un peu mal cét Autheur de le reduire à l'inſecte; mais ne l'ayant jamais veu, puis que vous m'obligez à faire ſon Tableau, je ne ſçaurois pour le peindre, agir d'autre façon, que de ſuivre l'idée que j'en ay receuë de tous ſes amis. Il n'y en a pas-un qui ne tombe d'accord, que ſans mourir, il a ceſſé d'eſtre homme, & n'en eſt plus que la façon. Mais en effet, à quoy le reconnoiſtrions-nous? il marche à rebours du ſens commun, & il en eſt venu à ce point de beſtialité, que de bannir les pointes & les penſées de la compoſition des Ouvrages. Quand par malheur en liſant, il tombe ſur quelqu'une, on diroit à voir

l'horreur dont il eſt ſurpris, qu'il eſt tombé des yeux ſur un Bazilic, ou qu'il a marché ſur un Aſpic. Si la terre n'avoit jamais connu d'autres pointes que celles des Chardons, la Nature l'a formé de ſorte qu'il ne les auroit pas trouvé mauvaiſes; car entre vous & moy, lors qu'il fait ſemblant de ſentir qu'une pointe le pique, je ne puis m'empêcher de croire que c'eſt afin de nous perſuader qu'il n'eſt pas ladre; mais ladre ou non, je le laiſſerois en patience, s'il n'érigeoit point des trophées à la ſtupidité, en l'appuyant de ſon exemple. Comment? ce bon Seigneur veut qu'on n'écrive que ce qu'on a leu, comme ſi nous ne parlions aujourd'huy François, qu'à cauſe que jadis on a parlé latin, & comme ſi l'on n'eſtoit raiſonnable que quand on eſt moulé. Nous ſommes donc beaucoup obligez à la Nature, de ne l'avoir pas fait naître le premier homme, car indubitablement il n'auroit jamais parlé, s'il avoit entendu braire auparavant. Il eſt vray que pour faire entendre ſes penſées, il employe une eſpece d'idiome qui force tout le monde à s'étonner comment les ving-quatre lettres de l'Alphabet ſe peuvent aſſembler en tant de façons ſans rien dire? Aprés cela vous me demanderez le jugement que

je fais de cét homme, qui ſans rien dire parle ſans ceſſe. Helas! Monſieur, je n'en dis rien, ſinon qu'il faut que ſon mal ſoit bien enraciné, de n'en eſtre pas encore guery depuis plus de quinze ans qu'il a le flux de bouche. Mais à propos de ſon infirmité, on croit comme un miracle de ce ſaint homme, qu'il n'a de l'eſprit que depuis qu'il eſt malade; Que ſans ce que la maladie a troublé l'œconomie de ſon temperament, il eſtoit taillé pour eſtre un grand ſot, & que rien n'eſt capable d'effacer l'encre dont il a barboüillé ſon nom ſur le front de la Memoire, puis que le Mercure & l'archet n'en ont pû venir à bout. Les railleurs ajoûtent à cela, qu'il ne vit qu'à force de mourir, & qu'à cauſe que cette drogue de Naples luy a coûté bonne, & l'a fait monter au nombre des Autheurs, il la revend tous les jours aux Libraires: Mais quoy qu'ils diſent, il ne mourra jamais de faim: car pourveu que rien ne manque à ſa Chaire, je ſuis aſſuré qu'il roulera juſqu'à la mort. S'il avoit mis ſes Poëmes autant à couvert de la fureur de l'oubly, ils ne ſeroient pas en danger comme ils ſont, d'eſtre bien-toſt inhumez en papier bleu: auſſi n'y a-t'il guere d'aparence que ce pot pourry de peaux-d'ânes,

faſſe vivre Ronſcar autant de ſiecles que l'Hiſtoire d'Enée a fait durer Virgile : Il me ſemble au contraire qu'il feroit mieux d'obtenir un Arreſt de la Cour, qui portât comandement aux Harangeres de parler toûjours un meſme jargon, de peur qu'introduiſant de nouveaux rébus à la place des vieux, on ne doute avant quatre mois en quelle Langue il aura écrit. Mais helas ! en ce terreſtre ſejour, qui peut répondre de ſon éternité dans la memoire des hommes, quand elle dépend de la viciſſitude de leurs Proverbes ? Je vous aſſure que cette penſée m'a fait juger que les Chevaux qui traînent le Char de ſa renommée, auroient beſoin qu'il ſe ſervit de pointes pour la faire avancer ; autrement elle porte la mine, ſi elle marche auſſi lentement que luy, de ne pas faire un long voyage. Comment, les Grecs ont demeuré moins de temps au Siege de Troye, qu'il ne s'en eſt paſſé depuis qu'il eſt ſur le ſien ? A le voir ſans bras & ſans jambes, on le prendroit (ſi ſa langue eſtoit immobile) pour un Therme planté au Parvis du Temple de la Mort. Il fait bien de parler, on ne pourroit pas croire ſans cela qu'il fût en vie ; & je me trompe fort, ſi tout le monde nè diſoit de luy, aprés l'avoir oüy tant crier ſous l'ar-

chet, que c'eſt un bon violon? Ne vous imaginez pas, Monſieur, que je le boure ainſi pour m'eſcrimer de l'équivoque de Violon, ou autre; A curieuſement conſiderer le ſquelette de cette Momie, je vous puis aſſurer que ſi jamais il prenoit envie à la Parque de danſer une Sarabande, elle prendroit à chaque main une couple de Ronſcars, au lieu de Caſtagnettes, ou tout au moins elle ſe paſſeroit leurs langues entre ſes doigts pour s'en ſervir, comme on ſe ſert de cliquettes de ladres: Ma foy puis que nous en ſommes arrivez juſques-là, il vaut autant achever ſon portrait. Je me figure donc (car il faut bien ſe figurer les animaux que l'on ne montre pas pour de l'argent) que ſi ſes penſées ſe forment au moule de ſa teſte, il doit avoir la teſte fort plate; que ſes yeux ſont des plus grands, ſi la Nature les luy a fendus de la longueur du coup de hache qui luy a fêlé le cerveau. On ajoûte à ſa deſcription, qu'il y a plus de dix ans que la Parque luy a tordu le col ſans le pouvoir étrangler; & ces jours paſſez un de ſes Amis m'aſſura qu'aprés avoir contemplé ſes bras tords & petrifiez ſur ſes hanches, il avoit pris ſon corps pour un gibet où le Diable avoit pendu une ame, & ſe perſuada meſme qu'il pouvoit eſtre

arrivé que le Ciel, animant ce cadavre infecté & pourry, avoit voulu pour le punir des crimes qu'il n'avoit pas commis encore, jetter par avance son ame à la voirie. Au reste, Monsieur, vous l'exhorterez de ma part, s'il vous plaist, de ne se point emporter pour toutes ces galanteries, par lesquelles je tâche de dérober sa pensée aux cruelles douleurs qui le tourmentent; Ce n'est point à dessein d'augmenter son affliction; Mais quoy il n'est pas facile de contraindre en son cœur toutes les veritez qui se pressent; & puis pour avoir peint le Tableau de son visage mal bâty, n'est-il pas manifeste à chacun que depuis le temps que les Medecins sont occupez à curer sa carcasse, ce doit estre un homme bien vuidé? Outre cela que sçait-on si Dieu ne le punit point de la hayne qu'il porte à ceux qui sçavent bien penser quand nous voyons sa maladie incurable, pour avoir differé trop long temps de se mette entre les mains d'une personne qui sceut bien penser? Je me persuade que c'est aussi en consequence de cela que ce Cerbere enragé vomit son venin sur tout le monde; car j'ay apris que quelqu'un luy dépliant un Sonnet, qu'il disoit (n'en estant pas bien informé) estre de moy, il tourna sur

luy des yeux qui l'obligerent de le replier ſans le lire ; mais ſon caprice ne m'étonne gueres, car comment eût-il pû voir cét ouvrage de bon œil, luy qui ne ſçauroit meſme regarder le Ciel que de travers, luy qui perſecuté de trois fleaux, ne reſte ſur la terre que pour eſtre aux hommes un ſpectacle continuel de la vengeance de Dieu, luy dont la calomnie & la rage ont oſé répandre leur écume ſur la pourpre d'un Prince de l'Egliſe, & tâché d'en faire rejallir la honte ſur la face d'un Heros, qui conduit heureuſement ſous les auſpices de Louis le premier Eſtat de la Chreſtienté: Enfin tout ce qui eſt noble, auguſte, grand & ſacré, irrite à tel point ce Monſtre, que ſemblable au Codinde, auſſi bien en ſa difformité qu'en ſon courroux, il ne peut ſupporter la veuë d'un Chapeau d'écarlate ſans entrer en fureur, quoy que ſous ce Chapeau la France glorieuſe repoſe à couvert de ſes ennemis. Vous jugez donc bien à preſent que ſon mépris m'importe comme rien, & que ç'auroit eſté un petit miracle ſi mon Sonnet, qui paſſe pour aſſez doux, n'avoit pas ſemblé fade à un homme poivré. Mais je m'apperçoy que je vous traitte un peu trop familierement de vous entretenir d'un ſujet ſi bas ; Au reſte je vous conſeille de

vous paſſer de l'aimable Comedie que vous vous donneriez en luy montrant ma Lettre, ou bien faites-vous inſtruire de la langue qu'entendoit Eſope pour luy expliquer le François. Voila une partie de ce que j'avois à mander; l'autre conſiſte à ſigner le, *je ſuis*, en le faiſant tomber mal à propos, parce qu'il eſt tellement ennemy des penſées, que ſi quelque jour cette Lettre venoit entre ſes mains, il prêcheroit par tout que je l'aurois mal concluë, ſi aprés qu'il l'auroit leuë, il avoit trouvé que je n'aurois pas mis à la fin ſans y penſer. Je ſuis,

MONSIEUR,

Voſtre Serviteur.

A MESSIRE JEAN.

LETTRE XII.

MESSIRE JEAN,

Je m'étonne fort que ſur la Chaire de verité, vous dreſſiez un Theatre de Charlatan, qu'au lieu de prêcher l'Evangile à vos Paroiſſiens, vous repaiſſiez leurs oreilles de cent contes pour rire, que vous

ayez l'inſolence de reciter des choſes que Trivelin rougiroit ſous ſon maſque de prononcer; Que profanant la dignité de voſtre caractere, vous décriviez les plus ſales plaiſirs de la débauche, ſous ombre de les reprendre, avec des circonſtances ſi particulieres, que vous nous faites ſouvenir, (quelle abomination!) des Sacrifices qu'autrefois on faiſoit à Priape, de qui le Preſtre eſtoit le Maquereau. Certes, Meſſire Jean, vous devriez exercer voſtre Charge avec moins de ſcandale, quand vous ne luy auriez aucune autre obligation que celle de vous avoir appellé du fumier, où l'on vous a veu naître, à l'Etat Eccleſiaſtique; car ſi vous n'avez pas aſſez de force pour reſiſter à voſtre bouffon d'aſcendant, du moins diſſimulez; Et quand voſtre devoir vous obligera d'anoncer l'Evangile, faites ſemblant de la croire: Permettez que nous puiſſions nous tromper, & nous crever les yeux de la raiſon, pour ne pas voir que vous ſentez le fagot; & puis qu'en dépit du Loup-garou, vous eſtes reſolu de debiter nos Myſteres comme une farce, ne faites donc pas ſonner les Cloches pour appeller le monde à voſtre ſermon; deſcendez de la Chaire de verité, & montez ſur une borne au coin d'un Carrefour

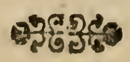
refour, ſervez-vous d'un Tambourin de Biſcaye, mettez gambader ſur vos épaules une Guenon, puis pour achever la Momerie en toutes ſes meſures, paſſez la main dans voſtre chemiſe, vous y trouverez Godenot dans ſa gibeciere; Alors on ne ſe ſcandaliſera point que vous divertiſſiez le Badaut: Vous pourrez comme un Bâteleur raconter les vertus de voſtre Mitridat, debiter des Chappelets de baume, des Savonetes pour la galle, & des pommades odoriferantes. Vous pourrez meſme faire proviſion d'onguent pour la brûlure; car les Sorciers du Païs m'ont juré avoir leu dans la cedule que vous avez donnée, (vous ſçavez bien à qui) que le terme en expire à Noel. Vous avez beau meſme ne pas croire aux Poſſedez, on voit aſſez par les contorſions dont vous agitez les pendans de voſtre gaîne corporelle, que vous avez le Diable au corps; mais vous avez beau tâcher à vous guerir du mal d'Enfer par une forte imagination, & courir les lieux de débauche, il ne nous importe, pourveu que vous n'accrochiez que des Vieilles ou des ſteriles, parce que la venuë de l'Antechriſt nous fait peur, & vous ſçavez la Prophetie. Mais vous riez, Meſſire Jean, vous qui croyez à l'Apocalypſe, com-

me à la Mithologie, & qui dites que l'Enfer eſt un petit conte pour épouvanter les hommes, de meſme que pour effrayer les enfans on les menace de les faire manger à la Lune. Avoüez, avoüez, que vous eſtes l'incomparable; car expliquez-moy, je vous conjure, comment vous pouvez eſtre impie & bigot tout enſemble, & compoſer avec les filets du tiſſu de voſtre vie, une toile mêlée de ſuperſtition & d'atheïſme. Ah! Meſſire Jean, mon amy, vous mourrez en danſant les ſonnetes, & en verité il n'eſt pas beſoin de conſulter un Oracle pour en jurer; car auſſi-toſt qu'on regarde les pieces de rapport qui compoſent l'aſſemblage & la ſimetrie de vos membres, on en demeure aſſez inſtruit: Vos cheveux plus droits que voſtre conſcience, voſtre front couppé de ſillons, (c'eſt à dire taillé ſur le modelle des Campagnes de Beauſſe) où le Soleil marque voſtre plage à l'ombre de vos rides, auſſi juſte qu'il marque l'heure ſur un Cadran. Vos yeux à l'abry de vos ſourcils touffus qui reſſemblent à deux precipices au bord d'un bois, ſont tellement enfoncez, qu'à vivre encore un mois, vous nous regarderez par le derriere de la teſte. On ſe perſuade (habillez de rouge comme ils ſont)

voir deux Cometes ſanglantes ; & j'y trouve du vray-ſemblable, puis que plus haut dans vos ſourcils on découvre des Etoilles fixes, que quelques-uns n'apellent pas ainſi. Voſtre viſage eſt à l'ombre d'un nez, dont l'infection eſt cauſe que vous eſtes par tout en fort mauvaiſe odeur ; & mon Cordonnier m'aſſura un jour qu'il avoit pris vos jouës pour une peau de maroquin noir, meſme je me ſuis laiſſé dire que les plus deliez poils de vos mouſtaches, fourniſſent charitablement de barbe au goupillon du Beneſtier de voſtre Egliſe, Voila, je penſe, à peu prés l'image en hierogliphe qui conſtituë voſtre horoſcope. Je paſſerois plus loin, mais comme j'attens viſite, je craindrois de perdre l'occaſion de vous mander à la fin de ma Lettre, ce que l'on n'y mande pas ordinairement ; C'eſt que je ne ſuis, & ne ſeray jamais,

MESSIRE JEAN,

V. S.



CONTRE UN PEDANT.

LETTRE XIII.

MONSIEUR,

Je m'étonne qu'une buche comme vous, qui ſemblez avec voſtre habit n'eſtre devenu qu'un grand charbon, n'ait encore pû rougir du feu dont vous brûlez? Penſez au moins, quand voſtre mauvais Ange vous revolte contre moy, que mon bras n'eſt pas loin de ma teſte, & que juſqu'à preſent voſtre foibleſſe & ma generoſité vous ont garanty; quoy que tout voſtre composé ſoit quelque choſe de fort mépriſable, je m'en délivreray s'il me ſemble incommode; ne me contraignez donc pas à me ſouvenir que vous eſtes au monde; Et ſi vous voulez vivre plus d'un jour, rapellez ſouvent en voſtre memoire, que je vous ay défendu de ne me plus faire la matiere de vos médiſances: Mon nom remplit mal une periode, & l'épaiſſeur de vôtre maſſe carrée la pourroit mieux fermer: Vous faites le Ceſar quand du faiſte de vôtre Tribune Pedagogue, & Bourreau de cent Ecoliers, vous regardez gemir ſous

un Sceptre de bois voſtre petite Monarchie, mais prenez garde qu'un Tyran n'excite un Brutus ; car quoy que vous ſoyez l'eſpace de quatre heures ſur la teſte des Empereurs, voſtre domination n'eſt point ſi fortement établie qu'un coup de Cloche ne la détruiſe deux fois par jour. On dit que par tout vous vous vantez d'expoſer & voſtre conſcience & voſtre ſalut. Je croy cela de voſtre pieté ; mais de riſquer voſtre vie à cette intention, je ſçay que vous eſtes trop lâche, & que vous ne la voudriez pas joüer contre la Monarchie du Monde : Vous conſeillez & concertez ma ruine, mais ce ſont des morceaux que vous taillez pour d'autres. Vous ſeriez fort aiſe de contempler ſeurement de la rive un naufrage en haute mer ; & cependant je ſuis devoüé au piſtolet par un Pedant bigot ; un Pedant *in ſacris*, qui devroit pour l'exemple, ſi l'image d'un piſtolet avoit pris place en ſa penſée, ſe faire exorciſer. Barbare Maiſtre d'Ecole ; Quel ſujet vous ay-je donné de me tant vouloir de mal ; Vous feüilletez peut-eſtre tous les crimes dont vous eſtes coupable, & pour lors il vous ſouvient de m'accuſer de l'impieté que vous reproche voſtre memoire ; mais ſçachez que je connois une choſe que vous ne connoiſſez

point, que cette chose est Dieu, & que l'un des plus forts argumens, aprés ceux de la Foy, qui m'ont convaincu de sa veritable existance, c'est d'avoir consideré que sans une premiere & souveraine bonté qui regne dans l'Univers, foible & méchant comme vous estes, vous n'auriez pas vêcu si long-temps impuny. Au reste j'ay appris que quelques petits ouvrages un peu plus élevez que les vostres, ont causé à vostre timide courage tous les emportemens dont vous avez fulminé contre moy : Mais, Monsieur, en verité je suis en querelle avec ma pensée, de ce qu'elle a rendu ma Satyre plus piquante que la vostre, quoy que la vostre soit le fruit de la sueur des plus beaux Genies de l'antiquité; Vous devez vous en prendre à la Nature, & non pas à moy qui n'en puis mais : car pouvois-je deviner que d'avoir de l'esprit estoit vous offencer ? Vous sçavez de plus que je n'estois pas au ventre de la Jument, qui vous conceut, pour disposer à l'humanité les organes & la complexion qui concouroient à vous faire Cheval. Je ne pretens point toutefois que les veritez que je vous prêche, rejallissent sur le corps de l'Université (cette glorieuse Mere des Sciences) de laquelle si vous composez

quelque membre , vous n'en estes que les parties honteuses. Y a-t'il rien dans vous qui ne soit tres-difforme, vostre ame mesme est noire, à cause qu'elle porte le deüil du trépas de vostre conscience, & vostre habit garde la mesme couleur pour servir de petit Oye à vostre ame. A la verité, je confesse qu'un chetif hypocondre, comme vous, ne peut obscurcir l'estime des gens doctes de vostre profession ; & qu'encore qu'un ridicule orgueil vous persuade que vous estes habile pardessus les autres Regens de l'Université, je vous proteste, mon cher Amy, que si vous estes le plus grand homme en l'Academie des Muses, vous ne devez cette grandeur qu'à celle de vos membres, & que vous estes le plus grand personnage de vostre College, par le mesme titre que Saint Christophe est le plus grand Saint de Nostre-Dame. Ce n'est pas que quand la Fortune & la Justice seront bien ensemble, vous ne meritiez fort d'estre le Principal de quatre cens Asnes qu'on instruit à vostre College : Oüy certes, vous le meritez, & je ne sçache aucun Maistre des Hautes Oeuvres à qui le foüet siaye bien comme à vous, ny personne à qui il apartienne plus justement. Aussi de ce grand nombre j'en sçay tel, qui

pour dix piſtoles, voudroit vous avoir eſcorché; mais ſi vous m'en croyez vous le prendrez au mot, car dix piſtoles ſont plus que ne ſçauroit valoir la peau d'une beſte à corne. De tout cela, & de toutes les autres choſes que je vous manday l'autre jour, vous devez conclure, ô petit Docteur, que les Deſtins vous ordonnent par une Lettre, que vous vous contentiez de faire échoüer l'eſprit de la jeuneſſe de Paris, contre les bancs de voſtre Claſſe, ſans vouloir regenter celuy qui ne reconnoiſt l'empire ny du Monet, ny du Theſaurus. Cependant vous me heurtez à corne émoulüe, & reſſuſcitant en voſtre ſouvenir la memoire de voſtre épouvantable avanture, vous en compoſez un Roman, dont vous me faites le Heros: Ceux qui veulent vous excuſer en rejettent la cauſe ſur la Nature, qui vous a fait naître d'un Païs où la bêtiſe eſt le premier patrimoine, & d'une race dont les ſept pechez mortels ont compoſé l'Hiſtoire. Veritablement aprés cela j'ay tort de me fâcher, que vous eſſayez de m'attribuer tous vos crimes, puis que vous eſtes en âge de donner voſtre bien, & que vous paroiſſiez quelquefois ſi tranſporté de joye, en ſupputant les Débordez du Siecle, que vous y oubliez juſ-

qu'à voſtre nom. Il n'eſt pas neceſſaire de demander qui peut m'avoir appris cette ſtupide ignorance que vous penſiez ſecrete, vous qui tenez à gloire de la publier,& qui la beuglez ſi haut dans voſtre Claſſe, que vous la faite oüir d'Orient juſqu'en Occident. Je vous conſeille toutefois, Maiſtre Picard,de changer deſormais de texte à vos Harangues, car je ne veux plus, ny vous voir,ny vous entendre,ny vous écrire;& la raiſon de cela, eſt que Dieu qui poſſible eſt au terme de me pardonner mes fautes, ne me pardonneroit pas celle d'avoir eu affaire à une Beſte.

DESCRIPTION

DU CARESME.

LETTRE XIV.

MONSIEUR,

Vous avez beau canoniſer le Carême, c'eſt une Feſte que je ne ſuis pas en devotion de chômer. Je me le repreſente comme une large ouverture dans le corps de l'année, par où la mort s'introduit, ou comme un Canibale, qui ne vit que de

chair humaine, pendant que nous ne vivons que de racines : Le cruel a ſi peur de manquer à nous détruire, qu'ayant ſceu que nous devons perir par feu, dés le premier jour de ſon regne, il met tout le monde en cendre ; Et pour exterminer par un Deluge les reſtes d'un embraſement, il fait enſuite déborder la Marée juſques dans nos Villes. Ce Turc qui racontoit au Grand Seigneur que tous les François devenoient foux à certain jour de l'année, & qu'un peu de certaine poudre apliquée ſur le front, les faiſoit r'entrer dans leur bon ſens, n'eſtoit pas de mon opinion ; car je ſoûtiens qu'ils ne ſont jamais plus ſages que cette journée ; Et ſi l'on m'objecte leurs Maſcarades, je réponds qu'ils ſe déguiſent, afin que le Carême qui les cherche ne les puiſſe trouver : En effet il ne les attrape jamais que le lendemain au lit, lors qu'ils ſont démaſquez. Les Saints qui pour avoir l'eſprit de Dieu ſont plus prudens que nous, ſe déguiſent auſſi ; mais ils ne ſe démaſquent que le jour de Pâques quand l'ennemy s'en eſt allé : Ce n'eſt pas que le Barbare ait pitié de nous, il ſe retire ſeulement, parce qu'alors nous ſommes ſi changez, que luy-meſme ne nous reconnoiſſant plus, il croit nous avoir pris pour

d'autres. Vous voyez que déja nos bras ſe décharnent, nos jouës tombent, nos mentons s'éguiſent, nos yeux ſe creuſent, le ventru que vous connoiſſez commence à voir ſes genoux, la Nature humaine eſt effroyable ; Bref juſques dans les Egliſes nos Saints feroient peur s'ils ne ſe cachoient ; & puis doutez qu'il ſoit réchapé des Martyrs de la rouë, de la fournaiſe & de l'huile boüillante, lors que dans ſix ſemaines nous verrons tant de gens ſe bien porter, aprés avoir eſſuyé la furie de quarante-ſix Bourreaux ; leur preſence ſeule eſt terrible. Pour moy je me figure Carême-Prenant, ce grand jour des Metamorphoſes, un riche Aîné qui ſe creve, pendant que quarante-ſix Cadets meurent de faim ; Ce n'eſt pas que la Loy du jeûne ne ſoit un ſtratagéme bien inventé pour exterminer les foux d'une Republique; mais je trouve que les Jours maigres ont tort de tuer taut de Veaux en une ſaiſon, où ils ne permettent pas qu'on en mange, & d'endurer que le mois de Mars ſouffle du coſté de Rome, tant de vents de Marée ſi malins, qu'ils nous empêchent de manger à demy. Hé ! quoy, Monſieur, il n'y a pas un Chreſtien dont le ventre ne ſoit une mare à Grenoüille, ou un jardin potager. Je penſe

que ſur le Cadavre d'un Homme trépaſſé en Carême, on voit germer des Bettes-raves, des Cheriüs, des Navets, & des Carotes; Mais encore il ſemble à oüir nos Predicateurs, que nous ne devrions pas meſme eſtre de chair en ce temps-là. Comment il ne ſuffit pas à ce maigre impitoyable de nous ruiner le corps, s'il ne s'efforce de corrompre noſtre ame; Il a tellement perverty les bonnes mœurs, qu'aujourd'huy nous communiquons aux femmes nos tentations de la chair, ſans qu'elles s'en offenſent; Ne ſont-ce pas là des crimes pour leſquels on le devroit chaſſer d'un Etat bien policé? Mais ce n'eſt pas d'aujourd'hui qu'il gouverne avec inſolence, puis que Noſtre Seigneur mourut ſous le premier an de ſon regne. La machine entiere du monde penſa s'en évanoüir, & le Soleil qui n'eſtoit pas accouſtumé à ces longues diettes, tomba le meſme jour en défaillance, & ne ſeroit jamais revenu de ſa foibleſſe, ſi l'on n'eut promptement ceſſé le Carême. O trois & quatre fois heureux celuy qui meurt un Mardy gras, il eſt quaſi le ſeul qui ſe puiſſe vanter d'avoir vêcu une année ſans Carême: Oüy, Monſieur, ſi j'eſtois aſſuré d'abjurer l'hereſie tous les Samedys Saints, je me ferois Huguenot tous les Mercredys

des Cendres. Ma foy nos Peres Reformez doivent bien demander à Dieu que jamais le Pape ne soit mon prisonnier de guerre; car encore que je sois assez bon Catholique, je ne le metrois point en liberté, qu'il n'eût restitué pour sa rançon tous les jours gras qu'il nous a pris. Je l'obligerois encore à dégrader du nombre des douze mois de l'année celuy de Mars, comme estant le Ganelon qui nous trahit. Il ne sert à rien de répondre, qu'il n'est pas toûjours tout à fait contre nous, puis que des pieds ou de la teste, il trempe toûjours dans la purée, qu'il ne se sauve de la migraine qu'avec la crampe; & qu'enfin le Carême est son gibet, où tous les ans il se trouve pendu par les pieds ou par le col; Il est donc la principale cause des maux que nos ennemis nous font, parce que c'est luy qui les loge pendant qu'ils nous persecutent; & ces persecutions ne sont pas imaginaires: Si la terre que les morts ont sur la bouche ne les empêchoit point de parler, ils en sçauroient bien que dire. Aussi je pense qu'on a placé Pâque tout exprés à la fin du Carême, à cause qu'il ne falloit pas moins à des personnes que le Carême a tuez, qu'une Feste de la Resurrection; Ne vous étonnez donc pas que tant de monde l'ex-

termine, car aprés avoir tué tant de monde, il merite bien d'eſtre rompu. Cependant, Monſieur, vous faites le Panegyrique du Carême, vous loüez celuy qui m'empêche de vivre, & je le souffre ſans murmurer; Il faut bien que je ſois,

MONSIEUR,

Voſtre Serviteur, D. B.

POUR MADEMOISELLE**

A MONSIEUR LE COQ.

LETTRE XV.

MONSIEUR LE COQ,

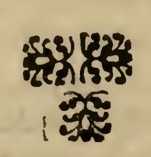
Voſtre Coquette m'a prié de vous envoyer ce Poulet de ſa part; tant d'autres que vous avez receu d'elle n'ont vêcu qu'en papier; mais celuy-cy élevé avec plus de ſoin, téte, rit, & reſpire; car la Poule a demeuré, contre l'ordinaire de ſes ſemblables, neuf mois avant que de l'éclore. On le prendroit, ce Pouſſin, pour un petit Homme ſans barbe, & ceux qui ont dreſſé ſon horoſcope, ont predit qu'il ſeroit un jour grand Seigneur à Rome, à cauſe que la premiere fois qu'il a rompu le ſi-

lence, ça esté par le mot de Papa, Je luy ay fort recommandé de vous reprocher vôtre ingratitude, & de vous conjurer de revenir au nid de vostre aimable Poule ; mais encore qu'il ne le fasse qu'en son langage, n'ayez pas le cœur plus dur que S. Pierre, à qui le mesme langage pût suffire autrefois pour l'appeller à resipiscence. Cessez donc, ô volage Coq, de débaucher les Femmes de vos voisins, revenez au Poulier de celle qui depuis si long-temps vous a donné son cœur, de celle dont si souvent les caresses ont prevenu vos desirs, & de celle enfin qui m'a protesté, tout ingrat que vous estes, de vous accabler de ses plus cheres faveurs, si vous luy faites seulement paroistre l'ombre d'un repentir : mais rien ne vous émeut. Hé quoy, Coq effronté, ne voyez-vous pas que vostre barbe en rougit mesme de honte, quant au lieu de venir à ses pieds humblement traîner vos aîles contre terre, vous vous dressez sur vos ergots pour luy chanter des Satyres. Vous voyez bien peut-estre que ce n'est pas là parler en terme de Poule ; mais je comprens bien aussi que les airs que vous entonnez à sa loüange, ne sont pas des Coquericos : Vrayment voila de beaux témoignages de gratitude, pour reconnoistre la

liberalité d'une personne qui vous envoye sa premiere couvée. Sans doute que l'autre jour, quand vous le fûtes voir, vous ne le considerâtes qu'à demy ; regardez-le maintenant de plus prés ce petit tableau de vous mesme, il vous ressemble fort : aussi l'a t'elle fait aprés vous, je vous proteste que c'est le plus beau fruit de bon Chrestien qu'on ait cueilly chez elle de cette Automne : Mais à propos je me trompe, ce n'est pas un fruit, c'est un Poulet ; faites donc à ce Poulet un aussi bon accueil, qu'elle l'a fait aux vostres. Quand ce ne seroit que par rareté, vous pourrez le montrer à tout Paris, comme le premier Coq qui jamais soit né sans coquille, autrement je desavouëray tout ; Et pour excuser la Coquetterie de vostre Poule, je publieray que tout ce qu'elle en a fait, n'a esté que pour faire,

MONSIEUR LE COQ,

Un petit Coq-à-l'Asne.



A UN

A UN COMTE DE BAS-ALOY.

LETTRE XVI.

MONSIEUR,

Je ne ſçay quelle bonne humeur de la Fortune a voulu qu'au meſme temps que vous liſiez mes informations, on me faiſoit voir les voſtres, où il eſt averé par témoins irreprochables, qu'un Comte depuis trois jours, Comte fait à pleiſir, Comte pour rire, enfin ſi petit Comte, qu'il ne l'eſt point du tout, vouloit s'eriger en Brave, malgré les ſalutaires conſeils de ſon temperament pacifique; qu'il s'eſtoit ſi fort aguerry à la bataille des manchettes, que s'eſtant imaginé qu'un duel n'aboutiſſoit au plus qu'à la conſommation d'une demie aulne de toille, il croyoit avoir trouvé dans le linge de ſa femme la matiere de mille combats; qu'il n'avoit jamais eſté ſur le pré que pour paître, & enfin qu'il n'avoit receu le Bapteſme qu'en conſequence de celuy que l'on donne aux Cloches. Sus donc efforcez

vous, beau Damoiſel, aux armes Fées; grincez les dents, mordez vos doigts, tapez du pied, jurez un par la mort, & tâchez de devenir courageux : Je ne vous conſeille pas toutefois de rien hazarder, que vous ne ſoyez aſſuré qu'il vous ſoit venu du cœur; tâtez-vous bien auparavant, afin que ſelon qu'il vous en dira, vous preſentiez la poitrine à l'épée, ou le dos au bâton; Mais vous vous ſoumettrez au dernier, je le voy bien, car il ne tuë que fort rarement; & puis il n'eſt pas vray-ſemblable que la Reyne des Perles, qui vous a fait l'honneur d'ériger voſtre Fief en Comté, & qui dit tant de bien de vous, ait fait de vous un méchant Comte. Je ſuis fâché que vous n'entendiez mieux le François, vous jugeriez à ce compliment qu'on vous coupe du bois, & par ma foy vous auriez deviné; car je vous proteſte, ſi les coups de bâton pouvoient s'envoyer par écrit, que vous liriez ma Lettre des épaules, & que vous y verriez un Homme armé d'un tricot ſortir viſiblement de la place où j'ay accoûtumé de mettre,

MONSIEUR,

Voſtre Serviteur, D. B.

CONTRE UN LISEUR DE ROMANS.

LETTRE XVII.

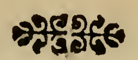
A MOY, MONSIEUR,

Parler Roman; Hé! dites-moy, je vous ſupplie, Polexandre & Alcidiane, ſont-ce des Villes que Gaſſion aille aſſieger? En verité juſques icy j'avois crû eſtre à Paris, demeurant au Mareſts du Temple, & je vous avois crû un Soldat volontaire dans nos Trouppes de Flandres, quelquefois mis en faction par un Caporal; mais puis que vous m'aſſurez que je ne ſuis plus moy-meſme, ny vous celuy-là, je ſuis obligé chreſtiennement de le croire? Enfin, Monſieur, vous commandez des Armées. O! rendons graces à la Fortune qui s'eſt reconciliée avec la Vertu: Certes je ne m'étonne plus de ce que cherchant tous les Samedys voſtre nom dans les Gazettes, je ne pouvois l'y rencontrer. Vous eſtes à la teſte d'une Armée, dans un Climat, dont Renaudot n'a point de connoiſſance. Mais en vô-

tre conſcience, mon cher Monſieur, dites moy ? eſt-ce agir en bon François d'abandonner ainſi voſtre Patrie, & d'affoiblir par l'éloignement de voſtre perſonne le party de noſtre Souverain ? Vous feriez ce me ſemble beaucoup plus pour voſtre gloire d'augmenter ſur la mer d'Italie noſtre flote de la voſtre, que d'aſpirer à la conquête d'un Païs que Dieu n'a pas encore creé. Vous m'en demandez la route ; par ma foy je ne la ſçay point, & toutefois je penſe que vous devez changer celle que vous avez priſe ; car ce n'eſt pas le plus court, pour arriver aux Canaries, de paſſer par les Petites-Maiſons. Je m'en vais donc pour la proſperité & le bon ſuccez de voſtre voyage faire des vœux, & porter une chandelle à S. Mathurin, & le prier que je puiſſe vous voir ſain quelque jour, afin que vous puiſſiez connoître ſainement, que tout ce que je vous mande dans cette Lettre n'aboutit qu'à vous témoigner combien je ſuis,

MONSIEUR,

Voſtre affectionné Serviteur,



CONTRE LES MEDECINS.

LETTRE XVIII.

MONSIEUR,

Puis que je ſuis condamné (mais ce n'eſt que du Medecin) dont j'appelleray plus aiſément que d'un Arreſt Prevoſtal, vous voulez bien que de meſme que les Criminels qui prêchent le peuple quand ils ſont ſur l'Echelle, moy qui ſuis entre les mains du Bourreau, je faſſe auſſi des remontrances à la jeuneſſe. La Fiévre & le Drogueur me tiennent le poignard ſur la gorge avec tant de rigueur, que j'eſpere d'eux qu'ils ne ſouffriront pas que mon diſcours vous puiſſe ennuyer. Il ne laiſſe pas, Monſieur le Gradué, de me dire que ce ne ſera rien, & proteſte cependant à tout le Monde que ſans miracle je n'en puis relever. Leurs préſages toutefois encore que funeſtes ne m'alarment gueres ; car je connois aſſez que la ſoupleſſe de leur art les oblige de condamner tous leurs Malades à la mort, afin que ſi quelqu'un en échape, on attribuë la guериſon aux puiſſans reme-

des qu'ils ont ; & s'il meurt, chacun s'écrie que c'eſt un habile homme, & qu'il l'avoit bien dit. Mais admirez l'effronterie de mon Bourreau, plus je ſens empirer le mal qu'il me cauſe par ſes remedes, & plus je me plains d'un nouvel accident, plus il témoigne s'en réjoüir, & ne me penſe d'autre choſe, que d'un tant mieux. Quand je luy raconte que je ſuis tombé dans une ſincope létargique, qui m'a duré prés d'une heure, il répond que c'eſt bon ſigne ; Quand il me void entre les ongles d'un flux de ſang qui me déchire, bon, dit-il, cela vaudra une ſaignée ; Quand je m'attriſte de ſentir comme un glaçon qui me gagne toutes les extremitez, il rit en m'aſſurant qu'il le ſçavoit bien, que ſes remedes éteindroient ce grand feu ; Quelquefois meſme que ſemblable à la mort, je ne puis parler, je l'entends s'écrier aux miens qui pleurent de me voir à l'extremité : Pauvres gens que vous eſtes, ne voyez vous pas que c'eſt la fiévre qui tire aux abois ? Voila comme ce traître me berce ; & cependant à force de me bien porter, je me meurs. Je n'ignore pas que j'ay grand tort d'avoir reclamé mes ennemis à mon ſecours : Mais quoy pouvois-je deviner que ceux dont la Science fait profeſſion

de guerir, l'employeroient toute entiere à me tuer; car helas! c'eſt icy la premiere fois que je ſuis tombé dans la foſſe, & vous le devez croire, puis que ſi j'y avois paſſé quelqu'autrefois, je ne ſerois plus en eſtat de m'en plaindre; Pour moy je conſeille aux foibles luitteurs, afin de ſe vanger de ceux qui les ont renverſez, de ſe faire Medecins, car je les aſſure qu'ils mettront en terre ceux qui les y avoient mis. En verité je penſe que de ſonger ſeulement, quand on dort, qu'on rencontre un Medecin, eſt capable de donner la fiévre. A voir leurs animaux étiques, affublez d'un long drap mortuaire, ſoûtenir immobilement leur immobile Maiſtre, ne ſemble-t'il pas d'une biere, où la Parque s'eſt miſe à califourchon, & ne peut-on pas prendre leur houſſine pour le Guidon de la mort, puis qu'elle ſert à conduire ſon Lieutenant? C'eſt pour cela ſans doute que la Police leur a commandé de monter ſur des Mules, & non pas ſur des Cavales, de peur que la race des Graduez venant à croître, il n'y eût à la fin plus de Bourreaux que de Patiens. O! quel contentement j'aurois d'anatomiſer leurs Mules, ces pauvres Mules, qui n'ont jamais ſenty d'aiguillons, ny de-

dans, ny dessus la chair, parce que les esperons & les bottes sont des superfluitez que l'esprit delicat de la Faculté ne sçauroit digerer. Ces Messieurs se gouvernent avec tant de scrupule, qu'ils font mesme observer à ces pauvres bêtes (parce qu'elles sont leurs domestiques) des jeûnes plus rigoureux que ceux des Ninivites, & quantité de tres-longs, dont le Rituel ne s'estoit point souvenu. Ils leur attachent, par les diettes, la peau tout à cru sur les os, & ne nous traitent pas mieux, nous qui les payons bien; car ces Docteurs morfondus, ces Medecins de neige, ne nous font manger que de la gelée: Enfin tous leurs discours sont si froids, que je ne trouve qu'une diference entre eux, & les peuples du Nort, c'est que les Norvegiens ont toûjours les mules aux talons, & qu'eux ont toûjours les talons aux mules. Ils sont tellement ennemis de la chaleur, qu'ils n'ont pas si-tost connu dans un Malade quelque chose de tiede, que comme si ce corps estoit un Mont-Gibel, les voila tout occupez à saigner, à clisteriser, à noyer ce pauvre estomac dans le Cené, la Casse, la Tisanne & debiliter la vie, pour debiliter, disent-ils, ce feu qui prend nourriture, tant qu'il rencontre de la matiere: De sorte que si la

main

main toute expresse de Dieu les fait rajamber vers le monde, ils l'attribuent aussitost à la vertu des refrigeratifs, dont ils ont assoupy cét incendie. Ils nous dérobent la chaleur & l'energie de l'estre qui est au sang ; ainsi pour avoir esté trop saignez nos Ames en s'envolant, servent de Volant aux Palettes de leurs Chirurgiens: Hé bien, Monsieur, que vous en semble, aprés cela, n'avons-nous pas grand tort de nous plaindre de ce qu'ils demandent dix pistoles pour une maladie de huit jours ? N'est-ce pas une Cure à bon marché, où il n'y a point de charge d'ames ? Mais confrontez un peu, je vous prie, la ressemblance qu'il y a entre le procedé des Drogueurs, & le procez d'un Criminel. Le Medecin ayant consideré les urines, interroge le patient sur la selle, & le condamne, le Chirurgien le bande, & l'Apotiquaire décharge son coup par derriere : Les affligez mesme qui pensent avoir besoin de leur chicane, n'en font pas grande estime. A peine sont-ils entrez dans la Chambre, qu'on tire la Langue au Medecin, on tourne le Cul à l'Apotiquaire, & l'on tend le Poing au Barbier: Il est vray qu'ils s'en vangent de bonne sorte, il en couste toûjours au Railleur le Cimetiere. J'ay remarqué que tout ce qu'il

y a de funeste aux Enfers, est compris au nombre de trois : On y void trois Fleuves, trois Chiens, trois Juges, trois Parques, trois Gerions, trois Hecates, trois Gorgones, trois Furies : Les fleaux dont Dieu se sert à punir les hommes, sont divisez aussi par trois, la Peste, la Guerre & la Faim ; le Monde, la Chair & le Diable ; la Foudre, le Tonnerre, & l'Eclair ; la Saignée, la Medecine, & le Lavement : Enfin trois sortes de gens sont envoyez au monde tout exprés pour martyriser l'homme pendant la vie, l'Avocat tourmente la bourse, le Medecin le corps, & le Theologien l'ame, encore ils s'en vantent nos Ecuyers à Mules : Car comme un jour le mien entroit dans ma Chambre, sans autre explication, je ne luy fis que dire, *Combien?* l'impudent meurtrier, qui comprit aussitost que je luy demandois le nombre de ses homicides, empoignant sa grosse barbe, me répondit, *Autant* : Je n'en fais point, continua-t'il, la petite bouche, & pour vous montrer que nous apprenons aussi-bien que les Escrimeurs l'art de tuer, c'est que nous nous exerçons de mesme qu'eux toute nostre vie, sur la tierce & sur la quarte. La reflexion que je fis sur l'innocence effrontée de ce personnage, fut que si les autres

disoient moins, ils en font bien autant; Que celuy-là se contentoit de tuer, & que ses camarades joignoient au meurtre la trahison. Que qui voudroit écrire les voyages d'un Medecin, on ne pourroit pas les compter par les Epitaphes de sa Parroisse; & qu'enfin la Fiévre nous attaque, le Medecin nous tuë, & le Prestre en chante; Mais ce seroit peu à Madame la Faculté d'envoyer nos corps au Sepulchre, si elle n'attentoit sur nostre ame: Le Chirurgien enrâgeroit plûtost qu'avec sa charpie, tous les blessez qui font naufrage entre ses mains, ne fussent trouvez morts couchez avec leurs Tentes. Concluons donc, Monsieur, que tantost ils envoyent & la Mort & sa faux ensevelies dans un grain de Mandragore, tantost liquefiée dans le canon d'une Seringue, tantost sur la pointe d'une Lancette; Que tantost avec un Julliet, ils nous font mourir en Octobre; & qu'enfin ils sont accoûtumez d'enveloper leurs venins dans de si beaux termes, que dernierement je pensois que le mien m'eut obtenu du Roy une Abbaye Commendataire, quand il m'assura qu'il m'alloit donner un Benefice de ventre. O! qu'alors j'eusse esté réjoüy, si j'eusse pû trouver à le battre par équivoque, comme fit une Villageoise, à

qui un de ces Bâteleurs demandant ſi elle avoit du poulx, elle luy répondit avec force ſoufflets & force égratignures, qu'il eſtoit un ſot, & qu'en toute ſa vie elle n'avoit jamais eu ny Poux ny Puces; mais leurs crimes ſont trop grands pour ne les punir qu'avec des équivoques, citons-les en Juſtice de la part des Trépaſſez : Entre tous les Humains ils ne trouveront pas un Avocat, il n'y aura Juge qui n'en convainque quelqu'un d'avoir tué ſon Pere; & parmy toutes les Pratiques qu'ils ont couchées au Cimetiere, il n'y aura pas une teſte qui ne leur grince les dents. Que les puſſent-elles devorer, il ne faudroit pas craindre que les larmes qu'on jetteroit de leur perte fiſſent groſſir les rivieres : On ne pleure aux trépas de ces gens-là que de ce qu'ils ont trop vêcu. Ils ſont tellement aimez, qu'on trouve bon tout ce qui vient d'eux, meſme juſqu'à leur mort; comme s'ils eſtoient d'autres Meſſies, ils meurent auſſi-bien que Dieu pour le ſalut des hommes. Mais, bons Dieux! n'eſt-ce pas encore là mon mauvais Ange qui s'approche? Ah! c'eſt luy-meſme, je le connois à ſa ſoutane, *Vade retro Satanas* : Champagne, apportez-moy le Beneſtier; Demon Gradué je te renonce : O l'effronté Satan! Ne me viens-

tu pas encore donner quelque apoſume? Miſericorde, c'eſt un Diable Huguenot, il ne ſe ſoucie point de l'Eau beniſte : Encore ſi j'avois des poings aſſez roides pour former un caſſe-muſeau : Mais helas ! ce qu'il m'a fait avaler s'eſt ſi bien tourné en ma ſubſtance, qu'à force d'uſer de conſommez, je ſuis tout conſommé moy-meſme. Venez donc viſtement à mon ſecours, ou vous allez perdre,

MONSIEUR,

Voſtre plus fidele Serviteur,

D.C.D.B.

CONTRE VN FAVX BRAVE.

LETTRE XIX.

IL a menty le Devin, les Poltrons ne meurent point à voſtre âge, & puis vôtre vie n'eſt pas aſſez illuſtre pour eſtre de celles dont les Aſtres prennent le ſoin de marquer la durée. Les perſonnes de voſtre étage doivent s'attendre de mourir ſans Comette, auſſi-bien que beaucoup d'autres qui vous reſſemblent, dont la Nature ſans le ſçavoir, accouche tous les jours en dor-

mant. On m'a rapporté de plusieurs endroits que vous vous vantiez que j'avois fait dessein de vous assassiner : Helas ! mon grand Amy , me croyez-vous si fol d'entreprendre l'impossible ? Hé de grace, par où frapper un homme pour le tuer subitement, qui n'a ny cœur ny cervelle. Je veux mourir si la façon dont vous vivez impenetrable aux injures , ne fait croire que vous avez pris à tâche d'essayer combien un homme sans cœur peut durer naturellement. Ces reflexions estoient assez considerables pour m'obliger à vous faire sentir ce que pese un tricot ; mais cette longue suite de vos Ancestres , dont vous prônez l'antiquité m'ont retenu le bras. J'y trouve mesme quelque apparence, depuis qu'un fameux Genealogiste m'a fait voir aussi clair que le jour que tous vos Titres de Noblesse furent perdus dans le Deluge, & qu'il m'a prouvé que vous estes Gentilhomme avec autant d'évidence , que le prouva ce Villageois au Roy François I. quand il luy dit que Noé avoit eu trois fils dans l'Arche , & qu'il n'estoit pas certain duquel il estoit sorty. Mais sans cela mesme je me serois toûjours bien douté que vous estes de bonne Maison, puisque personne ne peut nier que la vostre ne soit une

des plus neuves de ce Royaume. Ainſi quand les Blaſonneurs de ce Siecle s'en devroient ſcandaliſer, prenez des Armes ; & ſi vous m'en croyez vous vous donnerez celles-cy : Vous porterez de gueules, à deux feſſes chargées de cloux ſans nombre, à la vilenie en cœur, & un bâton briſé ſur le chef. Toutefois comme on ne remplit l'Eſcu du Roturier, qu'on veut annoblir, qu'aprés le fait d'armes qui l'en a rendu digne, je vous attends où ce Laquais vous conduira, afin que ſelon les proüeſſes de Chevalerie que vous aurez faites, je vous chauſſe les eſperons : Vous ne devez pas craindre d'y tomber pour victime ; car ſi le ſort vous attend en quelque lieu, c'eſt plûtoſt à l'étable qu'au lit d'honneur, ou ſur la bréche d'une muraille ; Et pour moy qui me connois un peu en phiſionomie, je vous engage ma parole, que voſtre deſtinée n'eſt pas de mourir ſur le pré, ou bien ce ſera pour avoir trop mangé de foin. Conſultez pourtant là deſſus toutes les puiſſances de voſtre ame, afin que je m'arme viſte d'une épée, ou de ce qu'en François on apelle un baſton.

Fin des Lettres Satyriques.



D'VN SONGE.

LETTRE XX.

MONSIEUR,

Cette viſion de Quevedo, que nous leûmes hier enſemble, laiſſa de ſi fortes impreſſions en ma penſée du plaiſant Tableau qu'il dépeint, que certe nuit, je me ſuis trouvé en ſonge aux Enfers, mais ces Enfers là m'ont parû bien diferens du nôtre; leur diverſité m'a fait croire que c'étoient les Champs Eliſées; & en effet je n'eus pas avancé fort peu de chemin, que je reconnus l'Averne, comme les Grecs & les Romains l'ont décrite : I'y vis l'Acheron, le Fleuve de l'Oubly, le vigilant Cerbere, les Gorgones, les Furies & les Parques, Ixion ſur la roüe, Titie devoré par un Vautour, & beaucoup d'autres choſes, qui ſont plus au long dans la Mithologie. Ayant paſſé plus avant, je rencontray force gens veſtus à la Greque & à la Romaine, dont les uns parloient Grec, & les autres Latin, & j'en appreerceu d'autres occupez

à les conduire dans de divers appartemens. Ils me ſemblerent tous fort ſociables, c'eſt pourquoy je me mêlé à leur compagnie ; Il me ſouvient que j'en accoſtay un, & qu'aprés quelques autres diſcours, luy ayant fait ſçavoir que j'eſtois Etranger, il me répondit que j'eſtois donc venu à la bonne heure, parce qu'on changeoit ce jour-là de Maiſon tous les Morts qui s'étoient plaints d'avoir eſté mal aſſociez, & que ſi j'eſtois curieux, je pouvois m'en donner le plaiſir. Il me tendit enſuite la main fort courtoiſement, je luy prêtay la mienne ; & nous allons, continua-t'il, dans la Salle où l'on ordonne des départemens de ceux qui ſe veulent quitter pour ſe loger avec d'autres : Nous aurons le plaiſir de voir à noſtre aiſe, & ſans nous laſſer, comme chacun s'y prendra pour faire ſa cauſe bonne. Nous marchâmes donc enſemble juſqu'au lieu, où enfin nous arrivâmes ; Mon Conducteur me donna place auprés de luy, & par bonheur elle ſe rencontra ſi proche de la Chaire du Juge, que nous oüîmes intelligiblement les querelles de toutes les Parties. A meſure donc qu'ils ſortoient de leur ancienne demeure, je remarquay qu'on les plaçoit, ſi je ne me trompe, non pas comme vous penſeriez,

les Roys toûjours avec les Roys, mais bien ſouvent des Roys avec des Paſtres, des Philoſophes avec des Villageois, de belles perſonnes avec d'autres fort laides, & des vieux avec des jeunes, Mais pour commencer, j'apperceus Pythagore tres-ennuyé de ſa compagnie ; c'eſtoit une Trouppe de Comediens, qui par leur caquet continuel, le détournoient de ſes hautes ſpeculations. Le Juge qui préſidoit luy dit, que l'eſtimant homme de grande memoire, puis qu'aprés pour le moins quinze cens ans, il s'eſtoit ſouvenu d'avoir eſté au ſiege de Troye, on l'avoit apparié avec des perſonnages qui n'en ſont pas dépourveus : Ho, ſi ce n'eſt, s'écria-t'il, qu'à cauſe de cela que vous me logez avec ces Baſteleurs, vous me pouvez mettre indifferemment avec tous les autres Morts ; car il n'y a ceans preſque pas un Deffunt (ſi vous en voulez croire ſon Epitaphe) qui ne ſoit d'heureuſe memoire. Puis donc qu'ils ne ſont pas les ſeuls avec qui je ſympathiſe en memoire pour Dieu, delivrez-moy du caquet importun de ces Roys & de ces Reynes, dont le regne ne dure que deux heures. La juſtice de ſes raiſons entenduës, je ſçay bien qu'on le fit marcher ailleurs ; mais il ne me ſouvient pas où

Ariſtote, Pline, Elian, & beaucoup d'autres Naturaliſtes, furent mis, parce qu'ils ont connu les bêtes, avec les Maures; & le Peintre Zeuxis fut pareillement logé avec eux, pource que ſon Tableau de raiſins, que les Oyſeaux venoient bequeter, l'a convaincu d'en avoir abuſé. Dioſcoride ne demandoit pas mieux que d'eſtre planté avec des Lorrains, diſant qu'il s'acorderoit bien avec eux, pource qu'il connoiſſoit parfaitement le naturel des ſimples, mais on s'aviſa de l'envoyer vers les Filles de Delias, à la charge de leur apprendre à diſcerner la vertu des herbes mieux qu'elles ne firent, quand elles voulurent rajeunir leur Pere. Raimond-Lule, qui juroit d'avoir rendu l'or potable, fut placé avec certains riches Yvrognes qui avoient fait la meſme choſe. Lucain que Neron fit tuer pour la jalouſie qu'il conceut de ſon Poëme, des Guerres de Pharſale, s'aſſocia de quelques petits Enfans que les vers ont fait mourir. Il écheut à Virgile l'appartement des Maquereaux; pour avoir débauché Didon, qui ſans luy eût eſté une Dame fort ſage. Ovide & Acteon, criminels par hazard, furent logez enſemble comme gens qu'avoit rendus miſerables le mal des yeux; Ils choiſirent pour

retraitte un logement fort obſcur, d'autant, diſoient-ils, qu'ils craignoient de trop voir. Je vis loger Orphée avec les Chantres du Pont-neuf, pource qu'ils ont ſceu l'un & l'autre attirer les bêtes. Eſope & Apulée ne firent qu'un ménage, à cauſe de la conformité de leurs miracles; car Eſope d'un Aſne a fait un Homme, en le faiſant parler, & Apulée d'un Homme a fait un Aſne, en le faiſant braire. Romulus ſe rangea avec des Fauconniers, pource qu'il a dreſſé des Oyſeaux à voler, non pas une Perdrix, mais l'Empire de Rome. On parloit de metre Ceſar avec les bons Joüeurs, j'en demandé la cauſe, & l'on me répondit que d'un ſeul coup de dez, qu'il jetta ſur le Rubicon, il avoit gagné l'Empire du monde: Toutefois il fut trouvé plus à propos de ſouler ſon orgueil, le rangeant avec des Eſclaves, qu'on eſtimoit jadis avoir des caracteres pour courir; Vous pourrez, luy cria le Maiſtre des Ceremonies, eſſayer encore une fois voſtre *veni, vidi, vici*. On mit Brutus avec ceux qui ont monté ſur l'Ours, parce qu'il n'a point eu peur des Eſprits. Caſſius à qui ſa mauvaiſe veuë cauſa la mort, avec les Femmes groſſes qui ont la veuë dangereuſe. Caligula voulut eſtre mis dans un

appartement plus magnifique que celuy de Darius, comme ayant couru des avantures incomparablement plus glorieuſes; Car, dit-il, moy Caligula, j'ay fait mon Cheval Empereur, & Darius a eſté fait Empereur par le ſien. Neron parut en ſuitte, on l'aſſocia d'une compagnie de Baſteleurs pour ſe perfectionner; on l'eût bien attelé avec Timon l'ennemy des hommes, mais on craignoit que ſi quelque jour la Nature ſimpatiſant à leurs ſouhaits, ne faiſoit qu'une teſte de tout le Genre humain, il n'y eut diſpute entr'eux à qui la couperoit. Je vis le Roy Numa preſenter un Placet, à ce qu'on luy octroyât d'établir ſon domicile en la maiſon d'un certain fameux Hydraulique, qui avoit jadis fait faire des miracles à l'eau, comme eſtant auſſi capable que l'autre, puis qu'il avoit fait parler la Fontaine Egerie, & l'avoit renduë ſi clair-voyante en matiere d'eſtat, qu'au lieu qu'un autre Ingenieur l'auroit conduite, il s'en laiſſoit conduire. Nabuchodonoſor fut livré entre les mains d'un Charlatan qui ſe promettoit de gagner beaucoup à le montrer, parce qu'on n'avoit point encore jamais veu de tels Animaux. Patrocle s'eſtomaqua de ſe voir aſſorty avec des gens gueris de maux incurables; mais il ſe

paya de raiſon, quand on luy eut appris que c'eſtoit à cauſe qu'il avoit comme eux trompé la Mort. Jaſon demeura fort décontenancé de ſe trouver au milieu d'une Cohuë de Courtiſans d'Eſpagne, pource qu'il n'entendoit pas leur langue, car il ne pût s'imaginer ce qu'on vouloit dire, quand on luy prêcha que toutes les entrepriſes de ces Chevaliers en herbe, auſſi bien que les ſiennes, n'avoient buté qu'à la Toiſon : Conſiderez ce que c'eſt de s'appliquer à la lecture des choſes fabuleuſes dans un âge, dont la foibleſſe accompagne de foy toutes ſes connoiſſances. Je n'ay rien parcouru dans la Fable des Payens qui ne repaſſaſt tumultuairemennt à ma fantaiſie. Il me ſemble que je vis ranger Jupiter avec les foux, ſur ce que Momus avoit repreſenté qu'il avoit un coup de hache ; Jupiter offenſé, demanda, ce me ſemble, à ce bouffon quel coup de hache il entendoit ; c'eſt celuy-là, répondit le plaiſant, dont Vulcain de ſa grace vous fendit le cerveau pour vous faire accoucher de Minerve. Le vieil Saturne qui n'y entendoit point de fineſſe, receut ſans murmurer la compagnie d'une trouppe de Faucheurs, à cauſe de la conformité du Sceptre. On obligea Phebus à ſuivre quelques experi-

mentez Joüeurs de palet, avec défense de les abandonner tant qu'il auroit appris à ne plus prendre la teste de son amy pour un but. J'oüis, ce me semble, commander à Siziphe, d'accoster des Casseurs de grez qui estoient là, pour se défaire de sa Roche entre leurs mains. Je ne sçay pas s'il obeit, parce que la curiosité détourna ma veuë sur Thetis, qui disputoit pour choisir un associé; on la mit à la rangette, à costé d'un certain Hypocondre, qui pensant estre de brique ne vouloit pas boire de peur de se détremper; car comme si elle eût autrefois apprehendé la mesme chose, elle n'osa pour immortaliser entierement son fils Achille, luy tremper dans l'Ocean le talon qu'elle tenoit. Hecate se fourra dans la presse pour joindre la Mere de Gargantua; car, disoit-elle, si j'ay trois faces, celle-cy en a une si large, qu'elle en vaut bien trois. On proposa de loger Io avec Popée la Femme de Neron pour certaines raisons dont je ne me souviens pas; cette Princesse en fut contente, à la charge que l'autre se garderoit de ruer, dautant qu'elle craignoit les coups de pieds. Dedale, ce grand Artisan ne fit aucune resistance, encore qu'on luy donnât pour Confreres, des Sergens, des Greffiers, des Procureurs, &

autres gens de Cornet, parce qu'il oüit dire que c'eſtoient des perſonnes, qui comme luy, voloient pour ſe ſauver ; & leſquels veu le temps, auroient eſté contraints, s'ils n'euſſent joüé de la Harpe, de joüer de la Vielle. Dalila Maiſtreſſe de Samſon fut miſe avec les Chauves, à cauſe qu'on craignoit que la logeant avec d'autres elle ne les prit aux cheveux, comme Samſon. Porcie fut rangée avec des malades de pâle couleur, les Juges d'Enfer l'en ſoûpçonnant atteinte, depuis qu'elle avoit avalé des charbons. Iocaſte & Semiramis ne firent qu'un ménage, pource qu'elles avoient eſté l'une & l'autre Meres & Femmes de leurs fils, & groſſes deux fois d'un meſme enfant. Je vis tout le monde bien empêché pour accompagner Arthemiſe, les uns la vouloient rejoindre à ſon Mary, à cauſe de leur amour tant vantée, les autres la porter à l'Hoſpital des Femmes enceintes, alleguant que d'avaler de la cendre, comme elle avoit fait, eſtoit une envie de Femme groſſe ; Mais elle appaiſa tous leurs contraſtes, ſe logeant d'elle meſme avec des Blanchiſſeuſes qu'elle apperceut : A la charge, leur cria-t'elle, que pour la peine de vous aider à vos leſcives, j'auray les cendres à ma diſpoſition. Theſée demandoit

doit de loger avec des Tisserans, se promettant de leur apprendre à conduire le fil. Percée le Brave d'Andromede, se trouvoit également bien avec tous les Instituteurs d'Ordres, parce qu'ils ont tous, comme luy, défendu les Femmes. Neron pour la place duquel il avoit esté tant debattu, choisit enfin de luy-mesme l'appartement d'Erostrate, ce fameux incensé, qui brûla le Temple de Diane; Car je suis, dit cét Empereur en marchant, personne qui aime autant que luy à me chauffer de gros bois. Juvenal, Perse, Horace, Martial, & presque tous les Epigrammatistes, & Satyriques, furent envoyez au Manége avec les Escuyers d'Academie, pource qu'ils ont reputation d'avoir sceu bien piquer. On mit pareillement avec ces Poëtes force Espingliers, Esguilletiers, Fourbisseurs, & autres dont la besogne, ainsi que les ouvrages ne valent rien sans pointes. Le Duc de Clarance qui se noya volontairement dans un tonneau de Malvoisie, alloit cherchant Diogene, sur l'esperance d'avoir pour giste la moitié de son tonneau; mais comme il ne se rencontra pas, & qu'on apperceut le grand Socrate qui n'estoit pas encore attelé; Voicy justement vostre fait, luy dit-on, car vous

& ce Philoſophe eſtes tous deux morts de trop boire. Socrate fit une profonde reverence à ſes Juges & leur montra du doigt le vieil Heraclite, qui attendoit un Collegue; on donna ordre aux Heros de Roman de l'emmener avec eux: C'eſt un perſonnage (leur dit le Fourrier qui les appaíia) dont vous aurez toute ſorte de contentement; il a un cœur de chair, vous ne luy raconterez point vos avantures, comme c'eſt entre vous une choſe inévitable, ſans luy tirer des larmes, car il n'eſt pas moins que vous tendre à pleurer. Euridice prit la main d'Achille: Marchons, luy dit-elle, marchons, auſſi bien ne nous ſçauroit-on mieux aſſortir, puis que nous avons tous deux l'ame au talon. Je vis placer Curtius ce fameux Romain, qui ſe precipita dans un Gouffre pour ſauver Rome, avec un certain Brutal qui s'eſtoit fait tuer en protegeant une Femme débauchée. Je m'étonnay auſſi de voir aſſortir des perſonnes ſi diſſemblables; mais on me répondit qu'ils eſtoient tous deux morts pour la choſe publique. Enſuite on aſſocia Icare avec Promethée, pour avoir eſté l'un & l'autre trop aſpres à voler. Echo fut logée avec nos Autheurs modernes, dautant qu'ils ne diſent, comme elle, que ce que

les autres ont dit. Le Triumvirat de Rome, avec celuy d'Enfer, c'eſt à dire Antoine, Auguſte & Lepide, avec Radamante, Eaque & Minos, ſur ce qu'on repreſenta que ceux-là, de meſme que ceux-cy, avoient eſté Juges de mort. On penſa mettre Flamel, qui ſe vantoit d'avoir la pierre, avec les defunts de cette maladie; mais il s'en offenſa, criant que la ſienne eſtoit la Pierre Philoſophale, & qu'il y avoit une difference preſque infinie entre les vertus de ces deux ſortes de Pierres; car les Graveleux, continua-t'il, ne ſont tourmentez de la leur, qu'aprés qu'elle eſt formée, au contraire de nous qui n'en ſommes travaillez que durant ſa conception, outre que nous ne nous faiſons jamais tailler de la noſtre: Ses raiſons oüies, on l'envoya trouver Joſué, parce que quelques-uns ſe vanterent d'avoir auſſi bien que luy fixé le Soleil. Quantité d'autres Chymiſtes ſuivoient celuy-cy avec grand reſpect, & recueilloient comme des Oracles, des ſottiſes qu'il leur debitoit, dans leſquelles ces pauvres foux s'imaginoient eſtre enveloppé le ſecret du grand Oeuvre. On les mypartit, les uns avec des Charbonniers, comme gens de fourneau; les autres avec ceux qui ont donné des ſoufflets aux Prin-

ces. On mit Hecube avec Cerbere, pour augmenter le nombre des Portiers Infernaux ; Elle aboya fort contre les Marêchaux des Logis à cause de cét affront; mais on la satisfit, luy remontrant qu'elle estoit un Monstre à trois testes, aussi bien que l'autre, puis que comme Chienne elle en avoit une, comme Femme deux, & qu'un & deux faisoient trois. Je me souviens qu'on en mit quelques-uns à part, entre lesquels fut Midas, pource qu'il est le seul au monde qui se soit plaint d'avoir esté trop riche. Phocion fut de mesme separé des autres, s'estant trouvé le seul qui jamais ait donné de l'argent pour mourir; Et Pigmalion pareillement ne fut associé de personne, à cause qu'il n'y a jamais eu que luy qui ait épousé une Femme muette. Aprés cette distribution, par laquelle chacun fut mis dans sa chacuniere, les Images de mon Songe n'estant plus si distinctes, ne me laisserent appercevoir que des peintures generales ; Par exemple je vis le Corps entier des Filoux s'associer avec les Chasseurs d'aujourd'huy, pource qu'ils tirent en volant. Nos Autheurs de Roman, avec Esculape, pource qu'ils font en un moment des cures miraculeuses. Les Bourreaux avec les Medecins, à cause qu'ils

ſont payez pour tuer. Une grande Troupe de Tireurs d'armes, demandoient auſſi d'eſtre logez avec Meſſieurs de la Faculté, parce que l'Art d'Eſcrime leur donne, auſſi bien qu'à eux, la connoiſſance de la tierce & de la quarte; mais on les mit avec les Cordonniers, dautant que la perfection du mêtier conſiſte à bien faire une botte. Parmy le vacarme confus d'une quantité de mécontens, je diſtinguay la voix de Bouteville qui fulminoit de ce que tout le monde refuſoit ſa compagnie : Mais ſa colere ne luy ſervit de rien, perſonne ne l'oſoit acoſter, de peur de prendre querelle. Cét homme portoit la ſolitude avec luy, & je vis l'heure qu'il alloit eſtre reduit à ſe faire Hermite, s'il ne ſe fut enfin accommodé avec les Grammairiens Grecs, qui ont inventé le Duel. Un Operateur qui diſtribuoit les remedes, augmentoit la preſſe, à cauſe du grand nombre de Sots dont il eſtoit environné; Pluſieurs le conſultoient, & j'apperceus entr'autres la Femme d'Orphée qui demandoit un Cataplaſme pour la demangeaiſon des Yeux. Priam vint auſſi luy demander de l'onguent pour la brûlure, mais l'Operateur n'en eut pas aſſez, car la Ville de ce pauvre Prince eſtoit toute brûlée. Je vis là quan-

tité d'Advocats condamnez au feu, afin qu'ils viſſent clair à certaines affaires trop obſcures. Quant aux Sages, ils furent mis avec les Architectes, comme gens qui doivent uſer en toutes choſes de regle & de compas. Il ne fut jamais poſſible de ſeparer les Furies des Eſpiciers, tant elles avoient peur de manquer de flambeaux. Je fus bien étonné de rencontrer Tibere, lequel en attendant qu'on le plaçaſt ſe repoſoit couché ſur des cailloux : Je luy demanday s'il ne repoſeroit pas mieux ſur un lit ; Hé je crandrois, me repliqua-t'il, que la chaleur de la plume ne me cauſaſt quelque choſe de pire que la pierre. Sur ces entrefaites, Agrippine la Mere de Neron, le conjura de la vanger, de ce que Seneque avoit publié qu'elle avoit eu quatre enfans depuis ſon mariage ; Elle paroiſſoit furieuſe & toute hors de ſoy, mais Neron l'appaiſa par ces paroles. Madame, il ne faut croire d'un médiſant que la moitié de ce qu'il dit. Les Parques ſe contenterent de demeurer avec des pauvres Villageoiſes, qui nourriſſent leurs Marys de leurs Quenoüilles, quand on leur euſt appris, qu'auſſi bien qu'elles, ces Paiſanes avoient filé la vie des hommes. Il vint là certains Batteurs en Grange, & parce qu'ils man-

quoient de fleau, on leur fit prendre Attila pour s'en ſervir à faute d'autres. Les Effrontez s'aſſocierent des Gardeurs de Lions, afin d'apprendre d'eux à ne point changer de couleur. J'en aurois encore bien veu d'autres, ſi onze heures qui ſonnerent à ma Montre, ne m'euſſent éveillé & rappellé dans ma memoire, qu'à toute heure de jour & de nuit, je ſuis & ſeray juſqu'au dernier ſomme,

MONSIEUR,

Voſtre tres-affectionné Serviteur.

CONTRE

LES FRONDEURS.

Le Lecteur doit eſtre averty, que cette Lettre fut envoyée pendant le Siege de Paris, & durant la plus violente animoſité des Peuples contre Monſeigneur le Cardinal : On ne s'étonnera donc pas d'y voir des choſes un peu moins ajuſtées à l'eſtat preſent des Affaires, qui ont beaucoup changé depuis ce temps-là.

A MONSIEVR D. L. L. V.

LETTRE XXI.

MONSIEUR,

Il eſt vray je ſuis Mazarin, ce n'eſt

ny la crainte, ny l'esperance qui me le font dire avec tant d'ingenuité, c'est le plaisir que me donne une verité quand je la prononce. J'aime à la faire éclater, sinon autant que je le puis, du moins autant que je l'ose; & suis tellement anthipatique avec son adversaire, que pour donner un juste démenty, je reviendrois de bon cœur de l'autre monde. La Nature s'est si peu souciée de me faire bon Courtisan, qu'elle ne m'a donné qu'une langue pour mon cœur & pour ma fortune. Si j'avois brigué les applaudissemens de Paris, ou pretendu à la reputation d'éloquent, j'aurois écrit en faveur de la Fronde, à cause qu'il n'y a rien qu'on persuade plus aisément au Peuple, que ce qu'il est bien aisé de croire: Mais comme il n'y a rien aussi qui marque davantage une ame vulgaire, que de penser comme le vulgaire, je fais tout mon possible pour resister à la rapidité du torrent, & ne me pas laisser emporter à la foule; Et pour commencer, je vous declare encore une fois que je suis Mazarin: Je ne suis pourtant pas si déraisonnable, que je ne vous veüille apprendre la cause pourquoy je me suis rangé de vostre party. Vous sçaurez donc que c'est parce que je l'ay trouvé le plus juste, & parce qu'il est vray

que

que rien ne nous peut diſpenſer de l'obeïſſance que nous devons à noſtre legitime Souverain ; car bien que les Frondeurs nous en jettent des pierres, je pretends les refronder contr'eux ſi vertement, que je les délogeray de tous les endroits, où leur calomnie a ſait fort contre ſon Eminence. Les premiers coups qu'ont en vain tenté les Poëtes du Pont-neuf (contre la reputation de ce grand Homme) ont eſté d'alleguer qu'il eſtoit Italien : A cela je réponds (non point à ces Heros de papier broüillard, mais aux perſonnes raiſonnables qui meritent d'eſtre deſabuſées) qu'un honneſte homme n'eſt ny François, ny Alemand, ny Eſpagnol ; il eſt Citoyen du Monde, & ſa Patrie eſt par tout ; Mais je veux que Monſieur le Cardinal ſoit Etranger, ne luy ſommes nous pas d'autant plus obligez, de ce qu'il abandonne ſes Dieux domeſtiques pour défendre les noſtres ? Et puis quand il ſeroit naturel Sicilien, comme ils le croyent, ce n'eſt pas à dire pour cela qu'il ſoit vaſſal du Roy d'Eſpagne ; car l'Hiſtoire eſt témoin que nos Lys ont plus de droit à la ſouveraineté de cét Eſtat, que les Châteaux de Caſtille.

Mais ils ſont tres-mal informez de ſon berceau ; car encore que la Maiſon des

Mazarins fût originaire de Sicile, Monsieur le Cardinal est né dans Rome; Et puis qu'il est Citoyen d'une Ville neutre, il a pû par consequent s'attacher aux interests de la Nation qu'il a voulu choisir: On sçait bien que le Peuple à Rome, & les Nobles & les Cardinaux, s'attachent ainsi à la protection particuliere, ou d'un Roy, ou d'un Prince, ou d'une Republique: Il y en a qui tiennent pour la France, d'autres pour l'Espagne, d'autres pour d'autres Souverains, & son Eminence embrassant le bon droit de nostre cause, a voulu suivre l'exemple de Dieu, qui se range toûjours du party le plus juste. Certes l'heureux succez de nos Armes a bien fait voir & l'excellence de son choix, & la justice de nostre cause; & nostre Estat agrandy sous son Ministere, a bien témoigné qu'en sa faveur le Ciel avoit fait sa querelle de la nostre: Aussi presque tous ceux qui ont demandé sa sortie, se sont depuis trouvez Pensionnaires des Ennemis de cette Couronne; & la gloire des belles actions de nostre grand Cardinal, qui multiplie ses rayons, ont bien fait voir que son éclat leur faisant mal aux yeux, ils ont imité les Loups de la Fable, qui promettoient aux Brebis de les laisser en paix, pourveu qu'elles éloignas-

ſent le Chien de leur Bergerie.

Enfin ces Reformateurs d'Eſtat, qui couvrent leurs noirs deſſeins ſous le maſque du bien public, n'ont autre choſe à rechanter, ſinon que Monſieur le Cardinal eſt Italien. Oüy; mais dequoy ſe peuvent-ils plaindre, il n'avance que des François, & ceux dont la grandeur ne ſçauroit faire d'ombre. Il n'a fait aucune Creature, & nous voyons à la Cour trente Seigneurs Italiens de fort grande Maiſon, dont les uns attirez par la proximité de Sang avec luy, les autres par ſa renommée ſont icy depuis dix ans à ſe morfondre, dautant qu'il ne les a pas jugez utiles au ſervice du Roy. Cependant quelque ſageſſe qu'il employe à la conduite du Gouvernement, elle déplaiſt à nos Politiques Bourgeois; ils décrient ſon Miniſtere, mais ce n'eſt pas d'aujourd'huy que les malheureux imputent à la bonne fortune des autres, les mauvais offices de la leur. Dans le chagrin qui les ronge, ils ſe plaindroient de n'avoir pas dequoy ſe plaindre: parce que ſon Eminence n'a point fait de Creatures, ils l'appellent ingrat; s'il en euſt fait, ils l'auroient accuſé d'ambition. A cauſe qu'il a pouſſé nos Frontieres en Italie, il eſt traître à ſon Païs; & s'il n'euſt point porté nos

Armes de ce costé-là, il se seroit entendu contre nous avec ses Compatriotes : Enfin de quelque biais qu'on avance la gloire de ce Royaume, son Eminence aura toûjours grand tort, à moins qu'elle ne fasse ses envieux assez grands pour ne luy plus porter d'envie. Que le feu des calomnies pousse donc tant qu'il voudra sa violence cõtre elle, sa reputation est un Rocher au milieu des flots, que la tempête lave au lieu d'ébranler ; & cette mesme force qui le rend capable de supporter le faix d'un Empire, ne l'abandonnera pas quand il sera question de supporter des injures.

La seconde batterie dressée contre luy, attaque sa naissance : Hé quoy ! sommes nous obligez d'instruire des ignorans volontaires ? leur devons-nous apprendre, à cause qu'ils font semblant de ne le pas sçavoir, que la Famille des Mazarins, de laquelle est sorty le Pere de Monsieur le Cardinal, est non seulement des plus Nobles, mais encore des mieux alliées de toute l'Italie, & que les armes de son illustre race, sont des plus anciennes entre toutes celles dont la vieille Rome a conservé le nom ? L'ignorance des sots auroit un grand privilege, si nous estions obligez d'écouter patiemment le rebours de toutes les ve-

ritez qui ne ſont pas de ſa connoiſſance.

Le Peuple de la Place Maubert & des Halles, ne veut pas tomber d'accord de ces veritez qui ſont manifeſtes ; mais ce Peuple ne ſeroit pas de la lie, s'il pouvoit eſtre ſainement informé de quelque choſe ; outre que c'eſt la coûtume, quand il apperçoit des vertus élevées d'une hauteur où ſa baſſeſſe ne peut atteindre, de s'en vanger à force d'en médire. Quoy que Monſieur le Cardinal de Richelieu fût tres-connu, qu'il ſortît d'une des plus anciennes Maiſons du Poictou, qu'il touchât de parenté aux Seigneurs François de la plus grande marque, & que nos Princes meſmes partageaſſent avec luy le Sang de leurs Ayeuls, ſa Nobleſſe ne laiſſa pas de luy eſtre conteſtée. De ſemblables contes ne tariſſent jamais dans la bouche des Seditieux, qui cherchent par tout un pretexte de refuſer l'obeïſſance qu'ils doivent à ceux que le Ciel leur a donnez pour Maiſtres.

Ils le pourſuivent encore, & l'accuſent d'avoir protegé les Cardinaux Barberins. Euſt-il eſté honorable à la France d'abandonner des perſonnes ſacrées qui reclament ſon ſecours ? Les Neveux d'un Pape, qui avoit eſté durant tout ſon Regne le fidele Amy de la France. Les autres Nations

n'auroient-elles pas attribué ce délaissement à l'impuissance de les maintenir ? Et ce témoignage de foiblesse n'auroit-il pas porté grand coup à Sa Majesté Tres-Chrestienne, de qui l'Empire se soûtient autant sur sa reputation que sur sa force.

Quand nos Calomniateurs se sentent pressez en cét endroit, ils changent de terrain, & crient qu'il a fait sur les Peuples des extorsions épouvantables. Pour moy, je ne sçay pas si la Canaille entretient des intelligences dans les Royaumes étrangers, qui l'informent plus au vray du maniement des Finances, que n'en sont instruits le Conseil, l'Espagne & la Chambre des Comptes : Je sçay bien que la Cour de Parlement de Paris, qui l'accusoit du transport ou du mauvais employ de tant de comptans, aprés avoir examiné dans un si long loisir les Traittez & les Negociations de Cantarini, ne luy a pas mesme imputé la diversion d'un quart d'écu ; & je pense que ses ennemis n'eussent pas oublié de le charger de Peculat, s'il s'en fût trouvé convaincu, plûtost que de faux crimes, dont ils ont en vain essayé de le noircir manque de veritables. Outre cela le Royaume est-il chargé d'aucun impost, qui ne fut étably dés l'autre Regne ? Encore il me semble

qu'on ne les exige point avec tant de rigueur qu'il ſe pratiquoit alors, quoy que le fonds avancé par les Traittans euſt eſté conſommé dés le vivant de Monſieur le Cardinal de Richelieu, & qu'il ne faille pas laiſſer maintenant de continuer la Guerre contre les meſmes Ennemis; Croyent-ils donc qu'avec des feüilles de Chêne, on paye cinq ou ſix Armées? Qu'on leve toutes les Campagnes de nouveaux Gens de Guerre? Qu'on entretienne les correſpondances qu'il faut avoir & dedans & dehors? Qu'on faſſe revolter des Provinces & des Royaumes entiers contre nos Ennemis? Enfin qu'un ſeul Miniſtre domine au ſort de tous les Potentats de la Terre, ſans de prodigieuſes ſommes d'argent, qui ſeules ſont capables de nous acheter la Paix? Oüy, car Monſieur le Drapier ſe figure qu'il en va du Gouvernement d'une Monarchie, comme des gages d'une Chambriere, ou de la penſion de ſon fils Pierrot.

Ils ajoûtent à leurs ridicules contes & hors de ſaiſon, que les choſes ont reüſſy tres-ſouvent au rebours de ce qu'il avoit conſeillé. Je le croy, car il eſt maiſtre de ſon raiſonnement, non pas des caprices de la Fortune. Nous voyons ſi ſouvent de bons ſuccez authoriſer de mauvaiſes con-

duites ; & je m'étonnerois bien davantage, qu'à travers les tenebres de l'avenir un homme pût avec les yeux de ſa penſée, fixer un ordre aux evenemens hazardeux, & par ſon attention conduire les aleures de la fatalité.

Quand ces Cauſeurs ont eſté repouſſez à cette attaque, ils luy reprochent un Palais qu'il a fait bâtir à Rome ; mais qu'ils apprennent qu'en cette Cour là le moindre des Cardinaux y a le ſien. Eſtant Cardinal François, la Pompe d'un Palais dans Rome, tourne à la gloire de la France, comme ſa baſſeſſe iroit dans l'eſprit des Italiens à la honte de noſtre Nation. Il y a eu de nos Roys (je dis des plus auguſtes) qui ont fourny liberalement à des Cardinaux des ſommes tres-conſiderables pour bâtir leurs Palais, à condition que ſur le Portail ils feroient arborer nos Fleurs de Lys ; & malgré tant de motifs ſpecieux un miſerable petit Mercier en roulant ſes Rubans, ne trouve pas à propos que Monſieur le Cardinal faſſe bâtir à ſes dépens une Maiſon.

La Canaille murmure encore, & crie qu'il n'a aucun lieu de retraite, ſi la France l'abandonnoit. Hé ! quoy donc, Meſſieurs les aveugles, à cauſe que pour vous prote-

ger & conſerver, il s'eſt fait des ennemis par toute la terre, c'eſt un homme deteſtable & abominable, & vous le jugez indigne de pardon. Sa faute en effet n'eſt pas pardonnable, d'avoir ſi fidellement ſervy des Ingrats; Et Dieu qui le vouloit donner en exemple, à ceux qui s'expoſent pour le Peuple, a permis que s'eſtant comporté auſſi genereuſement que Phocion, Pericles & Socrate, il ait rencontré d'auſſi méchans Citoyens, que ceux qui condamnerent jadis ces grands Hommes.

On le blâme enſuite de ce qu'il a refuſé la Paix, & ma Blanchiſſeuſe m'a juré que l'Eſpagne l'offroit à des conditions tres-utiles & tres-honorables pour ce Royaume. J'exhorte les Sages qui ne doivent pas juger ſur des aparences de ſe reſſouvenir que le temps auquel nos Plenipotentiaires ont refuſé de la conclure, eſt lors que commencerent les plus violens accez de la revolte de Naples, & que la Fortune ſembloit alors nous offrir la reſtitution d'un Eſtat qui nous appartient. Il eût eſté contre toutes les regles de la Prudence humaine, d'en negliger la conquête qui nous eſtoit comme aſſurée; outre que le Roy Catholique ayant toûjours inſiſté que nous abandonnaſſions les intereſts du Roy de Portugal, il ne nous eſtoit pas li-

cite (à moins de passer pour la plus perfide des Nations) de signer la Paix, sans qu'il fut compris dans le Traitté, puis qu'il n'avoit hazardé que sur nostre parole de remettre la Couronne sur la teste de sa Race.

Mais voicy le dernier choc & le plus violent dont ils pretendent obscurcir la splendeur de sa gloire. Il est, disent-ils, autheur du Siege de Paris. Je leur réponds en premier lieu, qu'il l'a dû conseiller, la Reyne Regente ayant esté avertie de plusieurs complots qui se brassoient contre la personne du Roy. Cependant le bruit mesme commun tombe d'accord qu'il n'a pas esté le premier à prester sa voix pour la resolution de cette entreprise, & qu'au contraire on l'a toûjours blâmé d'avoir pris des voyes trop panchées à la douceur. De plus pourquoy vouloir qu'il ait ordonné luy seul l'enlevement de nostre jeune Monarque ? Les gens du mêtier sçavent qu'il n'est pas seul dans le Conseil, & qu'il n'y porte son opinion que comme un autre. Bien loin donc d'avoir esté le seul autheur de ce dessein, il n'a pas mesme souffert qu'on executât contre la Ville les choses qui sans doute eussent hâté sa reduction, parce qu'elles semblerent à son naturel humain un peu trop cruelles; Et si les Pari-

ſiens me demandent quelles ſont ces choſes, je leur feray connoiſtre qu'il pouvoit par exemple avec beaucoup de juſtice, faire punir de mort les Priſonniers de Guerre en qualité de traîtres & de rebelles à leur Roy : Il pouvoit d'ailleurs en une nuit, s'il l'eut voulu avec l'intelligence qu'il avoit au dedans, faire ſaccager & brûler les Fauxbourgs, qui n'eſtoient que fort foiblement gardez ; chaſſer les fuyars dans la Ville pour l'affamer, ou bien les paſſer au fil de l'épée, à l'exemple d'Henry IV. qui fit des Veuves en moins d'un jour de la moitié des Femmes de Paris, & diminuer par cette ſaignée la fiévre des Habitans : Mais au lieu de ces actes d'hoſtilité, il défendit meſme d'abbattre les Moulins qui ſont autour de la Ville, quoy qu'il ſceût que par leur moyen elle recevoit continuellement force bleds ; & encore qu'il euſt avis de toutes les marches de leurs Gens de guerre, il faiſoit ſouvent détourner les Trouppes Royales des routes de nos Convoys, pour n'eſtre point obligé de nous affamer & nous battre en meſme temps.

Il a donc aſſiegé Paris, mais de quelle façon ? Comme celuy qui ſembloit avoir peur de le prendre, comme un bon Pere

à ses enfans, il s'est contenté de leur montrer les verges & les a long-temps menacez, afin qu'ils eussent le loisir de se repentir; Et puis à parler franchement, leur maladie estant un effet de leur débauche, il estoit du devoir d'un bon Medecin, de les obliger à faire une diette. En verité s'il estoit permis de se disposer à la raillerie sur une matiere de cette importance; Je dirois que la veille des Roys, le nostre voyant dans sa Capitale tant d'autres Roys arrivez de nuit, il sortit contr'eux, & voulut essayer de vaincre cinquante mille Monarques.

Voila je pense tous les Chefs, par qui la Canaille a tâché de rendre odieuse la personne de son Eminence, sans avoir jamais eu aucun legitime sujet de s'en plaindre. Cependant ils ne laissent pas de décrier ses plus éclatantes vertus, de blâmer son Ministere, & luy preferer son Predecesseur; Mais par quelle raison? je n'en sçay aucune, si ce n'est peut-estre, parce que Monsieur le Cardinal Mazarin n'envoye personne à la mort sans connoissance de cause; parce qu'il n'a point une Cour grasse du sang des Peuples, parce qu'il ne fait point trancher la teste à des Comtes, à des Maréchaux & à des Ducs & Pairs, parce

qu'il n'éloigne pas les Princes de la connoissance des Affaires, parce qu'il n'est pas d'humeur à se vanger, enfin parce que mesme ils le voyent si moderé qu'ils en prévoyent l'impunité de leurs attentats. Voila pourquoy ces Factieux ne le jugent pas grand Politique. O! stupide vulgaire, un Ministre benin te déplaist, prends garde de tomber dans le malheur des Oyseaux de la Fable, qui ayans demandé un Chef, ne se contenterent pas du gouvernement de la Colombe que Jupiter leur donna, qui les gouvernoit paisiblement, & crierent tant aprés un autre, qu'ils obtinrent un Aigle qui les devora tous. Defunt Monsieur le Cardinal estoit un grand Homme aussi bien que son Successeur; mais n'ayant pas assez de hardiesse pour décider de leurs merites, je me contenteray de faire souvenir tout le monde, que Monsieur le Cardinal de Richelieu eut l'honneur d'estre choisi par le feu Roy Louis XIII. le plus juste Monarque de l'Europe, pour estre son Ministre; & Monsieur le Cardinal Mazarin, par le Cardinal de Richelieu mesme, le plus grand Genie de son Siecle.

Au reste on a tort d'alleguer que nous sommes dans un Gouvernement, où les Armes, les Lettres & la Pieté sont mépri-

ſées : Je ſoûtiens au contraire qu'elles n'ont jamais eſté ſi bien reconnuës. Les Armes, témoin Meſſieurs de Gaſſion & de Rantzau, qui par ſon credit & ſon conſeil, ont eſté faits Maréchaux de France, ſans parler de Monſieur le Prince, qui des bienfaits de la Reyne, poſſede plus luy ſeul que quelques Roys de l'Europe. La Pieté, témoin le Pere Vincent, qu'elle a commis pour juger des mœurs, de la conſcience, & de la capacité de ceux qui pretendent aux Benefices. Les Lettres, témoin le judicieux choix qu'il a fait d'un des premiers Philoſophes de noſtre temps, pour l'éducation de Monſieur Frere du Roy. Témoin le docte Naudé, qu'il honore de ſon eſtime, de ſa table & de ſes preſens : Et bref témoin cette grande Bibliotheque, baſtie pour le Public, à laquelle par ſon argent & ſes ſoins, tous les Sçavans de l'Europe contribuënt. Qu'ajoûter Meſſieurs aprés cela ? Rien, ſinon que la gloire de ce Royaume ne ſçauroit monter plus haut, puis qu'elle eſt en ſon Eminence. Ne trouvez-vous pas à propos que le Peuple ceſſe enfin de laſſer la patience de ſon Prince par les outrages qu'il fait à ſon Favory, qu'il accepte avec reſpect le pardon qu'on luy preſente ſans le meriter ?

Non, Monſieur, il ne le merite pas; car eſt-ce une faute pardonnable, de ſe rebeller contre ſon Roy l'Image vivante de Dieu, tourner ſes armes contre celuy qu'il nous a donné pour exercer & ſur nos biens & ſur nos vies, les fonctions de ſa Toute-puiſſance? N'eſt-ce pas accuſer d'erreur la Majeſté Divine, de controller les volontez du Maiſtre qu'elle nous a choiſi? Je ſçay bien qu'on peut m'objecter que les particuliers d'une Republique ne ſont pas hors la voye de ſalut: Mais il eſt tres-vray neanmoins, que comme Dieu n'eſt qu'un à dominer tout l'Univers, & que comme le Gouvernement du Royaume Celeſte eſt Monarchique, celuy de la Terre le doit eſtre auſſi. La Sainte Eſcriture fait foy que Dieu n'a jamais ordonné un ſeul Eſtat populaire, & quelques Rabins aſſurent que le peché des Anges fut d'avoir fait deſſein de ſe mettre en Republique. Ne voyons-nous pas meſme qu'il a long-temps auparavant ſa venuë, donné David au Peuple d'Iſraël, & que depuis noſtre Redemption, il a fait décendre du Ciel la Sainte Ampoüle, dont il a voulu que nos Roys fuſſent ſacrez, afin de les diſtinguer par un caractere ſurnaturel de tous ceux qui naiſtroient pour leur obeïr. L'Egliſe Militante

qui eſt l'image de la Triomphante eſt conduite monarchiquement par les Papes ; Et nous voyons que juſqu'aux Maiſons particulieres, il faut qu'elles ſoient gouvernées par une eſpece de Roy qui eſt le Pere de famille ; C'eſt comme un premier reſſort dans la ſocieté, qui meut nos actions avec ordre ; & c'eſt cét inſtinct ſecret, qui neceſſite tout le monde à ſe ſoûmettre aux Roys. Le Peuple a beau tâcher d'éteindre en ſon ame cette lumiere qui le guide à la ſoûmiſſion, il eſt à la fin emporté malgré luy par la force de ce premier mobile, contraint de rendre l'obeïſſance qu'il doit. Mais cependant celuy de Paris a bien eu la temerité de lever ſes mains ſur l'Oinct du Seigneur, alleguant pour pretexte que ce n'eſt pas au Roy qu'il s'attaque, mais à ſon Favory ; comme ſi de meſme qu'un Prince eſt l'image de Dieu, un Favory n'eſtoit pas l'image du Prince ; Mais c'eſt encore trop peu de dire l'Image, il eſt ſon Fils. Quand il engendre ſelon la chair, il engendre un Prince ; Quand il engendre ſelon ſa dignité, il engendre un Favory : En tant qu'homme, il fait un Succeſſeur ; En tant que Roy il fait une Creature ; Et s'il eſt vray que la creation ſoit quelque choſe de plus noble que la generation, parce que

la

la creation eſt miraculeuſe, nous devons adorer un Favory, comme eſtant le miracle d'un Roy : Ainſi quand meſme ce ne ſeroit que contre ſon Eminence, qu'il prend les armes, penſe-t'il eſtre Chreſtien, lors qu'il attente aux jours d'un Prince de l'Egliſe ? Non, Monſieur, il eſt Apoſtat, il offence le S. Eſprit qui préſide à la promotion de tous les Cardinaux; & vous ne devez point douter, qu'il ne puniſſe leur ſacrilege auſſi rigoureuſement, qu'il a puny le maſſacre du Cardinal de Guiſe, dont la mort quoy que juſte, ſaigna durant vingt ans par les gorges de quatre cens mille François: Mais encore quel fruit peut-il ſe promettre d'une rebellion, qui ne peut jamais reüſſir ; Et quand meſme elle reüſſiroit juſqu'à renverſer la Monarchie de fond en comble, quel avantage en recueilleroit-il ? Tel qui ne poſſede aujourd'huy qu'un manteau, n'en ſeroit pas alors le maiſtre. Il ſeroit autheur d'une deſolation épouvantable, dont les petits fils de ſes arriere neveux ne verroient pas la fin. Encore eſt-il bien groſſier, s'il ſe perſuade que la Chreſtienté puiſſe voir ſans y prendre intereſt, la perte du Fils Aîné de l'Egliſe. Tous les Roys de l'Europe n'ont-ils pas intereſt à la conſervation d'un Roy qui les peut remonter

un jour ſur leurs Trônes, ſi leurs Sujets rebelles les en avoient fait trébucher? Et je veux que cette revolution arrivaſt ſans un plus grand bouleverſement que celuy dont ſaigne encore aujourd'huy la Holande. Je ſoûtiens que le Gouvernement populaire eſt le pire fleau dont Dieu afflige un Eſtat, quand il le veut châtier. N'eſt-il pas contre l'ordre de la Nature qu'un Bâtelier ou un Crocheteur, ſoient en puiſſance de condamner à mort un General d'Armée, & que la vie du plus grand perſonnage ſoit à la diſcretion des poulmons du plus ſot, qui à perte d'haleine demandera qu'il meure. Mais grace à Dieu, nous ſommes fort éloignez d'un tel chaos: On ſe cache déja pour dire le Cardinal, ſans Monſeigneur, & chacun commence à ſe perſuader qu'il eſt malaiſé de parler comme les Maraux, & de ne le pas eſtre. Auſſi quand tout le Royaume ſe feroit ligué contre luy, j'eſtois certain de ſa victoire, car il eſt fatal aux Jules de ſurmonter les Gaules. J'eſpere donc que nous verrons bien-toſt une réunion generale dans les eſprits, & une harmonie parfaite entre les divers membres du corps de cét Eſtat. Comme Monſieur de Beaufort n'eſt animé que du Sang de France, il n'eſt pas croyable que ce Sang

ne le retienne, quand il voudra rougir ſon fer dans le ſein de ſa Mere ; & de meſme que les ruiſſeaux aprés s'eſtre quittez & égarez quelque temps, reviennent enfin ſe réunir à l'Ocean d'où ils s'eſtoient échappez, je ne doute pas que cét illuſtre Sang ne ſe rejoigne bien-toſt à ſa ſource qui eſt le Roy. Pour les autres Chefs de Party, je n'ay garde de ſi mal penſer d'eux, que de croire qu'ils refuſent de marcher ſur les pas d'un exemple ſi heroïque. Il me ſemble que je les voy déja s'incliner de reſpect devant l'image du Prince ; Ils ſont trop juſtes, faiſant reflexion ſur ce que les premiers de leurs races ont receu de la faveur des Roys precedens, pour vouloir empêcher que le ſort d'une autre Maiſon ſoit regardé à ſon tour d'un aſpect auſſi favorable.

Monſieur le Coadjuteur ſçait bien que le Duc de Rets, ſon Grand Pere, fut Favory de Henry III. Monſieur de Briſſac, peut avoir leu que ſon ayeul fut élevé aux Charges & aux dignitez par le Roy Henry IV. Monſieur de Luynes a veu ſon Pere eſtre le tout puiſſant ſur le cœur & la fortune du Roy Louis XIII. & Monſieur de la Mothe Houdancourt ſe ſouvient peut-eſtre encore du temps qu'il eſtoit en faveur ſous le Favory meſme du Roy defunt. Ils n'ont donc

pas ſujet de ſe plaindre, que Monſieur le Cardinal ſoit dans ſon Regne, ce qu'étoient leurs Ayeuls, ou ce qu'ils ont eſté eux-meſmes dans un autre.

Mais quand toutes ces conſiderations ſeroient trop foibles pour les rappeller à leur devoir, ils ſont genereux, & l'apprehenſion de paroiſtre ingrats aux biens-faits qu'ils ont receu de Sa Majeſté, fera qu'ils aimeront mieux oublier leurs mécontentemens, que de paſſer pour méconnoiſſans; Et l'exemple de mille traiſtres qui ont payé les faveurs de la Cour par des injures, ne portera aucun coup ſur leur eſprit, qui ſçait trop que l'ingratitude eſt un vice de Coquin, dont la Nobleſſe eſt incapable. Il n'appartient qu'à des Poëtes du Pont-neuf comme Ronſcar, de vomir de l'écume ſur la Pourpre des Roys & des Cardinaux, & d'employer les liberalitez qu'ils reçoivent continuellement de la Cour, en papier qu'ils barboüillent contre elle. Il a bien eu l'effronterie (aprés s'eſtre vanté d'avoir receu de la Reyne mille francs de ſa penſion) que ſi on ne luy en envoyoit encore mille, il n'eſtoit pas en ſa puiſſance de retenir une nouvelle Satyre, qui le preſſoit pour ſortir au jour, & qu'il conjuroit ſes Amis d'en avertir au plûtoſt. Hé bien! en

verité a-t'on veu dans la ſuite de tous les Siecles, quelque exemple d'une ingratitude auſſi effrontée. Ah! Monſieur, c'eſt ſans doute à cauſe de cela que Dieu qui en a preveu la grandeur & le nombre pour le punir aſſez, a avancé il y a déja vingt ans, par une mort continuë, le châtiment des crimes qu'il n'avoit pas commis encore, mais qu'il devoit commettre. Permettez-moy, je vous ſupplie, de détourner un peu mon diſcours pour parler à ces Rebelles. Peuple ſeditieux, accourez pour voir un ſpectacle digne de la Juſtice de Dieu; C'eſt l'épouvantable Ronſcar, qui vous eſt donné pour exemple, de la peine que ſouffriront aux Enfers les Ingrats, les Traiſtres, & les Calomniateurs de leurs Princes. Conſiderez en luy de quelles verges le Ciel châtie la Calomnie, la Sedition, & la Médiſance: Venez Eſcrivains Burleſques, voir un Hoſpital tout entier dans le corps de voſtre Apollon; Confeſſez en regardant les Eſcroüelles qui le mangent, qu'il n'eſt pas ſeulement le Malade de la Reyne, comme il ſe dit, mais encore le Malade du Roy. Il meurt chaque jour par quelque membre & ſa langue reſte la derniere, afin que ſes cris vous apprennent la douleur qu'il reſſent. Vous le voyez, ce n'eſt point

un conte à plaisir ; depuis que je vous parle, il a peut-estre perdu le nez ou le menton : Un tel spectacle ne vous excite-t'il point à penitence ? Admirez, endurcis, admirez, les secrets jugemens du Tres-Haut ; Escoutez d'une oreille de contrition cette parlante Momie ; Elle se plaint qu'elle n'est pas assez d'une, pour suffire à l'espace de toutes les peines qu'elle endure. Il n'est pas jusqu'aux Bienheureux, qui en punition de son impieté & de son sacrilege, n'enseignent à la Nature de nouvelles infirmitez pour l'accabler : Déja par leur ministere il est accablé du mal de S. Roch, de Saint Fiacre, de Saint Clou, de Sainte Reine ; & afin que nous comprissions par un seul mot tous les ennemis qu'il a dans le Ciel, luy mesme a ordonné qu'il seroit malade de Saint. Admirez donc, admirez combien sont grands & profonds les secrets de la Providence ; Elle connoissoit l'ingratitude des Parisiens envers leur Roy, qui devoit éclater en mil six cens quarante-neuf ; mais ne souhaitant pas tant de victimes, elle a fait naistre quarante ans auparavant un homme assez ingrat, pour expier luy seul tous les fleaux qu'une Ville entiere avoit meritez. Profitez donc, ô Peuple, de ce miracle épouvantable ; & si

la consideration des flâmes éternelles est un foible motif pour vous rendre sages, & pour vous empêcher de répandre vostre fiel sur l'écarlate du Tabernacle, qu'au moins chacun de vous se retienne par la peur de devenir Ronscar. Vous excuserez, s'il vous plaist, Monsieur, ce petit tour de promenade, puis que vous n'ignorez pas que la Charité Chrestienne nous oblige de courir au secours de nos semblables, qui sans l'appercevoir ont les pieds sur le bord d'un precipice prests à tomber dedans : Vous n'en avez pas besoin, vous qui vous estes toûjours tenu pendant les secousses de cét Estat, fortement attaché au gros de l'Arbre ; Aussi est-ce un des motifs le plus considerable, pour lequel je suis, & je seray toute ma vie,

MONSIEUR,

Vostre tres-humble Serviteur.

THESE'E A HERCULE.

LETTRE XXII.

COmme c'est de l'autre Monde que je vous écris, ô mon cher Hercule, ne vous étonnerez-vous point qu'au delà du

Fleuve de l'Oubly, je me ſouvienne encore de noſtre amitié, & que j'en conſerve le ſouvenir en des lieux où vient faire naufrage la memoire des hommes. Ah! je prévoy que non, vous ſçavez trop que cette communauté, dont l'eſtime l'un de l'autre avoit lié nos ames, n'eſt point un nœud que la Mort puiſſe débaraſſer; Et les Enfers meſmes inacceſſibles où je ſuis retenu, ne ſont pas aſſez loin, pour empêcher que mes ſoûpirs n'aillent juſqu'à vous. Je ſçay qu'on vous a veu fremir, & trembler de courroux contre le Tyran de la Nuit, dont je ſouffre le rigoureux Empire, & que le grand Hercule, aprés avoir écorné des Taureaux, déchiré des Lions, étranglé des Geans, & porté ſur ſes épaules la Machine du Monde, qu'Atlas n'avoit pû ſoûtenir, il n'eſt pas homme à craindre les abois d'un Chien qui veille à la porte de ma priſon; C'eſt un Monſtre qui n'a que trois teſtes, & l'Hydre qu'il ſceut dompter en avoit ſept, dont chacune renaiſſoit en ſept autres: Donc, ô vous triomphant Protecteur du Ciel, venez achever ſur vos ennemis la derniere victoire; Venez en ces Cavernes obſcures ravir à la Mort meſme le privilege de l'immortalité; & enfin reſolvez-vous une fois de ſatisfaire au ſuſpend, où la

où la terreur de voſtre bras tient toute la Nature. Vous avez aſſez fait voler voſtre nom ſur les Montagnes de la Terre, & les Eſtoilles du Firmament : Songez à ceux qui au centre du monde languiſſent accablez du poids de la terre, pour avoir combattu ſous vos Enſeignes : Vous imagineriez-vous bien, l'eſtat auquel eſt reduit l'infortuné Theſée ? Aujourd'huy que ſes plaintes font retentir ſes malheurs juſques aux Climats que le Soleil éclaire, il eſt au quartier le plus triſte & le plus funeſte des Champs Eliſées, aſſis ſur la ſouche d'un Cyprés éclaté du Tonnerre, incertain s'il vous doit envoyer une Requête, ou ſon Epitaphe. L'oreille aſſiegée, & ſa veuë offenſée du croaſſement des Corbeaux, & du cry continu d'un nuage d'Orfrayes; la teſte appuyée ſur le marbre noir d'un monument, au milieu d'un Cimetiere épouvantable, qu'environnent des rivieres de ſang, où flottent des corps morts, & dont la courſe peſante n'eſt excitée que par le ſon lugubre des ſanglots, qu'expirent les ames qui la traverſent. Voila, ô Heros invincible, le fatal employ qui moiſſonne les années que je devrois paſſer plus glorieuſement à voſtre ſervice : Mais encore afin qu'aucune circonſtance fâcheuſe ne

manque à ma douleur, je suis tourmenté non seulement par le mal mesme, mais par son eternelle veuë. Je vous diray que l'autre jour (excusez-moy si je parle de cette façon dans un lieu remply de tenebres, où l'aveuglement regne par tout, & chez qui toutes sortes d'objets portent le deüil perpetuel) l'autre jour donc, pendant la rigueur des aspects les plus infortunez, dont un maudit Climat puisse estre regardé mortellement; Je reconnus tout interdit l'horrible manoir des Parques qui détournoient leurs regards sur les miens. Je fus long-temps occupé à contempler ces Meres homicides du Genre humain, qui tenoient penduës à leurs fuseaux, les superbes Arbitres de la liberté des Peuples, & devidoient aussi negligemment la soye d'un glorieux Tyran, que le fil d'un simple Berger. Je les conjuray par mes larmes de filer plus promptement ma vie, ou d'en rompre la trame; & puis que la peur de la Mort me tourmentoit davantage que la Mort mesme, qu'elles eussent la bonté de me sauver de cent mille par une seule: Mais je leus dans leurs yeux qu'elles avoient decreté de ne me pas accorder si-tost ma priere; Cette compagnie épouvantable, m'obligea de quitter ma demeure; Mais helas! je tombay dans une

autre encore plus affreuſe, c'eſtoit un vaſte Marais flotant, où le hazard m'ayant engagé, je me vis à la diſcretion de cent mille Viperes qui n'en ont point elles-meſmes, & qui de leurs langues toutes brûlantes de venin, ayant ſuccé ſur mes jouës le douloureux dégorgement de mon cœur, me rendoient à la place, l'air de leurs ſifflemens pour reſpirer. Là je vis ces fameux coupables, que leurs crimes ont condamnez à d'extrémes ſupplices, ſe produire au feu qui les conſumoit, ſupporter dans la flâme tous les tourmens inſupportables de la gelée, & ſous l'impitoyable Empire d'une eternité violente, n'avoir plus rien de leur eſtre que la puiſſance de ſouffrir. J'y rencontray Siziphe au ſommet d'une Montagne, pleurant la perte de la Roche qui luy venoit d'échapper; Titie reſſuſciter ſans ceſſe à l'inſatiable faim du Vautour qui le becquetoit; Ixion perdre à chaque tour de la rouë qu'il faiſoit tourner, la memoire du precedent. Tantale devoré par les viandes meſmes qu'il tâchoit en vain de devorer; & les Danaïdes occupées à remplir éternellement un vaiſſeau percé qu'elles ne pouvoient emplir. Il y avoit là tout proche un buiſſon fort épais, ſous lequel j'apperceus, au travers des fortifi-

cations de ce labyrinthe vegetatif, la maigre Envie, qui les regards fichez affreusement contre terre, les mains jaunes & seiches, les cuisses tremblantes & décharnées, l'estomach colé sur les costes, l'haleine contagieuse, la peau corroyée par la chaleur de l'atre bile, mâchoit en vomissant la moitié d'un Crapaut, à demy digerée. J'eus en suite la conversation des Furies, occupées à des actions si brutales, que je les abandonne à l'imagination, de peur que le recit n'éloigne de vostre courage, par son horreur, le dessein de me secourir. Voila quelle est mon infortune, ô genereux Prince; l'expression que je vous en ay faite n'est point pour appeller vostre bras vangeur à mon secours, car je flétrirois la gloire du grand Alcide, si je donnois quelque jour à penser qu'il eût esté besoin d'employer des paroles pour l'exciter à produire une action vertueuse; & je suis assuré que le temps quil employera pour la lecture de ma Lettre, est le seul qui retardera le premier pas du voyage, dont je dois attendre ma liberté; Mais cependant je ne trouve pas lieu de la finir, car avec quelle apparence, moy qui suis necessiteux du service de tout le monde, m'oserois-je dire, ô grand Hercule,

Vostre Serviteur, THESE'E.

SUR UNE ENIGME.
Que l'Autheur envoyoit à Monſieur de......

LETTRE XXIII.

MONSIEUR,

Pour reconnoiſtre le preſent dont m'enrichit ces jours paſſez voſtre belle Enigme ; j'ay crû eſtre obligé de m'acquiter envers vous par une autre ſemblable. Je dis ſemblable, à l'égard du nom d'Enigme qu'elle porte ; car quant à la ſublimité du caractere de la voſtre, je reconnois le mien ſi fort au deſſous, que je ſerois un temeraire d'oſer ſuivre ſon vol ſeulement des yeux de la penſée. Si pourtant elle eſt aſſez heureuſe pour ſe voir receuë en qualité de Suivante auprés de la voſtre, ſon Pere ſera trop honoré. Je vous avouë qu'elle eſt en impatience de vous entretenir : Si donc voſtre bonté luy veut accorder cette grace, vous n'avez qu'à continuer la lecture de cette Lettre.

ENIGME.

JE nâquis 900. ans auparavant ma Sœur, & toutefois elle passe pour mon aînée ; je croy que sa laideur & sa difformité sont cause de cette méprise ; Il n'y a personne qui n'abhorre sa compagnie & sa conversation ; il ne sort jamais de sa bouche une bonne nouvelle ; & quoy qu'elle ait plus d'Autels sur la Terre, qu'aucune des autres Divinitez, elle ne reçoit point de sacrifices agreables que les vœux des desesperez. Mais moy qui charme tout ce que je j'approche, je ne passe aucun jour sans voir tomber à mes pieds, ce qui respire dans l'air, sur la mer & sur la terre. Je trouve mon berceau dans le cercueil du Soleil, & dedans mon cercueil le Soleil trouve son berceau. Ce que l'homme a jamais veu de plus aimable & de plus parfait, se forma le premier jour de mon regne. La Nature a fondé mon Trône, & dressé ma couche au sommet d'un Palais superbe, dont elle a soin, quand je repose, de tenir la porte fermée ; & l'ouvrage de cét édifice est élabouré avec tant d'art, que personne jamais n'a connu l'ordre & la symmetrie de son Architecture : Enfin je fais ma demeure au

centre d'un Labyrinthe inexplicable, où la raiſon du Sage & du Fol, du Sçavant & de l'Idiot, s'égarent de compagnie. Je n'ay point d'hoſte que mon pere; & quoy qu'il ſoit pourveu de facultez beaucoup plus raiſonnables que ne ſont les miennes, je le fais pourtant marcher où je veux, & je diſpoſe de ſa conduite : Cependant j'ay beau le tromper, peu d'heures le deſabuſent ſi clairement, qu'il ſe promet (quoy qu'en vain) de ne ſe plus fier à mes menſonges; car j'attache aux fers malgré luy les cinq Eſclaves qui le ſervent; auſſi-toſt qu'ils ſont fatiguez, je les contraints bon gré, malgré de s'abandonner à mes caprices; Ce n'eſt pas qu'il n'eſſaye de fuir ma rencontre, mais je me cache pour le guetter en des lieux ſi noirs & ſi ſombres, qu'il ne manque jamais de tomber dans mon embuſche, il ſe rend auſſi-toſt à la force du caractere, dont ma divinité l'étonne, en ſorte qu'il n'a plus d'yeux que pour moy; Ce n'eſt pas que je n'aye d'autres puiſſans adverſaires, entre leſquels le plus conſiderable eſt l'ennemy juré du ſilence, qui m'auroit déja chaſſé des confins de ſon Eſtat, ſi la plus grande partie de ſes Sujets ne s'étoient revoltez; Et ces revoltez-là, que la cauſe de la raiſon ſouleve contre leur

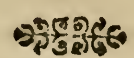
Tyran, ſont les mieux reglez, & les ſeuls qui vivent ſous une juſte harmonie. Ils protegent mon innocence, font taire les vacarmes & les clameurs qui conſpirent à ma ruine, m'introduiſent peu à peu dans leur Royaume, & à la fin m'aident eux-meſmes à m'en rendre le Maiſtre: Mais je pouſſe mes conqueſtes encore bien plus loin; Je partage avec le Dieu du Jour, l'étenduë & la durée de ſon Empire; Que ſi la moitié que je poſſede, n'eſt pas la plus éclatante, elle eſt au moins la plus douce & plus tranquille. J'ay encore au deſſus de luy cét avantage que j'empiette, quand bon me ſemble ſur ſes terres, & qu'il ne peut empietter ſur les miennes. L'Aſtre dont l'Univers eſt éclairé, ne décend point de l'Horiſon, que je n'attache au joug de mon char la moitié du Genre Humain. Je ſuſcite & je conſerve le trouble parmy les Peuples pour les maintenir en repos. Ils n'ont garde qu'ils ne m'aiment, car je les traitte tous ſelon leurs humeurs. Les Gays je les mene aux Feſtins, aux Promenades, auu Bals, à la Comedie, & à tous les autres ſpectacles de divertiſſemens: Les Coleriques, je les mene à la Guerre, je les poſte à la teſte d'une puiſſante Armée, leur fais ouvrir trente Eſcadrons à coups d'épées,

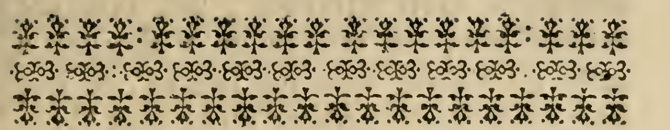
gagner des Batailles, & prendre des Roys prisonniers. Pour les melancoliques je les enfonce aux plus noires horreurs d'une solitude épouvantable; Je les monte aux faistes de cent Rochers affreux & inaccessibles, pour faire paroistre à leur veuë des abysmes encore plus profonds: Enfin j'accorde à toutes sortes de gens des occupations de leur goust. Je comble de biens les plus miserables, & quelquefois en dépit de la Fortune, je prens plaisir à précipiter ses mignons jusqu'au plus bas de sa rouë. J'éleve aussi quand il me plaist, un Coquin sur le Trône, comme autrefois j'ay prostitué une Imperatrice Romaine aux embrassemens d'un Cuisinier. C'est moy, qui de peur que les Amans ne s'aillent vanter de leurs bonnes fortunes, ay soin de leur clorre les yeux, avant qu'ils soient aux ruelles. C'est aussi par mon Art, qu'on vole sans plumes, qu'on marche sans mouvoir les pieds; Et c'est moy seul enfin, par qui l'on meurt sans perdre la vie. Je passe la moitié du temps à reparer l'embonpoint; Je recolore les jouës, & je fais épanoüir sur les visages, & la roze, & le lys. Je suis deux choses ensemble bien dissemblables, le truchement des Dieux & l'interprete des sots. Quand on me void de

prés, on ne ſçait qui je ſuis, & l'on ne commence à me connoiſtre qu'alors qu'on m'a perdu de veuë; l'Aigle qui regarde le Soleil fixement, ſille la paupiere devant moy. Je ne ſçay pas ſi parmy mes Ancêtres, on a compté quelque Lion, mais à la Campagne le chant du Coq me met en fuite; Et à parler franchement, j'ay de la peine moy-meſme à vous expliquer mon eſtre, à moins que vous vous figuriez que ce que fait faire à ſon ſabot, un petit garçon quand il le foüette, je le fais faire à tout le monde. Hé bien, Monſieur, c'eſt là parler bien clair & ſi je gage que vous n'y entendez goute; O bien ſur ma foy, je ne vous l'expliqueray pas, à moins que vous ne me le commandiez; car en ce cas là, je vous confeſſeray ingenuëment, que le mot que vous cherchez, eſt le Sommeil; & je ne ſçaurois m'en défendre, car je ſuis, & je ſeray toute ma vie,

MONSIEUR,

Voſtre tres-obeïſſant.





LETTRES AMOVREVSES DE MONSIEUR DE CYRANO BERGERAC.

A MADAME**

LETTRE I.

MADAME,

Pour une perſonne auſſi belle qu'Alcidiane, il vous falloit ſans doute,

comme à cette Heroïne, une demeure inaccessible ; car puis qu'on n'abordoit à celle du Roman que par hazard, & que sans un hazard semblable on ne peut aborder chez vous ; je croy que par enchantement vos charmes ont transporté ailleurs, depuis ma sortie, la Province où j'ay eu l'honneur de vous voir ; Je veux dire, Madame, qu'elle est devenuë une seconde Isle flotante, que le vent trop furieux de mes soûpirs poussent & font reculer devant moy, à mesure que j'essaye d'en approcher. Mes Lettres mesmes pleines de soûmissions & de respects, malgré l'art & la routine des Messagers les mieux instruits, n'y sçauroient aborder. Il ne me sert de rien que vos loüanges qu'elles publient, les fasse voler de toutes parts, elles ne vous peuvent rencontrer ; & je croy mesme que si par le caprice du hazard ou de la Renommée qui se charge fort souvent de ce qui s'adresse à vous, il en tomboit quelqu'une du Ciel dans vostre cheminée, elle seroit capable de faire évanoüir vostre Château. Pour moy, Madame, aprés des avantures si surprenantes, je ne doute quasi plus que vostre Comté n'ait changé de Climat avec le Païs qui luy est Antipode, & j'apprehende que le cherchant

dans la Carte, je ne rencontre à ſa place, comme on trouve aux extremitez du Septentrion (Cecy eſt une Terre où les Glaces empêchent d'aborder.) Ah ! Madame, le Soleil à qui vous reſſemblez, & à qui l'ordre de l'Univers ne permet point de repos, s'eſt bien fixé dans les Cieux pour éclairer une victoire, où il n'avoit preſque pas d'intereſt. Arrêtez-vous pour éclairer la plus belle des voſtres ; car je proteſte (pourveu que vous ne faſſiez plus diſparoiſtre ce Palais enchanté, où je vous parle tous les jours en eſprit) que mon entretien muet & diſcret ne vous fera jamais entendre que des vœux, des hommages & des adorations. Vous ſçavez que mes Lettres n'ont rien qui puiſſe eſtre ſuſpect ; Pourquoy donc apprehendez-vous la converſation d'une choſe qui n'a jamais parlé ? Ah, Madame ! s'il m'eſt permis d'expliquer mes ſoûpçons, je penſe que vous me refuſez voſtre veuë, pour ne pas communiquer plus d'une fois, un miracle avec un prophane ; Cependant vous ſçavez que la converſion d'un incredule comme moy, (c'eſt une qualité que vous m'avez jadis reprochée) demanderoit que je viſſe un tel miracle plus d'une fois. Soyez donc acceſſible aux témoignages de veneration que

j'ay dessein de vous rendre. Vous sçavez que les Dieux reçoivent favorablement la fumée de l'encens que nous leur brûlons icy bas, & qu'il manqueroit quelque chose à leur gloire, s'ils n'estoient adorez : Ne refusez donc pas de l'estre ; car si tous leurs attributs sont adorables, puisque vous possedez tres-éminemment les deux principaux, la Sagesse & la Beauté, vous me feriez faire un crime, m'empêchant d'adorer en vostre personne le divin caractere que les Dieux ont imprimé ; moy principalement, qui suis & seray toute ma vie,

MADAME,

Vostre tres-humble Serviteur.

AVTRE.

LETTRE II.

MADAME,

Le feu dont vous me brûlez, a si peu de fumée, que je défie le plus severe Capuchon d'y noircir sa conscience & son humeur : Cette échauffaison celeste, pour qui tant de fois Saint Xavier pensa cre-

ver ſon pourpoint , n'eſtoit pas plus pure que la mienne, puiſque je vous aime comme il aimoit Dieu, ſans vous avoir jamais veuë. Il eſt vray que la perſonne qui me parla de vous, fit de vos charmes un Tableau ſi achevé, que tant que dura le travail de ſon chef-d'œuvre, je ne pûs m'imaginer qu'il vous peignoit, mais qu'il vous produiſoit. C'a eſté ſur ſa caution que j'ay capitulé de me rendre, ma Lettre en eſt l'ôtage : Traitez-la, je vous prie humainement, & agiſſez avec elle de bonne grace; car quand le droit des Gens ne vous y obligeroit pas, la priſe n'eſt pas ſi peu conſiderable, qu'elle en puiſſe faire rougir le Conquerant. Je ne nie pas à la verité, que la ſeule imagination des puiſſans traits de vos yeux, ne m'ait fait tomber les armes de ma main, & ne m'ait contraint de vous demander la vie: Mais auſſi, en verité, je penſe avoir beaucoup aidé à voſtre victoire : Je combattois, comme qui vouloit eſtre vaincu ; Je preſentois à vos aſſauts toûjours le coſté le plus foible , & tandis que j'encourageois ma raiſon au triomphe, je formois en mon ame des vœux pour ſa défaite : Moy-meſme, contre moy, je vous preſtois main-forte, & cependant le repentir d'un deſſein

ſi temeraire me forçoit d'en pleurer. Je me perſuadois que vous tiriez ces larmes de mon cœur, pour le rendre plus combuſtible, ayant oſté l'eau d'une Maiſon où vous vouliez mettre le feu; & je me confirmois dans cette penſée, lors qu'il me venoit en memoire que le cœur eſt une place au contraire des autres, qu'on ne peut garder, ſi on ne la brûle. Vous ne croyez peut-eſtre pas que je parle ſerieuſement; Si fait en verité; & je vous proteſte, ſi je ne vous vois bien-toſt, que la bile & l'Amour me vont rôtir d'une ſi belle ſorte, que je laiſſeray aux Vers du Cimetiere l'eſperance d'un maigre déjeûné. Quoy vous vous en riez? Non, non, je ne me mocque point, & je prevoy par tant de Sonnets, de Madrigaux, & d'Elegies, que vous avez receus ces jours-cy de moy (qui ne ſçait ce que c'eſt de Poëſie) que l'Amour me deſtine au voyage du Royaume des Dieux, puis qu'il m'a enſeigné la langue du Pays: Si toutefois quelque pitié vous émeut à differer ma mort, mandez-moy que vous me permettez de vous aller offrir ma ſervitude; car ſi vous ne le faites, & bien-toſt, on vous reprochera que vous avez, ſans connoiſſance de cauſe, inhumainement tué de tous vos Serviteurs, le plus paſſionné, le plus humble,

humble, & le plus obeïſſant Serviteur,

DE BERGERAC.

AUTRE.

LETTRE III.

MADAME,

Vous me voulez du bien : Ha ! dés la premiere ligne, je ſuis voſtre tres-humble, tres-obeïſſant, & tres-paſſionné Serviteur ; car je ſens déja mon ame par l'excés de ſa joye, ſe répandre ſi loin de moy, qu'elle aura paſſé ſur mes lévres auparavant que j'aye le temps de finir ainſi ma Lettre : Toutefois la voila concluë ; & je puis, ſi je veux, la fermer ; Auſſi-bien puiſque vous m'aſſurez de voſtre affection, tant de lignes ne ſont pas neceſſaires contre une place priſe ; & n'eſtoit que c'eſt la coûtume qu'un Heros meure debout, & un Amoureux en ſe plaignant, j'aurois pris congé de vous & du Soleil, ſans vous le faire ſçavoir ; mais je ſuis obligé d'employer les derniers ſoûpirs de ma vie à publier en vous diſant adieu, que j'expire d'amour ; vous ſçaurez bien pour qui.

Vous croirez, peut-eſtre, que le mourir des Amans, n'eſt autre choſe qu'une façon de parler, & qu'à cauſe de la conformité des noms de l'Amour & de la Mort, ils prennent ſouvent l'un pour l'autre ; mais je ſuis fort aſſuré que vous ne douterez pas de la poſſibilité du mien, quand vous aurez conſideré la violence & la longueur de ma maladie, & moins encore quand aprés avoir leu ce diſcours, vous trouverez à l'extremité,

MADAME,

Voſtre Serviteur.

AUTRE.

LETTRE IV.

MADAME,
Bien loin d'avoir perdu le cœur quand je vous fis hommage de ma liberté, je me trouve au contraire depuis ce jour-là le cœur beaucoup plus grand : Je penſe qu'il s'eſt multiplié, & que comme s'il n'eſtoit pas aſſez d'un pour tous vos coups, il s'eſt efforcé de ſe reproduire en toutes

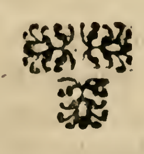
mes arteres, où je le ſens palpiter, afin d'étre preſent en plus de lieux, & devenir luy ſeul le ſeul objet de tous vos traits. Cependant, Madame, la franchiſe, ce treſor precieux pour qui Rome autrefois a riſqué l'Empire du monde : Cette charmante liberté, vous me l'avez ravie ; & rien de ce qui chez l'ame ſe gliſſe par les ſens, n'en a fait la conqueſte : Voſtre eſprit ſeul meritoit cette gloire ; ſa vivacité, ſa douceur, ſon étenduë & ſa force, valoient bien que je l'abandonnaſſe à de ſi nobles fers : Cette belle & grande ame élevée dans un Ciel, ſi fort au deſſus de la raiſonnable, & ſi proche de l'intelligible, qu'elle en poſſede éminemment tout le beau ; Et je dirois meſme beaucoup du Souverain Createur qui l'a formée, ſi de tous les attributs, qui ſont eſſentiels à ſa perfection, il ne manquoit en elle celuy de miſericordieuſe : Oüy, ſi l'on peut imaginer dans une Divinité quelque defaut, je vous accuſe de celuy-là. Ne vous ſouvient-il pas de ma derniere viſite, où me plaignant de vos rigueurs, vous me promiſtes au ſortir de chez vous, que je vous retrouverois plus humaine, ſi vous me retrouviez plus diſcret, & que je vinſſe, en me diſant adieu, le lendemain, parce que vous aviez reſolu d'en faire l'épreuve ?

Mais helas ! demander l'eſpace d'un jour, pour appliquer le remede à des bleſſures qui ſont au cœur ! N'eſt-ce pas attendre, pour ſecourir un malade, qu'il ait ceſſé de vivre? Et ce qui m'étonne encore davantage, c'eſt que vous défiant que ce miracle ne puiſſe arriver, vous fuyez de chez vous pour éviter ma rencontre funeſte : Hé bien! Madame, hé bien ! fuyez-moy, cachez-vous, meſme de mon ſouvenir ; on doit prendre la fuite, & l'on ſe doit cacher quand on a fait un meurtre. Que dis-je, grands Dieux ? Ah ! Madame, excuſez la fureur d'un deſeſperé : Non, non, paroiſſez, c'eſt une Loy pour les hommes, qui n'eſt pas faite pour vous ; car il eſt inoüy que les Souverains ayent jamais rendu compte de la mort de leurs Eſclaves : Oüy je dois eſtimer mon ſort tres-glorieux d'avoir merité que vous priſſiez la peine de cauſer ſa ruine ; car du moins, puiſque vous avez daigné me haïr, ce ſera un témoignage à la poſterité, que je ne vous eſtois pas indifferent. Auſſi la mort dont vous avez crû me punir, me cauſe de la joye : Et ſi vous avez de la peine à comprendre quelle peut eſtre cette joye, c'eſt la ſatisfaction ſecrete que je reſſens d'eſtre mort pour vous, en vous faiſant ingrate :

Oüy, Madame, je ſuis mort, & je prevoy que vous aurez bien de la difficulté à concevoir, comment il ſe peut faire, ſi ma mort eſt veritable, que moy-meſme je vous en mande la nouvelle : Cependant il n'eſt rien de plus vray ; mais apprenez que l'homme a deux trépas à ſouffrir ſur la terre ; l'un violent, qui eſt l'Amour, & l'autre naturel, qui nous réjoint à l'indolence de la matiere : Et cette mort, qu'on appelle Amour, eſt d'autant plus cruelle, qu'en commençant d'aimer, on commence auſſi-toſt à mourir. C'eſt le paſſage reciproque de deux ames qui ſe cherchent, pour animer en commun ce qu'elles aiment, & dont une moitié ne peut eſtre ſeparée de ſa moitié ſans mourir, comme il eſt arrivé,

MADAME,

A voſtre fidelle Serviteur.



AVTRE.

LETTRE V.

MADAME,

Suis-je condamné de pleurer encore bien long-temps? Hé, je vous prie, ma belle Maiſtreſſe, au nom de voſtre bon Ange, faites-moy cette amitié, de me découvrir là-deſſus voſtre intention, afin que j'aille de bonne heure retenir place aux Quinze-Vingts, parce que je prevoy que de voſtre courtoiſie, je ſuis predeſtiné à mourir aveugle : Oüy aveugle (car voſtre ambition ne ſe contenteroit pas que je fuſſe ſimplement borgne.) N'avez-vous pas fait deux alambics de mes deux yeux, par où vous avez trouvé l'invention de diſtiler ma vie, & de la convertir en eau toute claire? En verité, je ſoupçonnerois (ſi ma mort vous eſtoit utile, & ſi ce n'eſtoit la ſeule choſe que je ne puis obtenir de voſtre pitié) que vous n'épuiſiez ces ſources d'eau, qui ſont chez moy, que pour me brûler plus facilement; & je commence d'en croire quelque choſe, depuis que j'ay pris garde, que plus mes yeux tirent l'humide de mon

cœur, plus il brûle : Il faut bien dire que mon Pere ne forma pas mon corps du même argile dont celuy du premier homme fut composé, mais qu'il le tailla sans doute d'une pierre de chaux, puisque l'humidité des larmes que je répands m'a tantost consommé : Mais consommé, croiriez-vous bien, Madame, de quelle façon ? je n'oserois plus marcher dans les ruës embrasé comme je suis, que les enfans ne m'environnent de fusées, parce que je leur semble une figure échappée d'un feu d'artifice ; ny à la Campagne, qu'on ne me prenne pour un de ces Ardens qui traînent les Gens à la riviere. Enfin, vous pouvez connoistre tout ce que cela veut dire ; c'est, Madame, que si vous ne revenez, & bien-tost, vous entendrez dire à vostre retour, quand vous demanderez où je demeure, que je demeure aux Tuilleries, & que mon nom c'est la beste à feu, qu'on fait voir aux Badauts pour de l'argent. Alors vous serez bien honteuse, d'avoir un Amant Salemandre, & le regret de voir brûler dés ce Monde,

MADAME,

Vostre Serviteur.

AUTRE.

LETTRE VI.

MADEMOISELLE,

J'ay receu vos magnifiques braſſelets, qui m'ont ſemblé tous glorieux de porter vos chiffres : ne craignez plus aprés cela, qu'un priſonnier arreſté par les bras & par le cœur, vous puiſſe échapper. Je confeſſe cependant que voſtre don m'euſt eſté ſuſpect, à cauſe qu'il entre preſque toûjours des cheveux & des caracteres dans lá compoſition des charmes : mais comme vous avez tant d'autres moyens plus nobles pour cauſer la mort, je n'ay garde de vous ſoupçonner de ſortilege ; & puis j'aurois tort de me dérober aux ſecrets de voſtre Magie, ne m'eſtant pas poſſible de me souſtraire mon Horoſcope, qui s'eſt accordée avec la voſtre, de ma triſte avanture. Adjoûtez à cette conſideration, qu'elle ſera beaucoup plus recommandable, ſi elle arrive par des moyens ſurnaturels, & s'il faut un miracle pour la cauſer. Je m'imagine, Mademoiſelle, que vous prenez

cecy

cecy pour une raillerie. Hé bien ! parlons ſerieuſement ; dites-moy donc en conſcience : N'eſt-ce pas acquerir un cœur à bon marché, qui ne vous coûte que cinq ou ſix coups de broſſe ? Par ma foy, ſi vous en trouvez d'autres à ce prix la, je vous conſeille de les prendre ; car il peut revenir plus facilement des cheveux à la teſte, que des cœurs à la poitrine : Mais n'auriez-vous point choiſi par malice des cheveux à me faire preſent, pour m'expliquer en hierogliphe, l'inſenſibilité de voſtre cœur ? Non, je vous tiens plus genereuſe ; mais quelque mal intentionnée que vous ſoyez, je confonds tellement dans ma joye toutes les choſes qui me viennent de voſtre part, que les mains qui m'outragent, ou qui me careſſent, me ſont également ſouhaitables, pourveu qu'elles ſoient les vôtres, & la Lettre que je vous envoye en eſt une preuve, puis qu'elle ne tend qu'à vous remercier, de m'avoir lié les bras, de m'avoir tiré par les cheveux ; & par toutes ces violences, m'avoir fait,

MADEMOISELLE,

Voſtre Serviteur.

AUTRE.

LETTRE VII.

MADAME,

Je ne me plains pas ſeulement du mal que vos beaux yeux ont eu la bonté de me faire ; je me plains encore d'un plus cruel, que leur abſence me fait ſouffrir. Vous laiſſâtes en mon cœur, lors que je pris congé de vous, une inſolente, qui ſous pretexte qu'elle ſe dit voſtre idée, ſe vante d'avoir ſur moy puiſſance de vie & de mort ; encore elle encherit tyranniquement ſur voſtre empire, & paſſe à cét excez d'inhumanité, de déchirer les playes que vous aviez fermées, & d'en creuſer de nouvelles dans les vieilles qu'elle ſçait ne pouvoir guerir. Mandez-moy, je vous prie, quand cét Aſtre qui ſemble n'avoir éclipſé que pour moy, reviendra diſſiper les nuages de mes inquietudes. N'eſt-ce pas aſſez donner d'exercice à cette conſtance, à qui vous promettiez le triomphe ? Ne m'aviez-vous pas juré en partant pour voſtre voyage, que toutes mes fautes eſtoient effacées, que vous les oubliez pour jamais, & que

jamais vous ne m'oublieriez ? O ! belles esperances, qui se sont evanoüies avec l'air qui les a formées ! A peine eustes-vous achevé ces paroles trompeuses, répandu quelques larmes perfides, & poussé des soupirs artificieux, dont vostre bouche & vos yeux démentoient vostre cœur, que fortifiant en vostre ame un reste de cruauté cachée, vous redoublastes vos caresses, afin d'éterniser en ma memoire le cruel souvenir de vos faveurs que j'avois perduës ; mais vous fistes encore davantage, vous vous éloignâtes des lieux, où ma veuë auroit esté capable de vous toucher de pitié, & vous vous absentâtes de moy, pendant mon supplice comme le Roy s'éloigne de la Place où l'on execute les Criminels de peur d'estre importuné de leur grace. Mais à quoy, Madame, tant de précautions ? Vous connoissez trop bien la puissance de vos coups, pour en apprehender la guerison. La Medecine qui parle de toutes les maladies, n'a rien écrit de celle qui me tuë, à cause qu'elle en parle, comme les pouvant traitter ; mais celle qu'à produit en moy vostre amour, est une maladie incurable ; car le moyen de vivre quand on a donné son cœur, qui est la cause de la vie ; Rendez-le moy donc, ou

me donnez le voſtre en la place du mien; autrement, dans la reſolution où je ſuis, de terminer par une mort ſanglante ma pitoyable deſtinée, vous allez attacher aux conqueſtes, que meditent vos yeux, un trop funeſte augure, ſi la victime que je vous dois immoler, ſe rencontre ſans cœur. Je vous conjure donc encore une fois, puis que pour vivre vous n'avez pas beſoin de deux cœurs, de m'envoyer le voſtre, afin que vous ſacrifiant une hoſtie entiere, elle vous rende & l'Amour & la Fortune propices, & m'empêche de faire une mauvaiſe fin, quand meſme je ferois tomber au bas de ma Lettre, mal à propos, que je ſuis & je ſeray juſques dans l'autre monde,

MADAME,

Voſtre fidelle Eſclave.

AUTRE.

LETTRE VIII.

MADAME,

Vous vous plaignez d'avoir reconnu ma paſſion dés le premier moment que

la Fortune m'obligea de voſtre rencontre; mais vous à qui voſtre miroir fait connoître quand il vous montre voſtre image, que le Soleil a toute ſa lumiere & toute ſon ardeur, dés l'inſtant qu'il paroiſt, quel motif avez-vous de vous plaindre d'une choſe à qui ny vous ny moy ne pouvons apporter d'obſtacle? Il eſt eſſentiel à la ſplendeur des rayons de voſtre beauté d'illuminer les corps, comme il eſt naturel au mien de refléchir vers vous cette lumiere que vous jettez ſur moy; & de meſme qu'il eſt de la puiſſance du feu de vos brûlans regards d'allumer une matiere diſpoſée, il eſt de celle de mon cœur d'en pouvoir eſtre conſommé. Ne vous plaignez donc pas, Madame, avec injuſtice, de cét admirable enchaînement, dont la Nature a joint d'une ſocieté commune les effets avec leurs cauſes. Cette connoiſſance impreveuë eſt une ſuite de l'ordre qui compoſe l'harmonie de l'Univers; & c'eſtoit une neceſſité preveuë au jour natal de la Creation du Monde, que je vous viſſe, vous connuſſe, & vous aimaſſe; mais parce qu'il n'y a point de cauſe qui ne tendent à une fin, le point auquel nous devions unir nos ames eſtant arrivé, vous & moy tenterions en vain d'empêcher noſtre deſtinée.

Mais admirez les mouvemens de cette predestination, ce fut à la pêche où je vous rencontray ; Les filets que vous dépliastes en me regardant, ne vous annonçoient-ils pas ma prise ? & quand j'eusse évité vos filets, pouvois-je me sauver des hameçons pendus aux lignes de cette belle Lettre, que vous me fistes l'honneur de m'envoyer quelques jours aprés, donc chaque parole obligeante n'estoit composée de plusieurs caracteres, qu'afin de me charmer : Aussi je l'ay receuë avec des respects, dont je ferois l'expression, en disant que je l'adore si j'estois capable d'adorer quelqu'autre chose que vous. Je la baisay au moins avec beaucoup de tendresse, & je m'imaginois, en pressant mes levres sur vostre chere Lettre, baiser vostre bel esprit dont elle est l'ouvrage : Mes yeux prenoient plaisir de repasser plusieurs fois sur tous les caracteres que vostre plume avoit marquez ; Insolents de leur fortune, ils attiroient chez eux toute mon ame, & par de longs regards, s'y attachoient pour se joindre à ce beau crayon de la vostre. Vous fussiez-vous imaginé, Madame, que d'une feüille de papier, j'eusse pû faire un si grand feu; il n'éteindra jamais pourtant, que le jour ne soit éteint pour moy ; Que si mon ame

& mon amour ſe partagent en deux ſoûpirs, quand je mourray, celuy de mon amour partira le dernier. Je conjureray à l'agonie, le plus fidelle de mes Amis, de me reciter cette aimable Lettre; & lors qu'en liſant il ſera parvenu à la fin, où vous vous abaiſſez juſqu'à vous dire ma Servante : Je m'écrieray juſqu'à la mort, Ah! cela n'eſt pas poſſible, car moy-meſme j'ay toûjours eſté,

MADAME,

Voſtre, &c.

FIN.

LE
PEDANT
JOÜÉ
COMEDIE.

PAR MONSIEUR

DE CYRANO BERGERAC.

ACTEURS.

GRANGER, Pedant.

CHASTEAUFORT, Capitan.

MATHIEU GAREAU, Païſan.

DE LA TREMBLAYE, Gentilhomme amoureux de la Fille du Pedant.

CHARLOT GRANGER, Fils du Pedant.

CORBINELI, Valet dujeune Granger, Fourbe.

PIERRE PAQUIER, Cuiſtre du Pedant, faiſant le Plaiſant.

FLEURY, Couſin du Pedant.

MANON, Fille du Pedant.

GENEVOTE, Sœur de Monſieur de de la Tremblaye.

CUISTRES.

La Scene eſt à Paris au College de Beauvais.



LE PEDANT JOÜÉ COMEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

GRANGER, CHASTEAUFORT, PAQUIER.

GRANGER.

O PAR les Dieux jumeaux, tous les Monſtres ne ſont pas en Afrique. Et de grace, Satrape du Palais Stigial, donne-moy la définition de ton individu. Ne ſerois-tu point un eſtre de raiſon, une chimere, un

accident ſans ſubſtance, un elixir de la matiere premiere, un Spectre de drap noir? Ah! tu n'es ſans doute que cela: ou tout au plus un grimaut d'Enfer, qui fait l'école buiſſonniere.

CHASTEAUFORT.

Puiſque je te vois curieux de connoiſtre les grandes choſes, je veux t'apprendre les miracles de mon berceau. La Nature ſe voyant incommodée d'un ſi grand bien juſques à la hardieſſe de s'imaginer qu'elle me pouvoit produire. Pour cét effet elle empoigna les Ames de Samſon, d'Hector, d'Achille, d'Ajax, de Cyrus, d'Epaminondas, d'Alexandre, de Romule, de Scipion, d'Annibal, de Sylla, de Pompée, de Pyrrhus, de Caton, de Ceſar & d'Antoine; puis les ayant pulveriſées, calcinées, rectifiées, elle reduiſit toute cette confection, en un ſpirituel ſublimé, qui n'attendoit plus qu'un fourreau pour s'y fourrer. Nature glorieuſe de ſon reüſſit, ne pût goûter moderément ſa joye, elle clabauda ſon chef-d'œuvre par tout; l'Art en devint jaloux; & fâché, diſoit-il, qu'une Teigneuſe emportât toute ſeule la gloire de m'avoir engendré, la traita d'ingrate, de ſuperbe, luy déchira ſa coëffe; Nature de ſon coſté prit ſon ennemy aux cheveux; Enfin l'un & l'autre batit & fut ba-

tu. Le tintamarre des démentis, des soufflets, des bastonnades, m'éveilla; je les vis, & jugeant que leurs démêlez ne portoient pas la mine de prendre si-tost fin, je me creé moy-mesme. Depuis ce temps-là leur querelle dure encore; par tout vous voyez ces irréconciliables ennemis se prêter le colet, & les descriptions de nos Escrivains d'aujourd'huy ne sont lardées d'autre chose que des faits d'armes de ces deux Gladiateurs, à cause que prenant à bon augure d'estre né dans la guerre, je leur commanday en memoire de ma naissance, de se battre jusqu'à la fin du Monde sans se reposer. Donc afin de ne pas demeurer ingrat, je voulus dépetrer la Nature de ces Dieutelets, dont l'insolence la mettoit en cervelle. Je les manday, ils obeïrent; enfin je prononçay cét immuable Arrest. Gaillarde Trouppe, quand je vous ay convoquez, la plus misericordieuse intention que j'eusse pour vous, estoit de vous annichiler; mais craignant que vostre impuissance ne reprochast à mes mains l'indignité de cette victoire, voicy ce que j'ordonne de vostre sort. Vous autres Dieux qui sçavez si bien courir comme Saturne Pere du Temps, qui mangeant & devorant tout, court à l'Hôpital; Jupi-

ter, qui comme ayant la teſte fêlée depuis le coup de hache qu'il receut de Vulcain, doit courir les ruës; Mars qui comme Soldat court aux armes; Phebus, qui comme Dieu des Vers court la bouche des Poëtes; Vénus, qui comme Putain court l'éguillette; Mercure, qui comme Meſſager court la Poſte; Et Diane qui comme Chaſſereſſe court les Bois. Vous prendrez la peine, s'il vous plaiſt, de monter tous ſept à califourchon ſur une Etoille. Là vous courerez de ſi bonne ſorte, que vous n'aurez pas le loiſir d'ouvrir les yeux.

PAQUIER.

En effet, les Planetes ſont juſtement ces ſept-là.

GRANGER.

Et des autres Dieux qu'en fiſtes-vous?

CHASTEAUFORT.

Midy ſonna, la faim me prit, j'en fis un ſaupiquet pour mon dîner.

PAQUIER.

Domine, ce fut aſſurément en ce temps-là que les Oracles ceſſerent.

CHASTEAUFORT.

Il eſt vray; & dés lors ma complexion prenant part à ce ſalmigondis de Dieux, mes actions ont eſté toutes extraordinaires: car ſi j'engendre, c'eſt en Deucalion: ſi je re-

garde, c'eſt en Bazilic : ſi je pleure, c'eſt en Heraclite : ſi je ris, c'eſt en Democrite: ſi j'écume, c'eſt en Cerbere : ſi je dors, c'eſt en Morphée : ſi je veille, c'eſt en Argus: ſi je marche, c'eſt en Juif errant : ſi je cours, c'eſt en Pacolet : ſi je vole, c'eſt en Dédale : ſi je m'arreſte, c'eſt en Dieu Therme: ſi j'ordonne, c'eſt en Deſtin : Enfin vous voyez celuy qui fait que l'Hiſtoire du Phénix n'eſt pas un Con te.

GRANGER.

Il eſt vray qu'à l'âge où vous eſtes, n'avoir point de barbe, vous me portez la mine, auſſi bien que le Phénix, d'eſtre incapable d'engendrer. Vous n'eſtes ny maſculin, ny feminin, mais neutre; Vous avez fait de voſtre Dactile un Troquée, c'eſt à dire que par la ſouſtraction d'une bréve, vous vous eſtes rendu impotent à la propagation des individus. Vous eſtes de ceux dont le ſexe femel

Ne peut oüir le nominatif
A cauſe de leur genitif,
Et ſouffre mieux le vocatif
De ceux qui n'ont point de datif,
Que de ceux dont l'accuſatif
Apprend qu'ils ont un ablatif.
J'entens que le diminutif
Qu'on fit de vray trop exceßif

Sur vostre flasque genitif
Vous prohibe le conjonctif.
Donc puis que vous estes passif,
Et ne pouvez plus estre actif,
Témoin le poil indicatif
Qui m'en est fort persuasif;
Je vous fais un imperatif
De n'avoir jamais d'optatif
Pour aucun genre subjunctif
De nunc, *jusqu'à l'infinitif;*
Ou je fais sur vous l'adjectif
Du plus effroyant positif
Qui jamais eust comparatif:
Et si ce rude partitif
Dont je seray distributif,
Et vous le sujet collectif,
N'est le plus bean superlatif,
Et le coup le plus sensitif
Dont Homme soit memoratif:
Je jure par mon jour natif
Que je veux pour ce seul motif
Qu'un sale & sanglant vomitif,
Surmontant tout confortatif,
Tout lenitif, tout restrictif,
Et tout bon corroboratif,
Soit le chastiment primitif,
Et l'effroyable exprimitif
D'un discours qui seroit fautif:
Car je n'ay le bras si chetif,

Ny vous le talon si fuitif,
Que vous ne fußiez portatif
D'un coup bien significatif.
O visage! ô portrait naïf!
O souverain expeditif
Pour guerir tout sexe lascif,
D'amour naissant, ou effectif!
Genre neutre, genre metif,
Qui n'estes Homme qu'abstractif,
Grace à vostre copulatif
Qu'a rendu fort imperfectif
Le cruel tranchant d'un ganif,
Si pour soudre ce Locogrif
Vous avez l'esprit trop tardif,
A ces mots soyez attentif.
Je fais vœu de me faire Juif,
Au lieu d'eau de boire du suif,
D'estre mieux damné que Caïf,
D'aller à pied voir le Cherif,
De me rendre à Tunis captif,
D'estre berné comme escogrif,
D'estre plus maudit qu'un Tarif,
De devenir ladre & poußif,
Bref par les mains d'un sort hâtif,
Couronné de Ciprés & d'If,
Passer dans le mortel Esquif
Au Païs où l'on est oisif:
Si jamais je deviens rétif
A l'agreable executif

Du vœu dont je suis l'inventif,
Et duquel le preparatif
Est, beau Sire, un baston maßif,
Qui sera le dissolutif
De vostre demy substantif;
Car c'est mon vouloir decisif,
Et mon Testament, mort, ou vif.

Mais parler ainsi, c'est vous donner à souder les Emblémes d'un Sphinx, c'est perdre son huile & son temps, c'est écrire sur la Mer, bâtir sur l'Areine, & fonder sur le Vent. Enfin je connois que si vous avez quelque teinture des Lettres, ce n'est pas de celle des Gobelins; car par Jupiter Ammon, vous estes un ignorant.

CHASTEAUFORT.

De Lettres! Ah que me dites-vous? des ames de terre & de bouë pourroient s'amuser à ces vetilles; mais pour moy je n'écris que sur les Corps humains.

GRANGER.

Je le voy bien. C'est peut-estre ce qui vous donne envie d'appuyer vostre plume charnelle sur le parchemin vierge de ma Fille. Elle n'en seroit pas contristée, la Pauvrette; car une Femme aujourd'huy aime mieux les Bestes que les Hommes, suivant la regle *as petit hæc*. Vous aspirez aussi bien qu'Hercule à ses Colones yvoirines;

mais l'orifice, l'orée & l'ourlet de ſes guêtres, eſt pour vous un *Ne plus ultra.* Premierement à cauſeque vous eſtes Veuf d'une Pucelle qui vous fit faire plus de chemin en deux jours, que le Soleil n'en fait en huit mois dans le Zodiaque : Vous courûtes de la Vierge au Chancre en moins de vingt-quatre heures, d'où vous entrâtes au Verſeau ſans avoir veu d'autre Signe en paſſant que celuy du Capricorne. La ſeconde objection que je fais, eſt que vous eſtes Normand; Normandie *quaſi* venu du Nort pour mandier. De voſtre Nation les Serviteurs ſont traîtres, les Egaux inſolens, & les Maiſtres inſuportables. Jadis le Blazon de cette Province eſtoit trois Faux, pour montrer les trois eſpeces de faux qu'engendre ce Climat; *Scilicet,* Faux-Sauniers, Faux-Témoins, Faux-Monnoyeurs; je ne veux point de Fauſſaires en ma maiſon. La troiſiéme, qui m'eſt une raiſon invincible, c'eſt que voſtre bourſe eſt malade d'un flux de ventre, dont la mienne apprehende la contagion. Je ſçay que voſtre mine ſeule feroit trembler le plus ferme manteau d'aujourd'huy : Mais en cét âge de Fer on juge de nouspar ce que nous avons, & non par ce que nous ſommes. La pauvreté fait le vice ; & ſi vous me de-

mandez, *Cùr tibi deſpicior?* je vous répons *Nunc omnibus itur ad aurum.* D'un certain riche Laboureur, la Charruë m'éblouït, & je ſuis tout à fait reſolu que puis que *hic dat or, I longum ponat* dans ſon *O commune.* C'eſt pourquoy je vous conſeille de ne plus approcher ma Fille en Roy d'Egypte, c'eſt à dire qu'on ne vous voye point auprés d'elle dreſſer la pyramide à ſon intention. Quoy que j'aime les regles de la Grammaire, je ne prendrois pas plaiſir de vous voir accorder enſemble le Maſculin avec le Feminin; & je craindrois que *ſi duo continuè jungantur fixa nec una, ſit res,* un malevole n'inferaſt; *Optant ſibi jungere caſus.*

CHASTEAUFORT.

Il eſt vray, Dieu me damne, que voſtre Fille eſt folle de mon amour; Mais quoy, c'eſt mon foible de n'avoir jamais pû regarder de Femme ſans la bleſſer. La petite Gueuſe toutefois a ſi bien ſceu friponner mon cœur; ſes yeux ont ſi bien ſceu paillarder ma penſée, que je luy pardonne quaſi la hardieſſe qu'elle a priſe de me donner de l'amour. Genereux Gentilhomme, me dit-elle l'autre jour, (la Pauvrette ne ſçavoit pas mes qualitez) l'Univers a beſoin de deux Conquerans, la race en eſt

éteinte en vous, ſi vous ne me regardez d'un œil de miſericorde : Comme vous étes un Alexandre, je ſuis une Amazone ; faiſons ſortir de nous deux un Pluſque-Mars, de qui la naiſſance ſoit utile au genre humain, & dont les armes aprés avoir diſpenſé la mort aux deux bouts de la Terre, faſſent un ſi puiſſant Empire, que jamais le Soleil ne ſe couche pour tous ſes Peuples. J'avois de la peine à me rendre entre les bras de cette paſſion ; mais enfin je vainquis en me vainquant, tout ce qu'il y a de grand au monde, c'eſt à dire que je l'aimé : Je ne veux pas pourtant que tant de gloire vous rende orgueilleux ; que deveniez inſolent ſur les petits ; mais humiliez-vous en voſtre neant que j'ay voulu choiſir pour faire hautement éclater ma puiſſance. Vous craignez, je le voy bien, que je ne mépriſe voſtre pauvreté : mais quand il plaira à cette épée, elle fera de l'Amerique & de la Chine, une baſſe-court de voſtre Maiſon.

GRANGER.

O ! Microſcome de viſion fanatiques : *Vade retro*, autrement aprés vous avoir apoſtrophé du bras gauche, *Addetur huic dexter, cui ſincopa fiet ut alter :* & pour toute emplâtre de ces balafres, vous ſerez medicamenté d'un *ſic volo, ſic jubeo, ſit pro ra:*

tione voluntas. Loin donc d'icy, Prophane, ſi vous ne voulez que je mette en uſage pour vous punir, toutes les regles de l'Arithmetique. Ma colere *primo* commencera par la Demonſtration, puis marchera en ſuite une Poſition de ſoufflets : *Item*, une Addition de baſtonnades : *Hinc*, une Fraction de bras : *Illinc*, une Souſtraction de jambes. Dé-là je feray grêler une Multiplication de coups, tapes, taloches, horions, fendans, eſtocs, revers, eſtramaçons, caſſe-muſeaux ſi épouvantables, qu'aprés cela l'œil d'un Linx ne pourra pas faire la moindre Diviſion, ny Subdiviſion, de la plus groſſe parcelle de voſtre miſerable Individu.

CHASTEAUFORT.

Et moy, chetif Excomunié, j'aurois déja fait ſortir ton ame par cent playes, ſans la dignité de mon Eſtre, qui me défend d'ôter la vie à quelque choſe de moindre qu'un Geant ; & meſme je te pardonne, à cauſe qu'infailliblement l'ignorance de ce que je ſuis, t'a jetté dans ces extravagances. Cependant me voicy fort en peine, car pouvoit-il me méconnoiſtre, puis que pour ſçavoir mon nom, il ne faut qu'eſtre de ce monde ? Sçachez donc, Meſſire Jean, que je ſuis celuy qu'on ne peut exterminer

ſans faire une Epitaphe à la Nature ; & le Pere des Vaillans, puis qu'à tous je leur ay donné la vie.

GRANGER.

Pardonnez, Grand Prince, à mon peu de foy. Ce n'eſt pas....

CHASTEAUFORT.

Relevez-vous, Monſieur le Curé, je ſuis content : Choiſiſſez viſte où vous voulez regner, & cette main vous baſtit un Trône dont l'Eſcalier ſera fait des Cadavres de ſix cens Rois.

GRANGER.

Mon Empire ſera plus grand que le Monde, ſi je regne ſur voſtre cœur. Protegez-moy ſeulement contre je ne ſçay quel Gentillaſtre qui a bien l'inſolence de marcher ſur vos briſées, &....

CHASTEAUFORT.

Ne vous expliquez pas, j'aurois peur que mes yeux en courroux ne jettaſſent des étincelles, dont quelqu'une par mégarde vous pourroit conſumer. Un Mortel aura donc eu la temerité de ſe chauffer à meſme feu que moy, & je ne puniray pas les quatre Elemens qui l'ont ſouffert ? Mais je ne puis parler, la rage me tranſporte, je m'en vais faire pendre l'Eau, le Feu, la Terre & l'Air, & ſonger au genre de

mort dont nous exterminerons ce Pigmée qui veut faire le Colosse.

SCENE II.

GRANGER, PAQUIER.

GRANGER.

HE' bien, *Petre*, ne voila pas une digue que je viens d'opposer aux terreurs que je me donne tous les jours, Monsieur de la Tremblaye? Car la Tremblaye à cause de Chasteaufort, Chasteaufort à cause de la Tremblaye, désisteront de la poursuite de ma Fille. Ce sont deux Poltrons si éprouvez, que s'ils se battent jamais, ils se demanderont tous deux la vie. Me voicy cependant embarqué sur une Mer où la moitié du monde a fait naufrage. C'est l'amour chez moy, l'amour dehors, l'amour par tout. Je n'a qu'une Fille à marier, & j'ay trois Gendres pretendus, L'un se dit brave, je sçay le contraire; l'autre riche, mais je ne sçay; l'autre Gentilhomme, mais il mange beaucoup. O! Nature, vous croiriez vous estre mise en frais, si vous aviez fagoté tant seulement

trois

trois belles qualitez en un individu. Ah ! Pierre Paquier, le monde s'en va renverſer.

PAQUIER.

Tant mieux ; car autrefois j'entendois dire la meſme choſe, que tout eſtoit renverſé. Or ſi l'on renverſe aujourd'huy ce qui eſtoit renverſé, c'eſt le remettre en ſon ſens.

GRANGER.

Mais ce n'eſt pas encore là ma plus grande playe ; j'aime & mon Fils eſt mon Rival. Depuis le jour que cette furieuſe penſée a pris giſte au ventricule de mon cerveau, je ne mange pour toute viande, qu'un *pœnitet, tædet, miſeret.* Ah, c'en eſt fait, je me vais pendre.

PAQUIER.

La, la, eſperez en Dieu, il vous aſſiſtera: Il aſſiſte bien les Allemans qui ne ſont pas de ce Païs-cy.

GRANGER.

Si je l'envoyois à Veniſe? *haud dubiè* c'eſt le meilleur. C'eſt le meilleur? O ! oüy ſans doute. Bien donc dés demain je le mettray ſur Mer.

PAQUIER.

Au moins ne le laiſſez pas embarquer ſans attacher ſur luy de l'Anis à la Reyne, car les Medecins en ordonnent contre les vents.

GRANGER.

Va-t-en dire à Charlot Granger, qu'il avole subitement icy. S'il veut sçavoir qui le demande, dis-luy que c'est moy.

SCENE III.

GRANGER *seul.*

DOnc sejongant de nos Lares ce Vorace absorbeur de biens, chaque sol de rente que je soulois avoir deviendra parisis? & le marteau de la jalousie ne sonnera plus les longues heures du desespoir dans le clocher de mon ame? D'un autre costé me puis-je resoudre au mariage, moy que les Livres ont instruit des accidens qu'il tire à sa cordelle? Que je me marie ou ne me marie pas, je suis assuré de me repentir. Nimporte, ma Femme pretenduë n'est pas grande; ayant à vestir une here, je ne la puis prendre trop courte. On dit cependant qu'elle veut plastronner sa virginité, contre les estocades de mes perfections. Hé! à d'autres, un pucelage est plus difficile à porter qu'une cuirasse. Toutes les Femmes ne sont-elles pas semblables aux Arbres, pourquoy donc ne voudroient-elles pas estre ar-

rouſées? *At primo*, comme les Arbres elles ont pluſieurs teſtes; comme les Arbres, ſi elles ſont ou trop, ou trop peu humectées, elles ne portent point; comme les Arbres, elles ont les fleurs auparavant les fruits; comme les Arbres, elles déchargent quand on les ſecouë: Enfin Jean Deſpotere le confirme quand il dit *Arboris eſt nomen muliebre.* Mais je croy que Paquier a beu de l'eau du Fleuve *Lethé*, ou que mon Fils s'approche à pas d'Ecreviſſe; je m'en vais *obviam* droit à luy.

SCENE IV.

CHARLOT, PAQUIER.

CHARLOT.

JE ne puis rien comprendre à ton galimathias.

PAQUIER.

Pour moy je ne trouve rien de ſi clair.

CHARLOT.

Mais enfin ne me ſçaurois-tu dire qui c'eſt qui me demande?

PAQUIER.

Je vous dis que c'eſt moy.

CHARLOT.
Comment toy ?
PAQUIER.
Je ne vous dis pas moy ; mais je vous dis que c'eſt Moy ; car il m'a dit en partant, dis luy que c'eſt, Moy.
CHARLOT.
Ne ſeroit-ce point mon Pere que tu veux dire ?
PAQUIER.
Hé ! vrayement oüy. A propos je penſe qu'il a envie de vous envoyer ſur la Mer.
CHARLOT.
Hé ! quoy faire, Paquier ?
PAQUIER.
Il ne me l'a point dit; mais je croy que c'eſt pour voir la Campagne.
CHARLOT.
J'ay trop voyagé, j'en ſuis las.
PAQUIER.
Qui vous ? je vais gager Chapeau de Cocu, qui eſt un des vieux de voſtre Pere, que vous n'avez jamais veu la Mer que dans une Huiſtre à l'écaille.
CHARLOT.
Et toy,Paquier, en as-tu veu davantage?
PAQUIER.
Oüy-da; j'ay veu les Bons-Hommes,Chaillot, S. Clou, Vaugirard.

CHARLOT.

Et qu'y as-tu remarqué de beau, Paquier?

PAQUIER.

A la verité je ne les vis pas trop bien, pource que les murailles m'empêchoient.

CHARLOT.

Je pense, ma foy, que tes voyages n'ont pas esté plus longs, que sera celuy dont tu me parles. Va, tu peux l'assurer que je ne desire pas...

SCENE V.

GRANGER, CHARLOT, PAQUIER.

GRANGER.

QUe tu demeures plus long-temps icy. Viste, Charlot, il faut partir. Songe à l'Adieu dont tu prendras congé des Dieux Foyers, protecteurs du toit paternel; car demain l'Aurore porte-safran ne se sera pas plûtost jettée des bras de Tithon dans ceux de Cephale, qu'il te faudra fier à la discretion de Neptune Guide-Nefs. C'est à Venise où je t'envoye; *Tuus enim patruus* m'a mandé qu'estant orbe d'hoirs mâles, il avoit

besoin d'un personnage sur la fidelité duquel il pût se reposer du maniement de ses facultez. Puisque donc tu n'as jamais voulu t'abreuver aux Marests, Fils de l'Ongle du Cheval emplumé, & que la Lyrique harmonie du sçavant Meurtrier de Pithon n'a jamais enflé ta parole, essaye si dans la marchandise, Mercure aux pieds aîlez te prêtera son Caducée. Ainsi le turbulent Eole te soit aussi affable qu'aux pacifiques Nids des Alcions. Enfin, Charlot, il faut partir.

CHARLOT.

Pour où aller, mon Pere?

GRANGER.

A Venise, mon Fils.

CHARLOT.

Je voy bien, Monsieur, que vous voulez éprouver si je serois assez lâche pour vous abandonner, & par mon absence vous arracher d'entre les bras un Fils unique: mais non, mon Pere, si vos tendresses sont assez grandes pour sacrifier vostre joye à mon avancement, mon affection est si forte, qu'elle m'empêchera de vous obeïr: Aussi quoy que vous puissiez alleguer, je demeureray sans cesse auprés de vous, & seray vostre bâton de vieillesse.

GRANGER.

Ce n'eſt pas pour prendre voſtre avis, mais pour vous apprendre ma volonté, que je vous ay fait venir. Donc demain je vous emmaillote dans un Vaiſſeau, pendant que l'air eſt ſerain ; car s'il venoit à rébulifier, nous ſommes menacez par les Centuries de Noſtradamus, d'un temps fort incommode à la Navigation.

CHARLOT.

C'eſt donc ſerieuſement que vous ordonnez de ce voyage ? Mais apprenez que c'eſt ce que je ne puis faire, & que je ne feray jamais.

SCENE VI.

FLEURY, GRANGER, PAQUIER.

FLEURY.

HE' bien, mon Couſin, noſtre Laboureur eſt-il arrivé ? ferons-nous ce mariage ?

GRANGER.

Helas ! mon Couſin, vous eſtes arrivé, ſous les preſagieux auſpices d'un Oyſeau

bien infortuné. Soyez toutefois le fatal Arbitre de ma noire ou blanche deſtinée, & le fidele étuy de toutes mes penſées. Ce riche Gendre n'eſt pas encore venu, je l'attendois icy; mais lors que je ne penſois vaquer qu'à la joye, je me vois inveſty des glaives de la douleur. Mon Fils eſt fol, mon Couſin; le pauvre Enfant doit une belle Chandelle à Saint Mathurin.

FLEURY.

Bon Dieu! depuis quand ce malheur eſt-il arrivé?

GRANGER.

Helas! tantoſt comme je le careſſois, il a voulu ſe jetter à mon viſage, & déſiner à mes dépens le portrait d'un Maniaque ſur mes Jouës. Il gromele en pietinant, qu'il n'ira point à Veniſe. Ho, ho, le voicy, cachons-nous, & l'écoutons.

SCENE VII.

CHARLOT, FLEURY, GRANGER, CUISTRES.

CHARLOT.

MOy j'iray à Veniſe! & j'abandonnerois la choſe pour laquelle ſeule j'ai-

me le jour ? J'iray plûtoſt aux Enfers ; plûtoſt d'un poignard j'ouvriray le ſein de mon barbare Pere ; & plûtoſt de mes propres mains ayant choiſi ſon cœur dans un ruiſſeau de ſang, j'en battray les murailles.

FLEURY.

O ! grand Dieu ! quelle rage ?

CHARLOT.

Non, mon Pere, je n'y puis conſentir.

FLEURY *fuyant.*

Liez-le, mon Couſin, liez-le, il ne faut qu'un malheur.

GRANGER.

Piliers de Claſſes, Tire-gigauts, Ciſeaux de Portion, Executeurs de Juſtice Latine ; *Adeſte ſubito, adeſte, ne dicam advolate.* Jettez-moy promptement vos bras Achilains ſur ce Microcoſme erronée de chimeres abſtractives, & liez-le auſſi fort que Promethée ſur le Caucaſe.

CHARLOT.

Vous avez beau faire, je n'iray point.

GRANGER.

Gardez bien qu'il n'échappe, il feroit un Haricot de nos ſcientifiques ſubſtances.

CHARLOT.

Mais, mon Pere, encore dites-moy pour quel ſujet vous me traittez ainſi ? Ne tient-il qu'à faire le Voyage de Veniſe pour vous

contenter ? J'y ſuis tout preſt.

GRANGER.

Oſez-vous attenter au Tableau vivant de ma docte Machine, Goujats de Ciceron ? Songez à vous ; *Iratus eſt Rex, Reginaque non ſine cauſa.* Apprenez que j'en dis moins que je n'en penſe, & que *ſupprimit Orator quæ ruſticus edit inepiè.*

CHARLOT.

Oüy, mon Pere, je vous promets de vous obeïr en toutes choſes ; mais pour aller à Veniſe, il n'y faut pas penſer.

GRANGER.

Comment Frêlons de College, Roüille de mon pain, Cangrene de ma ſubſtance, cét obſedé n'a pas encore les fers aux pieds ? Viſte, qu'on luy donne plus d'entraves que Xerces n'en mit à l'Ocean, quand il le voulut faire Eſclave.

CHARLOT.

Ah ! mon Pere, ne me liez point, je ſuis tout preſt à partir.

GRANGER.

Ah ! je le ſçavois bien que mon Fils eſtoit trop bien moriginé pour donner chez luy paſſage à la freneſie. Va, mon Dauphin, mon Infant, mon Prince de Gales, tu ſeras quelque jour la benediction de mes vieux ans. Excuſe un eſprit prévenu de faux rap-

pors ; je te promets en récompenſe d'allumer pour toy mon amour au centuple dés que tu ſeras là.

CHARLOT.

Où là, mon Pere ?

GRANGER.

A Veniſe, mon Fils.

CHARLOT.

A Veniſe, moy ? plûtoſt la mort.

GRANGER.

Au fou, au fou, ne voyez-vous pas comme il m'a jetté de l'écume en parlant ? Voyez ſes yeux tous renverſez dans ſa teſte : Ah! mon Dieu faut-il que j'aye un Enfant fou? Viſte, qu'on me l'empoigne ?

CHARLOT.

Mais encore, apprenez-moy pourquoy on m'attache ?

UN CUISTRE.

Parce que vous ne voulez pas aller à Veniſe.

CHARLOT.

Moy, je n'y veux pas aller ? On vous le fait accroire. Helas ! mon Pere tant s'en faut, toute ma vie j'ay ſouhaité avec paſſion de voir l'Italie, & ces belles Contrées qu'on appelle le Jardin du Monde.

GRANGER.

Donc, mon Fils, tu n'as plus beſoin d'Ele-

bore. Donc ta teste reste encore aussi saine que celle d'un Chou cabus aprés la gelée. Vien m'embrasser, vien mon Toutou, & va-t-en aussi-tost chercher quelque chose de gentil & à bon marché, qui soit rare hors de Paris, pour en faire un present à ton Oncle; car je vais toute à cette heure te retenir une place au Coche de Lyon.

SCENE VIII.

CHARLOT.

QUe de fâcheuses conjonctures où je me trouve embarassé? Aprés toute ma feinte, il faut encore ou abandonner ma Maistresse, c'est à dire mourir; ou me resoudre à vestir un pourpoint de pierre, cela s'appelle S. Victor, ou S. Martin.

SCENE IX.

CORBINELI, CHARLOT.

CORBINELI.

SI vous me voulez croire, vostre voyage ne sera pas long.

CHARLOT.

Ah ! mon pauvre Corbineli, te voila. Sçais-tu donc bien les malheurs où mon Pere m'engage ?

CORBINELI.

Il m'en vient d'apoſtropher tout le *Tu autem.* Il vous envoye à Veniſe ; vous devez partir demain : Mais pourveu que vous m'écoutiez , je penſe que ſi le bon Homme , pour tracer le plan de cette Ville , attend voſtre retour , il peut dés maintenant s'en fier à la Carte. Il vous commande d'acheter icy quelque bagatelle à bon marché, qui ſoit rare a Veniſe , pour en faire un preſent à voſtre Oncle : C'eſt un Coûteau qu'il vient d'émoudre pour s'égorger. Suivez-moy ſeulement.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

CHASTEAUFORT *seul.*

VOus vous estes battu, & donc? vous avez eu avantage sur vôtre Ennemy? Fort bien. Vous l'avez desarmé? Facilement. Et blessé? Hon. Dangereusement, s'entend? A travers le corps. Vous vous éloignerez? Il le faut. Sans dire adieu au Roy? Ah, a, a. Mais cét autre, mordiable, de quelle mort le ferons-nous tomber? De l'étrangler comme Hercule fit Anthée, je ne suis pas Bourreau. Luy feray-je avaler toute la Mer? Le monument d'Aristote est trop illustre pour un ignorant. S'il estoit Maquereau, je le ferois mourir en eau douce. Dans la flâme, il n'auroit pas bien le temps de bien goûter la mort. Commanderay-je à la Terre de l'engloutir tout vif? Non; car comme ces petits Gentillâtres sont accoûtumez de manger leurs Ter-

res, celuy-cy pourroit bien manger celle qui le couvriroit. De le déchirer par morceaux, ma colere ne seroit pas contente, s'il restoit de ce malheureux un atôme aprés sa mort. O Dieux ? je suis réduit à n'oser pas seulement luy défendre de vivre, parce que je ne sçay comment le faire mourir.

SCENE II.

J. GAREAU, CHASTEAUFORT.

GAREAU.

VArtigué, vela de ces mangeux de petits Enfans. La Vegne de la Courtille, belle montre & peu de rapport.

CHASTEAUFORT.

Où vas-tu, bon Homme ?

GAREAU.

Tout devant moy.

CHASTEAUFORT.

Mais je te demande où va le chemin que tu suis.

GAREAU.

Il ne va pas, il ne bouge.

CHASTEAUFORT.

Pauvre rustre, ce n'est pas cela que je veux sçavoir : Je te demande si tu as bien du che-

min à faire aujourd'huy.

GAREAU.

Nanain da, je le trouvaray tout fait.

CHASTEAUFORT.

Tu parois, Dieu me damne, bien gaillard, pour n'avoir pas dîné.

GAREAU.

Dix nez? Qu'en fera-je de dix? il ne m'en faut qu'un.

CHASTEAUFORT.

Quel Docteur! Il en ſçait autant que ſon Curé.

GAREAU.

Auſſi ſije; N'eſt-il pas bian curé qui n'a rien au vantre? Hé là, ris Jean, on te frit des œufs. Teſtigué, eſt-ce à cauſe qu'ous eſtes Monſieu, qu'ou faites tant de menes? Dame, qui tare a, guare a. Tenez n'avous point veu malva? Bonjou donc Monſieu, s'tules: Hé queſt-ce donc; Je penſe donc qu'ou me prendrais pour queuque inorant? Hé ſi tu es riche, deſne deux fois. Aga quien, qui m'a angé de ce galouriau? Bonefi sfeſmon! vela un Homme bien vidé, vela un engein de belle dégueſne, vela un biau vaiſſiau, s'il avet deux ſaicles ſur le cul. Par la morguoy, ſi j'avoüas une ſarpe ei un baſton, je feroüas un Gentizome tout auqueu, C'eſt de la Nobleſſe à Maquieu

Furon,

Furon, va te couché tu fouperas demain. Eſt-ce donc pelamor qu'ous avez un angin de far au coſté, qu'ous fetes l'Olbrius & le Veſpaſian ? Vartigué ce n'eſt pas encore comme-ça. Dame acoutez je vous dorois bian de la gaule par ſous l'huis ; mais par la morguoy ne me joüez pas des Trogedies, car je vous feroüas du bezot. Jarnigué je ne ſis pas un gniais : J'ay eſté ſans repruche Marguillier, j'ay eſté Beguiau, j'ay eſté Portofrande, j'ay eſté Chaſſe-Chien, j'ay eſté Guieu & Guiebe, je ne ſçay pus qui je ſis. Mais ardé de tout ça bre r r r r, j'en dis du Mirliro, parmets que j'aye de Stic.

CHASTEAUFORT.

Malheureux excommunié, voila bien du haut ſtile.

GAREAU.

Monſieu de Marſilly m'appellet bian ſon bâtar. Il ne s'en eſt pas fally l'époiſſeur d'un tornas qu'il ne m'ait fait apprenty Conſeillé. Vien-ça, ce me fit-il une fois, gros Fils de Putain (car j'équions tout comme deux Freres) je veux, ce fit-il, que tu venais, ce fit-il, autour de moy, ce fit-il, dans la Turquiſe, ce me fit-il. O ! ce l'y dis-je, cela vous plaiſt à dire : Non eſt, ce me fit-il. O ! ſi eſt, ce l'y fis-je. O ! ce me ſis-je à par moy : Ecoute Jean, ne faut point

faire le niais, faut ſauter. Dame je ne feſy point de déſigurance davantage, je me bouty avec ly cahin caha, toute à la maxite Françoiſe. Mais quand on gn'y eſt, on gn'y eſt. Bonnefy, pourtant, je paraiſſy un ſot baſquié, un ſot baſquié je paraiſſy; car Martin Binet..... Et y à propos Denis le Balafré ſon Onque, ce grand ecné, s'en venit l'autre jour la remontée lantarner environ moy. Ah! ma foy, ma foy, je penſe que Guieu marci, je vous l'y ramenis le pus biau chinfregniau ſus le mouſtafa, qu'oul l'y en demeury les badigoines écarboüillées tout avaux l'Hyvar. Que guiebe auſſi! Tous les jours que Guieu feſet, ce bagnoquier-là me ravaudet comme un Satan. C'eſtet ſa ſœur qui épouſit le grand Tiphoine. Acoutez, ol n'a que faire de faire tant l'enhaſée, ol n'a goute ne brin de biau. Parmafy, comme dit l'autre, ce n'eſt pas grand chance; la Reyne de Niort, malheureuſe en biauté. Pour ſon homme, quand oul eſt des-habillé, c'eſt un biau cr-nu. Mais regardez un petit, ce n'étet encore qu'une varmene, & ſi ol feſet déja tant la dévargondée, pour autant qu'ol ſavet luire dans les Seſſiaumes, qu'on n'en ſavet chevir. Ol ſe carret comme un pou dans eune rogne: Dame auſſi ol avet la voix,

reverence parlé, auſſi finement claire qu'eune yau de roche. L'en diſet que Monſieu le Curé avet bian trampé ſouvent ſon Goupillon dans ſon Benaiquié ; mais ardé ſont des médiſeux, les faut laiſſer dire ; & pis quand oul auret ribaudé un tantinet, c'eſt à ly à faire, & à nous à nous taire; pis qu'il donne bian la pollution aux autres, il ne l'oubly pas pour ly. Monſieu le Vicaire itou étet d'une humeur bian domicile & bien turquoiſe ; mais ardé....

CHASTEAUFORT.

Et de grace, Villageois, acheve-nous tes avantures du voyage de Monſieur de Marſilly.

GAREAU.

Ho, ho, ous n'eſtes pas le Roy Minos, ous eſtes le Roy Priant. O donc je voyagiſme vers l'Or riant, & vers la Mardy Terre année.

CHASTEAUFORT.

Tu veux dire au contraire vers l'Orient, ſur la Mediterranée.

GAREAU.

Hé bian, je me reprend, un var ſe reprend bian. Mais guian, ſi vous penſiais que je deviesſme entendre tous ces tintamarres-là,comme vous autres Latiniſeurs, Dame nanain : Et vous, comme guiebe déharna-

chez-vous vostre Philophie ? J'arrivismes itou aux Deux Trois de Gilles le Bâtard, dans la Transvilanie, en Bethlian de Galilene, en Harico, & pis au Païs.... au Païs.... du Beure.

CHASTEAUFORT.

Que Diable veux-tu dire, au Païs du Beure?

GAREAU.

Oüy au Païs du Beure. Tanquia que c'est un Païs qui est mou comme Beure, & où les gens sont durs comme Piare. Ha! c'est la Graisse; hé bian, les gens n'y sont-ils pas bian durs, pis que ce sont des Grets? Et pis aprés cela je nous en allismes, reverence parlé, en un Païs si loin, si loin; je pense que mon Maistre appellet cela le Païs des Bassins, où le monde est noir comme des Antechrits. Ardé, je croy fixiblement que je n'eussiesmes pas encore cheminé deux glieuës, que j'eussiesmes trové le Paradis & l'Enfar. Mais tenez, tout ce qui semblit de pus biau à voir, c'est ces petits Sarasins d'Italie; cette petite grene d'andoüille n'est pas pus grande que savequoy, & s'ils savont déja parler Italian. Dame, je ne fesimes là guere d'ordure. Je nous bandismes nos quaisses tout au bout du Monde dans la Turquise, moy & mon

Maiſtre. Parmafy pourtant, je diſis bian-toſt à mon Maiſtre qu'oul s'en reveniſt. Hé quemant, quelle vilanie? Tous ces Turs-la ſont tretous Huguenots comme des Chiens. Oul ſe garmantet par eſcouſſe de leur bailler des exultations à la Turquoiſe.

CHASTEAUFORT.

Il faut dire des exhortations à la Turque.

GAREAU.

O bian, tanquia qu'il les ſarmonet comme il falet.

CHASTEAUFORT.

Ton Maiſtre ſçavoit donc l'Idiome Turc?

GAREAU.

Hé vramant oüy, oul ſavet tous ces Geroſmes-là; les avet-il pas veus dans le Latin? Son Frere itou étet bian ſavant, mais oul n'étet pas encore ſi ſavant, car n'en marmuſet qu'oul n'avet appris le Latin qu'en François. C'étet un bon Nicolas qui s'en allet tout devant ly, hurlu, brelu; n'en n'eut pas dit qu'oul y touchet, & ſtanpandant oul marmonet toûjours dans une bâtelée de Livres. Je ne me ſauras tenir de rire, quand je me ramenteu des noms ſi biſcornus, & ſi par le ſanguoy tout ça étet vray, car oul étet moulé. D'auquns s'intiloient, s'intuloient: oüay? ce n'eſt pas encore come ça: S'inlutuloient, j'y fis caſi: S'intilutoient;

s'in, s'in, s'in; Tanquia que je m'entens bian.

CHASTEAUFORT.

Tu veux dire s'intituloient.

GAREAU.

Oüy, oüy, s'in, s'in, hela qui ſe feſoient come vous dites : Vela tout come il le défrinchet. Je ne ſay pas où j'en ſis, vous me l'avez fait pardre.

CHASTEAUFORT.

Tu parlois du nom de ces Livres.

GAREAU.

Ces Livres donc, pis que Livres y a. Oüay? Ha je ſay bian; Oül y avet des Amas de Gaules, des Cadets de Tirelire, & des Aînez de Vigile.

CHASTEAFORT.

Il faut dire, mon grand amy, des Amadis de Gaule, des Décades de Tite-Live, des Eneïdes de Virgile. Mais pourſuis.

GAREAU.

O! par le ſangué va-t'en chercher tes pourſuiveux. Aga qu'il eſt raiſonnabe aujourd'y, il a mangé de la ſoupe à neuf heures. Hé ſi je ne veux pas dire comme ça moy? Tanquia qu'à la parfin je nous en revinſmes. Il apportit de ce Païs-là tant de Guiamans rouges, des Hemoroïdes vartes, & une grande Epée qui atteindret d'icy à

démain. C'eſt à tout ces farremens que ces mangeux de petits enfans ſe batont en deüil. Il apportit itou de petits engingorniaux remplis de naiſſance, à celle fin de conſerver, ce feſet-il, l'humeur ridicule, à celle fin, ce feſet-il, de vivre auſſi loug-temps que Maquieu ſalé. Tenez, n'avous point veu Niquedoüille, qui ne ſçauret rire ſans montrer les dants?

CHASTEAUFORT.

Je ne ris pas de la vertu de tes eſſences.

Il le frappe. GAREAU.

O guian ſçachez que les naiſſances ont de marveilleuſes propretez; c'eſt un certain oignement dont les Anciens s'oignient quand ils eſtient morts, dont ils vivient ſi longuement. Mais morgué il me viant de ſouvenir que vous vouliais tantoſt que je vous diſi le nom de ces Livres. Et je ne veux pas moy; & vous eſtes un ſot drés là; & teſtigué ous eſtes un inorant là dedans. Car ventregué ſi vous eſtes un ſi bon diſeux, Morgué tapons-nous donc la gueulle comme il faut. Dame il ne faut point tant de beure pour faire un cartron. Et quien & vela pour toy.

CHASTEAUFORT.

Ce coup ne m'offence poidt, au contraire il publie mon courage invincible à ſouf-

frir. Toutefois afin que tu ne te rendes pas indigne de pardon par une ſeconde faute, encore que ce ſoit ma coûtume de donner plutoſt un coup d'épée qu'une parole, je veux bien te dire qui je ſuis. J'ay fait en ma vie ſeptante mille Combats, & n'ay jamais porté bote qui n'ait tué ſans confeſſion. Ce n'eſt pas que j'aye jamais feraillé le fleuret, je ſuis adroit la grace à Dieu, & partant la ſcience que j'ay des armes, je ne l'ay jamais appriſe que l'épée à la main. Mais que cét avertiſſement ne t'éfraye point ; Je ſuis tout cœur, & il n'y a point par conſequent de place ſur mon corps où tu puiſſe adreſſer tes coups ſans me tuër. Sus donc, mais gardons la veuë, ne portons point de meſme temps, ne pouſſons point de prés, ne tirons point de ſeconde : Mais viſte, viſte, je n'aime pas tant de diſcours ; Mardieu depuis le temps je me ſerois mis en garde, j'aurois gagné la meſure, je l'aurois rompuë, j'aurois ſurpris le fort, j'aurois pris le temps, j'aurois coupé ſous le bras, j'aurois marqué tous les battemens, j'aurois tiré la flanconade, j'aurois porté le coup de deſſous, je me ſerois allongé de tierce ſur les armes, j'aurois quarté du pied gauche, j'aurois marqué feinte à la pointe & dedans & dehors,

hors, j'aurois eſtramaçoné, ébranlé, empieté, engagé, volté, porté, paré, riſpoſté, carté, paſſé, deſarmé & tué trente Hommes.

GAREAU.

Vramant, vramant, vela bian la Muſicle de S. Innocent, la plus grande piqué du monde. Quel embrocheux de Limas! Et quien, quien, vela encore pour t'agacer.

Il le frape encore.

CHASTEAUFORT.

Je ne ſçay, Dieu me damne, ce que m'a fait ce maraut, je ne me ſçaurois fâcher contre luy. *Il le frape encore.* Foy de Cavalier, cette gentilleſſe me charme. Voila le faquin du plus grand cœur que je vis jamais. *Il le frape encore.* Il faut neceſſairement, ou que ce beliſtre ſoit mon Fils, ou qu'il ſoit Démoniaque. *Il eſt frapé derechef.* D'égorger mon Fils à mon eſcient, je n'ay garde; De tuer un Poſſedé, j'aurois tort, puis qu'il n'eſt pas coupable des fautes que le Diable luy fait faire. Toutefois, ô pauvre Païſan! ſçache que je porte à mon coſté la Mere-Nourrice des Foſſoyeurs; que de la Teſte du dernier Sophy, je fis un pomeau à mon épée; que du vent de mon Chapeau, je ſubmerge une Armée Navale, & que qui veut ſçavoir le

nombre des Hommes que j'ay tuez, n'a qu'à poser un 9. & tous les grains de sable de la Mer en suite, qui serviront de zeros. *Il est encore batu.* Quoy que tu fasses, ayant protesté que je gagnerois cela sur moy-mesme, de me laisser battre une fois en ma vie, il ne sera pas dit qu'un maraut comme toy me fasse changer de resolution. *Gareau se retire en un coin du Theatre, & le Capitan demeure seul.* Quelque faquin de cœur bas & ravalé, auroit voulu mesurer son épée avec ce vilain ; mais moy qui suis Gentilhomme, & Gentilhomme d'extraction, je m'en suis fort bien sceu garder. Il ne s'en est cependant quasi rien fallu que je ne l'aye percé de mille coups, tant les noires vapeurs de la bile offusquent quelquefois la clarté des plus beaux Génies. En effet, j'allois tout massacrer. Je jure donc aujourd'huy par cette main, cette main dispensatrice des Couronnes & des Houletes, de ne plus dorénavant recevoir personne au combat, qu'il n'ait lû devant moy sur le pré ses Lettres de Noblesse ; & pour plus grande prévoyance, je m'en vais faire promptement avertir Messieurs les Marêchaux qu'ils m'envoyent des Gardes pour m'empêcher de me batre ; car je sens croître ma colere, mon cœur s'enfler, &

les doigts qui me demangent de faire un homicide, Viste, viste, des Gardes, car je ne répons plus de moy: Et vous autres, Messieurs, qui m'écoutez, allez m'en querir toute à l'heure, ou par moy tantost vous n'aurez point d'autre lumiere à vous en retourner, que celle des éclairs de mon Sabre, quand il vous tombera sur la teste; & la raison est, que je vay, si je n'ay un Garde, souffler d'icy le Soleil dans les Cieux comme une chandelle. Je te massacrerois, mais tu as du cœur, & j'ay besoin de Soldats. *Gareau revenant le frape encore, & le Capitan s'en va.*



SCENE III.

GRANGER GAREAU, MANON, FLEURY.

MANON.

QUel démélé donc, mon pauvre Jean, avois-tu avec ce Capitaine?

GAREAU.

Aga, ou me venet ravodé de sa Philophie. Ardé tenez, c'est tout fin dret comme ce grand Cocsigrüe de Monsieu du Mény;

vous ſavez bian, qui avet ces grands penaches quand je demeurais chez Mademoirelle de Carnay. Dame pelamor qu'oul étet brave comme le tems, qu'oul luiſet dans le moulé, qu'oul jargonet par eſcouſſe des Aſnes à Batiſte, des Peres-Paticiers, il velet que je l'y fiſieſmes tretous l'obenigna. Pelamor itou, à ce que ſuchequient les médiſeux, qu'avec Mademoirelle noſtre Metraiſſe, il boutet cety-cy dans cety-là, (ce n'eſt pas nonobſtant, comme dit l'autre, pour ce chore la, car ardé bonne renomée vaut mieux que ceinture dorée:) mais par la morguoy ſpheſmon, c'étet un bel oiſiau pour tourner quatre broches; & pis étou l'en marmuſet qu'oul étet un tentet tarabuſté de l'entendement. Bonnefy la barbe l'y étet venuë devant eune bonne Ville, ol l'y étet venuë devant Sens. Ce Jean qui de tout ſe méle, il y a déja eune bonne eſcouſſe da, s'en venir me ramener avos les échegnes eune houſſene de dix ans. Vartigué je n'étais pas Gentizome pour me battre en deüil, mais.... O donc c'étet Mademoirelle noſtre Metraiſſe qui m'avet loüé, & ſtanpandant il voulet, ce dit-il, me faire, ce dit-il, enfiler la porte. O, ce me fit-il, je te feray bian enfiler la porte; ce fit-il. Guian cette parole-la me prenit

au cœur. O par la morguoy, ce l'y fis-je, vous ne me ferais point enfiler la porte; & pis au fons, ce l'y fis-je, c'eſt Mademoirelle qui m'a loüé : ſi Mademoirelle veut que je l'enfile, je l'enfileray bian, mais non pas pour vous.

GRANGER.

Or-ça noſtre Gendre, mettons toutes querelles ſous le pied, & donnons-leur d'un oubly à travers les hypocondres. Si l'Hymenée porte un flambeau, ce n'eſt pas celuy de la Diſcorde : Il doit allumer nos cœurs, non pas noſtre fiel : C'eſt le ſujet qui nous aſſemble tous. Voila ma Fille qui voudroit déja qu'on diſt d'elle & de vous, *Sub, ſuper, in, ſubter, caſu junguntur utroque, in vario ſenſu.*

MANON.

Mon Pere, je ne ſuis pas capable de former des ſouhaits, mais de ſeconder les voſtres : Conduiſez ma main dans celle que vous avez choiſie, & vous verrez voſtre Fille d'un viſage égal, ou deſcendre, ou monter.

GRANGER.

Rien donc ne nous empêche plus de conclure cét accord, auſſi-toſt que nous ſçaurons les natures de voſtre bien.

FLEURY.

La-donc, ne perdons point de temps.

GRANGER.

Vos facultez consistent-elles en Rentes, en Maisons, ou en Meubles?

GAREAU.

Dame oüy, j'ay tres-bian de tout-ça, par le moyan d'un heritage.

GRANGER.

Qu'on donne promptement un Siege à Monsieur. Manon, saluez vostre Mary. Cette succession est-elle grande?

GAREAU.

Elle est de vint mille frans.

GRANGER.

Viste, Paquier, qu'on mette le couvert.

GAREAU. *Il se met dans une Chaise.*

La, la, vous moquez-vous? rafubez vostre bonnet; entre nous autres, il ne faut point tant de fresmes, ny de simonies. Hé! qu'es-ce donc? Nostre-dinse, n'en diret que je ne nous connoissiens plus. Quoy, ous avez bouté en obliviance de quand ous équiais au Chaquiau? Parguene alez ous n'équiais qu'un petit Navet en ce tems-là, ous estes à cette heure-cy eune Citroüille bian grosse. Vramant laissez faire, je pense que Guieu marcy, j'avons bian sarmoné de vous, feu nostre mainagere & moy. Si vous étet venu des cornes toutes les fois que les oreilles vous ont corné (ce

que j'en dis pourtant ce n'est pas que j'en parle, ce crois-je bian qu'ous en avez assez sans nous.) Tanquia que, donc pour revenir à nostre conte, jerniguoy j'équiesmes tous deux de méchantes petites varmeines. J'alliesme vreder avaux ces Bois. Et y à propos ce biau Marle qui sublet si finement haut : Hé bian regardez, ce n'étet que le Clocu Fili Davi ! Ous équiais un vray Juy d'Avignon en ce tems-là : Ous équiais tréjours à pandiller entour ces cloches, & y à sauter comme un Maron. O bian, mais ce n'est pas le tout que des choux, il faut de la graisse.

GRANGER.

Avez-vous icy les Contracts acquisitoires de ces heritages-là ?

GAREAU.

Nanain vramant, & si l'on ne me les veut pas donner ; mais je me doute bian de ce qu'oul y a. Testigué je m'amuse bian à des papiers, moy. Hé ardé, tous ces brinborions de Contracts, ce n'est que de l'écriture qui n'est pas vraye, car ol n'est pas moulée. Hobian, acoutez-la, c'est eune petite sussion qui est vramant bian grande da, de Nicolas Girard, hé la, le Pere de ce petit Louis Girard qui étet si semillant, ne vous sçauriais-vous recorder ? c'est ly

qui s'allit neger à la grand Mare. O bian ſon Pere eſt mort, & ſi je l'avons conduit en tare, s'il a plû à Guieu, ſans repruche, comme dit l'autre. Ce pauvre Guiebe étet allé dénicher des Pies ſur l'Orme de la Comere Maſſée : Dame comme oul étet au copiau, le vela bredi, breda, qui commence à griller tout avaux les branches, & chéit eune grande eſcouſſe, pouf, à la ranvarſe. Guieu benit la Creſquianté, je croy que le cœur l'y écarboüillit dans le ventre, car oul ne ſonit jamais mot, ne groüillit, ſinon qu'oul grimonit en trépaſſant, Guiebe ſet de la Pie, & des Piaux. O donc ly il étet mon Compere, & ſa Femme ma Comere. Or ma Comere, pis que Comere y a, auparavant que d'avoir épouſé mon Compere, avet épouſé en preumieres nôces, le Couſin de la Brû de Piare Olivier, qui touchet de bian prés à Jean Henault, de par le Gendre du Biaufrere de ſon Onque. Or çely-cy, retenez bian, avet eu des enfans de Jaquelaine Brunet qui mouririent ſans enfans : Mais il ſe trouve que le Neveu de Denis Gauchet avet tout baillé à ſa Femme par Contract de mariage à celle fin de fruſtriſer les heriquiers de Thomas Plançon qui devient y rentrer, pis que ſa Mere grand n'avet

rian laiſſé aux Mineux de Denis Valet l'éné : Or il ſe trouve que je ſomes parens en queuque magniere de la Veuve de Denis Vanel le jeune, & par conſequent ne devons-je pas avoir la ſuſſion de Nicolas Girard ?

GRANGER.

Mon amy, je fais ouvrir à ma conception plus d'yeux que n'en euſt jamais le Berger Gardien de la Vache Io, & je ne vois goute en voſtre affaire.

GAREAU.

O Monſieu, je m'en vas vous l'éclarcir auſſi finement claire que la voix des Enfans de chœur de noſtre Vilage. Acoutez donc: Il faut que vous ſachiais que la Veuve de Denis Vanel le jeune, dont je ſomes parens en queuque magniere, étet Fille du ſecond lit de Georges Marquiau, le Biaufrere de la Sœur du Neveu de Piare Brunet dont j'avons tantoſt fait mention : Or il eſt bian à clair que ſi le Couſain de la Brû de Piare Olivier qui touchet de bian prés à Jean Henault, de par le Gendre du Biaufrere de ſon Onque, étet Pere des enfans de Jaquelaine Brunet trépaſſez ſans enfans, & qu'aprés tout ce tintamare-là, on n'avet rian laiſſé aux Mineux de Denis Valet le jeune, j'y devons rentrer, n'eſt-ce pas ?

GRANGER.

Paquier, repliez la nappe, Monsieur n'a pas le loisir de s'arrester. Ma foy, beau Sire, depuis que Cupidon segregea la Lumiere du Cahos, il ne s'est point veu sous le Soleil un démélé semblable. Dedale & son Labirinthe en ont bien dans le dos. Je vous remercie cependant de l'honneur qu'il vous plaisoit nous faire : Vous pouvez promener vostre Charruë ailleurs que sur le champ virginal du ventre de ma Fille.

MANON.

Les Valets de la Feste vous remersissont.

FLEURY.

Vous avez bon courage, mais les jambes vous faillent.

GAREAU.

Ma foy voire ; Aussi bian n'en velay-je pus. J'aime bian mieux eune bonne grosse Mainagere, qui vous travaille de ses dix doigts, que non pas de ces Madames de Paris qui se fesont courtiser des Courtisans. Vous verrais ces Galouriaux tant que le jour est long, leur dire, Mon cœur, Mamour ; Parcy, Parlà, Je le veux bian, Le veux-tu bian ? Et pis c'est à se sabouler, à se patiner, à plaquer les mains au commencement sur les jouës, pis sur le cou, pis sur les tripes, pis sur le brichet, pis encore

pus bas, & ainſi le viſſe-gliſſe. Stanpandant moy qui ne veux pas qu'on me faſſe des Trogedies, ſi j'avoüas trouvé queuque Ribaut licher le morviau à ma Femme, comme cét affront-la frape bian au cœur, peut-eſtre que dans le deſeſpoir je m'emporteroüas à jeter ſon chapiau par les freneſtres, pis ce ſeret du ſcandale; Tigué queuque gniais.

GRANGER.

O eſperances futiles du concept des Humains! De meſme les Chats tu ne flates que pour égratigner, Fortune malicieuſe!

SCENE IV.

CORBINELI, GRANGER, PAQUIER.

CORBINELI.

ELle n'eſt pas ſeulement malicieuſe, elle eſt enragée. Helas! tout eſt perdu, voſtre Fils eſt mort.

GRANGER.

Mon Fils eſt mort! eſt-tu hors de ſens?

CORBINELI.

Non, je parle ſerieuſement: Voſtre Fils à la verité n'eſt pas mort, mais il eſt entre

les mains des Turcs.

GRANGER.

Entre les mains des Turcs? Soûtiens-moy; je ſuis mort.

CORBINELI.

A peine eſtions-nous entrez en Batteau pour paſſer de la Porte de Neſle au Quay de l'Ecole....

GRANGER.

Et qu'allois-tu faire á l'Ecole? Baudet.

CORBINELI.

Mon Maiſtre s'eſtant ſouvenu du commandement que vous luy avez fait d'acheter quelque bagatelle qui fut rare à Veniſe, & de peu de valeur à Paris, pour en régaler ſon Oncle, s'eſtoit imaginé qu'une douzaine de Cotrets n'eſtans pas chers, & ne s'en trouvant point par toute l'Europe de mignons comme en cette Ville, il devoit en porter là: C'eſt pourquoy nous paſſions vers l'Ecole pour en acheter; mais à peine avons-nous éloigné la Coſte, que nous avons eſté pris par une Galere Turque.

GRANGER.

Hé! de par le Cornet retors de Triton Dieu Marin, qui jamais oüit parler que la Mer fuſt à S. Clou? qu'il y euſt là des Galeres, des Pyrates, ny des Ecueils?

CORBINELI.

C'eſt en cela que la choſe eſt plus merveilleuſe : Et quoy que l'on ne les ait point veus en France que cela, que ſçait-on s'ils ne ſont point venus de Conſtantinople juſques icy entre deux Eaux ?

PAQUIER.

En effet, Monſieur, les Topinambours qui demeurent quatre ou cinq cens lieuës au delà du Monde, vinrent bien autrefois à Paris ; & l'autre jour encore les Polonois enleverent bien la Princeſſe Marie en plein jour à l'Hoſtel de Nevers, ſans que perſonne oſaſt branler.

CORBINELI.

Mais ils ne ſe ſont pas contentez de cecy ; ils ont voulu poignarder voſtre Fils....

PAQUIER.

Quoy ſans confeſſion ?

CORBINELI.

S'il ne ſe rachetoit par de l'argent.

GRANGER.

Ah ! les miſerables ; c'eſtoit pour incuter la peur dans cette jeune poitrine.

PAQUIER.

En effet, les Turcs n'ont garde de toucher l'argent des Chreſtiens, à cauſe qu'il a une Croix.

CORBINELI.

Mon Maiſtre ne m'a jamais pû dire autre

chose, sinon : Va-t-en trouver mon Pere, & luy dis..... Ses larmes aussi-tost suffoquant sa parole, m'ont bien mieux expliqué qu'il n'eust sçeu faire, les tendresses qu'il a pour vous.

GRANGER.

Que Diable aller faire aussi dans la Galere d'un Turc ? D'un Turc ! *Perge.*

CORBINELI.

Ces Ecumeurs impitoyables ne me vouloient pas accorder la liberté de vous venir trouver, si je ne me fus jetté aux genoux du plus apparent d'entr'eux. Hé ! Monsieur le Turc, luy ay-je dit, permettez-moy d'aller avertir son Pere, qui vous envoyera tout-à-l'heure sa rançon.

GRANGER.

Tu ne devois pas parler de rançon ; ils se seront moquez de toy.

CORBINELI.

Au contraire ; A ce mot il a un peu rasseréné sa face. Va, m'a-t-il dit ; mais si tu n'es icy de retour dans un moment, j'iray prendre ton Maistre dans son College, & vous étrangleray tous trois aux antennes de nostre Navire. J'avois si peur d'entendre encore quelque chose de plus fâcheux, ou que le Diable ne me vint emporter estant en la compagnie de ces Excommuniez, que

je me ſuis promptement jetté dans un Eſquif, pour vous avertir des funeſtes particularitez de cette rencontre.

GRANGER.

Que Diable aller faire dans la Galere d'un Turc?

PAQUIER.

Qui n'a peut-eſtre pas eſté à confeſſe depuis dix ans.

GRANGER.

Mais penſes-tu qu'il ſoit bien reſolu d'aller à Veniſe?

CORBINELI.

Il ne reſpire autre choſe.

GRANGER.

Le mal n'eſt donc pas ſans remede. Paquier, donne-moy le receptacle des inſtrumens de l'Immortalité, *Scriptorium ſcilicet*.

CORBINELI.

Qu'en deſirez-vous faire?

GRANGER.

Ecrire une Lettre à ces Turcs.

CORBINELI.

Touchant quoy?

GRANGER.

Qu'ils me renvoyent mon Fils, parce que j'en ay affaire; Qu'au reſte ils doivent excuſer ſa jeuneſſe, qui eſt ſujette à beaucoup de fautes; & que s'il luy arrive une

autre fois de se laisser prendre, je leur promets foy de Docteur, de ne leur en plus obtendre la faculté auditive.

CORBINELI.

Ils se moqueront, par ma foy, de vous.

GRANGER.

Va-t-en donc leur dire de ma part, Que je suis tout prest de leur répondre pardevant Notaire, que le premier des leurs qui me tombera entre les mains, je le leur renvoyeray pour rien. (Ah! que Diable, que Diable, aller faire en cette Galere ?) Ou dis leur qu'autrement je vais m'en plaindre à la Justice. Si-tost qu'ils l'auront remis en liberté, ne vous amusez ny l'un ny l'autre, car j'ay affaire de vous.

CORBINELI.

Tout cela s'appelle dormir les yeux ouverts.

GRANGER.

Mon Dieu, faut-il estre ruiné à l'âge où je suis ? Va-t-en avec Paquier, prens le reste du Teston que je luy donnay pour la dépense il n'y a que huit jours. (Aller sans dessein dans une Galere!) Prens tout le reliqua de cette piece. (Ah! malheureuse geniture, tu me coûtes plus d'or que tu n'es pesant.) Paye la rançon, & ce qui restera employe-le en œuvres pies. (Dans
la

la Galere d'un Turc !) Bien , va-t-en. (Mais miserable , dis-moy , que Diable allois-tu faire dans cette Galere ?) Va prendre dans mes Armoires ce Pourpoint decoupé que quitta feu mon Pere l'année du grand Hyver.

CORBINELI.

A quoy bon ces fariboles ? Vous n'y estes pas. Il faut tout au moins cent Pistoles pour sa rançon.

GRANGER.

Cent Pistoles ! Ah ! mon Fils, ne tient-il qu'à ma vie pour conserver la tienne ? Mais cent Pistoles ! Corbineli, va-t-en luy dire qu'il se laisse pendre sans dire mot ; cependant qu'il ne s'afflige point, car je les en feray bien repentir.

CORBINELI.

Mademoiselle Genevote n'estoit pas trop sotte, qui refusoit tantost de vous épouser, sur ce que l'on l'assuroit que vous estiez d'humeur , quand elle seroit Esclave en Turquie, de l'y laisser.

GRANGER.

Je les feray mentir. S'en aller dans la Galere d'un Turc ! Hé quoy faire, de par tous les Diables, dans cette Galere ? O ! Galere, Galere, tu mets bien ma Bourse aux Galeres.

SCENE V.

PAQUIER, CORBINELI.

PAQUIER.

VOila ce que c'eſt que d'aller aux Galeres. Qui Diable le preſſoit? Peut-eſtre que s'il euſt eu la patience d'attendre encore huit jours, le Roy l'y euſt envoyé en ſi bonne compagnie, que les Turcs ne l'euſſent pas pris.

CORBINELI.

Noſtre *Domine* ne ſonge pas que ces Turcs me devoreront.

PAQUIER.

Vous eſtes à l'abry de ce coſté-là, car les Mahometans ne mangent point de Porc.

SCENE VI.

GRANGER, CORBINELI. PAQUIER.

GRANGER.

TIen, va-t-en emporte tout mon bien.

Granger revient luy donner une Bourſe, & s'en retourne en meſme temps.

SCENE VII.

CORBINELI *frapant à la porte de la Tremblaye.*

MOnjoye Saint Denis ; Ville gagnée, *Accede*, Granger le jeune, *accede.* O le plus heureux des Hommes ! ô le plus chery des Dieux ! Tenez, prenez, parlez à cette Bourſe, & luy demandez ce que je vaux.

CHARLOT.

Allons viſte, allons inhumer cét argent mort pour mon Pere, au Coffre de Mademoiſelle Genevote : Ce ſera de bon cœur, & ſans pleurer, que je rendray les derniers devoirs à ce pauvre trépaſſé ; & cependant admirons la médiſance du Peuple, qui juroit que mon Pere, bien loin de conſentir au Mariage de Mademoiſelle Genevote & de moy, pretendoit luy-meſme à l'épouſer ; & voicy que pour découvrir l'impoſture des Calomniateurs, il envoye de l'argent pour faire les frais de nos cerémonies.

SCENE VIII.

GRANGER, PAQUIER.

GRANGER.

FOrtune, ne me regarderas-tu jamais qu'en rechignant? Jamais ne riras-tu pour moy?

PAQUIER.

Ne ſçavez-vous pas qu'elle eſt ſur une Roüe, Damoiſelle Fortune? Elle ſeroit bien ladre, d'avoir envie de rire. Mais, Monſieur, aſſurément que vous eſtes enſorcelé.

GRANGER.

As-tu quelquefois entendu fretiller ſur la minuit dans ta Chambre quelque choſe de noir?

PAQUIER.

Vramant, vramant. Tantoſt j'entens traîner des chaiſnes à l'entour de mon Lit; tantoſt je ſens coucher entre mes draps une grande maſſe lourde, tantoſt j'aperçois à noſtre Atre une Vieille toute ridée ſe graiſſer, puis à califourchon ſur un Balet s'envoler par la cheminée: Enfin je penſe que noſtre College eſt l'Icon, le Prototype,

& le Pere-grand du Château de Biceſtre.

GRANGER.

Il ſeroit donc à propos, ce me ſemble, de prendre garde à moy. Quelque Incube pourroit bien venir habiter avec ma Fille, & faire pis encore, butinant les reliques de mon chetif & malheureux *Gaza*. Ma foy pourtant, Diables Folets, ſi vous attendez cela pour dîner, vous n'avez qu'à dire graces : Je m'en vais faire prendre à toutes mes Chambres chacune une Medecine d'Eau-beniſte : Ils pouroient bien toutefois me voler d'un coſté, quand je les conjurerois de l'autre. N'importe : Paquier va t'en chercher ſous mes grandes Armoires un vieux Livre de Plein-chant ; déchire-le par morceaux, & en attache un feüillet à chaque avenuë de ma Chambre, comme aux portes, aux feneſtres, à la cheminée, & principalement enduis-en un certain Coffre fort, fidelle dépoſitaire de mon magazin. Ecoute, écoute, Paquier, il vient de me ſouvenir que les Démons s'emparent des Treſors égarez ou perdus. De peur que quelqu'un d'eux ne vienne à ſe méprendre, ſouviens-toy bien d'écrire ſur la Piece de game qui couvre la ſerrure, mais en gros caracteres ; *Il n'eſt égaré ny perdu, car je ſçay bien qu'il eſt là.* Je me veux divertir de ces

pensées mélancholiques : Ces imaginations ſepulchrales uſent bien ſouvent l'ame auparavant le corps. Paquier, *adeſto* : Va-t-en au Logis de ma toute belle Navre-cœur : Souhaite-luy de ma part le bonjour qu'elle ne me donne pas : Parle-luy avantageuſement de mon amour ; & ſur tout ne l'entretiens que de Feux, de Charbons, & de Traits. Va viſte, & reviens m'aporter la réponſe.

SCENE IX.

PAQUIER, GENEVOTE.

PAQUIER *ſeul.*

DE Feux, de Charbons, & de Traits : Cela n'eſt pas ſi aiſé qu'on diroit bien.

GENEVOTE *arrivant.*

Comment ſe porte ton Maiſtre, Paquier ?

PAQUIER.

Il ſe porte comme ſe portoit S. Laurens ſur le Gril ; rouſſy, noircy, roſty, & tout cela par Feu.

GENEVOTE.

Je ne ſçay pas s'il ſouffre ce que tu dis ; mais je te puis aſſurer que du jour qu'il commença de m'aimer, je commençay de me-

riter la Couronne du Martyre. O! Paquier, fidele témoin de ma passion, dis à ton Maître, que sa chere & malheureuse Genèvote, verse plus d'eau de ses yeux, que sa bouche n'en boit; qu'elle soûpire autant de fois qu'elle respire, & que....

PAQUIER.

Mademoiselle, je vous prie, laissons-là toutes ces choses; parlons seulement de ce dont mon Maistre m'a commandé de vous entretenir. Dites-moy, avez-vous beaucoup de bois pour l'Hyver? car mon Maistre ne se peut passer de Fe .

GENEVOTE.

Sans mentir, j'aurois bien le cœur de roche, s'il n'estoit penétrable aux coups des perfections de ton Maistre.

PAQUIER.

Bon Dieu, quel Coc-à-l'asne! Répondez-moy catégoriquement; N'avez-vous jamais veu de Feu S. Elme.

GENEVOTE.

Je ne sçay dequoy tu me parles; je voudrois seulement que Monsieur Granger....

PAQUIER.

Vous ne sçavez donc pas que vostre fréquentation a remply mon Maistre de Feu sauvage?

GENEVOTE.

Mon pauvre Paquier, si tu m'aimes, je

te ſupplie entretiens-moy d'autre choſe ; parle-moy de l'amour que ton Maiſtre me porte.

PAQUIER.

Ce n'eſt pas là de dont j'ay à vous parler. Mais à quoy Diable vous ſert de tourner ainſi la Truye au foin ? Dites-moy donc, ferez-vous cette année du Feu Gregeois à la Saint Jean?

GENEVOTE.

Plût à Dieu que je puſſe découvrir ma flâme à ton Maiſtre ſans l'offencer, car je brûle pour luy....

PAQUIER.

Ah, bon cela.

GENEVOTE.

D'une amour ſi violente, que je ſouhaiterois qu'une moitié de luy devint une moitié de moy-meſme ; mais la glace de ſon cœur....

PAQUIER.

Hé bien, ne voila pas toûjours quitter nôtre propos ? Et tout cela de peur que voſtre ame ne prenne feu parmy tant d'autres : Mais ma foy, il n'en ira pas ainſi. Il y a trois Feux dans le Monde, Mademoiſelle: Le premier eſt, le Feu Central ; le ſecond, le Feu Vital ; & le troiſiéme, le Feu Elementaire. Ce premier en a trois ſous ſoy qui

qui ne diferent que par les accidens ; le Feu de Collision, le Feu d'Attraction, & le Feu de Position.

GENEVOTE.

As-tu fait dessein de continuer tes extravagances jusques au bout du Jugement ?

PAQUIER.

Mais vous-mesme, avez-vous fait dessein de me faire enrager jusques à la fin du Monde ? Vous me venez parler de l'amour que vous portez à mon Maistre : voila de belles sottises ; ce n'est pas cela qu'on vous demande. Je veux seulement que vous sçachiez que Monsieur Granger n'est qu'un Feu Folet depuis qu'il vous a veuë ; que bien-tost aussi bien que luy, vous arderez, s'il plaist à Dieu, du Feu S. Antoine, & que..... Mais où Diable pêcher de nouveau Feu ? Ah ! par ma foy j'en tiens, Mademoiselle. Feu vostre Pere & Feu vostre Mere, avoient-ils fort aimé Feu leurs Parens? car Feu le Pere & Feu la Mere de Monsieur Granger, avoient chery passionément Feu les Trépassez, & je vous jure que le Feu est une chose si inséparable de mon Maistre, qu'on peut dire de luy (quoy qu'il soit plein de vie) Feu le pauvre Monsieur Granger Principal du College de Beauvais. Orça il me reste encore les Charbons & les Traits.

GENEVOTE.

Je souhaiterois autant de Science qu'en a ton Maistre, pour répondre à son Disciple.

PAQUIER.

O ! Mademoiselle, je vous souhaiterois, non point autant de Science, mais autant de Charbons de peste, & de Cloux qu'il en a. Quoy, vous en riez ? Et je vous proteste moy, qu'à force de brûler, il s'est tellement noircy le corps, que si vous le voyiez, vous le prendriez plûtost pour un grand Charbon, que pour un Docteur, J'en suis maintenant aux Traits.

GENEVOTE.

Tu luy pourras témoigner combien je l'aime, si tu l'as compris par mes discours ; & cependant je suis bien assurée que son affection n'est pas reciproque.

PAQUIER.

Pour cette particularité, Mademoiselle, vous avez tort de vous en mettre en peine, car il proteste tout haut de se ressentir des Traits que vous luy joüez ; de reverberer sur vous les Traits dont vous le Navrez ; & de peur que par Trait de Temps, les Traits de vostre visage ne soient offencez des traits de la Mort, il vous peint avec mille beaux d'esprit dans un Livre intitué, *La tres-belle tres-parfaite, & tres-accomplie Genevote.*

par son tres-humble, tres-obeïssant & tres-affectionné serviteur, Granger.

GENEVOTE.

Tu diras à ton Maistre, que j'estois venuë icy pour le voir, mais que l'arrivée de ce Capitaine m'a fait en aller. Je reviendray bien-tost. Adieu.

SCENE X.

CHASTEAUFORT, PAQUIER.

CHASTEAUFORT.

HE'! mon Dieu, Messieurs, j'ay perdu mon Garde. Personne ne l'a-t-il rencontré? Sans mentir j'en feray reproche à la Connétablie, d'avoir fié à un jeune Homme la garde d'un Diable comme moy. Si j'allois maintenant rencontrer ma Partie, que seroit-ce? Il faudroit s'égorger comme des Bestes farouches. Pour moy, encore que je sois vaillant, je ne suis point brutal. Ce n'est pas que je craigne le combat; au contraire, c'est le pain quotidien que je demande à Dieu tous les jours en me levant. On le verra, on le verra; car, par la Mort, aussi-tost que j'auray retrou-

vé ce Garde qui me gardoit, je proteste de desobeïr à quiconque, horsmis à ce pauvre Garde, me voudroit détourner de tirer l'épée. Hola, Garde-Mulet, ne l'as-tu point veu passer, mon Garde? C'est un Garde que les Maréchaux de France m'ont envoyé, pour m'empêcher de faire un Duel le plus sanglant qui jamais ait rougy l'herbe du Pré aux Clercs. Ventre, que dira la Noblesse de moy, quand elle sçaura que je n'ay pas eu le soin de bien garder mon Garde? O! toy donc, malheureux petit Homme, va-t-en signifier à tous les Braves qu'ils ayent à me laisser en patience d'oresnavant, pource qu'encore que mon Garde ne soit pas icy, je suis sensé comme l'ayant. Je luy donnois deux pistoles par jour; & si je le puis retrouver, je promets à mon bon Ange un Cierge blanc de dix livres; & à luy, de luy donner par jour quatre pistoles, au lieu de deux: Enfin je le rendray si content de moy, qu'il ne souffrira pas que je m'échape de luy, ou ce sera le plus ingrat Homme du Monde.

PAQUIER.

Hé bien, Monsieur, qu'importe, puis que vous voulez tuer vostre ennemy, que ce Garde vous ait abandonné: Vous pouvez à cette heure vous battre sans obstacle.

CHASTEAUFORT.

O! Chien de Mirmidon, Chien de Filou, Chien de Gripe-Manteau, Chien de Traîne-Gibet, que tu es brute en matiere de démélez ! Où ſera donc la foy d'un Cavalier ? Quoy, tu te figures que je ſois ſi peu ſenſible à l'honneur, que de me reſoudre à tromper lâchement, perfidement, traîtreuſement, la vigilance d'un honneſte Homme qui me gardoit, & qui à l'heure que je parle, ne s'attend nullement que je me batte ? Ah! plutoſt le Ciel échape à ſes liens pour tomber ſur ma teſte. Moy aggraver la faute d'un imprudent par une plus grande ! Si je penſois qu'un ſeul Homme ſe le fut imaginé, pour me vanger d'un Individu ſur toute l'eſpece, j'envoyerois défendre au Genre Humain d'eſtre vivant dans trois jours.

PAQUIER.

Adieu, adieu.

CHASTEAUFORT.

Va toy-meſme à Dieu, poltron, & luy dis de ma part, que je luy vais envoyer bientoſt tout ce qui reſte d'Hommes ſur la Terre.

Fin du Second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

PAQUIER, GRANGER.

PAQUIER.



Car par les Feux je l'ay brûlée, par les Charbons je l'ay enteſtée, & par les Traits je l'ay percée.

GRANGER.

Ah! Paquier, tu t'es aujourd'huy ſurpaſſé toy-meſme. N'eſpere pas toutefois de Laureole condigne à cét exploit ; un tel ſervice merite des Empires ; & la Fortune, cette ennemie de la Vertu, ne m'en a pas donné: Mais vien chez ma Maîtreſſe me voir entrer dans la Place dont tu m'as ouvert la brêche.

PAQUIER.

Ne courez point ſi viſte ; vous cherchez voſtre Aſne quand vous eſtes deſſus. Ne vous ay-je pas dit qu'elle vous doit venir trouver icy.

GRANGER.

Il m'en ſouvient : Je n'ay donc plus qu'à choiſir lequel me ſiéra le mieux de mes Habits Pontificaux. *Il ouvre un grand Bahu, d'où il tire de vieux Habits, avec un Miroir, &c.* O Déeſſe Paphiene, ſois-moy en aide & confort en cette preſente mienne tribulation. Et vous, ſacrez haillons de mes Ancêtres, qui ne gagnez des crottes qu'aux bons Jours ; vous qui n'avez point veu le jour depuis celuy du mariage de mon Biſayeul ; qu'il n'y ait ſur voſtre Texte, tache, trou, balafre, ou déchirure, qui ne reçoive un ſanglot, une larme, & une quérimonie particuliere. Amour, flâme folette, qui n'es jamais qu'au bord d'un précipice : Ardant qui brilles pour nous ébloüir : Feu qui brûles, & ne conſume point : Guide aveugle qui creves les yeux à ceux que tu conduis : Bourreau qui fais rire en tuant : Poiſon que l'on boit par les yeux : Aſſaſſin que l'ame introduit dans ſa maiſon par les feneſtres : Amour, petit Poupar, c'eſt à tes coſtez doüillettement frétillars, que je viens perager les reliques de la journée. Plantons-nous diametralement devant ce chef d'œuvre Venitien, & faiſons avec un compte exact la reveuë de tous les traits de mon viſage. Que le poil de ma barbe qui

paroiſtra hors d'œuvre, ſoit châtié comme un paſſe-volant. Eſſayons quel perſonnage il nous ſiéra le mieux de repreſenter devant elle, de Caton ou de Momus. *Il rit & il pleure en meſme temps.* Je tâche à rire & à pleurer ſans intervale, & je n'en puis venir à bout. Mais que viens-je de voir? Quand je ris, ma mâchoire ainſi que la muraille d'une Ville battuë en ruine, découvre à coſté droit une brêche à paſſer vingt Hommes: C'eſt pourquoy, mon viſage, il vous faut ſtiler à ne plus rire qu'à gauche; & pour cét effet, je vais marquer ſur mes jouës de petits points, que je défens à ma bouche, quand je riray, d'outrepaſſer. On m'a dit que j'ay la voix un peu caſſe; il faut ſurprendre avec l'oreille mon image en ce Miroir, avant qu'elle ſe taiſe. *Je ſaluë tres-humblement le Baſtion des Graces, & la Citadelle des Rigueurs de Mademoiſelle Genevote.* Ay-je parlé trop haut, ou trop bas? Il ſeroit bon, ce me ſemble, d'avoir des lieux communs tout preſts pour chaque Paſſion que je voudray vêtir. Il faudra faire éclater, ſelon que je ſeray bien ou mal receu, le Dédain, la Colere, ou l'Amour. Cà, pour *le Dédain.* Quoy, tu penſerois que tes yeux euſſent feru ma poitrine au défaut de la Cuiraſſe? Non,

non, tes traits sont si doux, qu'ils ne blessent personne. Quoy, je t'aurois aimée, chetif Egoût de Concupiscence, Vase de Necessité, Pot de Chambre du Sexe Masculin? Helas! petite gueuse, regarde-moy seulement, admire, & te tais.

Pour *la Colere.*

O! trois & quatre fois Megere impitoyable, puisse le Ciel en courroux ébouler sur ton chef des Halebardes au lieu de pluye: puisses-tu boire autant d'Encre, que ton amour m'a fait verser de larmes: puisses-tu cent fois le jour servir aux Chiens de muraille pour pisser: Enfin puisse la Destinée tisser la trame de tes jours avec du Crin, des Chardons, & des Etoupes.

Pour *l'Amour.*

Soleil, principe de ma vie, vous me donnez la mort, & déja je ne serois plus qu'une Ombre vaine & gemissante, qui marqueroit de ses pas la rive blême de l'Achéron, si je n'eusse redouté de faire perir en moy vostre amour, qui ne doit pas moins vivre que sa cause. Peut-estre, ô belle Tygresse! que mon chef négeux vous fait peur: Je sçay bien aussi que les jeunes ont dans les yeux moins de rouge, & plus de feu que nous; que vous aimez mieux nostre bourse au singulier qu'au pluriel; qu'au déduit

amoureux une Femme eſt inſatiable ; & que ſi la premiere nuit, *optat ut excedat digito*, la ſeconde nuit elle en veut, *pede longior uno*. Mais ſçachez qu'un jour l'âge ayant promené ſa charruë ſur les roſes & ſur les lys de voſtre teint, fera de voſtre front un grimoire en Arabe ; & que jeunes & vieux ſont quotidiennement epitaphez, à cauſe que, *Compoſitum ſimplexque modo ſimili gradiuntur.*

SCENE II.

GRANGER, PAQUIER. GENEVOTE.

GRANGER.

MAdemoiſelle, ſoyez-vous venuë autant à la bonne heure, que la Grace aux Pendus quand ils ſont ſur l'échelle.

GENEVOTE.

Eſt-ce l'Amour qui vous a rendu criminel? Vrayment la faute eſt trop illuſtre, pour ne vous la pas pardonner. Toute la penitence que je vous en ordonne, c'eſt de rire avec moy d'un petit Conte que je ſuis venuë icy pour vous faire. Ce Conte toute-

fois ſe peut appeller une Hiſtoire, car rien ne fut jamais plus veritable. Elle vient d'arriver il n'y a pas deux heures, au plus facétieux perſonnage de Paris; & vous ne ſçauriez croire à quel point elle eſt plaiſante. Quoy, vous n'en riez pas?

GRANGER.

Mademoiſelle, je croy qu'elle eſt divertiſſante au delà de ce qui le fut jamais. Mais....

GENEVOTE.

Mais vous n'en riez pas?

GRANGER.

Ha, a, a, a, a.

GENEVOTE.

Il faut avant que d'entrer en matiere, vous anatomiſer ce Squelette d'Homme & de vêtement, aux meſmes termes qu'un Sçavant m'en a tantoſt fait la deſcription. Voicy l'heure environ que le Soleil ſe couche, c'eſt l'heure auſſi par conſequent que les lambeaux de ſon manteau ſe viennent rafraîchir aux Etoiles. Leur Maiſtre ne les expoſe jamais au jour, parce qu'il craint que le Soleil prenant une matiere ſi combuſtible pour le Berceau du Phœnix, ne brûlât & le Nid & l'Oiſeau. Ce manteau donc, cette cape, cette caſaque, cette ſimare, cette robe, cette ſoutane, ce lan-

ge, ou cét habit, (car on eſt encore à deviner ce que c'eſt, & le Syndic des Tailleurs y demeureroit *à quia*) fait bien dire aux gauſſeurs, qu'il fait peur aux Larrons en leur montrant la corde. Certains Dogmatiſtes diſent avoir appris par tradition, qu'il fut apporté du Caire, où on le trouva dans une vieille Cave, à l'entour de je ne ſçay quelle Momie, ſous les ſaintes Maſures d'une Pyramide éboulée. A la verité, les figures groteſques que les trous, les pieces, les taches, & les filets, y compoſent bizarement, ont beaucoup de raport avec les figures hierogliſiques des Egyptiens. C'eſt un plaiſir ſans pareil, de contempler ce Fantôme arreſté dans une Ruë. Vous y verrez amaſſer cent Curieux, & tout en extaſe diſputer de ſon origine: L'un ſoûtenir, que l'Imprimerie, ny le Papier, n'eſtant pas encore trouvez, les Doctes y avoient tracé l'Hiſtoire univerſelle ; & ſur cela remontant de Pharamond à Ceſar, de Romule à Priam, de Promethée au premier Homme, il ne laiſſera pas échaper un filet qui ne ſoit au moins le Symbole de la décadence d'une Monarchie : Un autre veut que ce ſoit le Tableau du Cahos : Un autre la Metempſycoſe de Pytagore : Un autre diviſant ſes guenilles par Chapitres,

y trouvera l'Alcoran divisé par Azoares: Un autre le Sistesme de Copernic: Un autre enfin jurera que c'est le Manteau du Prophete Elie, & que sa secheresse est une marque qu'il a passé par le feu: Et moy, pour vous blazonner cét Ecu, je dis qu'il porte, de Sable, engrélé sur la bordure, aux lambeaux sans nombre: Du Manteau je passerois aux Habits; mais je pense qu'il suffira de dire que chaque piece de son accoutrement est une Antique. Venons de l'étoffe à la doublure, de la guaisne à l'Epée, & de la Chasse au Saint; Traçons en deux paroles le crayon de nostre ridicule Docteur. Figurez-vous un rejetton de ce fameux Arbre Cocos, qui seul fournit un Païs entier des choses necessaires à la vie. Premierement, en ses Cheveux on trouve de l'huile, de la graisse, & des cordes de Luth: Sa Teste peut fournir de corne les Couteliers; & son Front, les Négromanciens de Grimoire à invoquer le Diable; son Cerveau, d'Enclume; ses Yeux, de Cire, de Vernis, & d'Ecarlate; son Visage, de Rubis; sa Gorge, de Cloux; sa Barbe, de Décrotoires; ses Doigts, de Fuseaux; sa Peau, de Lime; son Haleine, de Vomitif; ses Cauteres, de Poix; ses Dartres, de Farine; ses Oreilles, d'aisles à

Moulin ; ſon Derriere, de Vent à le faire tourner ; ſa Bouche, de Four-à-Ban ; & ſa Perſonne, d'Aſne à porter la Mounée. Pour ſon Nez, il merite bien une égratignure particuliere. Cét autentique Nez arrive par tout un quart-d'heure devant ſon Maiſtre ; dix Savetiers de raiſonnable rondeur, vont travailler deſſous à couvert de la pluye. Hé bien, Monſieur, ne voila pas un joly Ganimede ; & c'eſt pourtant le Heros de mon Hiſtoire. Cét honneſte Homme regente une Claſſe dans l'Univerſité. C'eſt bien le plus faquin, le plus chiche, le plus avare, le plus ſordide, le plus meſquin:... Mais riez donc?

GRANGER.

Ha, a, a, a, a.

GENEVOTE.

Ce vieux Rat de College a un Fils, qui je penſe eſt le receleur des perfections que la Nature a volées au Pere. Ce chiche-penard, ce radoteur....

GRANGER.

Ah! malheureux, je ſuis trahy ; c'eſt ſans doute ma propre Hiſtoire qu'elle me conte. Mademoiſelle, paſſez ces Epithetes, il ne faut pas croire tous les mauvais raports ; outre que la Vieilleſſe doit eſtre reſpectée.

GENEVOTE.

Quoy, le connoiſſez-vous ?

GRANGER.

Non, en aucune façon.

GENEVOTE.

O bien, écoutez donc. Ce vieux Bouc veut envoyer ſon Fils en je ne ſçay quelle Ville, pour s'oſter un Rival ; & afin de venir à bout de ſon entrepriſe, il luy veut faire accroire qu'il eſt fou. Il le fait lier, & luy fait ainſi promettre tout ce qu'il veut : Mais le Fils n'eſt pas long-temps creancier de cette fourbe. Comment ? vous ne riez point de ce vieux boſſu, de ce mauſſadas à triple étage ?

GRANGER.

Baſte, baſte, faites grace à ce pauvre Vieillard.

GENEVOTE.

Or écoutez le plus plaiſant. Ce Gouteux, ce Loup-garou, ce Moine-bourru....

GRANGER.

Paſſez outre, cela ne fait rien à l'Hiſtoire.

GENEVOTE.

Commanda à ſon Fils d'acheter quelque bagatelle, pour faire un preſent à ſon Oncle le Venitien ; & ſon Fils un quart-d'heure aprés luy manda qu'il venoit d'eſtre pris priſonnier par des Pyrates Turcs, à l'em-

bouchure du Golphe des Bons-Hommes ; & ce qui n'eſt pas mal plaiſant, c'eſt que le bon Homme auſſi-toſt envoya la rançon. Mais il n'a que faire de craindre pour ſa pecune, elle ne courra point de riſque ſur la Mer de Levant.

GRANGER.

Traiſtre Corbineli, tu m'as vendu, mais je te feray donner la Salle. Il eſt vray, Mademoiſelle, que je ſuis interdit : mais jugez auſſi par le trouble de mon viſage, de celuy de mon ame. L'image de voſtre Beauté jouë inceſſamment dans mon cœur à Remuménage. Ce n'eſt pas toutefois du deſordre d'un Eſprit égaré que je prétens meriter ma récompenſe ; c'eſt de la force de ma paſſion que je prétens vous prouver par quatre Figures de Rhetorique, les Antitheſes, les Metaphores, les Comparaiſons, & les Argumens. Et pour les déplier, écoutez parler *l'Antitheſe.*

Si ; mais je ne dis point ſi, il eſt plus veritable que la verité : *Si*, dis-je, l'amere douceur, & la douce amertume, le poiſon medecinal, & la medecine empoiſonnée, qui partent ſans ſortir de vous, ô Monſtre indéfectueux, n'embraſoient mon eſprit en le glaçant, & n'y faiſoient tantoſt vivre, tantoſt mourir, un immortel petit

Geant

Geant (j'appelle ainsi les flames visibles dont le plus grand & le plus petit des Dieux m'échauffe & me fait trembler.) Ou *si* ces aveugles clairvoyans (je veux dire vos yeux, belle Tygresse, ces innocens coupables) se publiant sans dire mot, amis ennemis de l'esclave liberté des Hommes, n'avoient contraint volontairement mon genie dans la libre prison de vostre sorciere Beauté, luy qui faisoit gloire auparavant d'une fermeté constante en son inconstance : *Si*, dis-je, tout cela n'avoit fait faire & défaire à mes pensées beaucoup de chemin en peu d'espace : *Si* bref vous ne m'aviez apporté des tenebres par vos rayons, *Je* n'aurois pas appellé de mon Juge à mon Juge, pour demander ce que je ne veux pas obtenir : c'est pitoyable Inhumaine, la santé mortelle d'une aigre douce maladie, qu'on rendroit incurable, si on la guerissoit.

GENEVOTE.

Comment appellez-vous cette Figure-là ?

GRANGER.

Nos Ancestres jadis la baptiserent, *Antithese*.

GENEVOTE.

Et moy qui la confirme aujourd'huy, je luy change son nom, & luy donne celuy de Galimathias.

GRANGER.

Voicy la Metaphore & la Comparaiſon, qui viennent à vos pieds demander audiance.

GENEVOTE.

Faites-les entrer.

GRANGER.

Tout ainſi qu'un négeux Torrent, fier Enfant de l'Olimpe, quand ſon chenu coupeau acravanté d'orages, & courbant ſous le faix des froidureux cotons, franc qu'il ſe voit de l'étroite Conciergerie, où le calme le tenoit ſerf, *qua data porta ruit*, va ravager inſolemment le ſein fartil des pierreuſes campagnes, & deſ-honorant ſans vergogne par le gueret champeſtre la perruque dorée de Cerés aux pâles couleurs, fait brouter illec mon troupeau écaillé, où le coutre tranchant du ménager Laboureur pieça ſe promenoit : Ainſi mes eſperances ne pouvant plus tenir contre l'impetuoſité de mon déplaiſir, l'Huiſſier de ma triſteſſe tenant en main la baguette de mes ſoûpirs, a fait faire place à la grandeur de mes douleurs ; j'ay débarricadé mes clameurs, lâché la bride à mes ſanglots, donné de l'éperon à mes larmes, & foüetté mes cris devant moy. Ils feront bon voyage, car il me ſemble que je voy déja la Sentinelle

avancée de voſtre bonté, paroiſtre entre les creſneaux & ſur la platte-forme de vos Graces, qui crie à mes Soûpirs, *Qui va là?* Puis ayant appellé le Caporal de voſtre Jugement, donné l'alarme au Corps de garde de vos Pudicitez, demandé le mot du guet à mes Soûpirs, les avoir reconnu pour amis, laiſſé paſſer à cauſe du Paquet de Perſeverance, & bref les Articles de Bonne Intention ſignez de l'Amant & de l'Aimée, voir la Paix univerſelle entre les deux Etats de noſtre Foy matrimoniale regner és Siecles des Siecles.

GENEVOTE.

Amen.

GRANGER.

Donc pour nous y acheminer, ſoyez comme un Jupiter qui s'appaiſe par de l'Encens; je ſeray comme Alexandre à vous en prodiguer. Soyez de meſme que le Lion qui ſe laiſſe fléchir par les larmes, je ſeray de meſme qu'Heraclius à force de pleurer. Soyez tout ainſi que le Naphte auprés du feu, & je ſeray tout ainſi que le Mont Ætna qui ne ſçauroit s'éteindre. Soyez ne plus ne moins que le bon terroir, qui rend ce qu'on luy preſte, & je ſeray ne plus ne moins que Triptoleme à vous enſemencer. Soyez ainſi que les Abeilles, qui chan-

gent en miel les fleurs ; & les fleurs de ma Rhetorique, ainsi que celles d'Attique, se chargeront de Mane. Soyez telle en fermeté que la Remore qui bride la Nef au plus fort de la tempeste, & je seray tel que le Vaisseau Caligula qui en fut arresté. *Ne plus sim.* Soyez à la façon des Trous qui ne refusent point de mortier, & je seray à la façon de la Truelle qui bouchera vostre Crevasse.

GENEVOTE.

Vraymant, Monsieur, quoy que vous soyez incomparable, vous n'estes pas un Homme sans comparaison.

GRANGER.

Ce n'est pas par la Metaphore seule, pain quotidien des Scholares, que je pretens capter vostre benevolence : Voyons si mes argumens trouveront forme à vostre pied ; car si ce contingent Metaphysique avoit couru du *Possibile ad factum*, je jure par toutes les Eaux infernales, par les Palus trois fois saints du Cocite & du Stix, par la Couronne de fer de l'enfumé Pluton, par l'eternel Cadenas du Silence, par la Bequille de Vulcain, bref par l'Entousiasme prophetique du Tripier Sibilin, de vous rendre en beauté, non point la Déesse Paphienne, mais celle qui fera honte à celle-

là. Et pour en deſcendre aux preuves, j'argumente ainſi. Du Monde, la plus belle partie, c'eſt l'Europe. La plus belle partie de l'Europe, c'eſt la France, *ſecundum Geographos*. La plus belle Ville de France, c'eſt Paris. Le plus beau Quartier de Paris, c'eſt l'Univerſité; *Propter Muſas*. Le plus beau College de l'Univerſité, je ſoûtiens à la barbe de Sorbonne, de Navarre, & de Harcour, que c'eſt Beauvais; & ſon nom eſt le répondant de ſa beauté, puis qu'on le nomma Beauvais, *quaſi* beau à voir. La plus belle Chambre de Beauvais, c'eſt la mienne. *Atqui*, le plus beau de ma Chambre, c'eſt moy. *Ergo*, je ſuis le plus beau du Monde. *Et hinc infero*, que vous Pucelette Mignardelette, Mignardelette Pucelette, eſtant encore plus belle que moy, il ſeroit, je dis *Sole ipſo clarius*, que vous incorporant au Corps de l'Univerſité, en vous incorporant au mien, vous ſeriez plus belle que le plus beau du monde.

GENEVOTE.

Vrayment ſi j'avois dormy une nuit auprés de vous, je ſerois docte comme Heſiode, pour avoir dormy ſur le Parnaſſe.

GRANGER.

Mais j'ay d'autres armes encore qui ſont toutes neuves à force d'eſtre vieilles, dont

je présume outrepercer vostre tendrelette poitrine : C'est l'Eloquence du franc Gaulois. Or oyez.

Et déa Royne de haut parage, Mie de mes pensées, Cresme, Fleur & Parangon des Infantes, vous qui chevauchez par illec du fin feste de cestuy vostre magnifique & moult doucereux palfroy, jouxte lequel gesir souliez en bonne conche ; prenez émoy de ma déconvenuë. Las ! oyez le méchef d'un dolent moribon, qui crevé d'anhan sur un chetif grabat, oncques ne sentit au cœur joye. Point ne boutez en sourde obliviance cil à qui pieça Fortune porte-guignon. Las ! helas ! reconfortez un pauvret en marisson, à qui il conviendra soy, gendarmer contre soy, s'occir, ou se déconfir par quelque autre tour de mal-engin, se ne vous garmentez de luy donner soulas ; car de finer ainsin pieça ne luy chaut. Or soyez ma Pucelle aux yeux vers, comme un Faucon ; quant à moy je seray vostre coint Damoisel, qui par rémuneration d'une si grande mercy, se aucune chose avez à besogner de son avoir ; à tout son tranchant glaive il redresséra vos torts, & défera vos griefs ; il déconfira des Chevaliers felons, il hachera des Andriaques ; il fera des Chappelis inénarrables; il martel-

lera des Paladins, ores à dextre, ores à ſenextre ; bref tant & ſi beau jouſtera, qu'il n'y aura piece de fiers, orgueilleux, outrecuidez & démeſurez Geans, leſquels en dépit des armes Fées, & du Haubert de fine trempe, il ne pourfende jus les arçons. Quel ébaudiſſement de voir adonc iſſir le ſang à grand randon du flanc pantois de l'endemené Saraſin ; & pour feſtoyement de cas tant beau, ſe voir leans guerdoné d'un los de pleniere Chevalerie.

GENEVOTE.

Monſieur, il eſt vray, je ne le puis celer, c'eſt à ce coup que je rends les armes. Enfin je m'abandonne tout à vous ; Uſez de moy auſſi librement que le Chat fait de la Souris ; Rognez, tranchez, taillez, faites-en comme des Choux de voſtre Jardin.

PAQUIER.

Je trouve pourtant bien du *diſtinguo* entre les Femmes & les Choux ; car des Choux la teſte en eſt bonne, & des Femmes c'eſt ce qui n'en vaut rien.

GRANGER.

Auriez-vous donc agreable, Mademoiſelle, lors que la nuit au viſage de More, aura de ſes haillons noirs embeguiné le minois ſouffreteux de noſtre Zenit, que je tranſporte mon individu aux Lares domeſtiques

de vostre toict, pour faire humer à longs traits vostre Eloquence melliflue̋, & faire sur vostre couche un Sacrifice à la Déesse tutelaire de Paphos.

GENEVOTE.

Oüy venez, mais venez avec une Echelle, & montez par ma fenestre, car mon Frere serre tous les jours les Clefs de nostre Maison sous son chevet.

GRANGER.

O! que ne suis-je maintenant Julius Cesar, ou le Pape Gregoire; qui firent passer le Soleil sous leur ferule: Je ne le reculerois, ny ne l'arresterois en Thieste ou en Josüé; mais je le contraindrois de marquer minuit à six heures.

SCENE III.

GENEVOTE, LA TREMBL.
GRANGER *le jeune*,
CORBINELI.

GENEVOTE.

JE pensois aller plus loin vous faire rire; mais je voy bien qu'il me faut décharger icy.

GRANGER

GRANGER *le jeune.*

Aux dépens de mon Pere?

GENEVOTE.

C'eſt bien le plus bouffon perſonnage de qui jamais la teſte ait dancé les ſonnettes; & moy par contagion je ſuis devenuë facetieuſe, juſques à luy permettre d'eſcalader ma Chambre. A bon entendeur, ſalut: Il ſe fait tard; les machines ſont peut-eſtre déja en chemin; retirons-nous.

SCENE IV.

LA TREMBLAYE, CORB.

LA TREMBLAYE.

VA donc avertir Mademoiſelle Manon. Tout va bien, la beſte donnera dans nos panneaux, ou je ſuis mauvais Chaſſeur.

Il heurte à la porte de Manon.

SCENE V.

LA TREMBL. CORBINELI, MANON.

LA TREMBLAYE.

IE m'en vais amaſſer de mes Amis pour m'aſſiſter, en cas que ſon College vou-

lût le ſecourir. Mais une autre difficulté m'embaraſſe ; C'eſt que je crains, ſi je ne ſuis arrivé aſſez toſt, qu'il n'entre dans la Chambre de ma Sœur ; & comme enfin elle eſt Fille, qu'elle n'aye de la peine de ſe dépêtrer des pourſuites de ce Docteur échauffé ; & qu'au contraire s'il trouve la fenêtre fermée, contre la parole qu'il a receuë d'elle, qu'il ne s'en aille, penſant que ce ſoit une burle.

CORBINELI.

O de cela n'en ſoyez point en peine, car je l'arrêteray en ſorte qu'il ne courra pas fort viſte eſcalader la Chambre, & n'oſera pour quelqu'autre raiſon que je vous tais, retourner en ſon logis. C'eſt pourquoy je vais m'habiller pour la Piece.

LA TREMBLAYE.

J'eſtois venu pour imaginer avec vous un moyen de hâter noſtre mariage ; mais vôtre Pere luy-meſme nous en donne un fort bon. *Il luy parle bas à l'oreille.* Il va tout à l'heure aſſieger noſtre Chaſteau pour voir ma Sœur ; & moy je....

MANON.

C'eſt par là qu'il s'y faut prendre, n'y manquez pas. Adieu.

Fin du troiſiéme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

GRANGER, PAQUIER, CORBINELI.

GRANGER.



Out eſt endormy chez nous d'un ſomme de fer : Tout y ronfle juſqu'aux Grillons & aux Crapaux. Paquier, avance ton Echelle : Mais que c'eſt bien pour moy l'Echelle de Jacob, puis qu'elle me va monter au Paradis d'Amour.

PAQUIER.

Je croy que voicy la Maiſon. Ah ! je ſuis mort. C'eſt ma faute, je ne luy avois pas donné aſſez de pied. *Il tombe ayant apuyé ſon Echelle ſur le dos de Corbineli.*

GRANGER.

Monte encore un coup, pour voir ſi elle eſt bien appuyée. *Il l'y met encore, & monte.*

PAQUIER.

J'ay peur d'avoir donné trop de pied. Com-

ment, je ne rencontre point de mur ! *Il nage des bras dans la nuit pour toucher le mur.* Noſtre machine tiendroit-elle bien toute ſeule ? *Domine*, plantez vous-meſme voſtre Echelle, je n'y oſerois plus toucher.

GRANGER.

Vade retro, mauvaiſe beſte, je l'appliqueray bien moy-meſme. Je penſe que j'y ſuis, voicy la porte ; je la connois aux cloux, ſur chacun deſquels j'ay composé jadis maintes bonnes Epigrammes. *Scande* pour eſſayer ſi elle eſt ferme.

PAQUIER.

Ah miſerable que je ſuis, on vient d'arracher les dents à mon Echelle. *Corbineli tranſporte l'Echelle d'un coſté & d'autre avec tant d'adreſſe, que Paquier faiſant aller ſa main à droit & à gauche, frape toûjours un des coſtez de l'Echelle, ſans trouver d'échelons.* Miſericorde, mon Echelle vient d'enfanter. Qui l'auroit engroſſie ? Ne ſeroit-ce point moy, car j'ay monté deſſus ? Mais quoy l'Enfant eſt déja auſſi gros que la Mere.

GRANGER.

Tais-toy, Paquier, j'ay veu tout à l'heure paſſer je ne ſçay quoy de noir. C'eſt peut-eſtre une de ces Larves au teint noir dont nous parlions tantoſt, qui vient pour m'effrayer.

PAQUIER.

Domine, on dit que pour épouvanter le Diable, il faut témoigner du cœur; Touſſez deux ou trois fois, vous vous raſſurerez.

GRANGER.

Qui es-tu?

PAQUIER.

Un peu plus haut.

GRANGER.

Qui es-tu?

PAQUIER.

Encore plus fort.

GRANGER.

Qui es-tu donc?

PAQUIER.

Chantez un peu pour vous raſſurer. *Il chante.* Bon; Fort. Faites accroire au Spectre que vous ne le craignez point. *Domine*, c'eſt un Diable Huguenot, car il ne ſe ſoucie point de la Croix.

GRANGER.

Il a peur luy-meſme, car il n'oſe parler. Mais, Paquier, ne ſeroit-ce point mon Ombre, car elle eſt veſtuë tout comme moy, fait tout mes meſmes geſtes; recule quand j'avance; avance quand je recule. Il faut que je m'éclairciſſe. Noſtre-Dame elle me frappe. *Il donne un coup & Corbineli le luy rend. Corbineli entre viſtement avec un paſ-*

ſe partout , & Granger court aprés pour entrer auſsi.

PAQUIER.

Monſieur il ſe peut faire que les Ombres de la nuit eſtant plus épaiſſes que celles du jour , ſont auſſi plus robuſtes , & qu'ainſi elles pourroient fraper les gens. Entrez , voila la porte ouverte.

GRANGER.

Ma foy l'Ombre eſt plus habile que moy. Ecoutez donc , me voicy , c'eſt moy.

PAQUIER.

Non vraman da, ce n'eſt pas mon Maiſtre qui eſt chez vous , ce n'eſt que ſon Ombre. Que Diable , Monſieur , voſtre Ombre eſt-elle fole de marcher devant vous , & d'entrer toute ſeule en un logis où elle ne connoiſt perſonne ? Ho aſſurément que nous nous ſommes trompez , car ſi c'eſtoit une Ombre , la Lune l'auroit fait , & cependant la Lune ne luit pas. Helas ! *profecto* , je le viens de trouver ; nous en eſtions bien loin. C'eſt voſtre Ame , car ne vous ſouvient-il pas qu'hier vous la donnâtes à Mademoiſelle Genevote ? Or n'eſtant plus à vous, elle vous aura quitté ; cela eſt bien viſible , puis que nous la rencontrons en chemin qui s'en va. Ah ! perfide Ame , vous ne deviez pas trahir un Docteur de la

façon. Ce qu'il en avoit dit n'estoit qu'en riant; Cependant vous l'abandonnez pour une niaiserie. Je m'en vais bien voir si c'est elle; car si ce l'est, peut-estre qu'en la flatant un peu, elle se repentira de sa faute. Je t'adjure, par le Grand Dieu vivant, de me dire qui tu es?

CORBINELI *par la fenestre.*

Je suis le grand Diable Vauvert. C'est moy qui fait dire la Patenostre du Loup: Qui noue l'Egüillette aux nouveaux Mariez: Qui fais tourner les Sas: Qui pétris le Gâteau triangulaire: Qui rends invisibles les Freres de la Rose-Croix: Qui dicte aux Rabins la Cabale & le Tamuld: Qui donne la main de Gloire, le Trefle à quatre, la Pistole volante, le Guy de l'An neuf, l'Herbe de Fourvoyement, la Graine de Fougere, le Parchemin vierge, les Gamahez, l'Emplâtre Magnetique. J'enseigne la composition des Brevets, des Sorts, des Charmes, des Sigilles, des Caracteres, des Talismans, des Images, des Miroirs, des Figures constellées. Je prestay à Socrate un Demon familier; Je fis voir à Brutus son mauvais Génie; J'arrestay Drusus à l'Apparition d'un Lutin, J'envoye les Demons familiers, les Esprits folets, les Martinets, les Gobelins, le Moine-bouru,

le Loup-garou, la Mule-ferrée, le Marcou, le Cochemar, le Roy Hugon, le Connétable, les Hommes noirs, les Femmes blanches, les Ardans, les Lemures, les Farfadets, les Ogres, les Larves, les Incubes, les Succubes, les Lamies, les Fées, les Ombres, les Manes, les Spectres, les Phantômes : Enfin je ſuis le grand Veneur de la Foreſt de Fontainebleau.

GRANGER.

Ah! Paquier, qu'eſt-cecy?

PAQUIER.

Voila un Démon qui n'a pas eu toute ſa vie les mains dans ſes pochettes.

GRANGER.

Qu'augures-tu de cette viſion?

PAQUIER.

Que c'eſt un Diable Femelle, puis qu'il a tant de caquet.

GRANGER.

En effet, je croy qu'il n'eſt pas méchant; car j'ay remarqué qu'il ne nous a dit mot, juſques à ce qu'il s'eſt veu armé d'un Corcelet de pierre.

PAQUIER.

Ma foy, Monſieur, ne craignez point les Diables, juſques à ce qu'ils vous emportent : Pour moy je ne les apprehende que ſur les épaules des Femmes.

SCENE II.

LA TREMBL. GRANGER, PAQUIER, CHASTEAUF.

LA TREMBLAYE.

AUx Voleurs, aux Voleurs : Vous ſerez pendus, Coquins ; ce n'eſt pas d'aujourd'huy que vous vous en mêlez. Peuple, vous n'avez qu'à chanter le *Salve*, le Patient eſt ſur l'échelle.

PAQUIER.

En mourra-t'il, Monſieur ?

LA TREMBLAYE.

Tu t'y peux bien attendre.

PAQUIER.

Seigneur, ayez donc pitié de l'Ame de feu mon pauvre Maiſtre Nicolas Granger : Si vous ne le connoiſſez, Seigneur, c'eſt ce petit Homme qui avoit un Chapeau à grand bord, & un Haut-de-chauſſe à la Culote.

GRANGER.

Au ſecours, Monſieur de Chaſteaufort : c'eſt voſtre Amy Granger, que la Tremblaye veut poignarder.

CHASTEAUFORT *par la fenestre.*

Qui ſont les Canailles qui font du bruit là bas ? Si je deſcens, je lâcheray la bride aux Parques.

LA TREMBLAYE.

Soldats, qu'on leur donne les oſſelets.

GRANGER.

Ah ! Monſieur de Chaſteau-tres-fort, envoyez de l'Arcenal de voſtre puiſſance, la foudre craquetante, ſur la temerité criminelle de ces chetifs mirmidons.

CHASTEAUFORT *deſcendu ſur le Theatre.*

Vous voila donc marauts. Hé ! ne ſçavez-vous pas qu'à ces heures muettes, j'ordonne á toutes choſes de ſe taire, hormis à ma Renommée ? Ne ſçavez-vous pas que mon Epée eſt faite d'une branche des Ciſeaux d'Atropos ? Ne ſçavez-vous pas que ſi j'entre, c'eſt par la brêche : ſi je ſors, c'eſt du combat : ſi je monte, c'eſt ſur un Trône: ſi je deſcens, c'eſt ſur le pré : ſi je couche, c'eſt un Homme par terre : ſi j'avance, ce ſont mes conquêtes : ſi je recule, c'eſt pour mieux ſauter : ſi je joüe, c'eſt au Roy dépoüillé : ſi je gagne, c'eſt une bataille : ſi je perds, ce ſont mes ennemis : ſi j'écris, c'eſt un Cartel : ſi je lis, c'eſt un Arreſt de mort: Enfin ſi je parle, c'eſt par la bouche d'un

Canon. Donc, Pendart, tu ſçavois ces choſes, & tu n'as pas redouté mon Tonnerre? Choiſis toy-meſme le genre de ton ſupplice, mais dépêche-toy de parler, car ton heure eſt venuë.

LA TREMBLAYE.

Ah quelle freneſie !

GRANGER.

Monſieur de Chaſteaufort, *à minori ad majus* ; Si vous traitez de la ſorte un malheureux, que feriez-vous à voſtre Rival ?

CHASTEAUFORT.

Mon Rival ! Jupiter ne l'oſeroit eſtre avec impunité.

GRANGER.

Cét Homme oſe donc plus que Jupiter?

CHASTEAUFORT.

Ce grimaut, ce fat, ce farfadet ? Docteur, vous avez grand tort : je l'allois faire mourir avec douceur ; maintenant que ma bile eſt échauffée, ſans vous mettre au hazard d'eſtre accablé du Ciel qui tombera de peur, je ne le ſçaurois punir. N'avez-vous point ſceu cét eſtramaçon dont les Siecles ont tant parlé ? Certain fat avoit marché dans mon Ombre ; Mon temperament s'en alluma ; Je laiſſay tomber celuy de mes revers, qu'on nomme l'Archi-épouvantable, avec un tel fracas, que le vent ſeul de ma Tueu-

se ayant étouffé mon ennemy, le coup alla foudroyer les Omoplates de la Nature. L'Univers de frayeur, de quarré qu'il étoit s'en ramassa tout en une boule : Les Cieux en virent plus de cent mille Estoilles : La Terre en demeura immobile : L'Air en perdit le Vent : Les Nuës en pleurerent : Iris en prit l'écharpe : Le Soleil en courut comme un Fou : La Lune en dressa les cornes : La Canicule en enragea : Le Silence en mordit ses doigts : La Sicile en trembla : Le Vesuve en jetta feu & flame : Les Fleuves en garderent le lit : La Nuit en porta le deüil : Les Foux en perdirent la raison : Les Chimistes en gagnerent la pierre : L'Or en eut la jaunisse : La Crotte en secha sur le pied : Le Tonnerre en gronda : L'Hyver en eut le frisson : L'Esté en sua : L'Automne en avorta : Le vin s'en aigrit : L'Ecarlate en rougit : Les Rois en eurent échec & mat : Les Cordeliers en perdirent leur Latin ; Et les noms Grecs en vinrent au Duel.

LA TREMBLAYE.

Pour éviter un semblable malheur, je vous fais commandement de me suivre. Allons, Monsieur l'Archi-épouvantable, je vous fais prisonnier à la requête de l'Univers.

CHASTEAUFORT.

Vous voyez, Docteur, que pour ne vous pas enveloper dans le desastre de ce Coquin, j'ay pû me resoudre à luy pardonner.

SCENE III.

MANON, GRANGER, PAQUIER, LA TREMBL. CHASTEAUFORT.

MANON.

AH! Monsieur de la Tremblaye, mon cher Monsieur, donnez la vie à mon Pere & je me donne à vous. Bon Dieu! j'étois dans le College, attendant qu'il fut arrivé pour fermer les portes de nostre montée, lors que j'ay entendu un grand bruit dans la ruë. Le cœur m'a dit qu'indubitablement il avoit eu quelque mauvaise rencontre. Hélas! mon bon Ange ne m'avertit point à faux. Il est vray, Monsieur, qu'il merite la mort, d'avoir esté surpris en volant vostre maison; mais je sçay bien aussi que tous les Gentilshommes sont genereux, & tous les genereux pitoyables. Vous m'avez autrefois tant aimée; Ne puis-

je en devenant voſtre Femme, obtenir la grace de mon Pere ? Si vous croyez que cecy ſoit dit ſeulement pour vous amuſer, allons conſommer noſtre mariage, pourveu qu'auparavant vous me promettiez de luy donner la vie : Encore qu'il ne témoigne pas d'y conſentir, excuſez-le, Monſieur ; c'eſt qu'il a le cœur un peu haut, & tout Homme courageux ne fléchit pas facilement ; Mais pour luy ſauver la vie, je ferois bien pis que de luy deſobeïr.

GRANGER.

O Dieux ! quelle fourbe. Sans doute la miſerable eſt d'intelligence avec ſon traître d'Amoureux. Non, non, ma Fille, non, vous ne l'épouſerez jamais.

MANON.

Ah ! Monſieur de la Tremblaye, arrêtez; Je connois à vos yeux que vous l'allez tuer. Bon Dieu ! faut-il voir maſſacrer mon Pere devant moy, ou mourir ignominieuſement par les mains de la Juſtice ? Donc à l'âge où je ſuis, il faut que je perde mon Pere ? Hé ! pour l'amour de Dieu, mon Pere, mon pauvre Pere, ſauvez-vous, ſauvant la vie & l'honneur à vos enfans. Vous voyez que la Tremblaye eſt un brutal, qui ne vous pardonnera jamais, ſi vous ne devenez ſon Beau-Pere. Penſez-vous que

voſtre mort ne me touche point ? O Dame ſi eſt. Sçachez que je ne vous ſurvivrois guere, & que meſme pour vous ſauver d'un peril encore moindre que celuy-cy, je ne balancerois point de me proſtituer : A plus forte raiſon pour vous ſauver du gibet, n'ayant qu'à devenir la Femme d'un brave Gentilhomme , pourquoy ne le ferois-je pas ?

GRANGER.

Quo vertam, mes Amis, l'Optique de ma veuë & de mes eſperances ? C'eſt à vous, Monſieur de la Tremblaye. *Ne reminiſcaris delicta noſtra.* Je me repoſois ſur la protection de Chaſteaufort, & je croyois que ce Tranche-montagne....

CHASTEAUFORT.

Que Diable voulez-vous que je faſſe ? Perdray-je tous les Hommes pour un ?

GRANGER.

Oſerois-je en ce piteux eſtat vous offrir ma Fille, & demander voſtre Sœur ? Je ſçay que ſi vous ne détournez les yeux de mes fautes, je cours fortune de reſter un pitoyable racourcy des Cataſtrophes humaines.

LA TREMBLAYE.

Deſirer cela, c'eſt me le commander. Mais n'oublions pas à punir ce groteſque Rodo-

mont de ſon impertinence. *La Tremblaye frape, & Chaſteaufort compte les coups.*

CHASTEAUFORT.

Un, deux, trois, quatre, cinq, ſix, ſept, huit, neuf, dix, onze, douze. Ah! le ruſé, qu'il a fait ſagement: S'il en eut donné treize, il eſtoit mort.

LA TREMBLAYE.

Voila pour vous obliger à ce meurtre. *Il le jette à terre d'un coup de pied.*

CHASTEAUFORT.

Auſſi bien me voulois-je coucher.

LA TREMBLAYE.

Allons chez nous paſſer l'accord.

GRANGER.

Entrez toûjours, je vous ſuis. Je demeure icy un moment pour donner ordre que nous ayons dequoy nous ébaudir.

SCENE IV.

GRANGER, PAQVIER, CORBINELI.

GRANGER.

PAquier, va-t-en *ſubito* m'accerſer les Confreres d'Orphée. Mais d'abord que tu leur auras parlé reviens, & amene les;

car

c'eſt un lieu où je te défens de prendre racine, encore que la viande aërée de ces Meſſieurs, auſſi bien que le chef de Meduſe ait droit de te petrifier ou t'immortaliſer, par la meſme force dont uſa le Violon Thracien, pour tenir les Beſtes penduës à ſon harmonie. Pour toy, Corbineli, je te pardonne ta fourbe en faveur de ma conjonction matrimoniale.

CORBINELI.

Monſieur, c'eſt aujourd'huy Sainte Cecile. Si Paquier ne trouve leurs Maiſons auſſi vuides que leurs Inſtrumens, je veux devenir As de Pique. Et puis le pauvre Garçon a bien des affaires, il doit aller en témoignage.

GRANGER.

En témoignage ! & pourquoy ?

CORBINELI.

Un Homme de ſon Païs fut hier déchargé de ce fardeau, qui n'eſt jamais plus leger que quand il peſe beaucoup. Des Coupejarets l'ataquerent ; L'autre cria, mais ſes cris ne furent autre choſe que l'Oraiſon funebre de ſon argent : ils luy oſterent tout juſques à ne luy laiſſer pas meſme la hardieſſe de les pourſuivre. Il ſoupçonne ſon Hoſte d'avoir eſté de la cabale ; L'Hoſte ſoûtient qu'il n'a point eſté volé, & prend

Paquier à témoin, qui s'est offert à luy.

GRANGER.

Hé bien, Paquier, que diras-tu, par ta foy, quand tu feras devant le Juge?

PAQUIER

Monsieur, diray-je en levant la main, j'entendis comme je dormois bien fort, du monde dans nostre Ruë, crier tout bas tant qu'il pouvoit, *Aux voleurs*. Dame, je me levay sans me groüiller, je mis mon chapeau dans ma teste, j'avalay mon chassis, je jettay ma teste dans la Ruë; & comme je vis que je ne vis rien, je m'en retournay coucher tout droit. Mais, *Domine*, au lieu de m'envoyer querir des Baladins, il seroit bien plus meritoire, & bien plus agreable à Dieu, de me faire habiller. Quelle honte sera-ce, qu'on me voye aux Nôces fait comme un gueux, sçachant que je suis à vous? *Induo veste Petrum dic, aut vestem induo Petro*; Je m'apelle Pierre, Monsieur.

GRANGER.

Tu peux donc bien te resoudre à rogner un morceau de l'Arc-en-Ciel, car je ne sçache point d'autre étoffe payée au Marchand pour te vêtir. La Lune six fois n'a pas remply son Croissant, depuis la maudite journée que je te caparaçonnay de neuf.

PAQUIER.

Monſieur, *Sæpe quidem docti repetunt bene præpoſituram.* C'eſt à dire que toute la Nature vous prêche, avec Jean Deſpautere, de m'armer tout de nouveau d'un bon Lange de bure.

GRANGER.

Va, conſole-toy, la pitié me ſurmonte, je te feray bien-toſt habiller comme un Pape, Premierement, je te donneray un Chapeau de Fleurs, une Leſſe de Chiens courans, un Pannache de Cocu, un Colet de Mouton, un Pourpoint de Tripe Madame, un Haut-de-chauſſe de Ras en paille, un Manteau de Devotion, des Bas d'Aſne, des Chauſſes d'Hypocras, des Botes d'Eſcrime, des Aiguillons de la Chair, bref une Chemiſe de Chartre qui te durera long-temps, car je ſuis aſſuré que tu la doubleras d'un Bufle. Cependant, Corbineli, tu vois un Pyrate d'Amour: C'eſt ſur cette Mer orageuſe & fameuſe, que j'ay beſoin pour guide du Phare de tes inventions. Certaine voix ſecrette me menace au milieu de mes joyes, d'un briſant, d'un banc, ou d'un écueil. Penſe-tu que ma Maiſtreſſe revoye mon Fils, ſans r'allumer des flames qui ne ſont pas encore éteintes? Ah! c'eſt une playe nouvellement fermée, qu'on ne

peut toucher ſans la r'ouvrir. Toy ſeul peux déméler les ſinueux détours d'un ſi lethifere Dédale ; Toy ſeul peux devenir l'Argus qui me conſervera cette Io. Fais donc, je te ſuplie, toy qui eſt l'Aſtre & la Conſtellation de mes felicitez, que mon Fils ne ſoit plus retrograde à ma volonté. Mais ſi tu veux que l'Embrion de tes eſperances, devenant le plaſtron de mes liberalitez, faſſe metamorphoſer ta bouche en un Microcoſme de richeſſes, & ta poche en Corne d'Abondance ; fais, dis-je, que mon Coquin de Fils prenne un Verre au colet de ſi bonne ſorte, qu'ils en tombent tous deux ſur le cul. Je préſage un ſiniſtre ſuccés à mes entrepriſes, s'il aſſiſte à cette Feſte : C'eſt pourquoy enfonce-le dans un Cabaret, où le jus des Tonneaux le puiſſe entretenir juſques à demain matin. Voicy de l'or, voicy de l'argent ; Regarde ſi par un prodige ſurnaturel, je ne fais pas bien dans ma poche conjonction du Soleil & de la Lune, ſans Eclipſe. Prens, ris, bois, mange, & ſur tout fais le trinquer juſques à l'ourlet. Qu'il en creve, n'importe, ce ne ſera que du Vin perdu.

CORBINELI.

Le voicy comme ſi Dieu nous le devoit. Permettez que je luy parle un peu particu-

lierement, car voſtre mine effarouchante ne l'apprivoiſeroit pas.

SCENE V.

CORBINELI, GRANGER *le jeune*, PAQUIER.

CORBINELI.

JE vous allois chercher. Vous ne ſçavez pas ? On vient de condamner voſtre raiſon à la mort. En voulez-vous appeller? J'ay moy-meſme receu les ordres de vous enyvrer, mais ſi j'en ſuis crû, vous bleſſerez voſtre ennemy de ſa propre épée. Il pretend, le pauvre Homme, faire tantoſt les nôces de voſtre Sœur avec Monſieur de la Tremblaye, & le Contract des ſiennes avec Mademoiſelle Genevote: Craignant donc que voſtre preſence n'apportât beaucoup d'obſtacles à la perfection de ſes deſſeins, il m'a donné charge de vous ſaouler au Cabaret; & je trouve, moy, que c'eſt un acheminement le meilleur du monde pour l'execution de ce que je vous ay tantoſt mandé par celuy que je vous ay envoyé. GRANGER *le jeune*.

Quoy, pour contrefaire le mort?

CORBINELI.

Oüy ; car je luy persuaderay que dans l'écume du Vin vous avez pris querelle , & que..... *Il luy parle bas à l'oreille.* Mais viste, allez promptement étudier vos Postures ; nous amuserons cependant , Paquier & moy , vostre Pere , pour donner du temps à vostre feinte yvrognerie. Venez icy même representer vostre personnage , & nous luy ferons accroire qu'en suite de vostre querelle....

SCENE VI.

CORBINELI , GRANGER, PAQUIER.

CORBINELI.

O Monsieur , je ne sçay ce que vous avez fait à Dieu , mais il vous aime bien. Vostre Fils est à la Croix blanche avec deux ou trois de vos Pensionnaires qui le traittent. Il n'aura pas ajoûté quatre Verres de Vin à ceux qu'il a pris , que nous luy verrons la cervelle tournée en Zodiaque..

PAQUIER.

Avoüez , Monsieur , que Dieu est bon : Voila sans doute la récompense de la Mes-

ſe que vous luy fiſtes dire il n'y a que huit jours.

SCENE VII.

LA TREMBLAYE, GRANGER, CORBINELI, PAQUIER.

LA TREMBLAYE.

IE vous venois querir, on n'attend plus que vous.

GRANGER.

J'entrois au moment que vous eſtes ſorty. Mais, ma foy, mon Gendre, nos conviez ſont infectez du venin de la Tarentule, ils chercheront pour aujourd'huy d'autres Medecins que les Sectateurs d'Amphion; & le goulu Saturne euſt bien pû devorer Jupiter, ſi les Curetes euſſent entonné leur charivaris auſſi loin d'Ida, que ces Lutheriens égratigneront leurs chanterelles *procul* de nos Penates. Mais au lieu de cét ébat, j'ay pourpenſé d'exhiber un Intermede de Muſes fort jovial. C'eſt l'effort le plus argut qu'on ſe puiſſe fantaſier. Vous verrez mes grimaux ſcander les échignes du Parnaſſe teſtu, avec des pieds de Vers. Tantoſt à coups d'*Ergo* déchirer le viſage

aux Erreurs populaires : *Nunc* à Pegaſe faire litiere de fleurs de Rhetorique: *Hinc* d'un fendant tiré par l'Exametre ſur les jarets du Pentametre, le rendre boiteux pour ſa vie : *Illinc autem* un de mes Humaniſtes avec un Boulet d'Etopée paſſer au travers des hypocondres de l'Ignorance : Celuy-cy, de la carne d'une Periode, fendre au diſcours démembré le crane juſques aux dents: Un autre *denique* à force de pointes bien aiguës, piquer les Epigrames au cul.

LA TREMBLAYE.

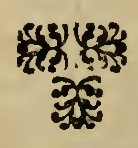
Je vous conſeille de prendre là-deſſus le conſeil de Corbineli : Il eſt Italien; ceux de ſa Nation joüent la Comedie en naiſſant ; & s'il eſt né jumeau, je ne voudrois pas gager qu'il n'ait farcé dans le ventre de ſa Mere.

GRANGER.

Ho, ho, j'apperçois mon Fils yvre.

CORBINELI.

Helas ! Monſieur, il a tant beu, que je penſe qu'il feroit du Vin à deux ſols, en ſoufflant dans une Eguiere d'eau.



SCENE

SCENE VIII.

GRANGER *le jeu.* GRANGER *le Pere*, LA TREMBLAYE, CORBINELI, PAQUIER.

GRANGER *le jeune.*

L'Hosteſſe, je ne vous dois rien, je vous ay tout rendu. Miracle, miracle, je voy des Etoilles en plein jour. Copernic a dit vray, ce n'eſt pas le Ciel en effet, c'eſt la Terre qui tourne. Ah! que n'étois-je Gruë depuis la teſte juſques aux pieds, j'aurois goûté ce Nectar le longtemps qu'il auroit eſté à baigner le long tuyau de cette gorge. Corbineli, dis-moy, ſuis-je bien enluminé, à ton avis? Si mon viſage eſtoit un Calendrier, mon nez rouge y marqueroit bien la double Feſte que je viens de chommer. Ca ça, courage, mon Breviaire eſt à demy dit; j'ay commencé à *Gaudeamus*, & j'en ſuis à *Lætatus ſum.* Garçon, encore Chopine, & puis plus: Blanc ou Clairet, il n'importe: mais qu'ils demeurent en paix, car à la premiere querelle je les mets hors de chez moy. C'eſt pour s'eſtre enyvrez de Blanc & de Clai-

ret, que la Roſe & le Lys ſont Rois des autres Fleurs. Viſte donc, haut le coude; Dans la ſoif où je ſuis, je te boirois, toy, ton Pere, & tes Ayeuls, s'ils eſtoient dans mon Verre. Beuvez toûjours, Compagnons, beuvez toûjours; Vous ne ſçauriez rien perdre, on donne à la Croix blanche douze Rubis pour la valeur d'une Pinte de Vin. En effet, voyez un peu comme on devient riche à force de boire: Je penſois n'avoir qu'une Maiſon tantoſt, j'en vois deux maintenant. C'eſt la vertu du Vin qui fait tous ces prodiges. Sans mentir Democrite eſtoit bien fou, de croire que la Verité fut dans un Puits; N'avoit-il pas oüy dire, *in vino veritas?* Mais luy qui rioit toûjours, il pouvoit bien ne l'avoir dit qu'en riant. Nature en ſera bernée; Elle qui nous a donné à chacun deux bras, deux pieds, deux mains, deux oreilles, deux yeux, deux naſeaux, deux rognons, & deux feſſes, & ne nous aura donné qu'une bouche? Encore n'eſt-elle pas tout-à fait deſtinée à boire; Nous en mangeons, nous en baiſons, nous en crachons, & nous en reſpirons. Ah qu'heureuſe entre les Dieux eſt la Renommée, d'avoir cent bouches! C'eſt pour s'en bien ſervir, que la mienne ne dit mot; car ſimpatiſant à mon

humeur, elle boit toûjours ſans relâche, & mange tout, juſqu'à ſes paroles. La Parque fera bien, de me laiſſer long-temps ſur la Terre, car ſi elle me mettoit dedans, j'y boirois tout le Vin avant qu'il fut en grape. Point d'eau, point d'eau, ſi ce n'eſt au Moulin; non plus que de ces vandanges qui ſe font à coups de baſton. La ſeule penſée m'en fait ſerrer les épaules : Fy de la Pomme & des Pommiers.

GRANGER.

Une Pomme en effet ligua les Dieux l'un contre l'autre : Une Pomme ravit la Femme à Menelas : Une Pomme, d'un grand Empire ne fit qu'un peu de cendres ; Une Pomme fit du Ciel un Hoſpital d'Inſenſez : Une Pomme fit à Perſée égorger trois pauvres Filles : Une Pomme empêcha Proſerpine de ſortir des Enfers : Une Pomme mit en feu la Maiſon de Theodoſe : Enfin une Pomme a cauſé le peché de noſtre premier Pere, & par conſequent tous les maux du Genre Humain.

GRANGER *le jeune.*

Que vient faire icy ce Neptune avec ſa fourche ? Contente-toy d'avoir par ton Eau rouge attrapé Pharaon. Le bon nigaut ſurpris par la couleur, te prenant pour du Vin, te but, & ſe noya. Ca, Compere au

Trident, c'eſt trop faire des tiennes; Tu boiras en eau douce, auſſi bien que ton Recors de Triton que voila.

PAQUIER.

Voyez-vous, Monſieur l'yvrogne, je ne ſuis point Recors, je ſuis Homme de bien.

GRANGER *le jeune.*

Quoy, tu me repliques, Crapaut de Mer?

Il le frape, & Granger le Pere s'enfuit.

PAQUIER.

O ma foy, je diray tout.

SCENE IX.

LA TREMBLAYE.
GRANGER *le jeune.*

LA TREMBLAYE.

MArchez, marchez, il faut bien que la paſſion éborgne étrangement voſtre bon Pere, car il eſtoit bien aiſé de juger, que ny vos yeux, ny vos geſtes, ny vos penſées, ne ſentoient point le Vin. Mais encore je n'ay pas ſceu ce que vous pretendez par cette galanterie?

GRANGER *le jeune.*

Je vous l'apprendray chez vous.

Fin du quatriéme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

GRANGER, PAQUIER.

GRANGER.


Uoy, tout ce que j'ay veu....

PAQUIER.

N'est que feinte.

GRANGER.

Donc mes yeux, donc mes oreilles....

PAQUIER.

Vous ont trompé.

GRANGER.

Conte-moy donc la serie & la concatenation des projets qu'ils machinent.

PAQUIER.

Que Diantre, que vous avez la teste dure! Je vous ay dit que vostre Fils a contrefait l'yvrogne, afin que tantost Corbineli vous persuade plus facilement, qu'ayant pris querelle dans les fumées de la débauche, il se sera batu, & aura esté tué sur la place.

GRANGER.

Mais *cui bono?* toute cette machine de Fourbes?

PAQUIER.

Cui bono? Je m'en vais vous l'apprendre. C'eſt qu'eſtant ainſi trépaſſé, Mademoiſelle Genevote, laquelle a pris langue des conjurez, doit feindre qu'elle avoit promis au defunt, de l'épouſer vif ou mort, & qu'à moins de s'eſtre acquitée de ſa parole, elle n'oſe vous donner la main. Corbineli là-deſſus vous conſeillera de luy faire épouſer le Cadavre (au moins de faire toutes les ceremonies qu'on obſerve dans l'action des épouſailles) afin qu'eſtant ainſi libre de ſa promeſſe, elle vous la puiſſe engager. Donc, comme ils s'y attendent bien, quand vous leur aurez fait preſter la foy conjugale, voſtre Fils doit reſſuſciter, & vous remercier du preſent que vous luy aurez fait.

GRANGER.

Donc la Mine eſt éventée, & j'en ſuis obligé à Paquier mon *Fac totum?* Je ne te donneray point une Couronne Civique à la façon des Romains, quoyque tu ayes ſauvé la vie à un Bourgeois, honorable Homme Maiſtre Mathieu Granger, ayant pignon ſur Ruë; mais je te donne un impoſt ſur la pitance de mes Diſciples. Voicy l'heure à

laquelle ces Pêcheurs s'empêtreront dans leurs propres filets. Justement j'apperçois le Fourbe qui vient. Considere à ton aise la tempête du Port.

SCENE II.

CORBINELI, GRANGER, PAQUIER.

CORBINELI.

SEray-je toûjours Ambassadeur de mauvaises nouvelles ? Vostre Fils est mort. Au sortir d'icy, estant (comme vous sçavez) un peu plus gay que de raison, il a choqué d'une S un Cavalier qui passoit. L'un & l'autre se sont offencez ; Ils ont dégaîné ; & presqu'en mesme temps vostre Fils est tombé mort, traversé de deux grands coups d'épée. J'ay fait porter son corps....

GRANGER.

Quoy la Fortune reservoit au declin de mes ans le spectacle d'un revers si lugubre ? Miserable individu, je te plains, non point pour t'estre acquité de bonne heure de la debte où nous nous obligeons tous en naissant : Je te plains, ô trois & quatre fois malheureux ! de ce que tu as occumbé d'une

mort où l'on ne peut rien dire qui n'ait esté déja dit; Car de bon cœur je voudrois avoir donné un talent, & que tu eusses esté mangé des Mouches à ces vandanges dernieres: J'aurois composé là-dessus une Epitaphe la plus acute qu'ayent jamais vanté les Siecles Pristins.

PAQUIER.

A-t-il eu le temps de se reconnoistre ? est-il bien mort ?

CORBINELI.

Si bien mort qu'il n'en reviendra point.

GRANGER.

Corbineli, appelle Mademoiselle Genevote : Elle diminuëra mes douleurs, en les partageant. Vrayment oüy, c'est aux Pelerins de S. Michel qu'il faut apporter des coquilles.

SCENE III.

GENEVOTE, GRANGER, PAQVIER, CORBINELI.

GRANGER.

MOn Fils a vêcu, Mademoiselle, & je dirois qu'il vit encore, si j'avois achevé un Poëme que je medite sur le gen-

re de ſon trépas. Je vous avertis toutefois que vous ſeriez ſacrilege, ſi vous lamentiez la fin d'un Homme, qui pour une vie méchante & périſſable, en recouvre une dans mes Cahiers, immortelle & tranquille.

GENEVOTE.

Quoy, Monſieur Granger n'eſt plus? Nous eſtions trop bien unis, pour eſtre ſi-toſt ſéparez; Je veux comme luy ſortir de la vie: Mais dautant que la Nature qui nous a mis au jour ſans noſtre conſentement, ne nous permet pas de le quitter ſans le ſien, je veux ſortir de la vie, & reſter entre les vivans; c'eſt à dire que dés aujourd'huy je vais faire dans un Cloiſtre un ſolemnel ſacrifice de moy-meſme. Je n'ignore pas, Monſieur, ce que je dois à voſtre affection; mais l'honneur qui me défend de manquer à ma foy, ne me défend pas de manquer à mon amour, & je vous jure que ſi par un impoſſible ces deux incidens ne ſouffroient point de répugnance, je me ſacrifierois de tout mon cœur à voſtre deſir.

GRANGER.

Oüy, ma Citherée, oüy, vous pouvez m'épouſer, & garder voſtre parole. Il faut, pour vous rendre quitte de voſtre promeſſe, que vous l'épouſiez mort. Nous paſſerons le Contract, & ferons le reſte des

cerémonies ; puis quand ainſi vous ſerez libre de voſtre ſerment, nous procederons tout à loiſir à noſtre Mariage.

CORBINELI.

Il ſemble que vous ſoyez inſpiré de Dieu, tant vous parlez divinement.

GRANGER.

Une ſeule choſe m'arreſte ; c'eſt qu'eſtant un miracle, vous n'en faſſiez un ; que vous ne rendiez la vie à ceux qui ne ſont pas morts ; & que vous ne faſſiez arriver ceans la Reſurrection avant Paſques.

CORBINELI *tout bas.*

O ! puiſſant Dieu des Fourbes, ma corde vient de rompre ; Fais que je la renouvelle en ſorte par ton moyen, qu'elle valle mieux qu'une neuve.

GRANGER.

Et toy tu me trahis, fugitif infidele du party de mon amour ! Toy que j'avois élen pour la boiſte, l'étuy, le coffre, & le garde-manger de toutes mes penſées ! Tu m'es Cornelius Tacitus, au lieu de m'eſtre Cornelius Publius.

PAQUIER.

Choiſis lequel tu aime le mieux, d'eſtre aſſommé ou pendu.

CORBINELI.

J'aime mieux boire.

GRANGER.

Ce n'estoit pas assez de m'avoir volé au nom des Turcs ; il falloit adjoûter une nouvelle trahison. Et de son corps, donc, menteur infame, qu'en as-tu fait ?

CORBINELI.

Ma foy, là-dessus je m'éveillay.

GRANGER.

Que veux-tu dire tu t'éveillas ?

CORBINELI.

Vrayment oüy ; Il ne me fut pas possible de dormir davantage, car vostre Fils faisoit un Tonnerre de Diable avec une assiette dont il tambourinoit sur la Table.

GENEVOTE.

Et moy, j'ay fait semblant de croire que vostre Fils estoit mort, pour vous faire gouster quand vous le reverriez, un plus pur contentement, par l'opposition de son contraire.

GRANGER.

Quoy qu'il en soit, Mademoiselle : le fiel importun de mes angoisses n'est que trop adoucy par le miel sucré d'un si friant discours. Mais pour ce fourbe de Corbineli, il faut avoüer qu c'est un grand menteur.

CORBINELI.

J'affecte, pour moy, d'estre remarqué par le Titre de Grand, sans me soucier que ce

ſoit celuy de grand Menteur, grand Yvrogne, grand Politique, grand Cnez, grand Cam, grand Turc, grand Mufty, grand Viſir, grand Tephterdat, Alexandre le Grand ou grand Pompée. Il ne m'importe, pourveu que cette Epithete remarquable m'empêche de paſſer pour mediocre.

GRANGER.

Tu t'excuſe de ſi bonne grace, que je ſerois preſque en colere que tu ne m'euſſes point fâché. Je t'ordonne pourtant pour penitence, de nous exhiber le ſpectacle de quelque Intrigue, de quelque Comedie. J'avois mis en jeu mon Paranimphe des Muſes, mais Monſieur de la Tremblaye n'a pas trouvé bon que rien ſe paſſaſt ſur ces matieres, ſans prendre ton avis.

CORBINELI.

En effet, voſtre declamation n'euſt pas eſté bonne, par ce qu'elle eſt trop bonne. Ces doctes antiquitez ne ſont pas proportionnées à l'eſprit de ceux qui compoſent les membre de cette compagnie. J'en ſçay une Italienne, dont le démêlement eſt fort agreable. Amenez ſeulement icy Monſieur de la Tremblaye, voſtre Fils, & les autres, afin que je diſtribuë les rolles ſur le champ.

GRANGER.

Extemplo, je les vais congreger.

SCENE IV.

GENEVOTE, CORBINELI.

GENEVOTE.

LA corde a manqué, Corbineli.

CORBINELI.

Oüy, mais j'en avois plus d'une. Je vais engager nostre bon Seigneur dans un Labirinthe, où de plus grands Docteurs que luy demeureroient *à quia.*

SCENE V.

GRANGER, PAQVIER, GENEVOTE, CORBINELI.

GRANGER.

AU feu, au feu.

GENEVOTE.

Où est-ce? où est-ce?

GRANGER

Dans la plus haute region de l'air, selon l'opinion des Peripateticiens. Hé bien ne suis-je pas habile à la risposte? N'ay-je pas guery le mal aussi-tost que je l'ay eu fait? Ma

langue eſt une Vipere qui porte le Venin & le Teriaque tout enſemble : C'eſt la Pique d'Achille, qui ſeule peut guerir les bleſſures qu'elle a faites ; Et bien loin de reſſembler aux Bourreaux de la Faculté de Medecine, qui d'une égratignure font une grande playe, d'une grande playe je fais moins qu'une égratignure.

CORBINELI.

Nous perdons autant de temps, que ſi nous ne devions pas aujourd'huy faire la Comedie. Je m'en vais inſtruire ces gens-cy de ce qu'ils auront à dire. Je te donnerois bien des preceptes, Paquier, mais tu n'auras pas le temps d'apprendre tant de choſes par cœur ; Je prendray ſoin me tenant derriere toy, de te ſouffler ce que tu auras à dire. Vous, Monſieur, vous paroîtrez durant toute la Piece ; & quoy que d'abord voſtre perſonnage ſemble ſerieux, il n'y en a pas un ſi bouffon.

GRANGER.

Qu'eſt-ce cy ? Vous m'engagez à ſoûtenir des rolles dans vos Bâtelages, & vous ne m'en racontez pas ſeulement le Sujet ?

CORBINELI.

Je vous en cache la conduite, parce que ſi je vous l'expliquois à cette heure, vous auriez bien le plaiſir maintenant de voir un

beau démêlement ; mais non pas celuy d'eſtre ſurpris. En verité je vous jure, que lors que vous verrez tantoſt la peripetie d'un intrigue ſi bien démêlé, vous confeſſerez vous-meſme que nous aurions eſté des Idiots, ſi nous vous l'avions découvert. Je veux toutefois vous en ébaucher un racourcy. Doncques ce que je deſire vous repreſenter eſt une veritable Hiſtoire, & vous le connoiſtrez quand la Scene ſe fermera. Nous la poſons à Conſtantinople, quoy qu'elle ſe paſſe autrepart. Vous verrez un Homme du tiers Eſtat, riche de deux Enfans, & de force quarts d'écus : Le Fils reſtoit à pourvoir ; il s'affectionne d'une Damoiſelle de qualité fort proche parente de ſon Beaufrere ; il aime, il eſt aimé, mais ſon Pere s'opoſe à l'achevement mutuel de leurs deſſeins. Il entre en deſeſpoir, ſa Maîtreſſe de meſme : Enfin les voila preſts en ſe tuant de clore cette Piece : Mais ce Pere dont le naturel eſt bon, n'a pas la cruauté de ſouffrir à ſes yeux une ſi tragique avanture : Il preſte ſon conſentement aux volontez du Ciel, & fait les Ceremonies du Mariage, dont l'union ſecrete de ces deux cœurs avoit déja commencé le Sacrement.

GRANGER.

Tu viens de raſſeoir mon ame dans la chai-

re pacifique d'où l'avoient culbuté mille apprehensions cornuës. Va paisiblement conferer avec tes Acteurs ; je te declare Plenipotentiaire de ce Traité Comique. Toy, Paquier, je te fais le Portier effroyable de l'introïte de mes Lares. Aye cure de les propugner de l'introïte du Fanfaron, du Bourgeois & du Page ; qui sçachans qu'on fait icy des Jeux, ne manqueront pas d'y transporter leurs ignares personnes. Je te mets là des monstres en tête, qu'il te faut combatre diversement. Tu verras diverses sortes de visages. Les uns t'aborderont froidement ; & si tu les refuses, aussi-tost glaive en l'air, & forceront ta porte avec brutalité : Le moins de resistance que tu feras, c'est le meilleur. Il t'en conviendra voir d'autres la barbe faite en garde de poignard, aux moustaches rubantées, au crin poudré, au manteau galonné, qui tout échauffez se presenteront à toy ; Si tu t'oposes à leur torrent, ils te traitteront de fat ; se formaliseront que tu ne les connois pas : Dés qu'ils t'auront arraisonné de la sorte, juge qu'ils ont trop bonne mine pour estre bien méchans ; Avale toutes leurs injures : Mais si la main entreprend d'officier pour la langue, souvien-toy de la regle *Mobile pro fixo*. D'autres, pour s'introduire,

s'introduire, demanderont à parler à quelque Acteur pour affaire d'importance, & qui ne se peut remettre : D'autres auront quelques hardes à leur porter : A tous ceux là, *Nescio vos.* D'autres comme les Pages environnez chacun d'un Escolier, d'un Courtaut, & d'une Putain, viendront pour estre admis ; Reçois les. Ce n'est pas que cette race de Pigmées puisse de soy rien effectuer de terrible, mais elle iroit conglober un torrent de Canailles armées qui déborderoient sur toy, comme un Essain de Guespes sur une Poire molle. *Vale mi care.*

SCENE VI.

PAQVIER.

O Ma foy c'est un étrange mestier que celuy de Portier. Il luy faut autant de testes qu'à celuy des Enfers, pour ne point fléchir : Autant d'yeux qu'à Argus pour bien veiller : Autant de bouches qu'a la Renommée, pour parler à tout le monde : Autant de mains qu'à Briarée, pour se défendre de tant de gens : Autant d'ames qu'à l'Hydre pour reparer tant de vies qu'on luy oste : Et autant de pieds qu'à un Cloporte, pour fuir tant de coups.

SCENE VI.

PAQVIER, CHASTEAVF.

PAQUIER.

VOicy mon coup d'essay ; Courage ; j'en vais faire un chef-d'œuvre.

CHASTEAUFORT.

Bourgeois, hault : Hola hault, Bourgeois. Vous autres malheureux, ne representez-vous pas aujourd'huy ceans, quelques coyonneries & jolivetez ?

PAQUIER.

Salva pace, Monsieur, mon Maistre n'appelle pas cela comme cela.

CHASTEAUFORT.

Quelque Momie, quelque Fadaise ? Viste, viste ouvre-moy.

PAQUIER.

Je pense qu'il ne vous faut pas ouvrir, car vous avez la barbe faite en garde de poignard ; vous ne m'avez pas abordé froidement ; vous n'avez pas déguaisné ; ny vous n'estes pas Page.

CHASTEAUFORT.

Ah ! vertubleu, Poltron, dépêche-toy ; je ne suis icy que par curiosité.

PAQUIER.

Vous ne faites point du tout comme il faut.

CHASTEAUFORT.

Morbleu, mon Camarade, de grace, laiſſe moy paſſer.

PAQUIER.

Hé vous faites encore pis ; vrayment il ne faut pas prier.

CHASTEAUFORT.

Sçavez-vous ce qu'il y a, petit godelureau? Je veux eſtre fricaſſé comme Judas, ſi je me ſoucie ny de vous, ny de voſtre Collège, car aprés tout, j'ay encore une centaine de Maiſons, Chaſteaux s'entend, dont la moindre.... Mais je ne ſuis point diſcoureur ; Ouvre-moy viſte, ſi tu ne me veux obliger de croire qu'il n'entre ceans que des coquins, puis qu'on m'en refuſe l'abord. Cap-de-biou, & que penſe-tu que je ſois ? un nigaut ? Mardy, j'entens le jargon & le galimathias. Il eſt vray que j'ay ſur moy une mauvaiſe cappe, mais en récompenſe je porte à mon coſté une bonne tueuſe, qui fera venir ſur le Pré tout le plus réſolu de la Troupe.

PAQUIER.

Vous raiſonnez là tout comme ceux qui ne doivent point entrer.

CHASTEAUFORT.

De grace, pauvre Homme, que j'aille du moins dire à ton Maiſtre que je ſuis icy, & qu'il me rende un mien Goujat qui s'eſt enfuy ſans congé.

PAQUIER.

Il en viendra d'autres qui deſireront parler à quelque Acteur pour affaire d'importance. Je ne ſçay plus comme il faut dire à ceux-là. Ah! Monſieur, à propos, vous ne devez pas entrer.

CHASTEAUFORT.

Ventre, je vous dis encore que je ne ſuis icy que par promenade. Penſe-tu donc', veillaque, qu'un Gentilhomme de qualité....

PAQUIER.

Domine, Domine, accede celeriter. Vous ne m'avez point dit ce qu'il falloit répondre à ceux qui parlent de promenade.

SCENE VIII.

GAREAU, PAQUIER, CHASTEAUFORT.

GAREAU.

O Parguene sfeſmon, vela bian debuté. Et penſez-vous don que ſet un par-

ſenage comme les autres, à bâtons rompus? Dame nanin. C'eſt une Homme qui ſçait peu & prou. Comment, oul dit d'or, & s'oul n'a pas le bec jaune. C'eſt le Garçon de cét Homme qui en ſçait tant. Velà le Maiſtre tout craché, vela tout fin dret ſon armanbrance.

CHASTEAUFORT.

J'aurois déja fait un crible du ventre de ce coquin; mais j'ay crainte de faillir contre les regles de la Comedie, ſi j'enſanglantois la Scene.

GAREAU.

Vartigué qu'ous eſtes conſiderant; ous avez mangé de la ſoupe à neuf heures.

CHASTEAUFORT.

J'enrage, de ſervir ainſi de bornes dans une Ruë.

GAREAU.

O ma foy, ous eſtes bian delicat en harbes; ous n'aimez ny la Ruë, ny la Patiance.

SCENE IX.

GRANGER, GAREAU, CHAST. PAQUIER.

GRANGER.

QUel Climat ſont allez habiter nos Roſciens? l'Antipode, ou noſtre Ze-

nit ; Je vous décoche le bon jour, Chevalier du grand Revers ; & vous, l'Homme à l'heritage, ſalut & dilection.

GAREAU.

Parguene je ſis venu nobſtant pour vous défrincher ma ſuſſion encore eune petite eſcouſſe : Excuſez l'importunance da ; car c'eſt la Mainagere de mon Onque qui ne feſet que huyer environ moy, que je venis. Que velez-vous que je vous diſe ? ol feſet la guiebleſſe. Ah ! vramant, ce feſet-elle à par ſoy, Monſieur Granger, pis qu'il ſet tout, c'eſt à ly à ſçavoir ça. Va t'en, va, Jean, il te dorra un conſille là-deſſus. Dame j'y ſis venu.

GRANGER.

O ! mon cher amy, par Apollon claire-face qui communique ſa lumiere aux choſes les plus obſcures, ne nous veüille rejetter dedans le creux manoir de cette ſpelonque genealogique.

GAREAU.

Parguene, Monſieu, ſacoutez don eun tantet, & vous orez, ſi je ne vous la boute pas auſſi à clair qu'un cribe.

GRANGER.

Ma parole eſt auſſi tenable qu'un Decret du Deſtin.

GAREAU.

O bian, comme dit Pilatre, *quod ſcriſi*,

scrisi, n'importe, n'importe, ce niaumoins, tanquia, qu'odon, comme dit l'autre, vela eune petite douceur que nostre Mere-grand vous envoye. *Il luy presente une Fressure de Veau penduë au bout d'un baston.*

GRANGER.

Va, cher amy, je ne suis point Jurisconsulte mercenaire.

GAREAU.

La, la prenez trejours; vaut mieux un tian, que deux tu l'auras.

GRANGER.

Je te dis encore un coup, que je te remercie.

GAREAU.

Prenez vous dis-je, vous ne sçavez pas qui vous prenra.

GRANGER.

Et si, champestre Eterogene, prens-tu mes vestemens pour la marmite de ta Maison.

GAREAU.

Ho, ho, tredinse, il ne sera pas dit que j'usions d'obliviance; cor que je siomes petits je ne somes pas vilains.

GRANGER.

Veux-tu donc me difamer *à capite ad calcem*?

GAREAU

Bonnefy vous le prendrais. Je sçay bian,

comme dit l'autre, que je ne ſis pas digne d'eſtre capable; mais ſtanpandant oul n'y a rian qui reſſembe ſi bian à eun Chat qu'eune Chate. Bonnefy, vous le prendrais da, car on me huiroit; & pis vous en garderiais de la rancœur encontre moy.

GRANGER.

O venerable Confrere de Pan, des Faunes, des Silvains, des Satyres, & des Driades, ceſſe enfin par un excez de bonne volonté de difamer mes ornemens, & je te permets par rémuneration de reſter ſpectateur d'une invention Theatrale la plus hilarieuſe du monde.

CHASTEAUFORT.

J'y entre auſſi; & pour récompenſe, je te permets, en cas d'alarme, de te mettre à couvert ſous le bouclier impénetrable de mon terrible nom.

GRANGER.

J'en ſuis d'accord, car que ſçauroit refuſer un Mary le jour de ſes nopces?

PAQUIER *à Chaſteaufort.*

Mais, Monſieur, je voudrois bien ſçavoir qui vous eſtes, vous qui vouliez entrer?

CHASTEAUFORT.

Je ſuis le Fils du Tonnerre, le Frere aîné de la Foudre, le Couſin de l'Eclair, l'Oncle du Tintamarre, le Neveu de Caron,

le

le Gendre des Furies, le Mary de la Parque, le Ruffien de la Mort, le Pere, l'Anceſtre, & le Biſayeul des Eclairciſſemens.

PAQUIER.

Voyez ſi j'avois tort de luy refuſer l'entrée? Comment un ſi grand Homme pourroit-il paſſer par une ſi petite porte? Monſieur, on vous ſouffre à condition que vous laiſſerez-là vos Parens; car avec le Bruit, le Tonnerre, & le Tintamarre, on ne pourroit rien entendre.

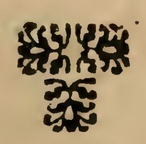
CHASTEAUFORT.

Garde-toy bien une autre fois de te méprendre. D'abord que quelqu'un viendra s'offrir, demande luy ſon nom; car s'il s'appelle la Montagne, la Tour, la Roche, Bute, Fort-château, Châteaufort, ou de quelqu'autre Titre inébranlable, tu peux t'aſſurer que c'eſt moy.

PAQUIER.

Vous portez pluſieurs Noms, pource que vous avez pluſieurs Peres.

Ils entrent.



SCENE X.

CORBINELI, GRANGER, CHASTEAUF. PAQUIER, GAREAU, LA TREMBL. GRANGER *le jeune*, GENEV. MANON.

CORBINELI *à Granger.*

TOutes choses sont prestes ; Faites seulement apporter un siege, & vous y colloquez, car vous avez à paroistre pendant toute la Piece.

PAQUIER *à Chasteaufort.*

Pour vous, ô Seigneur de vaste étenduë, plongez-vous dans celle-cy ; mais gardez d'ébouler sur la compagnie, car nos reins ne sont pas à l'épreuve des Pierres, des Montagnes, des Tours, des Rochers, des Butes, & des Chasteaux.

GRANGER.

Çà donc, que chacun s'habille. Hé quoy, je ne vois point de préparatifs ? Où sont donc les Masques des Satyres ? les Chapelets, & les Barbes d'Hermites ? les trousses des Cupidons ? les Flambeaux poiraisins des Furies ? Je ne vois rien de tout cela.

GENEVOTE.

Noſtre action n'a pas beſoin de toutes ces ſimagrées. Comme ce n'eſt pas une fixion, nous n'y mêlons rien de feint ; nous ne changeons point d'habit ; cette place nous ſervira de Theatre ; & vous verrez toutefois que la Comedie n'en ſera pas moins divertiſſante.

GRANGER.

Je conduis la ficelle de mes deſirs, au niveau de voſtre volonté. Mais déja le feu des Gueux fait place à nos Chandelles. Cà, qui de vous le premier eſtropiëra le ſilence ?

Commencement de la Piece.

GENEVOTE.

Enfin qu'eſt devenu mon Serviteur ?

GRANGER *le jeune.*

Il eſt ſi bien perdu, qu'il ne ſouhaite pas de ſe retrouver.

GENEVOTE.

Je n'ay point encore ſçeu le lieu, ny le temps où commença voſtre paſſion.

GRANGER *le jeune.*

Helas ! ce fut aux Carmes, un jour que vous eſtiez au Sermon.

GRANGER *le Pere, interrompant.*

Soleil, mon Soleil, qui tous les matins faites rougir de honte la celeſte Lanterne,

ce fut au mesme lieu que vous donnâtes échec & mat à ma pauvre liberté. Vos yeux toutefois ne m'égorgerent pas du premier coup ; mais cela provint de ce que je ne sentois que de loin l'influence portetrait de vostre rayonnant visage : car ma rechignante destinée m'avoit colloqué superficiellement à l'ourlet de la Sphere de vostre activité.

CORBINELI.

Je pense, ma foy, que vous estes fou, de les interrompre : Ne voyez-vous pas bien que tout cela est de leur personnage ?

GRANGER *le jeune.*

Toutes les Especes de vostre beauté vinrent en gros assieger ma raison ; mais il ne me fut pas possible de haïr mes ennemis, aprés que je les eus considerez.

GRANGER *le Pere, interrompant.*

Allons, ma Nimphelette, il est vergogneux aux Filles de colloquiser *diu & privatim* avec tant vert Jouvenceau. Encore si c'estoit avec moy, ma barbe jure de ma sagesse, mais avec un petit cajoleur !

CORBINELI.

Que Diable, laissez les parler si vous voulez, ou bien nous donnerons vostre rolle à quelqu'un qui s'en acquitera mieux que vous.

GENEVOTE *à Granger le jeune.*

Je m'étonne donc que vous ne travaillez plus courageuſement aux moyens de poſſeder une choſe pour qui vous avez tant de paſſion.

GRANGER *le jeune.*

Mademoiſelle, tout ce qui dépend d'un bras plus fort que le mien, je le ſouhaite & ne le promets pas. Mais au moins ſuis-je aſſuré de vous faire paroiſtre mon amour par mon combat, ſi je ne puis vous témoigner ma bonne fortune par ma victoire. Je me ſuis jetté aujourd'huy pluſieurs fois aux genoux de mon Pere, le conjurant d'avoit pitié des maux que je ſouffre; & je m'en vais ſçavoir de mon Valet s'il luy a dit la reſolution que j'avois priſe de luy deſobeïr, car je l'en avois chargé. Viença, Paquier, as-tu dit à mon Pere que j'eſtois reſolu malgré ſon commandement de paſſer outre?

PAQUIER.

Corbineli, ſouffle-moy.

CORBINELI *tout bas.*

Non, Monſieur, je ne m'en ſuis pas ſouvenu.

PAQUIER.

Non, Monſieur, je ne m'en ſuis pas ſouvenu.

GRANGER *le jeune.*

Ah, maraut, ton ſang me vangera de ta perfidie. *Il tire l'épée ſur luy.*

CORBINELI.

Fuis-t-en donc, de peur qu'il ne te frape.

PAQUIER.

Cela eſt-il de mon rolle?

CORBINELI.

Oüy.

PAQUIER.

Fuis-t-en donc, de peur qu'il ne te frape.

GRANGER *le jeune.*

Je ſçay qu'à moins d'une Couronne ſur la teſte, je ne ſçaurois ſeconder voſtre merite.

GENEVOTE.

Les Roys, pour eſtre Roys, ne ceſſent pas d'eſtre Hommes; penſez-vous que....

GRANGER *le Pere, interrompant.*

En effet, les meſmes appétits qui agitent un Ciron, agitent un Elephant: Ce qui nous pouſſe à battre un ſuport de Marmite, fait à un Roy détruire une Province: L'ambition allume une querelle entre deux Comediens: La meſme ambition allume une guerre entre deux Potentats. Ils veulent de meſme que nous, mais ils peuvent plus que nous.

CORBINELI.

Ma foy je vous enchaîneray.

GRANGER *le jeune.*

On croira....

GENEVOTE.

Suffiſe qu'on croye toutes choſes à voſtre avantage. A quoy bon me faire tant de proteſtations d'une amitié dont je ne doute pas ? Il vaudroit bien mieux eſtre pendu au col de voſtre Pere, & à force de larmes & de prieres, arracher ſon conſentement pour noſtre Mariage.

GRANGER *le jeune.*

Allons-y donc. Monſieur, je viens vous conjurer d'avoir pitié de moy, & ....

GENEVOTE.

Et moy, vous témoigner l'envie que j'ay de vous faire bien-toſt grand-Pere.

GRANGER.

Comment, grand-Pere ? Je veux bien tirer une propagation de petits individus ; mais j'en veux eſtre cauſe prochaine, & non pas cauſe éloignée.

CORBINELI.

Ne vous tairez-vous pas ?

GRANGER.

Cœur bas & ravalé, n'as-tu point de honte de conſumer l'Avril de tes jours à cajoler une Fille ?

CORBINELI.

Ne voyez-vous pas que l'ordre de la Piece demande qu'ils disent tout cela ?

GRANGER.

Ils n'ont pas assez de bien l'un pour l'autre ; Je ne souffriray jamais . . . .

GENEVOTE.

Non, non, Monsieur, je suis d'une condition qui vous defend d'apprehender la pauvreté. Je souhaiterois seulement que vous eussiez veu une Terre que nous avons à huit lieuës d'icy. La solitude agreable des Bois, le vert émaillé des Prairies, le murmure des Fontaines, l'harmonie des Oiseaux ; Tout cela repeintureroit de noir vostre poil déja blanc.

PAQUIER.

Mademoiselle, ne passez pas outre, voila tout ce qu'il faut à Charlot. Il ne sçauroit mourir de faim, s'il a des Bois, des Prez, des Oiseaux, & des Fontaines ; Car les Arbres luy serviront à se guerir du mal des Mouches ; les Prez luy fourniront dequoy paître ; & les Oiseaux prendront le soin de chifler quand il ira boire à la Fontaine.

GRANGER.

Ah ! sirenique larronnesse des cœurs ! je voy bien que vous guettez ma raison au

coin d'un Bois, que vous la voulez égorger ſur le Pré ; ou bien l'ayant ſubmergée à la Fontaine, la donner à manger aux Oiſeaux.

GRANGER *le jeune.*

Je ſuis venu ....

PAQUIER.

J'ay veu, j'ay vaincu, dit Ceſar, au retour des Gaules.

GRANGER *le jeune.*

Vous conjurer ....

PAQUIER.

Dieu vous faſſe bien, Monſieur l'Exorciſte, mon Maiſtre n'eſt pas Démoniaque.

GRANGER *le jeune.*

Par les ſervices que je vous ay faits....

PAQUIER.

Et par celuy des Morts, qu'il voudroit bien vous avoir fait faire.

GRANGER *le jeune.*

De reprendre la vie que vous m'avez prêtée.

PAQUIER.

Il eſtoit bien fou de vous preſter une choſe dont on n'a jamais aſſez.

GRANGER *le jeune.*

Prenez ce Poignard. *Il tire un Poignard.* Pere dénaturé, faites deux homicides par un meurtre, écrivez le deſtin de ma Maî-

tresse avec mon sang, & ne permettez pas que la moitié d'un si beau couple expire de ..... Mais à quoy bon tant de discours? Frappez, Qu'attendez-vous ?

CORBINELI.

Répondez donc, si vous voulez. Qu'est-ce ? estes-vous trépassé ?

GRANGER.

Ah ! que tu viens de m'arracher une belle pensée. Je rêvois quelle est la plus belle figure de l'Antithese, ou de l'Interrogation.

CORBINELI.

Ce n'est pas cela dont il est question.

GRANGER.

Et je ruminois encore à ces Speculateurs qui tant de fois ont fait faire à leurs rêveries le plongeon dans la Mer, pour découvrir l'origine de son Flux & de son Reflux ; mais pas un à mon goût n'a frappé dans la visiere. Ces raisons salées me semblent si fades, que je conclus qu'infailliblement ....

CORBINELI.

Ce n'est pas de ces matieres-là, vous dit-on, dont il est question. Nous parlons de marier Mademoiselle, & vostre Fils, & vous nous embarquez sur la Mer.

GRANGER.

Quoy, parlez-vous de Mariage avec cét Houbereau ? Estes-vous orbe de la faculté intellectuelle ? Estes-vous heteroclite d'entendement ? Ou le Microcosme parfait d'une continuité de chimeres abstractives.

CORBINELI.

A force de representer une Fable, la prenez-vous pour une verité ? Ce que vous avez inventé vous fait-il peur ? Ne voyez-vous pas que l'ordre de la Piece veut que vous donniez vostre consentement ? Et toy, Paquier, sur tout maintenant garde-toy bien de parler, car il paroist icy un Muet que tu representes. Là donc, dépêchez-vous d'accorder vostre Fils à Mademoiselle ; Mariez-les.

GRANGER.

Comment marier, c'est une Comedie ?

CORBINELI.

Hé bien, ne sçavez-vous pas que la conclusion d'un Poëme Comique est toûjours un Mariage ?

GRANGER.

Oüy ; mais comment seroit-ce icy la fin, il n'y a pas encore un Acte de fait.

CORBINELI.

Nous avons uny tous les cinq en un, de

peur de confuſion : Cela s'appelle Piece à la Polonoiſe.

GRANGER.

Ah bon, Comme cela je te permets de prendre Mademoiſelle pour legitime Eſpouſe.

GENEVOTE.

Vous plaiſt-il de ſigner les Articles ? voila le Notaire tout preſt.

GRANGER.

Sic ita ſane, tres-volontiers. *Il ſigne.*

PAQUIER.

J'enrage d'eſtre muet, car je l'avertirois.

Fin de la Comedie.

CORBINELI.

Tu peux parler maintenant, il n'y a plus de danger.

GRANGER.

Hé bien, Mademoiſelle, que dites-vous de noſtre Comedie?

GENEVOTE.

Elle eſt belle, mais apprenez qu'elle eſt de celles qui durent autant que la vie. Nous vous en avons tantoſt fait le recit comme d'une Hiſtoire arrivée, mais elle devoit arriver. Au reſte vous n'avez pas ſujet de vous plaindre, car vous nous avez mariez vous-meſme, vous-meſme vous avez ſigné les Articles du Contract. Accuſez-vous

ſeulement d'avoir enſeigné le premier à fourber. Vous fiſtes accroire aux Parens de voſtre Fils qu'il eſtoit fou, quand vous viſtes qu'il ne vouloit point entendre au voyage de Veniſe ; Cette inſigne fauſſeté luy montra le chemin de celle-cy ; Il crût qu'il ne pouvoit faillir en imitant un ſi bon Pere.

CORBINELI.

Enfin c'eſt une pillule qu'il vous faut avaler.

LA TREMBLAYE.

Vous l'avalerez, ou par la mort....

GAREAU.

Ah ! par ma fy je ſommes logez à l'Enſaigne de *J'en tenons.* Parmanda j'en avoüas queuque ſouleur, que cette petite Ravodiere-là l'y grimoneret queuque Trogedie. Hé bian ne vela pas noſtre putain de mainagere toute revenuë ? Feu la paure defunte, devant Guieu ſet ſon ame da, m'en baillit eun jour d'eune belle vredée. Par ma fiquette, ol me boutit à Cornüaille en tout bian & tout honneur. Stapandant la bonne Chienne qu'ol eſtet... Aga hé ! ous eſtes don de ces ſaintes ſucrées-là ? Bonnefy je le voyas bien, qu'ous aviais le nez torné à la friandiſe. Or un jour qu'il plut tant ; Jacquelaine, ce l'y fis-je tout en

gauſſant, il fait cette nuit clair de l'Eune, il ſera demain clair de l'Autre. Enfin, tanquia, qu'odon, ce nonobſtant, aprés, ça, ô dame éclairciſſez-moy à dire : Tanquia que je m'en revenis tout épouvanté tintamarrer à noſtre huis. A la par fin je me couchis tout fin nu auprés de noſtre bonne Femme. Un tantet aprés que je me fuſſis rabougry tout en un petit tapon, je ſentis queuque choſe qui groüillet. Jaquelaine, ce l'y fis-je, je penſe qu'il y a là queuqu'un couché. Oüy, ce me fit-elle, je t'en répons, & que guiante y auret-il ? Eune bonne eſcouſſe aprés, je ſacoute encore fretiller. Han, Jaquelaine, il y a là queuqu'un. J'allongis ma main, je tatis. Hoüay! ce fis-je, eune tête deux têtes ; pis frougonant entre les draps, deux jambes, quatre jambes : Han ! Jaquelaine, il y a là queuqu'un. Hé ! Piarre, que tu es fou, ce me fit-elle, tu contes mes jambes deux foüas. Parguene je ne me contentis point, je me levis ; Dame, je découvris le pot aux roſes. Ho ! ho ! vilaine, ce ly fis-je, qu'eſt-ce que ça ? *Fili Davi !* Ton Ribaut ſera étripé. Vramant Jean, ce me fit-elle, garde-t-en bian : C'eſt ce paure Maiſtre Louis le Barbier, qui venet de ſaigner eun Malade de tout là bas ; Il eſtet tout rede

de fred, & avet encore bian du vilain chemin à passer. Il m'exhorsisoit d'alumer du feu; Dame comme tu sçais le bois est char; je luy ay dit qu'il se venist plutost réchauffer environ moy : Il ne feset que de s'y bouter quand tu es venu. Allons, allons, ce ly fi-je, Maistre Louis, on vous appranra de venir coucher avec les Femmes des gens. Dame, je ne fus ny fou, ny étourdy, je le claquis bel & biau sur mes épaules, & le portis jusqu'à moitié chemain de sa mairon; Mais n'y revenez pas eune autre foüas, car parguene s'il vous arrive, je vous porteray encore eune escousse aussi loin. Et bian regardez, il ne faut qu'eun malheur. Cette petite dévargondée m'en eust peut-estre fait autant: C'est pourquoy bon jour & bon soir, c'est pour deux foüas.

CORBINELI.

C'est maintenant à vous, Monsieur, pour combler la felicité de ces nouveaux Mariez, d'augmenter leur revenu de celuy d'un Empire. Il vous sera bien aisé, puis que vous faites chanceler la Couronne d'un Monarque en le regardant.

CHASTEAUFORT.

Je donne assez, quand je n'oste rien; & je leur ay fait beaucoup de bien, de ne leur

avoir point fait de mal.

GRANGER *le jeune.*

Mon petit cœur, il eſt fort tard, allons nous mettre au lit.

PAQUIER.

Je n'ay donc plus qu'à faire venir la Sage-Femme, car vous allez entrer en travail d'Enfant.

LA TREMBLAYE.

Je n'oſerois quaſi prendre la hardieſſe de vous conſoler.

GRANGER.

N'en prenez pas la peine, je me conſoleray bien moy-meſme. *O Tempora* ! ô *Mores !*

Fin du Pedant Joüé.

LA MORT
D'AGRIPPINE
TRAGEDIE.

PAR Mr

DE CYRANO BERGERAC.



ACTEVRS.

TIBERE, Empereur de Rome.

SEJANUS, Favory de Thibere.

NERVA, Senateur, Confident de l'Empereur.

TERENTIUS, Confident de Sejanus.

AGRIPPINE, Veufue de Germanicus.

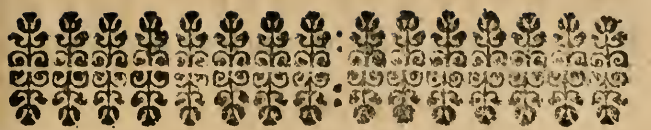
CORNELIE, sa Confidente.

LIVILLA, Sœur de Germanicus, & Bru de l'Empereur.

FURNIE, sa Confidente.

Trouppe de Gardes.

La Scene est à Rome dans une Salle du Palais de Tibere.



LA MORT D'AGRIPPINE VEVFVE DE GERMANICVS. TRAGEDIE.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

AGRIPPINE, CORNELIE.

AGRIPPINE.

IE te vais retracer le tableau de ſa gloire,
Mais feins encor aprés d'ignorer ſon hiſtoire,
Et pour me rendre heureuſe une ſeconde fois,
Preſſe moy de nouveau de conter ſes exploits;
Il doit eſtre en ma bouche auſſi bien qu'en mõ ame,
Pour devoir chaque inſtant un triomphe à ſa Féme.
Mais ne te fais-je point de diſcours ſuperflus?
Je t'en parle ſans ceſſe.

CORNELIE.

Il ne m'en ſouvient plus,
Et j'attens....

AGRIPPINE.

Apprens donc comme ce jeune Alcide
Fut des Geans du Rhin le ſuperbe homicide,
Et comme à ſes coſtez faiſant marcher la Mort,
Il échauffa de ſang les Rivieres du Nort.
Mais pour voir les dangers où dans cette conqueſte
La grandeur de ſon ame abandonna ſa teſte,
Pour voir ce que ſon nom en emprunta d'éclat,
Ecoute le recit de ſon dernier combat.
Déja noſtre Aigle en l'air balançoit le tonnerre
Dont il devoit bruler la moitié de la terre,
Quand on vint rapporter au grand Germanicus,
Qu'on voyoit l'Allemand ſous de vaſtes écus
Marcher par un chemin couvert de nuits sãs nõbre.
L'éclat de noſtre acier en diſſipera l'ombre,
(Dit-il) & pour la charge il leve le ſignal;
Sa voix donne la vie à des corps de metal.
Le Romain par torrens ſe répand dans la Plaine,
Le Coloſſe du Nort ſe ſouſtient à grand peine,
Son énorme grandeur ne luy ſert ſeulement
Qu'à montrer à la Parque un plus grãd logement;
Et tandis qu'on heurtoit ces murailles humaines,
Pour épargner le ſang des Legions Romaines,
Mon Héros ennuyé du combat qui traiſnoit,
Se cachoit preſqu'entier dãs les coups qu'il dõnoit.
Là des bras emportez, là des teſtes briſées,
Des troupes en tombant ſous d'autres écraſées,
Font fremir la campagne au choc des combattans,
Comme ſi l'Univers trembloit pour ſes enfans.
De leurs traits aſſemblez l'effroyable deſcente
Forme entr'eux & la nuë une voûte volante,
Sous qui ces fiers Tyrans honteux d'un ſort pareil,
Semblent vouloir cacher leur défaite au Soleil.

Germanicus y fit ce qu'un Dieu pouvoit faire,
Et Mars en le ſuivant crût eſtre temeraire.
Ayant fait du Germain la ſanglante moiſſon,
Il prit ſur leurs Autels leurs Dieux meſme à rãçon,
Afin qu'on ſceut un jour, par des exploits ſi braves,
Qu'un Romain dans le Ciel peut avoir des eſclaves.
O quel plaiſir de voir ſur des monceaux de corps,
Qui marquoient du combat les tragiques efforts,
Dans un Livre d'airain la ſuperbe Victoire
Graver Germanicus aux faſtes de la Gloire?

CORNELIE.

Voſtre Eſpoux ſoûmettant les Germains à ſes Loix,
Ne voulut que leur nom pour prix de ſes exploits.

AGRIPPINE.

Du Couchant à l'Aurore ayant porté la guerre,
Noſtre Héros parut aux deux bouts de la terre,
En un clin d'œil ſi prõpt,qu'õ peut dire aujourd'huy
Qu'il devança le jour qui couroit devant luy.
On crût que pour defendre en tous lieux noſtre Empire,
Ce Jupiter ſauveur ſe vonloit reproduire;
Et paſſant comme un trait tant de divers climats,
Que d'un degré du Pôle il ne faiſoit qu'un pas
Dans ces Païs brûlez où l'arene volante
Sous la marche des ſiens eſtoit étincelante:
De cadavres pourris il infecta les airs,
Il engraiſſa de ſang leurs ſteriles deſerts,
Afin que la moiſſon pouvant naiſtre en ces Plaines,
Fournît de nourriture aux Legions Romaines;
Que par cét aliment noſtre peuple orgueilleux
Suçât avec leur ſang quelque amitié pour eux;
Et qu'un jour le ſuccez d'un combat ſi tragique
Pût reconcilier l'Europe avec l'Affrique:
Enfin tout l'Univers il ſe feroit ſoûmis,
Mais il eut le malheur de manquer d'ennemis.

Mon cher Germanicus eſtoit donc ſur la terre
Le ſouverain Arbitre & de paix & de guerre,

Et se trouvoit si haut par dessus les humains,
Que son pied se posoit sur le front des Romains,
Alors qu'en Orient terminant sa carriere,
Dans la source du jour il perdit la lumiere
Et pour un lit superbe, à son dernier sommeil,
Il s'alla reposer au berceau du Soleil.
Voila comme il vêcut, & je te veux encore
Peindre dans son couchant cét Astre que j'adore,
Afin que le malheur de mon illustre Epoux
Par ces tristes tableaux réveille mon courroux;
Et que par les horreurs de la fin de sa vie
Je m'excite à haïr ceux qui l'ont poursuivie.

CORNELIE.

C'est accroistre vos maux.

AGRIPPINE.

Ne me refuse pas
D'écouter le recit d'un si sanglant trépas,
Où mon cœur déchiré de Bourreaux invisibles
En iroit émouvoir les rochers insensibles.
Tibere qui voyoit les pleurs de l'Univers
Conjurer mon Epoux de le tirer des fers,
Et qui sçavoit assez qu'au milieu des batailles
Ses Amis luy seroient de vivantes murailles;
Comme un acier tranchant, cõme un brûlant tison,
Du filet de ses jours il approcha Pison:
Pison part, il s'avance, & dans chaque Province
Qu'il oyoit retentir des armes de mon Prince,
Par des coups non sanglãs, des meurtres de la voix,
Ce lâche ternissoit l'éclat de ses exploits:
Mais semblable au Rocher, qui battu de l'orage
De la Mer qui le bat, semble estre le naufrage,
Le nom de mon Heros, par le choc affermy,
Refléchissoit les coups dessus son ennemy.
Il arrive, & mon Prince ignorant sa malice,
D'un veritable amour payoit son artifice.

Quand nous vîmes tomber ce demy-Dieu Romain
Sous l'invisible coup d'une invisible main:
Une brûlante fiévre allume ses entrailles;
Il contemple vivant ses propres funerailles;
Ses arteres enflez d'un sang noir & pourry,
Regorgent du poison dont son cœur est nourry.
A qui le considere, il semble que ses veines,
D'une liqueur de feu sont les chaudes fontaines,
Des Serpens enlacez qui rampent sur son corps,
Ou des chemins voûtés qui menent chez les morts:
La terre en trembla mesme, afin que l'on pût dire
Que sa fiévre causoit des tourmens à l'Empire.

CORNELIE.

Jamais la mort ne vint d'un pas si diligent.

AGRIPPINE.

Et Pison toutefois le trouve encore trop lent;
Pour le précipiter, joignant le sortilege,
Du poison, sans horreur il monte au sacrilege,
Et donne à terracer par des charmes couverts
Le Démon des Romains au Démon des Enfers.
Ainsi l'Enfer, les Cieux, la Nature, & l'Envie,
Unirent leurs fureurs contre une seule vie.

CORNELIE.

Ah! ne condamnez point la lâcheté du sort!
Pour perdre un si grand Homme, il faut plus d'une
mort.

AGRIPPINE.

D'un rouge tenebreux sa chair ensanglantée,
Fut le triste témoin, que Nature irritée
Produisit du poison, afin de se purger
Du crime dont à Rome on eut pû la charger.

CORNELIE.

Les autheurs de sa mort meritoient ses supplices.

AGRIPPINE.

Je sçauray les punir avecque leurs complices;

Piſon eſt déja mort, & bien toſt l'Empereur,
Livilla, Sejanus, ſentiront ma fureur:
Ce couple criminel qu'un adultere aſſemble,
S'étans joints pour le perdre, expireront enſemble;
Ils ſuivront mon Epoux, ces lâches ennemis,
Qui de tous mes enfans ne m'ont laiſſé qu'un fils.

SCENE II.

SEJANUS, AGRIPPINE, CORNELIE.

SEJANUS.

MAdame, la nouvelle en eſt trop aſſurée;
L'Empereur ce matin eſt ſorti de Caprée:
Il marchoit droit à Rome accompagné des ſiens,
Des Soldats Allemans, & des Pretoriens;
Et l'on croit que demain nous verrõs à nos portes
Trois de ſes Legions, & cinquante Cohortes.

AGRIPPINE.

C'eſt un ſujet de joye, & non pas de douleur:
Ennuyé de l'attendre, il court à ſon malheur,
Et n'approche de Rome en Homme de courage,
Que pour nous épargner la peine du voyage.
Voy comme aveuglémẽt il vient chercher l'Autel;
Frappons, cette victime attend le coup mortel:
Mais gardons qu'échapãt au coûteau du Miniſtre,
Sa fuite ne devienne un préſage ſiniſtre.

SEJANUS.

Sans avancer nos jours, pour avancer ſa mort,
Regardons ſon naufrage à couvert dans le port;
Et gauchiſſons de ſorte en montant à l'Empire,
Que ſelon le ſuccés nous puiſſions nous dédire.

L'Empereur

L'Empereur qui connoist tous vos desseins formez,
Ignore que je trempe à ce que vous tramez;
Il m'écrit qu'il espere, assisté de ma brigue,
Joindre avec le Senat tout le peuple à sa Ligue.
Ce trait de confiance est un gage assuré
Qu'il ne soupçonne point que j'aye conjuré.
Ainsi quoy que d'affreux son courroux entreprêne,
Je vous tiendray toûjours à couvert de sa haine:
Prononcez son Arrest irrevocablement;
Mais parmy tant d'écueils hâtons-nous lentement.

AGRIPPINE.

Conduis ma destinée, aussi bien la Fortune,
Triomphans, ou vaincus, nous doit estre commune:
Mais sçache si de moy tu prétens disposer,
Que le Trône est le Temple où je dois t'épouser.
Informe Livilla du retour de Tybere,
De peur que sa surprise effarouche son Pere:
Moy j'iray cependant solliciter nos Dieux,
Ils me doivent secours, puis qu'il sont mes Ayeux.

SCENE III.

AGRIPPINE, CORNELIE.

AGRIPPINE.

QU'en dis-tu, Cornelie? Enfin...

CORNELIE.

Enfin, Madame,
Du traistre Sejanus deviendrez-vous la Femme?
Faut-il que l'assassin de vostre cher Espoux
Se trace par son crime un chemin jusqu'à vous?
Que dans son meurtrier vostre Mary se treuve,
Et vienne se sauver dans le lit de la Veuve?

Quoy! n'entendez-vous point le grand Germanicus,
Porté ſur un monceau de cadavres vaincus,
S'écrier des Enfers : Femme ingrate & perfide,
Tu vas joindre ma race avec mon homicide?
Voila comme il ſe plaint, ce Heros outragé,
Que ſa Veuve en dix ans n'a pas encor vangé.

AGRIPPINE.

Moy, de mes ennemis je deviendrois la Mere!
Moy qui les doit punir du crime de leur Pere!
Rouge encor de mon ſang, il viendroit l'aſſaſſin,
En qualité d'Epoux me preſenter la main!
Donc mes Fils en mes flancs ne pouroient trouver place
Sans augmenter le nom du Bourreau de ma race!
Donc avec eux naîtroit, malgré tout mon amour,
L'execrable devoir de les priver du jour!
Donc ces infortunez, ſans le pouvoir conneſtre,
Seroient mes ennemis avant meſme que d'eſtre!
Deviendroient criminels entre les mains du Sort,
Et pour avoir vêcu, meriteroient la mort!
Du plus vil des Romains je me ferois un Maiſtre!
Et Veuve d'un Heros, j'épouſerois un traître!
Ah! ne m'accuſe point de tant de lâcheté,
Et penetre un peu mieux dans mon cœur irrité.
Voy juſqu'où doit aller le courroux d'Agrippine,
Qui l'oblige à flater l'Autheur de ſa ruine;
Et combien il eſt gtand, puis que pour l'occuper,
Eſtant ce que je ſuis je m'abaiſſe à tromper:
Oüy, j'abhorre ce Monſtre; aprés l'avoir ravie,
Pour le tuer encor, je luy rendrois la vie,
Et je voudrois qu'il pût, ſans tout à fait perir,
Et ſans ceſſe renaiſtre, & ſans ceſſe mourir.
Mais helas! je ne puis me vanger de Tybere,
Que par la ſeule main de mon lâche adverſaire;
Car Sejanus vainqueur luy percera le flanc,
Ou Sejanus vaincu payera de ſon ſang.

Si Tybere y demeure, alors je ſuis vengée;
Si contre Sejanus la Fortune eſt rangée,
Je verray ſatisfaite entrer au monument
De mon Epoux meurtry le premier inſtrument.
Mais Livilla paroiſt, j'évite ſa preſence,
Elle hait ma rencontre, & la ſienne m'offence.

SCENE IV.

LIVILLA, SEJANUS, TERENTIUS.

LIVILLA.

J'Ay beau voir en triõphe un Empereur Romain
S'avancer contre nous le tonnerre à la main;
Ce n'eſt pas l'ennemy que je crains davantage.

SEJANUS.

Ah dites moy ſon nom, cette longueur m'outrage,
Vous le plaindrez plûtoſt que vous ne le craindrez,
Et j'attens, pour agir, ce que vous reſoudrez.

LIVILLA.

Ecoute. Auparavant qu'un refus m'ait bleſſée,
Sur tout ce que tu crains applique ta penſée,
Propoſe-toy le fer, la flame, & le poiſon,
Fais juſque dans ton cœur deſcendre ta raiſon,
Et t'informe de luy, quoy que je te demande,
S'il eſt preſt d'accorder tout ce qu'il apprehende.

SEJANUS

Il eſt tout preſt, Madame, à remplir vos ſouhaits.

LIVILLA.

Encor un coup, prens garde à ce que je promets,
Ce que je veux ſera peut-eſtre ta ruine.

SEJANUS.

N'importe, parlez, c'eſt?

LIVILLA.

C'eſt la mort d'Agrippine.

SEJANUS.

D'Agrippine, Madame, helas ! y penſez-vous ?

LIVILLA.

D'Agrippine, ma Sœur, qui conſpire avec nous:
Mon Mary ſous ma haine eſt tombé pour victime,
Mon cœur aprés cela ne connoiſt plus de crime ;
Jeune encor & timide, en mon timide ſein,
Il oſa me pouſſer à ce noble deſſein.
Et toy perfide Amant, dont l'amour me diffame.....

SEJANUS.

Tremperay-je ma main dans le ſang d'une Femme?

LIVILLA.

Je fais, pour m'animer, à ce coup plein d'effroy,
Des efforts bien plus grãds que tu n'en fais ſur toy:
J'entens de toutes parts le Sexe & la Nature,
Qui me font de ce meurtre une horrible peinture:
Mais, Femme, je pourray voir du ſang ſans horreur,
Et parente, ſouffrir qu'on égorge ma Sœur ?
Je l'ay trop offencée, & la mort qui m'effraye
Eſt le ſeul appareil qui peut fermer ſa playe.
On voit fumer encor de ſes plus chers Parens,
Sur la route d'Enfer les veſtiges ſanglans ;
Rien qu'un cercueil ne couvre un acte de la ſorte,
Et pour elle ou pour moy c'eſt la fatale porte
Par qui le ſort douteux, d'un ou d'autre coſté,
Mettra l'un des partis en pleine liberté.
Encor ſi mon trépas ſatisfaiſoit ſa haine :
Mais de ta mort peut-eſtre elle fera ma peine,
Puis qu'elle a découver, au gré de ſon courroux,
A l'éclat de ma flame un paſſage à ces coups.
Donc pour me conſerver, conſervant ta perſonne,
Sauve moy des frayeurs que ſa rage me donne.

SEJANUS.

Non, non, détrompez-vous de ces vaines frayeurs;

Elle croit l'Empereur cause de son malheur,
Je l'ay persuadée.

LIVILLA.

Elle feint de le croire;
Pour un temps sur sa haine elle endort sa memoire,
Mais crains-la d'autant plus qu'elle craint de s'ouvrir,
C'est pour elle trop peu de te faire mourir,
Si par ta mort toy-mesme assouvissant sa rage,
Tu n'en es l'instrument, & n'en hastes l'ouvrage.
Quoy, je t'ay de mon Frere immolé jusqu'au nom!
Sur son fameux débris élevé ton renom,
Et chassé pour complaire à toy seul où j'aspire,
De mon lit & du jour l'heritier de l'Empire!
Je semblois un Lion sur le Trône enchaîné,
Qui t'en gardoit l'abord comme à toy destiné.
J'ay fait à ton amour, au peril de la tombe,
Des Heros de ma race un funeste hecatombe;
Et ne préjugeant pas obtenir les souhaits
D'un si grand criminel, que par de grands forfaits,
On m'a veu promener encor jeune, encor fille,
Le fer & le poison par toute ma famille,
Et rompre tous les nœuds de mon sang, de ma foy,
Pour n'estre plus liée à personne qu'à toy.
Chaque instant de ma vie est coupable d'un crime,
Paye au moins tant de sang du sang d'une victime,
Je n'en brûle de soif qu'afin de te sauver
Du bras qu'à ton malheur ce sang fera lever.
Ose donc, ou permets, quand on joindra nôtre ame,
Que je sois ton Mary, si tu n'es que ma Femme.

SEJANUS.

Du precipice affreux prest à nous engloutir,
Agrippine & son rang nous peuvent garantir;
Prodiguons sa puissance à terracer Tybere;
Quãd elle aura sans nous détruit nôtre Adversaire

Nous trouverons par elle un Trône dans le port,
Et serons en estat de songer à sa mort.

LIVILLA.

Tu m'en donnes parole, hé bien je suis contente,
L'espoir que j'en auray flattera mon attente;
A Jupiter vengeur je vais offrir des vœux,
Si pourtant d'un tel coup j'ose parler aux Dieux,
Car le crime est bien grand de massacrer Tybere.

SEJANUS.

Tybere, ce Tyran qui fit mourir ton Pere.

LIVILLA

Ah! le traître en mourra; fais, fais moy souvenir,
Quãd d'injustes remords viendront me'entretenir,
Afin de s'opposer au meurtre de Tybere,
Que Tybere est celuy qui fit mourir mon Pere.

SCENE V.

TERENTIUS, SEJANUS.

TERENTIUS.

IMmoler Agrippine à l'objet de ton feu!
La victime sera plus noble que le Dieu.

SEJANUS.

Que vous connoissiez mal le sujet qui m'enflame!

TERENTIUS.

Quoy! Livilla n'est point....

SEJANUS.

Non, je la hay dans l'ame,
Et quoy qu'elle m'adore, & qu'elle ait à mes vœux
Immolé son Epoux, son Frere, & ses Neveux
Je la trouve effroyable; & plus sa main sanglante
Execute pour moy, plus elle m'épouvante:

Je ne puis à ſa flâme apprivoiſer mon cœur,
Et juſqu'à ſes biens-faits me donnent de l'horreur;
Mais j'aime ſa Rivale avec une Couronne,
Et je brûle du feu que ſon éclat luy donne;
De ce bandeau Royal les rayons glorieux
Augmentent la beauté des rayons de ſes yeux;
Et ſi l'âge flétrit l'éclat de ſon viſage,
L'éclat de ſa Couronne en repare l'outrage.
Enfin pour exprimer tous ſes charmes divers,
Sa foy me peut en dot apporter l'Univers.
Quoy que de ſon Epoux ma ſeule jalouſie,
Par les mains de Piſon ait terminé ſa vie,
Elle a toûjours penſé que des raiſons d'Eſtat
Ont pouſſé l'Empereur à ce lâche attentat.
Ainſi, Terentius, un Royal Hymenée
Doit bien-toſt à ſon ſort unir ma deſtinée;
Un Diadéme au front en ſera le lien.

TERENTIUS.

Le cœur d'une Amazone eſtoit digne du tien.

SEJANUS.

Tel jaloux de mon rang tenteroit ma ruine,
Qui n'oſera choquer un Epoux d'Agrippine;
Ce nœud m'affermira dans le Trône uſurpé;
Et ſon Fils qui me hait, dans ſa fureur trompé,
Au profond de ſon ame arrêtant ſa colere,
Craindra de s'attaquer au Mary de ſa Mere,
Où forcée de ſe perdre, avec moins de courtoux,
Elle en pardonnera le meurtre à ſon Epoux.
Mais allons preparer dans la pompe celebre
Du retour de Tybere une pompe funebre.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

TIBERE, NERVA.

TIBERE.

OUy, la Couronne enferme, & cache beaucoup plus
De pointes ſous le front, qu'il n'en paroît deſſus;
De ma triſte grandeur j'ay veu Rome Idolâtre :
Mais que j'ay pour regner d'ennemis à combatre!

NERVA.

C'eſt trop te défier de ton noble deſtin;
Agrippine te hait, mais elle eſt Femme enfin.

TIBERE.

Que de juſtes frayeurs s'emparent de mon ame!
Le grand Germanicus me combat dans ſa Femme!
De ce Prince au tombeau, le nom reſſuſcité,
Semble accourir aux vœux qui l'ont ſollicité;
Sous mon Trône abbatu, ce nouvel Encelade
Du profond des Enfers à ma Cour retrograde,
Et jette un cry ſi haut, que du bruit effrayé,
Je doute s'il foudroye, ou s'il eſt foudroyé.
Par un ſouffle brûlant que ſa rage reſpire,
Il émeut la revolte au ſein de mon Empire;
Et le perfide encor, pour braver mes deſſeins,
Me combat à couvert dans le cœur des Romains.

NERVA.

D'un tout ſi dangereux pers le dangereux reſte.

TIBERE.

Je sçay bien qu'Agrippine à mes jours est funeste :
Mais si sans l'achever ma haine l'entreprend,
Le courroux qui l'anime en deviendra plus grand ;
Et si dans le Senat on la trouve innocente,
Je la force à venger cette injure sanglante.

NERVA.

Que me dis-tu, Seigneur ? elle est coupable ?

TIBERE.

En quoy ?

NERVA.

D'estre ou d'avoir esté plus puissante que toy.
Elle remeine au choc les bandes allarmées,
Casse ou nõme à son gré les Empereurs d'Armées,
Montre en Caligula son Ayeul renaissant,
Intimide le foible, achete le puissant ;
Emplit ton cabinet de ses pensionnaires :
Enfin jusqu'à ta Garde & tes Legionnaires,
Falut-il se noircir d'une lache action,
Sont generalement à sa devotion.
Elle est ambitieuse, elle te croit coupable,
Crains qu'elle ne corrompe un serviteur de table ;
Rarement un grand Roy que l'on peut envier,
Echappe du poison donné par l'heritier.

TIBERE.

O Ciel ! si tu veux perdre un Empereur de Rome,
Que sõ trépas au moins soit l'ouvrage d'un hõme?

NERVA.

Cesar pour prévenir ses desseins furieux,
Elle est dans ton Palais, qu'on l'égorge à tes yeux?

TIBERE.

L'équité nous oblige à plus de retenuë ;
On ne l'a qu'accusée, & non pas convaincuë.

NERVA.

Le Sceptre qu'en tes mains dispute son renom,
Dans tes mains ébrãlé, ne tient plus qu'à ton nom ;

Cours le prix d'une gloire en gloire ſans ſeconde,
Au bout de la carriere eſt le Trône du monde:
Mais encore qu'il puiſſe eſtre à tous deux deſtiné,
Qui l'atteindra plûtoſt, y ſera couronné;
En partant le premier devance donc ſa courſe,
Et coupe les ruiſſeaux du torrent dés la ſource:
Quoy ſuporteras-tu ſans honte, ou ſans effroy,
Que l'Empire balance entre une Femme & toy?
Pers, pers cette orgueilleuſe, avant qu'elle cõnoiſſe
De ton regne ébranlé la mortelle foibleſſe.
Un ſoupçon de revolte à l'apparence joint,
Eſt un crime d'Eſtat qu'on ne pardonne point:
Ceſar, il la faut perdre.

TIBERE.

Oüy, Nerva, je la donne,
Sans rien examiner, au bien de ma Couronne:
Elle mourra.

NERVA.

Ceſar...

TIBERE.

Elle mourra: mais Dieux!
Comment me dérober au Peuple furieux?
Car ſi de ce combat j'emporte la victoire,
Son ſang pour la vanger peut jallir ſur ma gloire:
C'eſt un foudre grondant, ſuſpendu, preſt à choir,
Qu'au deſſus de ma teſte il ne faut pas mouvoir.

NERVA.

Non, Seigneur, non, ſa perte eſt & ſeure & facile.

TIBERE.

Il faut donc l'engager au ſortir de la Ville.

NERVA.

Elle iroit, la ſuperbe, en cent climats divers
Promener la revolte aux bouts de l'Univers;
Et jettant du diſcord la ſemence féconde,
Armeroit contre toy les deux moitiez du Monde:

Elle uniroit les bras de tout le Genre humain,
Joindroit les deux Soleils, du Parthe & du Germain,
Provoqueroit la Paix à te faire la guerre,
Et ſur toy ſeul enfin renverſeroit la terre.

TIBÈRE.

Pour l'empêcher d'agir, il faut la raſſurer,
Si ſon crime paroiſt, feindre de l'ignorer:
Et puis quand nous aurons le ſecours que j'eſpere,
La mienne à découvert bravera ſa colere.
Mais la voicy, n'importe, il la faut regaler
D'un offre dont l'éclat ſuffit pour l'aveugler.
Voy cõme ſon front cache & mõtre ſa vengeance,
Et dans quelle fierté la ſuperbe s'avance?
Pour me tromper encor elle vient en ces lieux:
Mais écoute nous feindre à qui feindra le mieux.

SCENE II.

TIBERE, AGRIPPINE, SEJANUS, NERVA, TERENTIUS.

AGRIPPINE.

TOn retour impréveu, tes gardes redoublées,
Trois fortes Legions prés de Rome aſſẽblées,
M'ont fait avec raiſon craindre quelque attentat
Ou contre ta Perſonne, ou contre ton Eſtat:
C'eſt pourquoy dans un temps ſuſpect à ma Patrie,
Où le Romain troublé s'attroupe, s'arme & crie,
J'ameine à ton ſecours mes proches, mes amis,
Et tous ceux que mon rang me peut avoir ſoûmis.

TIBERE *bas à Nerva.*

L'impudente, Nerva! Genereuſe Princeſſe,
Je ne puis par ma bouche exprimer ma tendreſſe,

Car un moindre present que le Trône d'un Roy
Ne sçauroit m'acquiter de ce que je te doy:
De Rome à ce dessein j'approche mon Armée,
Pour forcer cette Esclave au joug accoûtumée,
D'adorer dans ton fils ce Prince bien aimé,
L'Image d'un Heros qu'elle a tant estimé:
Oüy, je viens sur son front déposer ma Couronne;
Et quiconque osera choquer ce que j'ordonne,
C'est un traître, un mutin, qu'en vassal plein de cœur
J'immoleray moy-mesme au nouvel Empereur.

AGRIPPINE.

Qui renonce à sa gloire en offrant sa Couronne,
Il en acquiert, Cesar, plus qu'il n'en abandonne;
Tu m'estimes beaucoup de me la presenter,
Mais je m'estime trop pour pouvoir l'accepter:
C'est en la refusant qu'on s'en doit rendre digne,
Je veux que l'Univers en juge par ce signe.

TIBERE.

Auguste ton Ayeul, contre les droits du sang,
M'adopta pour monter aprés luy dans son rang:
Quoy qu'avecque ton sexe il connut ton audace,
Il n'osa te choisir pour occuper sa place;
Il eust peur, connoissant combien sans se flater,
La Machine du monde est pesante à porter;
Que d'un poids inégal à la grandeur de l'ame,
Cét énorme fardeau tombât sur une Femme;
Et qu'un Sceptre appuyé d'une si foible main,
Soûtint mal la grandeur de l'Empire Romain:
Mais quoy que sa prudence, en bravant la Nature,
T'ait ravy la Couronne avec beaucoup d'injure,
Puis qu'aujourd'huy son sang en tes bras affoiblis
A dans ceux de ton fils ses forces rétablis,
Je le veux élever par droit hereditaire,
Aprés un interregne, au Trône de son Pere.

AGRIPPINE.

Fille du grand Cesar que je dois imiter,
Je le cede au Heros qu'il crût le meriter,
Pour montrer par un choix aussi grand, aussi juste,
Que je suis & du sang & dans l'esprit d'Auguste.

TIBERE.

Et par cette raison son esprit & son sang,
Sont des droits à ton fils pour monter à mon rang,
J'en ay le Diadéme, & d'une foy sincere,
Je le veux rendre au fils, l'ayant receu du Pere.

AGRIPPINE.

Avec un Diadéme on n'attache pas bien
Un cœur tout genereux qui veut aimer pour rien.

TIBERE.

Pour te la conserver, j'ay receu la Couronne;
Je te la rends, Princesse.

AGRIPPINE.

Et moy je te la donne.

TIBERE.

Mais comme j'en dispose au gré de tes parens,
C'est moy qui te la donne.

AGRIPPINE.

Et moy je te la rends.
As-tu droit d'esperer que cette ame hautaine
En generosité succombe sous la tienne?

TIBERE.

Ecoute dans ton sein ton cœur te démentir.

AGRIPPINE.

Qui choisit par raison, ne se peut repentir.

TIBERE.

Tu me hais, & tu veux éteindre par envie
La plus belle action dont éclate ma vie.
Ah! pardonne à l'honneur du Monarque des Rois,
Ou de ton Pere en nous respecte au moins le choix.

AGRIPPINE.

Aux ſiecles à venir quelque jour à ta gloire
Nos Neveux étonnez apprendront dans l'Hiſtoire,
Qu'un Roy de ſa Couronne a dépoüillé ſon front;
Et ces meſmes Neveux à ma gloire apprendront,
Que ce Prince en fit l'offre à la ſeule perſonne
Qui pouvoit refuſer l'éclat d'une Couronne,
Et que l'ordre des Dieux luy voulut déſigner,
De peur qu'un ſi bon Roy ne ceſſât de regner.

TIBERE.

Regne, je te l'ordonne, & regnant fait connoiſtre
Que tu ſçais m'obeïr encor comme à ton Maiſtre.

AGRIPPINE.

Regne, je te l'ordonne, & reſpectant ma loy,
Obeïs, pour montrer que tu n'es plus mon Roy:
Regne, & puis que tu veux me rendre Souveraine,
Montre, en m'obeïſſant, que je ſuis déja Reine;
Reprens donc ta Couronne, auſſi bien couronner
Celle qui te commande, eſt ne luy rien donner.

TIBERE.

Tâche, mon Sejanus, d'ébranler ſa conſtance,
Toy qui lis dans mon cœur, & vois ce que je penſe;
Tu luy découvriras les ſecrets de mon cœur,
Et les vaſtes deſſeins que j'ay pour ſa Grandeur.

SCENE III.

SEJANUS, AGRIPPINE, TERENTIUS.

SEJANUS.

Lors que contre ſoy-meſme avec nous il conſpire,
Quelle raiſon vous meut à refuſer l'Empire?

AGRIPPINE.

Alors que dans ton ſein mon Portrait fut tracé,
Le Portrait de Tibere en fut-il effacé ?
Ou deſ-accoûtumé du viſage d'un traître,
L'as-tu veu ſans le voir & ſans le reconnaiſtre?
Je t'excuſe pourtant ; non, tu ne l'as point veu,
Il eſtoit trop maſqué pour eſtre reconnu,
Un homme franc, ouvert, ſans haine, ſans colere,
Incapable de peur, ce n'eſt point là Tibere;
Dans tout ce qu'il paroiſt, Tibere n'eſt point là;
Mais Tibere eſt caché derriere tout cela;
De monter à ſon Trône il ne m'a pourſuivie,
Qu'à deſſein d'épier s'il me faiſoit envie;
Et pour peu qu'à ſon offre il m'eut veu balancer,
Conclure aveuglément que je l'en veux chaſſer:
Mais quand il agiroit d'une amitié ſincere,
Quand le reſſentiment des biensfaits de mon Pere,
Ou quand ſon repentir euſt mon choix appellé
A la poſſeſſion du bien qu'il m'a volé,
Sçache que je prefere à l'or d'une Couronne
Le plaiſir furieux que la vengeance donne;
Point de Sceptre aux dépens d'un ſi noble couroux,
Et du vœu qui me lie à venger mon Eſpoux.
Mais bien loin qu'acceptant la ſupréme Puiſſance,
Je perde le motif d'une juſte vengeance,
Je veux qu'il la retienne, afin de maintenir
Agrippine & ſa race au droit de le punir:
Si je l'euſſe accepté, ma vengeance aſſouvie
N'auroit pû ſans reproche attenter ſur ſa vie,
Et je veux que le rang qu'il me retient à tort,
Me conſerve toûjours un motif pour ſa mort.
D'ailleurs c'eſt à mō fils qu'il remettoit l'Empire;
Eſt-ce au nom de ſujet où ton grand cœur aſpire?
Penſes-y meurement, quel que ſoit ton deſſein,
Tu ne m'épouſeras que le Sceptre à la main.

Mais adieu, va ſonder où tend tout ce myſtere,
Et confirme toûjours mon refus à Tibere.

SCENE IV.

SEJANUS, TERENTIUS.

TERENTIUS.

PAr les cuiſans ſoucis où flotte l'Empereur,
Du peril où tu cours meſure la grandeur,
Crains que dans le complot, comme un ſage Interprete,
De la moitié connuë il paſſe à la ſecrette:
Car je veux que le Ciel, ſecondant tes ſouhaits,
Tu mene ta Victoire où tendent tes projets.
D'une marche du Trône Agrippine approchée,
La ſoif de ſe vanger non encor étanchée,
Et par un ſi grand coup ne redoutant plus rien,
Elle voudra du ſang, & peut-eſtre le tien:
Peut-eſtre qu'en ton lit, aux bras de l'Hymenée,
Le fer de ſon Eſpoux attend ta deſtinée,
Que ſa douleur ſecrete eſpere, en te tuant,
Venger ſon Mary mort ſur ſon Mary vivant,
Et qu'à ce cher Eſpoux qui regle ſa colere
Elle veut immoler le vainqueur de Tibere:
Donc pour ſauver ta tête, abandonne la Cour;
Tu connois la Fortune, & ſon funeſte amour.

SEJANUS.

Mettre les voiles bas n'ayant point perdu l'Ourſe,
Je ſuis trop ébranlé pour retenir ma courſe;
Je veux monter au Trône, ou m'en voir accabler,
Car je ne puis ſi tard commencer à trembler.

TERENTIUS.

TERENTIUS.

Superbe, ta naiſſance y met un tel obſtacle,
Que pour monter au Trône il te faut un miracle.

SEJANUS.

Mõ ſang n'eſt point Royal, mais l'heritier d'un Roy
Porte-t'il un viſage autrement fait que moy ?
Encor qu'un toit de chaume eut couvert ma naiſ-
ſance,
Et qu'un Palais de marbre eut logé ſon enfance,
Qu'il fut né d'un grand Roy, moy d'un ſimple Pa-
ſteur,
Son ſang auprés du mien eſt-il d'autre couleur?
Mon nõ ſeroit au rang des Héros qu'on renomme,
Si mes Predeceſſeurs avoient ſaccagé Rome:
Mais je ſuis regardé comme un Homme de rien;
Car mes Predeceſſeurs ſe nommoient gens de bien.
Un Céſar cependant n'a gueres bonne veuë,
Dix degrez ſur ſa tête en bornent l'étenduë,
Il ne ſçauroit au plus faire monter ſes yeux
Que depuis ſon berceau juſques à dix Ayeux:
Mais moy je retrograde aux Cabanes de Rome,
Et depuis Sejanus juſques au premier Homme:
Là n'eſtant point borné du nombre ny du choix,
Pour quatre Dictateurs j'y rencontre cent Rois.

TERENTIUS.

Mais le crime eſt affreux de maſſacrer ſon Maiſtre?

SEJANUS.

Mais on devient au moins un magnifique traiſtre.
Quel plaiſir ſous ſes pieds de tenir aux abois
Celuy qui ſous les ſiens fait gemir tant de Rois?
Fouler impunément des Têtes couronnées,
Faire du Genre humain toutes les deſtinées,
Mettre aux fers un Ceſar, & penſer dans ſon cœur,
Cét Eſclave jadis eſtoit mon Empereur.

TERENTIUS.

Peut-eſtre en l'abattant tomberas-tu toy-méme.

SEJANUS.

Pourveu que je l'entraîne avec ſon Diadéme,
Je mourray ſatisfait, me voyant terracé
Sous le pompeux débris d'un Trône renverſé:
Et puis mourir n'en rien, c'eſt achever de naiſtre,
Un Eſclave hier mourut pour divertir ſon Maiſtre:
Aux malheurs de la vie on n'eſt point enchaîné,
Et l'ame eſt dans la main du plus infortuné.

TERENTIUS.

Mais n'as-tu point d'horreur pour un tel parricide?

SEJANUS.

Je marche ſur les pas d'Alexandre & d'Alcide,
Penſes-tu qu'un vain nom de traiſtre, de voleur,
Aux hommes demy-Dieux doive abatre le cœur?

TERENTIUS.

Mais d'un coup ſi douteux peux-tu prévoir l'iſſuë?

SEJANUS.

De courage & d'eſprit cette trame eſt tiſſuë:
Si Ceſar maſſacré, quelques nouveaux Tirans
Elevez par mon crime au Trône où je pretens,
Songent à s'emparer du pouvoir Monarchique,
J'appelleray pour lors le Peuple en Republique,
Et je luy feray voir que par des coups ſi grands
Rome n'a point perdu, mais changé ſes Tyrans.

TERENTIUS.

Tu cõnois cependant que Rome eſt Monarchique,
Qu'elle ne peut durer dans l'Ariſtocratique,
Et que l'Aigle Romaine aura peine à monter,
Quand elle aura ſur ſoy plus d'un homme à porter.
Reſpecte & crains des Dieux l'effroyable tonnerre.

SEJANUS.

Il ne tombe jamais en Hyver ſur la terre,
J'ay ſix mois pour le moins à me moquer des Dieux,
En ſuitte je feray ma paix avec les Cieux.

TERENTIUS.

Ces Dieux renverſeront tout ce que tu propoſes.

SEJANUS.

Un peu d'Encens bruſlé rajuſte bien des choſes.

TERENTIUS.

Qui les craint, ne craint rien.

SEJANUS.

Ces enfans de l'effroy,
Ces beaux riens qu'on adore, & ſans ſçavoir pourquoy,
Ces alterez du ſang des beſtes qu'on aſſomme,
Ces Dieux que l'homme a fait, & qui n'ont point fait l'homme,
Des plus fermes Eſtats ce fantaſque ſoûtien,
Va, va, Terentius, qui les craint, ne craint rien.

TERENTIUS.

Mais s'il n'en eſtoit point, cette Machine ronde...

SEJANUS.

Oüy, mais s'il en eſtoit, ſerois-je encore au mõde?

SCENE V.

SEJANUS, TERENTIUS, LIVILLA.

LIVILLA.

QUoy tu reſtes à Rome, & le Foudre grondant
Ne pourra t'éveiller, ſi ce n'eſt en tombant?
Fuy, fuy, tout eſt perdu.

SEJANUS.

L'Empereur ſçait la trame?

LIVILLA.

Tout eſt perdu, te dis je?

SEJANUS.

Ah ! pourſuivez, Madame.

LIVILLA.

Tu n'as plus qu'un moment.

SEJANUS.

Mais de grace pourquoy ?
Tibere...

LIVILLA.

Au nom des Dieux, Sejanus, ſauve-toy.

SEJANUS.

Apprenez-nous au moins qui vous rend ſi troublée?

LIVILLA.

J'ay honte de l'effroy dont je ſuis accablée;
Mais on peut bien trẽbler quãd le Ciel trẽble auſſi.
Ecoute donc ſurquoy je m'épouvante ainſi.
Des points du Victimaire aujourd'huy nosHoſties,
Le coûteau dans la gorge en fureur ſont parties,
L'Aruſpice a trouvé le cœur défectueux,
Les poulmons tous flétris & le ſang tout bourbeux,
La chair du Sacrifice au braſier petillante,
Diſtiloit ſur l'Autel une liqueur puante;
Le Bœuf n'a pas eſté mortellement atteint,
L'encenſoir allumé par trois fois s'eſt éteint;
Il eſt ſorty de terre une vaine figure;
On n'a point veu manger les Oyſeaux de l'Augure,
Le Sacrificateur eſt cheu mort en riant,
Le Temple s'eſt fermé du coſté d'Orient,
Il n'a tonné qu'à droite, & durant cét extaſe
J'ay veu nos Dieux foyers renverſez de leur baſe.

SEJANUS.

Quoy, ces préſages vains étonnent ton couroux?
Ils ſont contre Tibere, & non pas contre nous.
Si les Dieux aux mortels découvroiẽt leurs miſteres
On en liroit au Ciel les brillans caracteres:
Mais quoy qu'il en puiſſe eſtre, il ſera glorieux
D'avoir fait quelque choſe en dépit de nos Dieux.

Car ſi noſtre fureur ſuccombe à la fortune,
Au moins dans les tranſports d'une rage commune
Nous pourſuivrons Tibere avec tant de couroux,
Que l'on verra ſuer le Deſtin contre nous.

LIVILLA.

Le Deſtin grave tout ſur des tables de cuivre,
On ne déchire pas les feüillets d'un tel Livre.

SEJANUS.

Achevons donc le crime où ce Dieu nous aſtraint,
C'eſt luy qui le commet, puis qu'il nous y cõtraint.

LIVILLA.

Mon eſprit eſt remis, & ton noble courage,
Quoy qu'annonce le Ciel, eſt un heureux préſage.
Allons de cent Argus Tibere environner,
Arreſtons les avis qu'on luy pourroit donner;
Et puis qu'il ne tient pas tout le ſecret encore,
Coupons vers noſtre bout la moitié qu'il ignore.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

AGRIPPINE, CORNELIE.

AGRIPPINE.

SAnglante Ombre qui paſſe & repaſſe à mes yeux,
Fãtôme dõt le vol me pourſuit en tous lieux,
Tes travaux, ton treſpas, ta lamentable hiſtoire,
Reviendront-ils ſans ceſſe offenſer ma memoire?

Ah! trêve, cher Espoux, si tu veux m'affliger,
Prête-moy pour le moins le temps de te vanger.

CORNELIE.

Il vient vous consoler de sa cruelle absence,

AGRIPPINE.

Il vient, il vient plûtost me demander vengeance.
Te souvient-il du temps qu'au fort de ses douleurs,
Couronné dans son lit de ses amis en pleurs,
Il crioit; O Romains, cachez-moy cette offrande,
C'est un bras, non des yeux, que mon sort vous demande;
Mes plus grands ennemis n'ont rien tant desiré,
Que de me voir un jour digne d'estre pleuré.
A de plus hauts pensers élevez donc vostre ame,
Pleurer Germanicus, c'est le venger en Femme,
On me plaindra par tout où je suis renommé:
Mais pour vous, vengez-moy, si vous m'avez aimé;
Car, comme il est honteux à qui porte une épée,
D'avoir l'ame à pleurer molement occupée,
Si du sang répandu sont les pleurs d'un Romain,
J'espere que vos yeux seront dans vostre main.
Forcez donc mes Bourreaux de soûpirer ma perte,
C'est la seule douleur qui me doit estre offerte;
Oüy, cherchez, poursuivez, jusqu'à la terre ouvrir,
La terre parlera pour vous les découvrir.
Que par les yeux sanglans de cent mille blessures,
Leurs corps défigurez pleurent mes avantures,
Et que Pison le traistre.. A ce mot de Pison
Son ame abandonna sa mortelle prison,
Et s'envola mélée au nom de ce perfide,
Comme pour s'attacher avec son homicide:
Enfin je l'ay veu pâle, & mort entre mes bras;
Il demanda vengeance, & ne l'obtiendroit pas!
Un si lâche refus!

CORNELIE.

L'aimez-vous?

AGRIPPINE.

Je l'adore.

CORNELIE.

Madame, cependant Tibere vit encore.

AGRIPPINE.

Attens encore un peu mon déplorable Espoux;
Tu le verras bien-tost expirant sous mes coups,
Et ravy par le Sort aux mains de la Nature,
Son sang à gros boüillons croître chaque blessure;
Son esprit par le fer, dans son siege épuisé,
Pour sentir tout son mal en tous lieux divisé,
Entre cent mil éclairs de l'acier qui flamboye,
Gemissant de douleur, me voir pasmer de joye,
Et n'entendre, percé de cent glaives aigus,
Que l'effroyable nom du grand Germanicus.
Qu'il est doux au milieu des traits qu'on nous décoche,
De croire estre offensé quand la vengeance aproche!
Il semble que la joye au milieu de mes sens
Reproduise mon cœur par tout où je la sens.
Pour former du Tyran l'image plus horrible,
Chaque endroit de mon corps devient intelligible,
Afin que toute entiere en cét accés fatal
Je renferme, je sente, & comprenne son mal;
Usurpant les devoirs de son mauvais génie,
Je l'attache aux douleurs d'une lente agonie;
Je conte ses sanglots, & j'assemble en mon sein
Les pires accidens de son cruel destin;
Je le voy qui pâlit, je voy son ame errante
Couler dessus les flots d'une écume sanglante,
L'estomac enfoncé de cent coups de poignard,
N'avoir pas un Amy qui luy jette un regard,
S'il pense de sa main boucher une blessure,
Son ame s'échapper par une autre ouverture:
Enfin ne pouvant pas m'exprimer à moitié,
Je le conçois reduit à me faire pitié.

Voy quels tranſports au ſein d'une femme offenſée
Cauſe le ſouvenir d'une injure paſſée,
Si la Fortune inſtruite à me deſobliger,
M'oſtoit tous les moyens de me pouvoir venger,
Plûtoſt que me reſoudre à vaincre ma colere,
Je m'irois poignarder dans les bras de Tibere
Afin que ſoupçonné de ce tragique effort,
Il attiraſt ſur luy la peine de ma mort.
Au moins dans les Enfers j'emporterois la gloire
De laiſſer, quoy que Femme, un grand nom dans l'Hiſtoire:
Mais le diſcours ſied mal à qui cherche du ſang.

CORNELIE.

Vous!

AGRIPPINE.

Oüy moy, de Ceſar je veux percer le flanc,
Et juſques ſur ſon Trône heriſſé d'hallebardes.
Je veux, le maſſacrant au milieu de ſes Gardes,
Voir couler par ruiſſeaux de ſon cœur expirant,
Tout le ſang corrompu dont ſe forme un Tyran.

SCENE II.

TIBERE, AGRIPPINE, CORNELIE, Troupe de Gardes.

TIBERE *la ſurprenant.*

Pourſuivez

AGRIPPINE.

Quoy, Seigneur?

TIBERE,

Le propos deteſtable
Où je vous ay ſurpriſe.

AGRIPPINE.

AGRIPPINE.

Ah ! ce propos damnable
D'une ſi grande horreur tous mes ſens travailla,
Que l'objet du fantôme en ſurſaut m'éveilla.

TIBERE.

Quoy, cela n'eſt qu'ũ ſõge, & l'horrible blaſphême
Qui choque des Ceſars la Majeſté ſuprême,
Ne fut dit qu'en dormant ?

AGRIPPINE.

Non, Ceſar, qu'en dormant:
Mais les Dieux qui pour lors nous parlẽt clairemẽt
Par de certains effets dont ils meuvent les cauſes,
En nous fermant les yeux, nous font voir toutes choſes.
Ecoute donc, Seigneur, le ſonge que j'ay fait,
Afin que le recit en détourne l'effet.
Je reclamois des Dieux la ſageſſe profonde,
De regir par tes mains les affaires du Monde,
Quãd les ſacrez Pavots qui nous tõbent des Cieux
D'un ſommeil prophetique ont attaché mes yeux;
Aprés mille embarras d'eſpeces mal formées
Que la chaleur vitale entretient de fumées,
Je ne ſçay quoy de blême, & qui marchoit vers moy
A crié par trois fois ; Ceſar, prens garde à toy.
Un grand bruit auſſi-toſt m'a fait tourner viſage,
Et j'ay veu de Ceſar la pâliſſante image,
Qui couroit hors d'haleine, en me tendant les bras
Oüy ; Ceſar je t'ay veu menacé du trépas.
Mais comme à ton ſecours je volois, ce me ſemble,
Nombre de meurtriers qui couroient tous enſẽble,
T'ont percé ſur mon ſein ; Brutus les conduiſoit,
Qui loin de s'étonner du grand coup qu'il oſoit,
Sur ſon Trône, a t'il dit, heriſſé d'hallebardes,
Je veux le maſſacrant au milieu de ſes Gardes,
Voir couler par ruiſſeaux de ſon cœur expirant,
Tout le ſang corrompu dont ſe forme un Tyran,

J'en estois là, Seigneur, quand tu m'as entenduë.

TIBERE.

La réponce est d'esprit, & n'est pas mal conceuë.

AGRIPPINE.

Ah, Cesar, il n'est plus d'azile en ta maison.
Quoy ! tu tiens pour suspects de fer & de poison
Jusques à tes parens, avec qui la Nature
T'attache par des nœuds d'immortelle tissure;
Connois mieux Agrippine, & cesse d'opprimer,
Avec ceux que ton sang obligent de t'aimer,
Ceux que soutient ton rang. Sejanus par exemple,
Superbe, sanguinaire, homme à brûler un Temple,
Mais qui pour ton salut accepteroit la mort,
Ne peut estre accusé, ny soupçonné qu'à tort.
Et cependant Cesar, un fourbe, un lâche, un traître,
Pour gagner en flateur l'oreille de son Maistre,
Peut te dire aujourd'huy. . . .

Sejanus entre sans estre veu d'Agrippine ny de Tibere.

SCENE III.

TIBERE, AGRIPPINE, SEJANUS.

AGRIPPINE *continuë sans voir Sejanus.*

Sejanus te trahit,
Il empiete à pas lents ton Trône, & l'envahit,
Il gagne à son party les Familles puissantes,
Il se porte heritier des Maisons opulentes,
Il brigue contre toy la faveur du Senat.

SEIANUS *bas.*

O Dieux elle m'accuse.

AGRIPPINE.

Il renverse l'Estat,
Il seme de l'argent parmy la populace.

SEIANUS *bas à Agrippine, en se jettant aux pieds de l'Empereur.*

Nous périrons, Madame, & sans implorer grace;
Oüy, Seigneur, il est vray j'ay conjuré.

TIBERE.

Qui toy!

AGRIPPINE.

On peut te dire pis encor de luy, de moy:
Mais à de tels rapports il est d'un Prince sage
De ne pas écouter un foible témoignage.

SEIANUS *bas.*

Imprudent qu'ay-je fait, tout est desesperé?

TIBERE.

Mais enfin, Sejanus, luy-mesme a conjuré.
Il l'avouë.

SEIANUS.

Oüy, Seigneur.

TIBERE.

L'eussiez vous crû, Princesse?

SEIANUS.

I'ay conjuré cent fois ta profonde sagesse,
De ne point écouter ces lâches ennemis
Qui te rendent suspects Agrippine & son Fils.
Ne souffre pas, Seigneur, qu'une ame déloyale
Dégorge son venin sur la Maison Royale;
Tout le Palais déja frémit de cét affront,
Et ta Couronne méme en tremble sur ton front;
Rome en est offensée, & le Peuple en murmure.
Previens de grands malheurs, Cesar, je t'en cõjure,
Ie t'en conjure encor par l'amour des Romains,
Et par ces tristes pleurs dont je moüille tes mains.

NERVA.

Comment?

Tes Legions qui s'approchent de Rome
Réveillent en ſurſaut la Ville d'un grand ſomme;
Elle croit que tu veux abreuver ſes rempars
De ce qui reſte encor du ſang de nos Ceſars,
Et qu'aprés tant de ſang que ta ſoif ſe deſtine,
Tu viens pour te baigner dans celuy d'Agrippine.
Le Peuple en tous ſes bras commence à ſe mouvoir
Il fait aux plus ſéſez tout craindre & tout pouvoir,
Pour te l'oſter de force, il réſout cent carnages,
Autour de ton Palais il porte ſes images,
Il brave, il court, il crie, & preſque à ton aſpect
Menace inſolemment de perdre tout reſpect,
Etouffe en ſon berceau la revolte naiſſante.

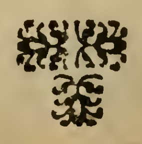
TIBERE. *Il arreſte Agrippine qui veut ſortir.*

Agrippine, arrêtez, ſi le deſordre augmente
Un deſaveu public aux yeux de ces mutins,
En vous juſtifiant, calmera nos deſtins;
Vos efforts feront voir ſi le ver qui vous ronge
Méditoit le recit d'un complot ou d'un ſonge;
Eteignez au plûtoſt le feu que je prévoy,
Ou bien reſolvez-vous de périr avec moy.
C'eſt pour l'intimider, les rayons de ma veuë,
Comme ceux du Soleil, reſoudront cette nuë.

Se tournant vers Sejanus.

SEIANUS.

Il ſeroit à propos qu'on te vit eſcorté;
De grands deſſeins par là ſouvent ont avorté



SCENE IV.

SEJANUS, AGRIPPINE, CORNELIE.

SEJANUS.

Que vous m'avez fait peur!

AGRIPPINE.

Que vous m'avez troublée!
Ie sens mon ame encor, de surprise accablée,
Confesser au Tyran la conjuration.

SEJANUS.

Mais vous, luy reveler la conspiration!
I'ay crû qne vôtre cœur vous prenoit pour un autre
I'en ay senty mon front rougir au lieu du vostre,
Et j'appellois déja la mort avec fierté,
Pour épargner ma honte à vostre lâcheté,
Pour en perdre au tombeau la funeste memoire,
Et pour ne pas enfin survivre à vostre gloire:
Oüy, j'allois sans lâcher ny soupir ny sanglot,
Moy seul, pour mourir seul, m'accuser du complot
Et vous justifiant, quoy que mon ennemie,
Combler par mon trépas vostre nom d'infamie.

AGRIPPINE.

Vous m'offencez, cruel, par cét emportement,
Mon amour en dépost vous tient lieu de serment,
Puis que c'est une Loy du Dieu qui nous assemble
Que si vous perissez, nous perissions ensemble.

SEJANUS.

Si j'ay de grands soupçons, ce n'est pas sans sujet;
Ce que j'espere est grand, & mon sort est abjet:

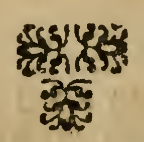
Vous faites relever le bonheur de ma vie
D'un bien que l'Univers regarde avec envie;
Et c'eſt pourquoy je tremble au front de l'Univers,
Quand deſſus mõ treſor je voy tant d'yeux ouverts,
Oüy, j'ay peur qu'Agrippine icy bas ſans ſeconde.
Elevée au ſommet de l'Empire du Monde,
Cõme un prix de Héros, comme une autre Toiſon,
Ne réchauffe le ſang de quelqu'autre Jaſon;
Et cette peur helas! doit bien eſtre ſoufferte
En celuy que menace une ſi grande perte.

AGRIPPINE.

Non, croyez, Sejanus, avec tous les humains,
Que je ne puis ſans vous achever mes deſſeins,
Et que vous connoiſtrez dans peu comme moy-méme *Vers équivoques.*
Si veritablement Agrippine vous aime.

SEJANUS.

Enfin, quoy que Ceſar puiſſe faire aujourd'huy,
La peur dont j'ay tremblé retombera ſur luy;
Il faut que je me rende auprés de ſa perſonne,
De peur qu'un entretien ſi ſecret ne l'étonne;
Vous ſortez en public pour tromper le Tyran,
Et gueriſſez un mal qui n'eſt pas aſſez grand:
Contre trois Legions qui frapent à nos portes,
Tous les Prétoriens, & cinquante Cohortes,
Nos gens épouvantez ne feroient que du bruit,
Et n'en recueilleroient que la mort pour tout fruit.
Attendons que l'aſpect d'un Aſtre moins cõtraire,
Dedans ſon Iſle infame entraîne encore Tibere.



SCENE V.

AGRIPPINE, CORNELIE, LIVILLA.

LIVILLA.

LA Diſcorde allumant ſon tragique flambeau,
Vous cõſacre, Madame, un ſpectacle aſſez beau,
Et je viens, comme Sœur, prendre part à la joye,
Que laſſé de vos maux le Deſtin vous envoye;
Le Peuple ſoulevé pour un exploit ſi grand,
Vous tient comme en ſes bras à couvert du Tyran,
Et ce tranſport ſubit, aveugle, & plein de zele,
Témoigne que les Dieux ſont de voſtre querelle.

AGRIPPINE.

Les Dieux ſont obligez de venger mon Eſpoux,
Si les Dieux icy bas doivent juſtice à tous;
Deux partis ont chargé leur Balance équitable,
Agrippine outragée, & Tibere coupable.

LIVILLA.

Pour ſe bien acquitter, ils vous couronneront,

AGRIPPINE.

Ils s'acquitteront bien, quand ils me vengeront;
C'eſt la mort que je veux, non le rãg du Monarque.

LIVILLA.

Se joindre à Sejanus, n'en eſt pas une marque.

AGRIPPINE.

Je fais encor pis, je me joins avec vous.

LIVILLA.

Vous nous aviez long-tẽps caché voſtre couroux.

AGRIPPINE.

Je regle à mon devoir les tranſports de mon ame.

LIVILLA.

Au devoir en effet vous reglez voſtre flame;
Car comme l'amour ſeul eſt le prix de l'amour,
Sejanus vous aimant, vous l'aimez à ſon tour.

AGRIPPINE.

Il vous ſied mieux qu'à moy d'aimer un adultere,
Aprés l'aſſaſſinat d'un Eſpoux & d'un Frere.

LIVILLA.

Sont-ils reſſuſcitez pour vous le réveler?

AGRIPPINE.

S'ils ſortoient du cercueil, il vous feroient trẽbler.

LIVILLA.

Cette ardeur dõt j'embraſſe & preſſe leur vẽgeance,
De l'Envie & de vous ſauve mon innocence.

AGRIPPINE.

Si ſans exception voſtre main les vengeoit,
Vous verſeriez du ſang qui vous affoibliroit:
Mais quãd vous vẽgerez leurs Ombres magnanimes,
Vous leur déroberez tout au moins deux Victimes.

LIVILLA.

Vous pourriez m'attendrir par de telles douleurs,
Qu'enfin j'accorderois Sejanus à vos pleurs.

AGRIPPINE.

Si m'en faiſant le don vous faites un miracle,
J'en promets à vos yeux le tragique ſpectacle:
Mais il vous eſt utile, & vous le garderez
Pour le premier Eſpoux dont vous vous laſſerez.

LIVILLA.

Quiconque oſe inventer ce crime abominable,
Du crime qu'il invente il a l'eſprit capable.

AGRIPPINE.

Voſtre langue s'emporte, appaiſez ſa fureur,
Ce n'eſt pas le moyen d'acquerir un vainqueur,
Que vous dites m'aimer avec tant de conſtance;
Car s'il m'aime, il reçoit la moitié de l'offence.

LIVILLA.

Sejanus vaut beaucoup, vous devez l'estimer.

AGRIPPINE.

Son merite est trop grãd pour pouvoir m'exprimer:
Mais Tibere estant mort, que nous avons en bute,
Sejanus à son tour sera nostre dispute;
Il doit estre immolé pour victime entre nous,
Ou bien de vostre Frere, ou bien de mon Espoux,
Adieu donc, & de peur que dans la solitude
Vostre jaloux soupçon n'ait de l'inquietude,
J'engage à ma parole un solemnel serment,
Que je sors sans dessein d'aller voir vostre Amant.

SCENE VI.

LIVILLA seule.

Dites, dites le vostre, Agrippine infidelle,
Qui de Germanicus oubliant la querelle,
Devenez sans respect des droits de l'amitié
De son lâche Assassin l'execrable moitié.
Femme indigne du nom qui soûtient vostre race,
Et qui du grand Auguste avez perdu la trace,
Rougissez en voyant vostre Espoux au tombeau,
D'étouffer sa memoire au lit de son Bourreau;
Mais que dis je, insẽsée? ah mõ trouble est extréme,
Ce reproche honteux rejallit sur moy-méme,
Puis que de rang égal, & Filles d'Empereurs,
Nous tombons elle & moy dans les mémes erreurs.
Elle aime ce que j'aime, & quoy que je contemple
De lâche dãs son cœur, son cœur suit mon exemple,
Et puis il s'est donné, mais le traître est-il sien?
M'ayant fait sa Maîtresse, a-t'il droit sur mon bien?

Non, si par son Hymen ma naissance j'affronte,
J'en cueilleray la gloire, ayant semé la honte,
Pour me le conserver, je hazarderay tout,
Je n'entreprendray rien que je ne pousse à bout,
Rien par qui dans sa mort mon bras ne se signale,
Si je puis découvrir qu'il serve ma Rivale.
Qu'il y pense, ou bien-tost des effets inhumains
Feront de son supplice un exemple aux Romains:
Oüy, par les Dieux vengeurs, lâche, je te proteste,
Si ton manque de foy me paroist manifeste,
Qu'avant que le Soleil ait son char remonté,
Tu seras comme ceux qui n'ont jamais esté.

Fin du troisiéme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

TIBERE, SEJANUS.

TIBERE.

ENfin Rome est soûmise, & mes troupes logées
Sont autour du Palais en bataille rangées,
Et je puis foudroyer d'un bras victorieux
Ces superbes Titans qui s'osent prẽdre aux Dieux;
Je dois par Agrippine ouvrir leurs sepultures,
Sa mort decidera toutes nos avantures.

SEJANUS.

Seigneur, daigne en son sang le tien considerer.

TIBERE.

Quand j'ay de mauvais sang, je me le fais tirer.

SEJANUS.

Prens garde aussi de perdre Agrippine innocente,
D'un coup si dangereux la suite m'épouvante;
Rome publie à faux par de si prompts effets,
Que pour t'abandonner à de plus grands forfaits,
Tu chasse le témoin de qui l'aspect t'affronte,
Et punis la vertu dont l'éclat te fait honte.

TIBERE.

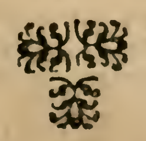
Quoy! la craindre, & n'oser mettre un terme à ses jours!
Ou bien la laisser vivre, & la craindre toûjours?
L'un m'est trop dangereux, l'autre m'est impossible.

SEJANUS.

Seigneur, comme elle rend son abord accessible,
Qu'un Espion fidele évente ses secrets,
Ie m'offre à cét employ.

TIBERE.

Ie l'ay mandée exprés.
Ce langage muet des yeux avecque l'ame,
Me pourra découvrir le complot qu'elle trame;
Ie feindray de sçavoir qu'elle en veut à mes jours,
Afin que si son front pâlit à ce discours,
Il soit pour la convaincre, un indice contr'elle;
Ou si plein de fierté son front ne la décelle,
Me croyant en secret du complot averty,
Elle abandonne au moins l'interest du party.
Brisons là, Sejanus, je la voy qui s'avance;
A la faire parler observe ma prudence.



SCENE II.

TIBERE, SEJANUS, AGRIPPINE, CORNELIE.

TIBERE.

QUoy barbare ! vouloir ton Pere aſſaſſiner
Au moment glorieux qu'il te va couronner?
N'apprehende-tu point, ame fiere, ame ingrate,
Qu'au feu de mon amour ta lâcheté n'éclate,
Et qu'en l'air cette main qui m'aſſaſſinera
Ne rencontre la main qui te couronnera?

AGRIPPINE.

Moy, Seigneur?

TIBERE.

Toy, perfide!

AGRIPPINE.

Enfin qui le dépoſe?

TIBERE.

Demande à Sejanus, il en ſçait quelque choſe.

SEJANUS.

I'eſtois preſent, Madame, à ce triſte rapport.

TIBERE.

D'où vient qu'à ce diſcours tu te troubles ſi fort?

AGRIPPINE.

Pour paroiſtre innocente, il faut eſtre coupable,
D'une prompte replique on eſt bien plus capable,
Parce que l'on apporte au complot declaré,
Contre l'accuſateur un eſprit preparé.

TIBERE.

Defens, defens-toy mieux.

AGRIPPINE.

Ie pourrois l'entreprendre;
Mais je t'offenſerois, ſi j'oſois me defendre;
Ce ſeroit une preuve à la Poſterité
Que ta mort eſtoit juſte & pleine d'equité,
Si ton cœur témoignoit par la moindre ſurpriſe
Soupçonner ma vertu de l'avoir entrepriſe.
Ie veux donc à ta gloire épargner cét affront,
Tu vois mon innocence, & la lis ſur mon front;
Agrippine, Ceſar, attenter ſur ta vie?
Non, tu ne le crois pas, mais ce Monſtre d'envie
Dont le ſouffle ternit la candeur de ma foy,
A ſans doute apoſté des témoins contre moy;
Car tout Rome connoiſt qu'il veut par ma ruine
Elever ſa Maiſon ſur celle d'Agrippine.

TIBERE.

Tout ce déguiſement ne te peut garantir,
Ton jour eſt arrivé, ſuperbe, il faut partir,
Et l'Eſtat en péril a beſoin de ta tête.

AGRIPPINE.

Faut-il tendre le col? qu'on frappe, je ſuis preſte;
Tibere eſtant icy, je voy l'Executeur:
Mais apprens-moy mon crime, & mon accuſateur?

TIBERE.

Tu débauches le Peuple à force de largeſſes,
Tu gagnes dans le Cãp mes Soldats par promeſſes,
Tu parois en public, tu montes au Senat,
Tu brigues pour les tiens les Charges de l'Eſtat.

AGRIPPINE.

Tibere ne reproche à mon ame Royale
Que d'eſtre genereuſe, affable, & liberale,
Et comme criminelle, à mort il me pourſuit.

TIBERE.

La Vertu devient crime en faiſant trop de bruit.

AGRIPPINE.

Elle paſſe du moins pour cela ſous ton regne.

TIBERE.

Mon amour paternel à tes Fils le témoigne.

AGRIPPINE.

Cét amour paternel les a tous glorieux
Elevez de ta table, à la table des Dieux;
Et de si beaux festins tu regales les nostres, [tres.
Qu'aprés ceux de Tibere ils n'en goûtét plus d'au-

TIBERE.

Romains, j'ay la bonté d'estre le Protecteur
De celle qui me tient pour un empoisonneur;
Ie suis enfant d'Auguste.

AGRIPPINE.

Il m'en souvient, Tibere,
Ie nasquis en ce temps qu'à mon bienheureux Pere
Toute chose à l'envy succedant à la fois,
Fortune luy donnoit des enfans à trois mois.

TIBERE.

Si je ne tiens de luy le jour que je respire,
Au moins, comme à son Fils, il m'a laissé l'Empire;
Et ce sage Empereur nous rendit par son choix,
Toy l'Esclave soûmis, moy le Maistre des Loix.

AGRIPPINE.

Ne fais point vanité d'un choix illegitime,
Son orgueil te choisit, & non pas son estime;
Il te donna l'Empire, afin que l'Univers
Regrettât le malheur d'avoir changé ses fers.

TIBERE.

Parricide, ton Pere éprouve ton audace.

AGRIPPINE.

Tu respectes mon Pere en détruisant sa race,
Tu luy bâtis un Temple, & consacrant ce lieu,
Tu n'y fais immoler que les Parens du Dieu;
Ce n'est pas dans le tronc d'une Idole muete
Que repose son ame, & sa forme secrete,

C'eſt dans moy, c'eſt dans ceux qui ſortent de mon flanc,
Et qui s'y ſont formez de ſon celeſte ſang;
Ne crois pas mes couleurs de criminelles fautes
Que pouſſe le regret du Sceptre que tu m'oſtes:
Mais écoute, Tyran. La cauſe de mon deüil,
C'eſt d'entendre gémir l'écho d'un vain cercueil,
Une Ombre deſolée, une Image parlante,
Qui me tire la robe avec ſa main tremblante;
Un Phantôme tracé dans l'horreur de la nuit,
Que j'entens ſangloter au chevet de mon lit,
Le grand Germanicus, dont les Manes plaintives
M'appellent, pour le ſuivre, aux infernales rives,
Et de qui, quand je dors, d'un pas remply d'effroy,
Le Spectre ſoûpirant vient paſſer devant moy.
Ie te ſuis, mon Eſpoux, mais j'attens pour deſcēdre,
Que j'aye réchauffé de ſang ta froide cendre,
Aux pieds de ta Statuë immolé ton Bourreau,
Et de ſon corps ſanglant réply ton vain tombeau.
Que ſi le Ciel injuſte eſt ſourd à ma requeſte...

TIBERE.

Ton bras, à ſon defaut, attaquera ma tête.

AGRIPPINE.

Qui m'empêche, Tyran, ſi c'eſtoit mon deſſein,
De plōger tout à l'heure* un poignard dās ton ſein?
Mais vis en ſeureté, la Veuve d'un Alcide
Rougiroit de combattre un Monſtre ſi timide.

* *Elle tire un poignard qu'elle jette aux pieds de l'Empereur.*

TIBERE.

En découvrant ainſi ta noire intention,
Et travaillant toy-méme à ta conviction,
Tu t'épargnes la geſne.

AGRIPPINE.

Ah! ſi je ſuis blâmable,
Mō orgueil nō pas moy, de mō crime eſt coupable,

Et mon cœur échauffé de ce ſang glorieux,
Qui ſe ſouvient encor d'eſtre ſorty des Dieux,
Au nom de parricide, ardent, & plein de flame,
Tâche par ſon tranſport d'en repouſſer le blâme;
Et ſans voir que mon Prince eſt mon accuſateur,
Il revolte ma voix contre mon Empereur.

TIBERE.

Ah ! ſi mon ſang t'émeut, il merite ta grace,
L'orgueil n'eſt pas un crime aux enfans de ma race.
Mais comme d'un ſoupçon la noirceur s'effaçant,
Laiſſe encor quelque tache au nom de l'innocent,
De peur que trop de jour déſillant ma paupiere,
Dans mon cœur malgré moy jette trop de lumiere
J'abandonne des lieux où je crains de trop voir,
Reſte icy par mon ordre avec plein pouvoir.
Pour ton Fils je l'emmeine, il ſera dans Caprée
De noſtre intelligence une chaiſne aſſurée;
La moleſſe de Rome énerve un jeune Epſrit,
Et ſa fleur ſans éclore en bouton s'y flétrit.

SCENE III.

AGRIPPINE, SEJANUS, CORNELIE.

AGRIPPINE.

O Qu'il eſt à propos de ſçavoir ſe contraindre!
Mais comment ſe forcer quand on ne ſçauroit craindre?
Dans mon abaiſſement incapable d'effroy,
Ceſar me ſemble encor bien au deſſous de moy;
Le nom de mon Mary, mon rang, & ma naiſſance,
Enflent tous mes diſcours d'une mâle aſſurance.

La

La Terre a beau plier ſous cét Uſurpateur,
Mon ſang me fait regner ſur ce lâche Empereur;
Encor qu'inſolemment le ſuperbe me brave,
Ie ne puis m'abaiſſer à flater mon Eſclave.
Quoy mon Fils à Caprée!

SEJANUS.

O Ciel!

AGRIPPINE.

Ah Sejanus!
La fureur me ſaiſit, je ne me connois plus.
Vois-tu pas ſon deſſein?

TERENTIUS.

Ce ruzé Politique
Le cache aux yeux de Rome & de la Republique;
Son amitié travaille à le faire oublier,
De l'azile qu'il donne il ſe fait le Geolier,
Et vous deſ-uniſſant à faux titre de Pere,
Oſte la Mere au Fils, & le Fils à la Mere.
Ah! Madame il eſt temps de faire agir la main,
Dont le coup doit un Maiſtre à l'Empire Romain.
Allez deſcendre au Camp, mutinez les Gendarmes,
Faites les ſouvenir d'avoir porté les armes,
D'avoir en cent climats planté nos Pavillons,
Et fauché par la mort tant d'affreux bataillons,
Sans qu'il reſte à pas-un pour vingt ans de ſervices
Que des cheveux blanchis, de larges cicatrices,
Des cadavres antez deſſus des membres morts,
Et des troncs ſurvivans la moitié de leurs corps.
Pour les piquer d'hõneur, vous direz de leurs Peres
Que vous les avez veus parmy nos adverſaires,
Pêle-mêle entaſſez, & ſanglans qu'ils eſtoient,
S'enterrer ſous le poids des corps qu'ils abatoient,
Percer des eſcadrons les murailles ferrées,
Faire avec un bras ſeul plus que deux Briarées,
Et qu'au lit de la mort ces vaincus triomphans
Vous ont recommandé leurs malheureux enfans:

Que c'eſt bien la raiſon que vous ſerviez de Mere
A ceux dont voſtre Eſpoux eſtoit jadis le Pere,
Que tout ſon patrimoine il leur avoit laiſſé,
Mais que le Teſtament par Ceſar fut caſſé.
Allez cela finy, de rang en rang paroiſtre,
Flater chaque Soldat, feindre de le connoiſtre,
Et jettant à la foule une ſomme d'argent,
Proteſtez qu'au Palais d'un œil ſi diligent
On veille vos diſcours, vos penſers, voſtre vie,
Qu'un don plus genereux attireroit l'envie:
Mais qu'ẽ un grand deſſein, s'ils vous veulẽt aider,
Et vous mettre en eſtat de pouvoir commander,
Vous leur reſtiturez ce fameux heritage
Que leur Pere mourant leur laiſſoit en partage.

CORNELIE.

Si leur ame en ſuſpens ſemble encor héſiter,
Vous ſçaurez par ces mots leur courage exciter.
Quoy, vous, mes compagnons, dõt l'ardente colere
Fit trembler autrefois le Trône de Tybere,
Qui diſpenſiez la vie & la mort aux humains,
Qui portiez des combats la Fortune en vos mains,
Qui vouliez au Tyran arracher la Couronne
Pour des crimes legers dont le couvroit ſon Trône
Vous ſemblez l'adorer deſſus ſon Trône aſſis,
Quand il eſt devenu le Bourreau de ſes Fils;
Où s'en eſt donc allé cette noble furie,
Et ce feu qui veilloit au bien de la Patrie?
Le Ciel d'un coup de foudre épargneroit vos mains
S'il oſoit uſurper la Charge des Romains.
Marchez donc ſans trẽbler ſur les pas d'une Fẽme,
Epuiſez d'un Vieillard ce qui luy reſte d'ame:
Que ſi d'un eſprit foible en cét illuſtre employ
Vous craignez le peril, ne frapez qu'aprés moy.
Ce diſcours achevé, du haut de leur Tribune,
Avec un front égal attendez la fortune.

AGRIPPINE *à Sejanus.*

Mais sans que de l'Estat nous déchirions le flanc,
Que le sang de Tibere épargne tant de sang,
Laisse-moy l'attaquer seule en face de Rome,
Il ne merite pas de tomber sous un Homme.

SEJANUS.

Madame, en ma faveur ne vous exposez point
Attendons au party le Soldat qui se joint;
Du plus seur au plus prõpt ne faites point d'échãge.

AGRIPPINE.

Périsse l'Univers pourveu que je me vange.

SEJANUS.

Oüy vous serez vengée, oüy Madame,& bien-tost,
Vostre Ayeul dans le Ciel le demande assez haut,
Et du fonds des Enfers vostre Espoux vous le crie:
Mais pour un malheureux conservez vostre vie,
Vous me l'avez promis.

AGRIPPINE.

Oüy, va, je m'en souviens,
Mais une Ombre qui crie empêche nos liens.

SEJANUS.

Hé quoy! Germanicus peut-il trouver étrange
Que sa Veuve se donne à celuy qui le venge?

AGRIPPINE.

Non, sa Veuve à son gré te fera son Espoux,
Tu feras son Rival sans qu'il en soit jaloux;
Il joindra de son nom la force à ton audace,
Pourveu qu'en le vengeant tu merites sa place,
A ces conditions que je passe avec toy,
Dessous le sceau d'Hymen je t'engage ma foy:

Vers qui cachent un autre sens.

Mais il faut, si tu veux que le Contract s'observe,
Vengeant Germanicus, le venger sans reserve;
Et quand ton bras aura ses Manes consolez,
Et tous ses meurtriers à son Ombre immolez,

Mes faveurs envers toy pour lors seront si grandes,
Que je t'épouseray, si tu me le demandes.

SEJANUS.

Quoy vous m'aimez Madame, & je l'aprés de vous?
Quoy je puis esperer d'estre un jour vostre Epoux,
Et l'excés du plaisir dont mes sens sont la proye,
Ne me sçauroit encor faire expirer de joye:
Si le Sort ne veut pas que je meure d'amour,
Ny que sans vostre aveu je sois privé du jour,
Du moins je vous diray jusqu'au soûpir extréme,
Voyez mourir d'amour Sejanus qui vous aime.

AGRIPPINE.

Adieu ma sœur, approche, oste luy les soupçons
Qu'elle pourroit avoir que nous la trahissons.

SEJANUS.

Ah! Madame, elle peut nous avoir écoutée,
Elle marche à grands pas, & paroist transportée.

SCENE IV.

SEJANUS, LIVILLA.

LIVILLA.

SI le sort ne veut pas que je meure d'amour,
Ny que sans vostre aveu je sois privé du jour,
Du moins je vous diray jusqu'au soûpir extréme,
Voyez mourir d'amour Sejanus qui vous aime:
Mais toy me hais-tu, lâche, autant que je te hais,
Et que veut ma fureur te haïr desormais?
Tu l'as prise pour moy, cette aimable Princesse,
Tu pensois me parler, & me faire caresse:
Comme je suis pour toy de fort mauvaise humeur,
Tu prenois des leçons à flechir ma rigueur;

Ingrat, tu punis bien ce que fit mon courage,
Quand je sacrifiay mon Espoux à ta rage.
Est ce trop peu de chose, & pour te meriter,
A des crimes plus grands faut-il encor monter?
I'ay tué mes Neveux, j'ay fait périr mon Frere,
Et je suis sur le point d'égorger mon Beaupere:
Du creux de ton neant sors, Sejanus, & voy
Le Trône où mes forfaits t'ont élevé sans toy?
Si pour des coups si grands tu te sens trop timide,
Rens-moy l'Assassinat, rens-moy le Parricide,
Et pour me rendre un crime encor plus déplaisant,
Traître, rens-moy l'amour dont je t'ay fait present?

SEJANUS.

Comment agir, Madame, avec une Princesse
Dont il faut ménager l'esprit avec adresse?
A qui tous nos desseins paroîtroient furieux,
Sans le bandeau d'Amour qui luy couvre les yeux?
Helas! si dans mon sein vous voyez la contrainte,
Dont déchire mon cœur cette cruelle feinte;
Quand la haine me force à trahir l'amitié,
Peut-estre en cét estat vous ferois-je pitié:
Les larmes dont je feins vouloir prendre son ame,
Luy montrēt ma douleur bien plutost que ma flame.

LIVILLA.

O Dieux! qu'on a de peine à prononcer l'Arrest,
Quand on veut condamner un ennemy qui plaist:
Ie t'abhorte, je t'aime, & ma raison confuse,
Comme un Iuge irrité soy-méme se récuse;
Ton crime parle en vain, je n'ose l'écouter.
I'ay peur qu'il ne me force à n'en pouvoir douter:
Quoy que sensiblement ta trahison m'offense,
Ie me la cache afin d'arrester ma vengeance;
Ou si plus clairement il me faut exprimer,
Ie me la cache afin de te pouvoir aimer.
C'en est trop, Sejanus, ma douleur est contente,
La plus foible raison suffit pour une Amante,

Et malgré mon ſoupçon contre toy ſi puiſſant,
Parce que je t'aimay, je te crois innocent.
Adieu, voy l'Empereur, aſſiege ſa Perſonne,
Qu'en tous lieux ton aſpect l'épouvâte & l'étonne,

SEJANUS.

Je ſçay que l'Empereur ne peut eſtre averty
Du nom des conjurez qui forment le party;
Cependant plus ma courſe approche la barriere,
Plus mon ame recule, & me tire en arriere.

LIVILLA.

Va, va, ne tremble point, aucun ne te trahit.

SEJANUS.

Une ſecrette horreur tout mon ſang envahit:
Je ne ſçay quoy me parle, & je ne puis l'entendre,
Ma raiſon dans mon cœur s'efforce de deſcendre;
Mais encore que ce bruit ſoit un bruit mal diſtinct,
Je ſens que ma raiſon le cede à mon inſtinct:
Cette raiſon pourtant redevient la Maiſtreſſe,
Frappons, voila l'Hoſtie, & l'occaſion preſſe;
Auſſi bien quand le coup me pourroit accabler,
Sejanus peut mourir, mais il ne peut trembler.

SCENE V.

LIVILLA.

L'Intrigue eſt découvert, les lâches m'õt trahie,
Ils m'en ont fait l'affront, ils en perdrõt la vie;
D'un eſprit ſatisfait je les verray mourir,
Et periray contente, en les faiſant perir, [Frere,
O vous, mes chers Neveux, mon Eſpoux, & mon
Ma fureur a trouvé le moyen de vous plaire;
Pour vous rendre le faix du tombeau plus leger,
De tous vos aſſaſſins elle va vous venger;

Et par des coups ſi grands, ſi pleins , ſi legitimes,
Que je ſeray compriſe au nombre des victimes:
Mais le temps que ma bouche employe à ſoûpirer,
Prête à nos criminels celuy de reſpirer.
Hâtons nous,car enfin du jour qu'ils me trahiſſent,
Ils me l'ont dérobé cét air dont ils joüiſſent.

Fin du quatriéme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

TIBERE, LIVILLA, FURNIE.

TIBERE.

Un Homme qu'en dormãt la Fortune éleva..

LIVILLA.

Que de l'obſcurité ton amitié ſauva.

TIBERE.

Sejanus dont la teſte unie à ma perſonne
Empliſſoit avec moy le rond de ma Couronne,
En vouloir à mes jours ! Il en mourra l'ingrat.

LIVILLA.

Par ſa punition aſſure ton Eſtat,

TIBERE.

Ie veux qu'en ſon trépas la Parque s'étudie
A prolonger ſa peine au delà de ſa vie;
Qu'il meure,& qu'ũ ſãglot ne luy ſoit point permis
Qu'il arreſte les yeux de tous ſes ennemis,

Et qu'il ſoit trop peu d'un pour la douleur entiere
Dont il doit ſervir ſeul d'eſpece & de matiere.

LIVILLA.

A quelque extremité qu'aille ſon châtiment,
Tu te venges d'un traître encor trop doucement:
Mais, Seigneur, ſans péril le pourras-tu détruire,
Et n'eſt-il plus, le lâche, en eſtat de te nuire?

TIBERE.

Il eſt pris, le ſuperbe, on inſtruit ſon procez,
Et je le voy trembler de ſon dernier accez:
Auſſi-toſt que ta bouche à l'Eſtat ſecourable
M'eut découvert l'autheur de ce crime execrable,
Pour l'éloigner des ſiens avec moins d'éclat,
J'ay fait dans mon Palais aſſembler le Senat;
Mais c'eſt avec deſſein d'attirer ce perfide,
Et pouvoir en ſes yeux lire ſon parricide.
Les convoquez ſont gens à ma devotion,
Le Conſul eſt inſtruit de mon intention;
On fait garde par tout, & par tout ſous les armes
Le Soldat tient la Ville & le Peuple en alarmes:
Cependant au Palais le coupable arreſté,
Et du rang de Tribun par ma bouche flaté,
Vient d'entrer au Senat pour ſortir au ſupplice;
Il n'a plus d'autres lieux à voir qu'un precipice.

LIVILLA.

Seigneur, & d'Agrippine en a t'on reſolu?
Tu dois l'exterminer de pouvoir abſolu:
Cét eſprit inſolent, d'un trop heureux menſonge
Croit t'avoir ſur ſon crime endormy par un ſonge.

TIBERE.

Ce ſonge fabuleux ne m'a point endormy,
Au deſſein de la perdre il m'a plus affermy:
De l'attentat qui trouble une ame embaraſſée,
La parole eſt toûjours auprés de la penſée;
Et le cœur agité par quelque grand deſſein,
Ebranle malgré ſoy la bouche avec le ſein.

Non,

Non, ma Fille, elle court à ſon heure derniere,
Et ſans qu'elle le ſçache, on la tient priſonniere:
J'ay corrompu ſes gens, dont l'eſcorte ſans foy
La garde jour & nuit non de moy, mais pour moy;
Et ſes plus confidens que mon épargne arreſte;
A mes pieds, ſi je veux, apporteront ſa tête:
Mais je la flate afin que ſon Arreſt fatal
Quand il la ſurprendra, luy faſſe plus de mal.

SCENE II.

NERVA, TIBERE, LIVILLA.

NERVA.

SEigneur, il eſt jugé; quand on a leu ta lettre,
Sans que pour luy perſonne ait oſé s'étremettre,
Comme ſi ſon malheur eſtoit contagieux,
Chacun de ſon viſage a détourné les yeux.
Ce puiſſant Sejanus, ſi grand, ſi craint n'aguere,
Cette Divinité du noble & du vulgaire,
A qui le Peuple au Tẽple appendoit des Tableaux,
A qui l'on décernoit des triomphes nouveaux,
Qu'on regardoit au Trône avec idolatrie,
Nommé par le Senat Pere de la Patrie,
Dans un corps où pour tel chacun l'avoit tenu,
N'a point trouvé d'enfans qui l'ayent reconnu:
Ils l'ont condamné tous d'une voix unanime
Au ſupplice du Roc, pour expier ſon crime:
Ce coupable eſt déja dans la court deſcendu,
Où par l'Executeur ton ordre eſt attendu.

LIVILLA.

Ceſar, au nom des Dieux, cõmande qu'on l'ameine,
Il importe à ta vie, il importe à ma haine,

Qu'avant le coup fatal nous puiſſions nous parler;
Car j'ay d'autres ſecrets encor à reveler.

TIBERE.

Fais qu'il monte, Nerva.

SCENE III.

TIBERE, LIVILLA.

LIVILLA.

Cette haute indulgence
Me ſurprend & m'oblige à la reconnoiſſance.
Afin donc que Ceſar demeure ſatisfait,
Et que ma courtoiſie égale ſon bienfait,
Je luy veux découvrir le plus grãd des complices.

TIBERE.

Par ſon nom, Livilla, couronne tes ſervices.

LIVILLA.

Ouvre les yeux ſur moy, Tyran, c'eſt Livilla.

TIBERE.

La fureur de ma Bru paſſeroit juſques-là?

LIVILLA.

Appelle-tu fureur un acte de Juſtice?

TIBERE.

Donc de mon aſſaſſin ma Fille eſt la complice?

LIVILLA.

Non, je ne la ſuis pas, Tibere, il eſt le mien;
J'ay formé l'attentat, mais le malheur eſt ſien;
Du maſſacre d'un Monſtre il ſort aſſez d'eſtime,
Pour diſputer l'hõnneur d'en avoir fait le crime.
Oüy, ce fut moy, Tyran, qui l'armay contre toy.

TIBERE.

La Femme de mon Fils conſpire contre moy?

LIVILLA.

Moy Femme de ton Fils, moy Fille de ton Frere,
J'allois te poignarder, toy mon Oncle & mon Pere,
Par cent crimes en un me donner le renom
De cõmettre un forfait qui n'eut point eu de nom:
Moy ta Niéce, ta Bru, ta Cousine, ta Fille,
Moy qu'attachent par tout les nœuds de ta Famille,
Je menois en triomphe à ce coup inhumain
Chacun de tes parens t'égorger par ma main;
Je voulois prophaner du coup de ma vengeance
Tous les degrez du sang, & ceux de l'alliance,
Violer dans ton sein la Nature & la Loy:
Moy seule revolter tout ton sang contre toy,
Et montrer qu'un Tyran dans sa propre Famille
Peut trouver un Boureau, quoy qu'il n'ait qu'une Fille.
J'ay tué mon Espoux; mais j'eusse encor fait pis,
Afin de n'estre plus la Femme de ton Fils;
Car j'avois dans ma couche à ton Fils donné place,
Pour estre en mes Enfans maistresse de ta race,
Et pouvoir à mon gré répandre tout ton sang,
Lors qu'il seroit contraint de passer par mon flanc.
Si je t'ay découvert la revolte secrete,
Dont ce couple maudit complotoit ta défaite.
C'est que mon cœur jaloux de leurs contentemens
N'a pû que par le fer des-unir ces Amans:
Et dans mon desespoir, si je m'accuse encore,
C'est pour suivre au tombeau Sejanus que j'adore.
Ose donc, ose donc quelque chose de grand,
Je brûle de mourir par les mains d'un Tyran.

TIBERE.

Oüy tu mourras, perfide; & quoy que je t'immole,
Pour punir ta fureur, je te tiendray parole,
Tu verras son supplice, il accroistra ton deüil,
Tes regards étonnez le suivront au cercueil:

Il faut que par tes yeux ſon deſaſtre te tuë,
Et que toute ſa mort ſe loge dans ta veuë,
Obſervez-la, Soldats, faites garde en ces lieux;
Et pendant les tranſports de leurs triſtes adieux,
Qu'on la traîne à la mort, afin que ſa tendreſſe
Ne pouvant s'aſſouvir, augmente ſa triſteſſe.

SCENE IV.

LIVILLA, FURNIE.

LIVILLA.

HE' bien, Furnie, hé bien? le voila ce grãd jour,
Dont la lumiere éteindra mon amour:
Mais elle m'abandonne, & n'oſeroit m'entendre,
Déja de mon deſtin chacun ſe veut déprendre,
Et comme ſi des morts j'avois ſuby la loy,
Les vivans ont horreur de s'approcher de moy.

SCENE V.

LIVILLA, SEJANUS, NERVA.

LIVILLA.

ENfin ſur le penchant de ta proche ruine,
Ny l'amour de Ceſar, ny l'amour d'Agrippine,
Ny pour tes intereſts tout le Peuple aſſemblé,
Ny l'effort du party dont noſtre Aigle a tremblé,
Ne peuvent racheter ny garantir ta tête
Du Tonnerre grondant que ma vengeance apprête;

Ton trépas est juré, Livilla l'entreprend,
Et la main d'une Femme a fait un coup si grand.

SEJANUS.

Nous devant assembler sous la loy d'Hymenée,
Me pouvois je promettre une autre destinée;
Vous estes trop sçavante à perdre vos Espoux,
On se joint à la mort, quand on se joint à vous.

LIVILLA.

Ton amour m'enseigna ce crime abominable;
Peut-on estre innocẽt lors qu'on aime un coupable?
J'eus recours aux forfaits pour t'attacher à moy,
Tu n'épouseras point Livilla malgré toy:
Mais Agrippine aussi ne sera point ta Femme.
Ne pouvant étouffer cette ardeur qui t'enflame,
Sans t'arracher la vie où loge ton amour,
J'ay mieux aimé, barbare, en te privant du jour,
Precipiter le vol de mon heure fatale,
Que de te voir heureux aux bras de ma Rivale.

SEJANUS.

La mort, dont vous pensez croître mon desespoir,
Delivrera mes yeux de l'horreur de vous voir,
Nous serons separez, est-ce un mal dont je trẽble?

LIVILLA.

Tu te trompes encor, nous partirons ensemble:
La Parque, au lieu de rompre, allongera nos fers;
Je t'accompagneray jusques dans les Enfers:
C'est dans cette demeure à la pitié cachée,
Que mon ombre sans cesse à ton ombre attachée,
De son vol eternel fatiguera tes yeux,
Et se rencontrera pour ta peine en tous lieux;
Nous partirons ensemble, & d'une égale course
Mon sang avec le tien ne fera qu'une source,
Dont les ruisseaux de feu par un reflus commun
Pêle-mêle assemblez, & confondus en un,
Se joindrõt chez les morts d'une ardeur si cõmune,
Que la Parque y prendra nos deux ames pour une.

Mais Agrippine vient, ses redoutables yeux,
Ainsi que de ton cœur, me chassent de ces lieux.

SCENE VI.

AGRIPPINE, SEJANUS, NERVA.

AGRIPPINE.

DEmeure, Sejanus, on te l'ordonne, arrête:
Je te vien annoncer qu'il faut perdre la tête;
Rome en foule déja court au lieu de ta mort.

SEJANUS.

D'un courage au dessus des injures du Sort,
Je tiens qu'il est si beau de choir pour vostre cause,
Qu'un si noble malheur borne tout ce que j'ose;
Et déja mes travaux sont trop bien reconnus,
S'il est vray qu'Agrippine ait pleuré Sejanus.

AGRIPPINE.

Moy pleurer Sejanus? moy te pleurer, perfide?
Je verray d'un œil sec la mort d'un parricide:
Je voulois, Sejanus, quand tu t'offris à moy,
T'égorger par Tibere, ou Tibere par toy;
Et feignant tous les jours de t'engager mon ame,
Tous les jours en secret je devidois ta trame.

SEJANUS.

Il est d'un grand courage, & d'un cœur genereux,
De ne point insulter au sort d'un malheureux:
Mais j'en sçay le motif, pour effacer la trace
Des soupçons qui pourroient vous joindre à ma disgrace,
Vous bravez mes malheurs, encor qu'avec regret,
Afin de vous purger d'estre de mon secret:
Madame, ce n'est pas connoistre mon génie,
Car j'aurois fort bien sceu mourir sans cõpagnie.

AGRIPPINE.

Ne t'imagines pas que par un feint diſcours
Je tâche vainement à prolonger mes jours;
Car puis qu'à l'Empereur ta trame eſt découverte,
Il a ſceu mon complot, & reſolu ma perte:
Auſſi j'en ſoûtiendray le coup ſans reculer,
Mais je veux de ta mort pleinement me ſouler,
Et goûter à longs traits l'orgueilleuſe malice
D'avoir par ma preſence augmenté ton ſuplice.

SEJANUS.

De ma mortalité je ſuis fort convaincu;
Hé bien, je dois mourir, parce que j'ay vêcu.

AGRIPPINE.

Mais as-tu de la mort contemplé le viſage?
Conçois-tu bien l'horreur de cét affreux paſſage?
Connois-tu le deſordre où tombent leurs accords,
Quand l'ame ſe déprend des attaches du corps?
L'image du tombeau qui nous tient compagnie,
Qui trouble de nos ſens la paiſible harmonie,
Et ces derniers ſanglots dont avec tant de bruit
La Nature épouvante un Homme qui s'enfuit?
Voila de ton deſtin le terme épouvantable.

SEJANUS.

Puis qu'il en eſt le terme, il n'a rien d'effroyable;
La mort rend inſenſible à ſes propres horreurs.

AGRIPPINE.

Mais une mort honteuſe étonne les grands cœurs.

SEJANUS.

Mais la mort nous guerit de ces vaines chimeres.

AGRIPPINE.

Mais ta mort pour le moins paſſera les vulgaires:
Ecoute les malheurs de ton dernier Soleil;
Car je ſçay de ta fin le terrible appareil.
De joye & de fureur la populace émeuë
Va pour aigrir tes maux en repaiſtre ſa veuë:

Tu vas ſentir chez toy la mort s'inſinuer,
Par tout où la douleur ſe peut diſtribuer:
Tu vas voir les Enfans te demander leurs Peres,
Les Femmes leurs maris, & les Freres leurs Freres,
Qui pour ſe conſoler en foule s'étouffans,
Iront voir à leur rage immoler tes Enfans:
Ton Fils, ton heritier, à la haine de Rome,
Va tomber, quoy qu'enfant, du ſuplice d'un Hõme,
Et te perçant du coup qui percera ſon flanc,
Il éteindra ta race & ton nom dans ſon ſang:
Ta Fille devant toy, par le Bourreau forcée,
Des plus abandonnez bleſſera la penſée,
Et de ton dernier coup la Nature en ſuſpens
Promenera ta mort en chacun de tes ſens.
D'un ſi triſte ſpectacle es-tu donc à l'épreuve?

SEJANUS.

Cela n'eſt que la mort, & n'a rien qui m'émeuve.

AGRIPPINE.

Et cette incertitude où meine le trépas?

SEJANUS.

Eſtois-je malheureux, lors que je n'eſtois pas?
Une heure aprés la mort noſtre ame évanoüie,
Sera ce qu'elle eſtoit une heure avant la vie.

AGRIPPINE.

Mais il faut, t'annonçant ce que tu vas ſouffrir,
Que tu meure cent fois avant que de mourir.

SEJANUS.

J'ay beau plonger mõ ame, & mes regards funebres,
Dans ce vaſte neant, & ces longues tenebres,
J'y rencontre par tout un eſtat ſans douleur,
Qui n'éleve à mon front ny trouble ny terreur;
Car puis que l'on ne reſte aprés ce grand paſſage
Que le ſonge leger d'une legere image,
Et que le coup fatal ne fait ny mal ny bien,
Vivant parce qu'on eſt, mort parce qu'on eſt rien;

Pourquoy perdre à regret la lumiere receuë,
Qu'on ne peut regretter aprés qu'elle est perduë?
Pensez-vous m'étonner par ce foible moyen,
Par l'horreur du Tableau d'un estre qui n'est rien?
Non, quãd ma mort au Ciel luiroit dans un Comete,
Elle me trouvera dans une ferme assiete:
Sur celle des Catons je m'en vais encherir,
Et si vous en doutez, venez me voir mourir.
Marchez, Gardes.

AGRIPPINE.

Marchez. Je te rends grace, ô Rome,
D'avoir d'un si grand cœur partagé ce grãd Hõme;
Car je suis seure au moins d'avoir vengé le sort
Du grand Germanicus, par une grande mort.

SCENE VII.

TIBERE, AGRIPPINE.

TIBERE.

Je vous cherche, Madame, avec impatience,
Et viens vous faire part du fruit de ma vẽgeance:
Sejanus par sa mort vous va faire raison,
Et venger hautement vostre illustre Maison.

AGRIPPINE.

Cesar, je te rends grace, & te suis obligée,
Du traître Sejanus enfin tu m'as vengée,
Tu payes mon Espoux de ce que je luy doy:
Mais quel bras aujourd'huy me vengera de toy?
La suite de ta mort m'assurant de la sienne,
Ma vengeance voloit toute entiere à la tienne;
Mais dans ce grand projet dõt j'attendois mõ bien,
Son trépas impréveu n'a point causé le tien.

Où ſera mon recours ? ma Famille outragée,
Sur le tombeau d'un ſeul n'eſt qu'à demy vengée.
Si je veux donc m'en faire une entiere raiſon,
Ta tête pour victime eſt deuë à ma Maiſon:
Oüy, je dois t'arracher & l'Empire & la vie,
Par cent coups redoublez contenter mon envie,
Sejanus abbatu, renverſer ſon appuy,
Te noyer dans ſon ſang, t'immoler deſſus luy,
Et d'une main cruelle en deſſerrant ta veuë,
Te contraindre de voir que c'eſt moy qui te tuë.

TIBERE.

Ah ! c'eſt trop, Agrippine.

AGRIPPINE.

Ah! c'eſt encor trop peu,
Il faut que ton eſprit aveuglé de ſon feu,
Tombant pour me punir dans un tranſport infame,
Comble tes lâchetez du meurtre d'une Femme.

TIBERE.

Mais je t'ay convaincuë, & ton crime averé
Rend ton Arreſt ſans tache, & mon front aſſuré.

AGRIPPINE.

Comme je ſçay, Tyran, ce que ton cœur eſtime,
Que le crime te plaiſt à cauſe qu'il eſt crime;
Si le trépas m'eſt deu, j'empêche ton tranſport
De goûter le plaiſir d'en commettre à ma mort.

TIBERE.

Moy te donner la mort ! j'admire ton audace:
Depuis quand avec nous es-tu rentrée en grace?
Pour allonger tes maux, je te veux voir nourrir
Un trépas eternel dans la peur de mourir.

AGRIPPINE.

Enfin, lâche Empereur, j'apperçois ta foibleſſe
A travers l'épaiſſeur de toute ta ſageſſe,
Et du déguiſement dont fait ta vanité
Un ſpecieux pretexte à ta timidité.

Qoy, Tyran, tu pâlis ? ton bras en l'air s'arrête,
Lors que d'un front ſans peur je t'apporte ma tête?
Prens garde, mon Bourreau, de ne te point troubler,
Tu manqueras ton coup, car je te fais trembler.
Que d'un ſang bien plus chaud, & d'un bras bien plus ferme,
De tes derniers Soleils j'accourcirois le terme,
Avec combien de joye & combien de vigueur
Je te ferois deſcendre un poignard dans le cœur?
En tout cas, ſi je tombe au deça de l'ouvrage,
Je laiſſe encor un Fils heritier de ma rage,
Qui fera pour venger les maux que j'ay ſouffers,
Rejallir juſqu'à moy ton ſang dans les Enfers.

TIBERE.

Qu'on l'oſte de mes yeux, cette ingrate Vipere.

AGRIPPINE.

On te nommoit ainſi, quand tu perdis ton Pere.

TIBERE.

Enfin perſecuté de mes proches parens,
Et dedans ma Famille au milieu des Serpens,
J'imiteray, ſuperbe, Hercule en ce rencontre.

AGRIPPINE.

O le digne rapport d'Hercule avec un Monſtre!

TIBERE.

Q'on égorge les ſiens ? hormis Caligula.

AGRIPPINE.

Pour ta perte, il ſuffit de ſauver celuy-là.

SCENE VIII.

TIBERE.

D'Elle & de Sejanus, les ames déloyales
Arriveront enſemble aux plaines infernales:

Mais pour Terentius, à l'un & l'autre uny,
Perdant tout ce qu'il aime, il eſt aſſez puny.

SCENE DERNIERE.

TIBERE, NERVA.

NERVA.

CEſar.

TIBERE.

Hé bien, Nerva.

NERVA.

J'ay veu la cataſtrophe
D'une Femme ſans peur, d'un Soldat Philoſophe.
Sejanus a d'un cœur qui ne s'eſt point ſoûmis,
Maintenu hautement ce qu'il avoit promis:
Et Livilla de meſme, éclatante de gloire,
N'a pas d'un ſeul ſoûpir offenſé ſa memoire.
Enfin plus les Bourreaux qui les ont menaſſez...

TIBERE.

Sont-ils morts l'un & l'autre?

NERVA.

Ils ſont morts.

TIBERE.

C'eſt aſſez.

Fin du premier Tome.

